

D É C O U V E R T E S

DANS LA MER DU SUD.

N O U V E L L E S

D E

M. DE LA PEYROUSE,

Jusqu'en 1794

*Traces de son passage trouvées
en diverses isles et terres de
l'Océan pacifique ; grande isle
peuplée d'émigrés français.*



A P A R I S ,

Chez EVERAT, Imprimeur-Libraire, rue Montorgueil,
N^o. 3, près le passage du Saumon.

D É C O U V E R T E S

D A N S L A M E R D U S U D .

C E qu'on va lire est l'extrait d'une lettre écrite par un Français, à son ami, établi à Pondichery ; elle est datée de l'Isle hospitalière, dans la mer du Sud, le 28 janvier 1795.

L'auteur de la lettre est parti de France, le 17 juin 1789, il est passé en Espagne et de-là en Portugal où il s'est embarqué en 1790, pour le Brésil ; il y a séjourné jusqu'en 1793. A cette époque, une compagnie de négocians portugais ayant équipé une flotte de quatre vaisseaux pour une expédition lointaine, il prit du service sur cette flotte. Il s'agissoit d'aller reconnoître une île découverte l'année d'auparavant dans la mer du Sud, par un capitaine de cette compagnie, qui en avoit rapporté de l'or et des perles.

Dans ce qui suit, c'est l'auteur qui parle.

Après sept mois d'une navigation heureuse, pendant lesquels nous avons visité une partie des côtes de la Nouvelle Hollande, continent qui nous parut aussi grand que l'Europe ; après avoir passé le détroit de l'Indéavour, et reconnu plusieurs terres désignées

dans les relations des navigateurs qui nous avoient précédés, nous avançâmes à pleines voiles dans la grande mer du Sud, afin d'arriver plus vite à notre destination.

Au bout de quelques jours, le vent ayant tourné au Sud, la mer devint extrêmement orageuse, et nous fûmes bientôt assaillis d'une tempête tellement épouvantable qu'aucun de nous n'en avoit encore vu de pareille; je crois que la chute du monde ne seroit pas plus horrible.

La tempête avoit déjà duré quatre jours, les vents étoient toujours au Sud, et elle devint plus furieuse que jamais. Mon vaisseau, qui étoit excellent, ne put tenir davantage aux secousses répétées de mille montagnes d'eau énormes qui venoient continuellement le frapper et l'inonder; il s'étoit ouvert en tant d'endroits que nous nous vîmes sur le point d'être engloutis.

La consternation étoit générale sur notre bord, on ne voyoit que larmes, on n'entendoit que cris et gémissemens. Nous tirâmes à plusieurs reprises le canon de détresse; les trois vaisseaux qui nous accompagnoient ne pouvoient plus nous répondre; nous les avions perdus de vue, et le mugissement des vagues tonnoit plus fort que nos canons. Nous trouvâmes des secours là où nous aurions dû en chercher d'abord; dans nos bras, dans ce courage inexprimable que la crainte de la mort inspire aux plus pusillanimes; chacun vole à l'ouvrage: le charpentier plonge dans la mer pour aller boucher les voies d'eau, nous faisons ouvrir

les pompes; et, pour alléger le navire, nous jetons nos canons à la mer.

Après quatre heures d'un travail infatigable, l'eau n'étoit encore baissée que de cinq pouces, mais le vent avoit changé, la mer devenoit moins orageuse, le ciel s'éclaircissoit, et nous eûmes un rayon d'espérance.

Nous travaillâmes encore toute la nuit. Le lendemain, à neuf heures du matin nous aperçûmes à l'Ouest une terre considérable, c'étoit pour nous le comble du bonheur; nous gouvernâmes de ce côté avec beaucoup de peines. Le travail de la nuit n'avoit point amélioré notre position, nous étions excédés de fatigue; et, quoique l'eau n'eût encore rien gagné sur nous, un moment d'oisiveté pouvoit nous devenir funeste; nous vîmes à bout pourtant de nous approcher de la terre; le vent qui souffloit de l'Est nous y portoit naturellement. Le rivage étoit plein de récifs et de bas-fonds; mais il n'y avoit plus un moment à perdre, il falloit aborder ou périr: échouons, s'écrie-t-on de toutes parts, et nous échouons sur un banc de sable à deux encablures de la terre.

Nos deux canots étoient à flot, nous y descendîmes, et, en deux voyages nous nous trouvâmes au nombre de soixante sur une plage inconnue que nous crûmes d'abord déserte, mais elle étoit habitée ainsi que nous en eûmes bientôt la preuve.

Nous employâmes le reste de la journée à tirer de notre navire tout ce que nous pûmes y trouver de vivres et d'objets de première nécessité, et nous pas-

sâmes la nuit à terre, dans l'espérance de recommencer le lendemain. Mais dès qu'il fut jour nous n'aperçûmes plus notre vaisseau ; la mer en avoit dispersé les débris sur le rivage. Nous n'avions pas de vivres pour plus de huit jours ; et quand nous nous vîmes exposés à ne plus revoir notre patrie ; à mourir de faim et de misère au milieu d'une solitude inconnue ; nous regretâmes de n'avoir pas été engloutis dans les flots.

Nos réflexions étoient si tristes, notre consternation si grande, que nous ne nous étions aperçu ni de la beauté des lieux qui nous environnoient, ni de la fertilité du sol sur lequel nous marchions. La nécessité de savoir où nous étions, nous fit faire une course dans l'intérieur. Nous n'y trouvâmes aucunes traces d'habitation. Nous pénétrâmes dans des bois qui nous parurent aussi vieux que le monde. Ils étoient remplis de Cocotiers, de Lataniers, d'arbres à pain et autres arbres de plusieurs espèces et variétés dont la majeure partie nous étoit absolument inconnue. Nous revînmes le soir, chargés de noix de cocos et de fruits à pain ; et nous prîmes, sur le rivage, à l'endroit même où nous étions descendus, un repas qui pensa être le dernier de notre vie.

En effet, vers le milieu de la nuit, (c'étoit la seconde que nous passions sur cette terre,) nous aperçûmes un grand feu au Nord. Un quart d'heure après, deux autres encore se manifestèrent à l'Ouest, et un troisième au Midi. Nous ne doutâmes plus que le pays ne fût habité, et que nous ne fussions entourés de Sauvages. Le capitaine portoit à sa ceinture une paire de pistolets,

c'étoit nos seules armes à feu, elles n'étoient pas chargées, et nous n'avions ni poudre ni plomb ; tout avoit péri avec notre vaisseau. Il nous restoit pour toute défense les couteaux que nous avions dans nos poches, et pour moyens de fuite, les deux canots que nous avions amarrés sur le rivage.

Ces deux canots n'étoient ni assez forts pour nous mener loin, ni assez grands pour nous contenir tous ; il auroit fallu laisser à terre une partie de notre monde ; d'ailleurs où aller sans vivres, sans dessein, sans espérance. Compagnons d'une même infortune, nous résolûmes de mourir ensemble et nous jurâmes de ne nous point abandonner. Nous avions trouvé dans nos relâches sur les terres de la Mer du Sud, des habitans doux et hospitaliers ; mais nous savions aussi qu'il ne falloit pas trop compter sur l'esprit inconstant des sauvages, nous avions dans la mémoire les relations des différens navigateurs qui avoient voyage avant nous dans ces parages ; nous savions qu'ils avoient rencontré des peuplades anthropophages, la mort de Cook, celle de M. Marion Dufresne, celle des dix hommes de l'équipage du capitaine Fourneau, et tous les événemens funestes arrivés depuis, dont nous avions eu connoissance au Brésil, se retraçoient avec horreur dans nos esprits ; la nuit fut cruelle, nous la passâmes dans les plus vives agitations.

À la pointe du jour notre sort fut décidé, l'aurore nous fit découvrir plusieurs groupes de sauvages, dont quelques-uns étoient d'environ deux cens personnes. Nous résolûmes d'aller au devant d'eux, en agitant

dans nos mains des mouchoirs blancs en signe d'amitié.

Du plus loin qu'ils nous apperçurent, ils brandirent avec fureur de longues piques dont ils étoient armés. Ils jetèrent des hurlemens horribles dont toute la côte retentit, et nous vîmes aux dispositions qu'ils faisoient que leur intention étoit de nous attaquer.

La vue d'un péril aussi imminent fit oublier à plusieurs le serment que nous avions fait de ne nous point quitter, et ils prirent en fuyant le chemin des canots; il n'étoit plus tems, une troupe de sauvages que nous n'avions pas apperçus s'en étoit emparé; ils avoient longé le rivage: la retraite étoit coupée.

Il ne s'agissoit plus de combattre, il falloit se rendre et s'abandonner à la merci des sauvages. En un moment ils arrivèrent sur nous et nous entourèrent sans nous faire aucun mal, nous examinant de la tête aux pieds comme des animaux extraordinaires; cette fureur qu'ils avoient manifestée lorsqu'ils étoient éloignés s'étoit changée tout-à-coup en une joie stupide qui nous parut d'abord l'effet de la pitié, mais qui ne venoit réellement que d'un sentiment de surprise et de curiosité. Après nous avoir considérés tout à leur aise, ils commencèrent par nous prendre tout ce que nous avions dans les mains; et, successivement, ils nous dépouillèrent de tous nos habits, et nous mirent absolument nus.

Leur attention se porta ensuite sur toutes les parties de nos corps dont ils comparoient la blancheur à la couleur sale et cuivreuse de leur peau. Ils se poussèrent quelque tems les uns contre les autres en riant et en s'arrachant réciproquement des mains nos chemises,

nos mouchoirs et les bagatelles que nous avions dans les poches. Mais, quand ils en vinrent à nos couteaux, leurs bruyantes plaisanteries se changèrent en querelles véritables; ils se ruèrent les uns sur les autres et s'assailirent à coups de poings. Les plus adroits fuyant avec ce qu'ils avoient dérobé, en un moment la troupe se trouva diminuée d'un tiers.

Ceux qui restoient nous parurent dans la plus extrême agitation. A leurs mouvemens brusques, à leurs gestes menaçans, à la vivacité de leurs discours auxquels pourtant nous ne comprenions rien, nous vîmes qu'ils étoient enflammés de colère. Ils se mirent à délibérer un instant dans le plus grand tumulte en jetant des cris convulsifs de rage et de fureur, et se séparèrent ensuite en deux bandes dont l'une prit aussitôt sa course du côté où leurs camarades venoient de s'enfuir; nous jugeâmes qu'ils avoient l'intention de les poursuivre.

L'autre bande nous conduisit vers le Nord, à l'endroit où nous avions vu le premier feu. C'étoit le lieu de notre supplice. Il y avoit là quelques cabanes éparses, ouvertes à tous les vents, qui ressembloient aux échopes portatives qu'on remarque dans les places publiques des grandes villes de l'Europe. Leur architecture consistoit en quatre poteaux d'une sorte de bamboux de la grosseur du poignet fichés en terre, et sur lesquels se trouvoit ajusté un plafond de branches d'arbres, couvert de feuilles d'une grandeur énorme.

Il en sortit quelques naturels, hommes et femmes, qui accoururent de différens côtés, avec des démonstra-

tions d'une joie féroce du plus mauvais augure pour nous. Des colliers de dents humaines que nous vîmes pendus au col de plusieurs nous annoncèrent qu'ils étoient antropophages.

Ils allumèrent du feu dans un fossé de six à sept pieds de long, à chaque bout duquel ils avoient enfoncé en terre deux morceaux de bois en forme de croix ou de chevalet, qui paroisoient destinés à soutenir les deux bouts d'une broche.

Bientôt nous eûmes la certitude qu'ils alloient nous rôtir et nous manger. Ils nous lièrent les pieds et nous attachèrent les mains derrière le dos avec une sorte de liens faits de plusieurs brins d'une sorte d'herbe à lin assez semblable à celle de la nouvelle Zélande; s'emparèrent de notre maître canonnier, l'assommèrent sur la place en notre présence avec une espèce de massue d'un bois jaune dont un des côtés avoit la forme d'un tranchant.

Ils étoient occupés de cette exécration opération, et un autre de nos camarades qu'ils avoient déjà saisi, alloit aussi être assommé à son tour, quand tout-à-coup une fusillade sortie d'un bois qui dominoit l'endroit où nous étions, jeta la terreur parmi les sauvages. Ils s'enfuirent épouvantés en poussant des hurlemens affreux.

Quelle fut notre surprise, lorsqu'un moment après nous vîmes sortir de ce bois une centaine de personnes vêtues à la manière d'Europe, qui venoient nous délivrer. Notre surprise fut bien plus grande encore quand nous reconnûmes dans ces étrangers nos camarades.

Il faudroit avoir été dans notre position pour se faire une idée des transports de joie et de reconnaissance dans lesquels nous jeta cet événement extraordinaire et peut-être unique.

C'étoit une protection du ciel que nos camarades eussent dirigé leur marche de notre côté. Ils nous apprirent que nous étions sur une île dont ils avoient fait le tour pour y chercher un mouillage. Ils en avoient découvert un excellent au nord. Leurs trois vaisseaux s'y étoient réunis après la tempête. Ils avoient résolu de s'y radouber d'y prendre des rafraichissemens, et d'y renouveler leurs provisions d'eau. L'île leur ayant paru fertile et abondante en noix de cocos, ils avoient été chargés d'en visiter l'intérieur et de s'assurer si elle étoit habitée. Le hasard les avoit conduits vers nous. Ils avoient aperçu, à travers la lisière du bois, le feu allumé par les naturels et les préparatifs de leurs barbare festin. Ce n'étoit que dans l'intention de les effrayer qu'ils avoient tiré des coups de fusil.

S'ils avoient su que c'étoit nous que les sauvages étoient en train de massacrer, ils n'auroient pas perdu, à les examiner, des momens qui nous étoient si précieux. Un quart-d'heure de curiosité avoit coûté la vie à notre maître canonnier. Il n'y avoit pas cinq minutes que ce pauvre homme venoit d'être assommé. Nous l'enterrâmes dans le même fossé sur lequel il alloit être rôti, et nous prîmes le chemin des vaisseaux à travers les bois en lâchant de tems en tems quelques coups de fusil pour épouvanter les naturels.

Nous trouvâmes, dans notre route, deux jeunes

femmes et un vieillard d'environ 70 ans. Ils s'étoient cachés dans le creux d'un arbre dont la grosseur prodigieuse avait attiré notre attention, son tronc portoit plus de 28 pieds de circonférence, et dans l'intérieur qui étoit pourri de vétusté, douze personnes auroient pu tenir à l'aise.

La plus jeune des deux femmes pouvoit avoir 18 ans, l'autre 22 ou 24. Toutes deux étoient entièrement nues. Autour des reins et vers la partie supérieure des deux fesses, elles étoient peintes d'une belle couleur bleue.

La figure de l'aînée nous parut un peu trop ronde, et quoiqu'elle ne fut pas sans agrément, celle de la cadette étoit infiniment au-dessus. Elle avoit les plus beaux yeux que j'aye jamais vus, et pour les traits du visage, elle ne le cédoit en rien aux plus belles femmes de l'Europe.

Leur taille étoit haute et bien prise, et leur corps, un modèle de force, d'élégance et de proportion. C'étoit dommage que leur peau fût un peu rouge. Elle n'avoit pourtant pas ce ton cuivré que nous avons remarqué sur celle de la plupart des autres naturels. Leur gorge ronde se trouvoit cachée en partie par leurs longs cheveux noirs qui, passant par moitié du chignon, sur chacune des deux épaules, laissoient leur col entièrement à découvert, et descendoient sur le devant jusques vers le milieu des cuisses. Cet ornement naturel leur donnoit des grâces infinies auxquelles nos camarades n'étoient pas indifférens; mais nous qui venions d'échapper au plus horrible des dangers, qui venions

d'être témoins du plus affreux des spectacles, à peine avions-nous encore des yeux pour voir et une âme pour sentir.

Autant les deux femmes étoient intéressantes et propres, autant le vieillard étoit hideux et dégoûtant. Il étoit tatoué d'une si grotesque manière que je ne pus le voir sans rire, malgré que je n'en eusse guères envie. Il avoit autour d'un œil un grand cercle jaune qui passoit par-dessus le sourcil et qui se prolongeoit vers la tempe. Un second cercle de même forme et de couleur bleue étoit tracé autour de l'autre œil.

Nous emmenâmes nos trois sauvages malgré la frayeur dont ils étoient atteints. Les femmes pleuroient amèrement, et plus on cherchoit à les rassurer, plus leurs larmes couloient avec abondance. Le vieillard qui trembloit de tout son corps nous chantoit le long du chemin, sur un ton lent et très-peu modulé, des airs auxquels nous n'entendions rien. Ils s'inaginoient apparemment qu'à notre tour nous allions les manger.

Nous arrivâmes de bonne heure aux vaisseaux, et nous y fûmes reçus avec des marques d'intérêt et de sensibilité bien capables de nous faire oublier nos malheurs. Quoique les équipages ne fussent pas très-riches en habits, chacun s'empressa de partager avec nous ce qu'il avoit, et nous fûmes vêtus. Il y avoit dix-huit heures que nous n'avions mangé, On nous régala de poisson qu'on avoit pris dans le port, de gibier qu'on avoit chassé sur le rivage, et de pain frais qu'on avoit fait exprès pour nous. Nous en donnâmes à nos trois sauvages qui le dévorèrent avec avidité. Ils couchèrent

à bord, et le lendemain nous essayâmes de leur faire comprendre que nous les mettrions en liberté s'ils vouloient nous faire rendre nos habits ; que si on ne nous les rapportoit pas, nous les tuerions avec nos armes.

Personne des équipages n'étoit sans doute dans l'intention de les maltraiter. Nous avions, au contraire, cherché à les rassurer par toutes sortes de caresses et de bons traitemens, et à voir les libertés qu'ils prenoient déjà en s'emparant de ce qui leur tomboit sous les mains, il n'est pas douteux que nous y serions parvenus ; mais nous ne pouvions pas garder nos trois sauvages long-tems, et avant de les renvoyer, nous voulions leur donner une idée de nos forces, afin qu'étant de retour chez eux, ils puissent apprendre à leurs compatriotes que la supériorité de nos armes ne consistoit pas dans un vain bruit auquel ils se seroient bientôt accoutumés, mais dans la faculté qu'elles avoient de porter la mort à de grandes distances. Nous avions un intérêt d'autant plus grand à leur en inspirer la crainte, que nous voulions éviter la cruelle nécessité de nous en servir contre eux.

Pour donner à nos menaces un caractère plus imposant et plus significatif, nous amenâmes nos trois sauvages sur le pont du navire où ils avoient couché ; et par nos signes, nous tâchâmes de leur expliquer qu'avec nos fusils nous pouvions atteindre les oiseaux même dans leur vol. Il y en avoit beaucoup qui voltigeoient autour de nos vaisseaux. L'occasion ne pouvoit pas être plus favorable.

Nous chargâmes de la démonstration un Portugais de St. Salvador que nous avions avec nous, et qui étoit excellent chasseur.

Un oiseau vient se percher sur le grand mât, on le fait remarquer aux trois sauvages, ils nous l'indiquent eux-mêmes du doigt : dans l'instant, le coup part et l'oiseau tombe mort sur le pont ; c'étoit un pigeon d'un beau plumage bleu de roi.

L'explosion produisit sur nos sauvages un effet terrible : on auroit dit qu'ils étoient frappés de la foudre. Les deux femmes tombèrent évanouies dans nos bras ; le vieillard saisi de terreur s'échappe et va se précipiter dans la mer : on le rattrape, on le ramène à bord ; avec un peu de vinaigre on fait revenir les deux femmes, et on leur apporte l'oiseau qu'on venoit de tuer.

C'étoit un plaisir de voir avec quelle attention profonde ils considéroient ce pigeon, avec quelle précaution mêlée de surprise et de crainte ils le tournoient et retournoient dans leurs mains. Nous ôtâmes les plumes ensanglantées dont la blessure étoit couverte, et nous leur fîmes voir l'endroit où l'animal avoit été frappé.

Cette petite scène avoit eu tout le succès que nous desirions, et notre objet étant parfaitement rempli de ce côté, il ne nous restoit plus qu'une seule chose à faire, c'étoit d'apprendre si nous pourrions trouver dans l'île des subsistances, et de faire entendre à nos prisonniers, avant de les mettre en liberté, quels étoient à cet égard nos intentions et nos besoins.

Nous étions munis d'une très-grande provision de clous, de haches, de marteaux, de vrilles, de limes, de planes, de rabots, de scies et autres ustenciles de toute espèce : c'étoit pour nous des articles d'échange

très-précieux : nous commençâmes d'abord par donner à chacune des deux femmes, une hache, une vrille et un marteau. Après leur avoir fait entendre par signes que nous avions besoin de vivres, nous les fîmes conduire à terre; elles partirent avec une sorte de regret: les adieux furent touchans et accompagnés de larmes. En s'en allant elles avoient l'air de dire qu'elles reviendroient; elles s'enfoncèrent dans les bois, et bientôt elles disparurent.

Notre vieillard qui étoit resté tout seul; en prit ombrage et se mit à chanter les airs dolents dont il nous avoit régalés lorsque nous l'avions arrêté. Nous le consolâmes avec une hache, un grand couteau et une scie; nous lui apprîmes l'usage de ce dernier outil qui paroissoit l'embarrasser, et nous lui montrâmes une plane, une petite marinite de fonte, ainsi qu'une autre hache, en lui promettant que ces trois objets seroient à lui s'il vouloit nous apporter des vivres.

A sa joie, à ses gestes, nous comprîmes qu'il nous avoit parfaitement bien entendus, et nous l'accompagnâmes à terre au nombre de trente pour examiner les environs de la baie où nous étions.

Deux canots armés nous suivirent le long du rivage pour, en cas de nouvel accident, venir à notre secours. Nous n'étions pas à deux portées de fusil de l'endroit d'où nous étions partis, lorsqu'en passant, le vieillard qui nous conduisoit, nous fit remarquer un petit mondrain sur lequel nous montâmes avec lui. Il nous y montra un gros rocher de forme presque triangulaire, dont la base faisoit corps avec un autre rocher plus

énorme

énormè encore, qui, dans tout le reste de son étendue, se prolongeoit horizontalement au niveau du sol, et formoit une esplanade d'environ 60 pieds de long, sur 40 de large.

La seule partie en saillie étoit celle que le vieillard nous avoit montrée; ses deux angles de côté s'enfoncoient dans la terre: celui du milieu s'élevoit de trois toises au moins au-dessus du terrain; la surface tournée vers le nord montoit presque à pic sur une épaisseur de douze à vingt-cinq pieds; elle nous parut assez unie. Celle qui regardoit le Midi se trouvoit, au contraire, remplie d'une si grande quantité de trous, de crévasses, et d'inégalités qu'elles nous servirent de marches pour monter jusques sur la pointe la plus élevée de l'angle du milieu où nous parvîmes avec assez de facilité.

Le rocher étoit revêtu par-tout d'une mousse jaune fort épaisse qui le couvroit comme d'un manteau, excepté dans un seul endroit où elle paroissoit avoir été récemment enlevée. Nous nous approchâmes de cet endroit qui étoit à hauteur d'homme, et nous y fîmes distinctement ces mots: *la Peyrouse 1792*, formés avec des lettres et chiffres Arabes, de six pouces environ de haut.

Ces lettres n'étoient pas gravées comme à l'ordinaire, mais simplement figurées par des trous assez profonds très-rapprochés les uns des autres, et faits à l'aide d'un instrument aigu.

Nous fîmes plusieurs fois le tour de ce rocher, et nous l'examinâmes avec exactitude dans toutes ses parties, afin de nous assurer s'il n'y avoit pas quelqu'autre

Indice du séjour de M. de la Peyrouse, et n'ayant rien trouvé, nous nous disposions à continuer notre route, lorsqu'un de nos gens s'avisa d'arracher une touffe de cette mousse qui couvroit le rocher, et mit à découvert une lettre qui se trouvoit dessous.

Nous nétoyâmes la place avec nos couteaux, et nous vîmes différens caractères rangés dans l'ordre qui suit :

ALV R M DOCE T MINDANA
EO JU TE H C VEN NT
A NÔ MDLXVII.

Les lettres qui manquoient, paroissent avoir été effacées par l'injure du tems, ou enlevées avec des fragmens du rocher. Celles qui restoit avoient elles-mêmes éprouvées de très-grandes altérations par le séjour continuel de cette mousse corrosive, dont toute la surface du rocher étoit par-tout rongée.

Une découverte de cette nature étoit bien faite pour nous flatter. Elle nous fut si agréable que nous en témoignâmes notre reconnaissance à notre vieux sauvage, par de nouveaux présens. M. de Hurto qui étoit avec nous, se priva de son sabre pour le lui donner. Nous lui fîmes nos adieux, parce qu'il étoit trop tard pour aller plus avant, et nous retournâmes aux vaisseaux avec empressement, pour faire part à nos camarades de Pheureuse aventure qui venoit de nous arriver.

Quand nous apprîmes aux équipages, que nous

avions trouvé sur un rocher des traces du voyage de M. de la Peyrouse ; quand nous leur parlâmes des lettres gravées qui annonçoient qu'en 1792 il avoit visité cette terre ; quand nous leur assurâmes que nous y avions lu une inscription où étoit le nom de Mindana, ils manifestèrent à l'envi le desir d'aller voir ce respectable rocher. Officiers, matelots, personne ne pouvoit contenir sa joie ni son impatience. M. de Grisalva, qui nous commandoit en chef, étoit obsédé de prières et de sollicitations de la part de ceux qui desiroient descendre à terre. Il vouloit bien satisfaire les équipages ; mais comme il étoit plus nécessaire encore de laisser quelqu'un à la garde des vaisseaux, on tira au sort, et ceux désignés pour être les premiers, se mirent en marche à huit heures du matin sous la conduite de M. de Torribio.

Il n'y avoit pas une heure que nos curieux étoient partis quand nous les vîmes rentrer avec précipitation. Ils avoient vu un nombre très-considérable de sauvages qui se rassembloient sur les collines. Différens autres groupes s'étoient montrés dans le bois. M. de Torribio n'avoit pas jugé à propos d'exposer sa troupe ; il avoit eu raison : ce qui se passa pendant le reste de la journée nous en donna la preuve, et mit au grand jour la mauvaise intention des naturels.

Le canot qui avoit servi au débarquement de notre moude étoit retourné au rivage où on l'avoit amarré. Il y avoit dedans trois matelots qui s'amusoient à la pêche, un quatrième s'y étoit endormi, deux autres étoient dehors sur la grève, et ramassoient des co-

quillages pour M. de Torribio qui vouloit faire une collection d'objets d'histoire naturelle. M. de Sala, l'un de nos officiers de poupe, se promenoit avec son fusil; il tiroit de tems en tems sur des Noddies, des Courlis bleus, de grands Pluviers tachetés de jaune, et autres oiseaux marins qui paroissent sur le rivage; à chaque coup que nous entendions, nous regardions s'il avoit été adroit ou heureux.

Du reste, malgré l'apparition des sauvages; nous étions dans la plus grande sécurité, et il n'y avoit pas d'apparence qu'ils eussent la hardiesse ni même l'intention de nous attaquer, sur-tout d'après la fusillade qui les avoit si fort épouvantés, et qui nous les faisoit regarder comme des poltrons; à la bonne heure qu'on ne s'exposât pas dans l'intérieur, mais tout le monde se croyoit en sûreté là où nous étions.

A un quart de mille du rivage, un bois magnifique s'élevoit devant nous en amphithéâtre, il s'en éloignoit davantage à notre gauche, mais à droite il s'en rapprochoit considérablement. L'espace qui se trouvoit entre la grève et le bois, étoit rempli par un terrain plat, revêtu d'un beau gramin court formant gazon. M. de Sala se tenoit toujours au long de la grève, il s'étoit un peu avancé vers la droite: il avoit adopté ce côté là parce que le voisinage du bois le rendoit plus giboyeux. Le jour d'avant il y avoit tué des Râles dont il avoit fait présent à M. de Grisalva.

La promenade pour aller au rocher étoit remise au lendemain, et comme il faisoit beau, nous voulions en profiter pour envoyer nos gens puiser de l'eau à l'em-

bouchure d'une petite rivière qui se déchargeoit dans la mer en dehors du hayre où mouilloient nos vaisseaux.

Un détachement commandé pour accompagner les gens de l'aiguade alloit partir, nous avions achevé de mettre nos futailles vuides dans nos deux grands canots, un troisième canot plus petit venoit d'être préparé pour le détachement lorsqu'un matelot de quart nous avertit que des sauvages sortis du bois à droite avoient l'air de venir du côté de la grève.

On regarde, on ne voit rien; on croit qu'il s'est trompé. Cinq minutes après, autre avertissement de la part du matelot qui assure les avoir vus distinctement. Ils sont là bas, dit-il, derrière ces rochers; et il nous montre, du doigt, un endroit du rivage qui en étoit bordé vers la droite. Effectivement, nous appercevons, dans les interstices de ces rochers, plusieurs naturels qui passoient et qui marchoient fort vite.

Presqu'aussi-tôt nous entendons un coup de fusil, tiré par M. de Sala, nous le voyons lui-même courir à toutes jambes, poursuivi par une centaine de sauvages: il n'a que le tems de se précipiter dans son canot; les sauvages y arrivent aussi-tôt que lui; les uns s'emparent de la corde et essayent de tirer le canot jusques sur la grève; les autres veulent y entrer de vive force et attaquent M. de Sala ainsi que les quatre matelots qui étoient dedans. Celui-ci se défend avec son épée; trois matelots font feu; trois insulaires sont tués; un autre matelot qui venoit de donner son fusil à M. de Sala, quoique blessé à la joue d'un

coup de pierre, parvient à couper la corde qui tenoit le canot attaché, et le canot s'éloigne. Les sauvages furieux s'élancent dans l'eau pour le suivre, d'autres qui venoient d'arriver sur la grève l'assaillent d'une grêle de pierres lancées avec des frondes; les nageurs rattrapent le canot s'accrochent aux bordages et aux rames, font des efforts pour y entrer et pour l'entraîner sur le rivage; on en écarte plusieurs à coup de crosse. M. de Sala armé du fusil que le matelot blessé lui avoit donné, couche en joue le plus proche et le renverse mort dans l'eau; mais tout entier à sa défense, ni lui ni ses gens n'ont plus le tems de recharger; le secours des armes à feu devient inutile; il faut combattre corps à corps avec les seules forces de la nature, et de ce côté l'avantage est pour les sauvages; leur nombre augmente, les nouveaux venus se jettent à la nage pour aider leurs camarades; ils approchent, ils vont triompher; un des matelots est déjà saisi par les cheveux et entraîné dans les flots, lorsque le détachement commandé pour l'aiguade arrive au secours. Dès la première décharge, le combat change de face: une fusillade bien soutenue de seize hommes qui tirent continuellement en feu roulant, porte le carnage et l'effroi parmi les insulaires; les nageurs lâchent prise, ils gagnent le rivage à la hâte et le matelot est délivré; ceux qui étoient sur la grève sont eux-mêmes fusillés, repoussés, poursuivis; un coup de canon à boulet tiré à propos sur eux, par un de nos vaisseaux, achève de les vaincre et de les

dispenser: ils se retirent en désordre dans le bois, laissant une trentaine des leurs sur la place, sans compter ceux qui avoient été tués dans l'eau.

Cette affaire malheureuse avoit irrité les équipages, les canoniers sur-tout, qu'il n'étoit plus possible de contenir: ils vouloient, disoient-ils, venger sur cette nation féroce la mort de celui de leurs camarades qui avoit été assommé devant moi, et ne suivant que le premier mouvement de la vengeance, ils tirèrent dans le bois plus de 20 coups de canon, tant à boulet qu'à mitraille, qui répandirent une telle épouvante parmi les sauvages, qu'on les entendoit de tous les côtés criant comme des désespérés, et jettant des hurlemens horribles.

On vint nous dire que les deux matelots qui cherchoient sur la grève des coquillages pour M. de Torribio n'étoient point rentrés, et qu'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Un canot envoyé à la découverte le long de la grève du côté où on les avoit vus ne les avoit point trouvés: l'un d'eux, fils du maître charpentier étoit fort aimé de ses camarades, et son père jouissoit de l'estime générale.

Les larmes de ce pauvre père réveillent la fureur des équipages qui se mutinent, veulent descendre à terre pour aller à la poursuite des sauvages, et arracher les deux matelots d'entre leurs mains. M. de Grisolva essaye en vain de les haranguer, il a beau leur représenter que, pour sauver deux hommes, il ne faut pas en exposer trois cent cinquante, et se mettre hors d'état de ne pouvoir plus retourner dans sa patrie, tout

fut inutile ; il eût été dangereux peut-être de s'opposer plus long-tems à une volonté si générale , si fortement prononcée , et soutenue avec une chaleur qui tenoit de la sédition.

En un clin d'œil tout le monde est à terre , il ne reste aux vaisseaux que les hommes de quart. M. de Grisolva , lui-même , s'élançe dans un canot et arrive sur la grève comme ils alloient partir. Puisqu'absolument vous le voulez , s'écrie notre commandant , marchez donc en ordre , et suivez moi. Aussi-tôt il se met à leur tête l'épée à la main , et nous entrons dans le bois du côté où nous avons vu fuir les sauvages : mais ils étoient partis. Nous ne trouvâmes que des traces de sang et quelques arbres écornés ou renversés par nos boulets.

Marchons-nous plus avant , s'écrie notre commandant ? Le moment de fureur étoit passé , les têtes s'étoient refroidies , on commençoit à s'apercevoir que M. de Grisolva avoit eu raison , et l'on étoit déjà honteux de sa désobéissance. Eh bien ! dit encore le commandant , vous ne répondez pas ? Aux vaisseaux ! s'écrie une voix , et ce cri devient général.

On reprend donc le chemin des vaisseaux sans avoir rencontré de naturels ; les deux premiers objets qui frappent notre vue quand nous revenons sur la grève , sont les matelots que nous cherchions , et qui avoient occasionné tout ce tapage. Voyant qu'ils n'avoient pas le tems de regagner le canot , ils s'étoient sauvés et dans la crainte d'être découverts ils s'étoient couchés à plat ventre dans les rochers.

Cette subite apparition des deux matelots que l'on croyoit pris ou tués , fit sur nos gens une impression qui tenoit plutôt de la confusion que de l'étonnement. Cette impression valoit mieux que toute les punitions possibles. M. de Grisolva déclara tout haut qu'il s'en contentoit. Elle fut si profonde que depuis et pendant tout le reste de notre voyage il ne s'éleva pas la moindre mutinerie sur les vaisseaux.

Cette journée fut pour nous à tous égards une journée triste : on nous avoit attaqués , nous avions repoussé la force par la force , mais nous avions versé du sang humain , cette idée douloureuse frappoit les moins sensibles. M. de Grisolva qui l'étoit extrêmement en fut pénétré ; et pour n'être plus dans le cas d'éprouver un semblable inahceur , il résolut de quitter au plus vite une terre qui lui faisoit horreur ; il fit signifier à tout le monde qu'il falloit se tenir prêt pour aller à l'eau le lendemain , et faire ensorte que dans huit jours au plûtard on fût en état d'appareiller.

La nuit fut tranquille , mais notre sommeil s'étoit ressenti des inquiétudes de la veille , et tout le monde le lendemain se leva de bonne heure. Les gens de l'aiguade avoient été à l'eau à quatre heures du matin , ils en étoient revenus à sept , ils alloient repartir , lorsque nous aperçûmes plusieurs pirogues qui manœuvroient en dehors du havre et qui venoient à nous. Ce spectacle nous causa d'autant plus de surprise que nous ne connoissions aux insulaires aucune marine. Je n'avois pas fait le tour de l'île ; mais les trois

vaisseaux qui étoient restés à M. de Grisalva, après le naufrage du mien, l'avoient cotoyé presque en totalité ils n'avoient rencontré aucune embarcation, ni même vu nulle-part aucune trace d'habitans, je ne soupçonnois aux naturels que les deux canots qu'ils nous avoient pris, et je doutois même qu'ils fussent assez adroits pour en faire usage. Je m'étois étrangement trompé : l'aisance avec laquelle ils exécutoient leurs manœuvres, et leur manière leste et rapide de manier la pagaye étoient telles que nos vaisseaux même, toutes voiles déployées, n'auroient pu suivre leurs pirogues.

Elles arrivèrent sur nous comme un trait, et s'arrêtèrent à la distance d'une portée de fusil; l'une d'elles alors se détacha des autres et vint se ranger sur l'arrière du vaisseau de M. de Torribio. Elle étoit montée de huit hommes à la tête desquels nous reconnûmes le vieux sauvage qui nous avoit mené au rocher. Ses camarades et lui, portoient chacun une branche de bananier à la main. On leur fit signe de monter à bord, et pour cet effet on lui tendit une corde; ils refusèrent, et l'on comprit à leurs gestes qu'ils venoient nous demander la paix.

Ils nous ramenoient un des deux canots dont ils s'étoient emparés le surlendemain de mon naufrage, et qu'ils avoient attaché à l'arrière de leur pirogue avec la même corde qui nous avoit servi à les amarrer sur le rivage : dans ce canot ils avoient mis nos vêtements qu'ils venoient aussi nous rendre, et que nous

retrouvâmes presque tous; il ne nous manquoit que les mouchoirs, les couteaux, et la paire de pistolets de M. de Hurto, capitaine du vaisseau naufragé.

Un moment après, une autre pirogue montée de douze naturels, hommes et femmes, ayant aussi dans les mains des branches de bananier, s'approcha et vint se ranger à la hanche du vaisseau de M. de Grisalva, sur lequel j'étois. Nous reconnûmes l'une de nos femmes sauvages : c'étoit la plus âgée; elle agitoit sa branche de bananier avec des cris et des contorsions accompagnés de ricannemens; elle vouloit apparemment nous faire croire qu'elle étoit contente de nous voir; elle nous amenoit notre second canot qui étoit aussi attaché à sa pirogue et rempli entièrement de bananes, dignames, et de noix de coco.

Il ne fallut pas beaucoup la presser pour la déterminer à entrer dans le vaisseau, elle y monta lestement avec ses trois compagnes pendant que les hommes qui étoient restés dans la pirogue nous tendoient les bananes et les noix de coco, comme pour nous les faire prendre, et nous faire entendre qu'elles étoient pour nous.

Notre femme sauvage n'étoit pas entièrement nue comme la première fois que nous l'avions vue, et ce jour-là elle avoit fait sa toilette, ses cheveux étoient retroussés et noués au-dessus de sa tête avec une corde de couleur rouge, une sorte de bandeau composé de plumes rouges et bleues, rangées avec assez d'art, lui ceignoit le front et les tempes, deux morceaux d'étoffe couleur orange l'attachoient par un nœud

derrrière la tête ; elle portoit au milieu du corps une ceinture de semblables plumes , de laquelle pendoit sur le devant un petit morceau de pareille étoffe faite avec l'écorce du *Morus papirifera* ; cette espèce de pagné avoit plutôt l'air d'un ornement que d'un voile de pudeur , car au plus léger mouvement les parties naturelles paroissoient à découvert ; la couleur de ce morceau d'étoffe tranchoit parfaitement bien avec le tatouage bleu qui regnoit sur les reins et le haut des fesses de cette jeune femme ; ses trois compagnes étoient parées comme elle ; mais elles étoient plus jeunes et plus jolies : elles se mirent toutes les quatre à danser , comme des folles , sur le pont , avec des postures et des mouvemens lascifs qui amusèrent beaucoup nos matelots.

M. de Grisalva leur fit distribuer à chacune un mouchoir de toile des Indes qu'on leur noua autour du cou , une paire de ciseaux , une pièce de rubans , un morceau de toile peinte et un petit miroir qu'elles regardèrent long-tems avec étonnement , et qui nous parut être , de tous les articles qu'on leur avoit donnés , celui qui leur plaisoit le plus.

Les naturels qui étoient dans la pirogue reçurent chacun une hache et un couteau ; ces petits présens leur firent beaucoup de plaisir ; nous en jugeâmes du moins par leurs éclats de rire extraordinaires ; les matelots leur présentèrent , dans une marmite de fer-blanc , de la soupe au biscuit , qu'ils mangèrent avidement avec leurs doigts malgré qu'on leur eût montré l'usage des cuillers et qu'on leur en eût donné. Ce

fut pour nous une chose fort plaisante de voir leur embarras , lorsqu'après avoir ramassé à pleines mains tout le biscuit , il ne resta plus que le bouillon : ils prirent enfin le parti de boire à même la marmite ; ils se l'arrachèrent des mains et se la disputèrent réciproquement jusqu'à ce qu'elle fut entièrement vuide , ils ne voulurent pas la rendre , et M. de Grisalva la leur laissa.

Les quatre femmes nous quittèrent pour descendre dans leur pirogue et elles allèrent trouver le vieux sauvage , qui se tenoit toujours à une certaine distance du vaisseau de M. de Torribio , sans oser en approcher. Après un court entretien qu'ils eurent ensemble , nous leur vîmes donner aux autres pirogues le signal d'avancer , et le moment d'après nos vaisseaux en furent entourés.

La plus jeune des deux femmes que nous avions arrêtées dans le bois avec le vieillard , étoit aussi dans une des pirogues. Le vaisseau que commandoit M. de Fucal , fut le premier qui reçut sa visite : elle étoit absolument nue comme le premier jour que nous l'avions vue ; sa vivacité , sa gaieté extraordinaire fixa l'attention de tous les équipages ; elle se jouoit dans l'eau avec une adresse qui nous étonna ; elle passoit à la nage d'un vaisseau à l'autre en serpentant au milieu des flots et en faisant des bonds de ricochets. Elle rapporta en plongeant un mauvais couteau qu'on lui avoit jetté : on lui en jetta un second qu'elle rapporta de même. Nous n'étions pas les seuls à nous réjouir de ses tours de souplesse ; les sauvages n'y

parurent point indifférens ; ils s'arrêtoient pour la regarder et faisoient entendre de tems en tems des murmures d'approbation qui prouvoient qu'ils y prenoient plaisir.

Cette charmante sauvage étoit si jolie et si bien faite, elle avoit de si belles dents, de si beaux yeux, une si belle gorge, un si beau corps ; elle rioit avec tant de grace et de finesse, elle étoit d'ailleurs si propre qu'on ne pouvoit la voir sans desir : elle auroit fait tourner la tête à tous nos riches d'Europe.

Elle monta sur le vaisseau de M. de Grisalva aussi lestement que le plus habile mousse. M. de Fucal lui avoit fait présent d'un petit sac de toile qu'on lui avoit attaché avec des cordons autour des reins en forme de tablier ; c'étoit là qu'elle mettoit tout ce qu'on lui donnoit ; il n'y avoit pas un matelot qui ne se fût dépouillé pour elle de tout ce qu'il possédoit ; aussi son petit sac fut bientôt plein. On lui en donna un autre qu'elle remplit de toutes sortes de bagatelles : on lui passa au col un collier de grains de verre noir et une petite chaîne de cuivre au milieu de laquelle pendoit une piastre que nous avions percée par le haut ; on arrangea ses cheveux en tresse avec des rubans de diverses couleurs ; on lui mit aux doigts des anneaux de cuivre ou de fil de laiton et des bagues de pierres fausses. On l'ornoit, comme une poupée ; les matelots étoient enivrés autour d'elle, ils ne la paroient ainsi que pour avoir occasion de la serrer de plus près et de prendre avec elle certaines libertés : mais les naturels qui étoient dans les pirogues s'en

étant aperçu, la rappellèrent à plusieurs reprises et elle se retira fort mécontente.

Le vieux sauvage avoit enfin cédé aux sollicitations de nos gens, il s'étoit déterminé à monter sur le vaisseau de M. de Torribio, beaucoup de naturels en avoient fait autant ; s'il restoit encore dans leur âme quelques impressions de crainte ou de défiance, d'après ce qui s'étoit passé la veille, il parut que notre générosité et notre conduite amicale les avoient entièrement effacées. Une confiance réciproque et sans bornes de leur part s'établit entr'eux et nous ; ils nous vendirent pour des bagatelles tout ce qu'il avoient apporté de provisions dans leurs pirogues ; plusieurs même allèrent jusqu'à nous donner leurs armes et nous firent toute sorte d'instances pour descendre à terre avec eux.

M. de Grisalva fit prier le vieux sauvage de monter sur son bord, il obéit et reçut en présent une chemise ; on lui offrit pour sa pirogue une hache et une pioche. Quoique ces deux articles parussent lui faire le plus grand plaisir, il hésita un moment, ensuite il refusa. Nous jugeâmes par là qu'ils attachoient le plus grand prix à leurs embarcations et que sans doute elles leur coûtoient beaucoup de peine. Comme nous avions autant de chaloupes et de bateaux qu'il nous en falloit, qu'un plus grand nombre nous auroit embarrassé, qu'en définitif nous aurions été obligés de laisser sur la côte les deux canots du vaisseau naufragé, M. de Grisalva voulut s'en faire un mérite auprès des naturels, et il pria le vieux sauvage de les accepter. On

eut d'abord beaucoup de peine à lui faire comprendre la proposition de M. de Grisalva ; mais dès qu'il vit que les deux canots étoient pour lui , cet acte de générosité le transporta de joie ; il en témoigna sa reconnaissance par toute sorte de démonstrations et en criant de toutes ses forces *Aoua, Aoua*, les naturels qui étoient dans les vaisseaux et dans les pirogues répétoient comme lui *Aoua, Aoua* : toute la côte en retentit.

Notre vieux sauvage, pour répondre à de si bons procédés se crut obligé d'offrir sa pirogue qu'il avoit refusé quelques minutes auparavant ; mais M. de Grisalva n'en voulut point, et il ajouta à ses autres présens la hache et la pioche qu'il avoit d'abord proposées en échange de la pirogue. Nouveaux cris d'*Aoua* de la part de notre vieux sauvage qui se déclara notre ami. Il étendit les mains vers le ciel, se prosterna aux pieds de notre commandant en signe de respect et d'obéissance.

Dès ce moment notre vieux sauvage prit un air d'assurance et de bonne humeur que nous ne lui avions pas encore remarqué ; il fit signe à M. de Grisalva de descendre à terre, et il mit dans ses instances tant de franchise et de cordialité que notre commandant s'y détermina sans peine et se mit en devoir de l'exécuter.

Les vaisseaux présentoient le travers au rivage, et l'artillerie étoit placée de manière à commander tout le havre ; ainsi en cas de trahison de la part des naturels nous pouvions les exterminer ; on prit toutes les autres précautions nécessaires pour, en cas d'injure, repousser

repousser la force par la force. On donna ordre aux soldats de marine de se tenir prêts, et on commanda un fort détachement de matelots. Tandis que nous faisons ces dispositions, le vieux sauvage faisoit aussi de son côté les siennes ; et il paroissoit jouir d'une grande autorité ; nous en jugeâmes par la promptitude avec laquelle ses ordres furent exécutés. Déjà il ne restoit plus un seul naturel sur les vaisseaux, ils avoient tous repris leur place dans les pirogues, qui de suite étoient allées se former en haye par le travers du rivage, à gauche et à droite du débarquement, en criant sans cesse *Aoua*.

M. de Grisalva, M. de Fucal, le vieux sauvage et moi, nous nous embarquâmes avec les soldats de marine et le détachement de matelots, dans nos trois grandes chaloupes, et nous gagnâmes le rivage à la rame en passant à travers les deux hayes de pirogues qui s'étoient rangées de droite et de gauche et qui crioient encore *Aoua* jusqu'à nous étourdir.

Soit que des émissaires eussent été envoyés secrètement pour avertir les sauvages de l'intérieur, soit que des ordres eussent été donnés d'avance, à peine eûmes-nous mis le pied à terre, que plusieurs groupes de naturels armés sortirent des bois de différens côtés et se mirent à courir vers le lieu du débarquement. Ne sachant si c'étoit pour nous faire honneur ou pour nous attaquer, nous fîmes entendre à notre vieux sauvage que nous ne voulions point qu'on nous approchât avec des armes ; il leur envoya dire de les déposer, et ils les déposèrent sur-le-champ. Comme après

les avoir mis bas, ils faisoient encore mine d'avancer, et leur signifiâ de rester en place et ils s'arrêtèrent; mais bientôt vaincus par la curiosité, ils vinrent se ranger en foule autour de nous, au nombre de huit à neuf cents, tant hommes que femmes, en dansant et en faisant mille contorsions.

Le vieux sauvage prit par la main M. de Grisalva pour le conduire à son habitation, il fut suivi par tout le détachement; la foule s'ouvrit pour nous laisser passer, mais elle se dispersa le long de la route pour nous regarder plus à son aise, et les plus curieux prenoient les devants pour nous voir passer encore. Cette manœuvre dura jusqu'à notre arrivée à l'habitation du vieux sauvage; c'est là que nous apprîmes son nom, il s'appeloit Pouroo, et nous vîmes, au respect et aux soumissions des naturels, qu'il étoit un personnage considérable.

Cette habitation étoit une misérable cabanne, couverte, en dehors, de feuilles ou de branches de palmier attachées en petits faisceaux les uns à côté des autres et rangés avec assez d'art. A chacun des quatre coins de la cabanne croissoit un palmier; de grandes perches transversales, soutenues par chacun de ces palmiers, servoient à suspendre de longs tapis de nattes qui tomboient jusqu'à terre et qui enfermoient la cabanne de tous côtés comme un mur. Une perche plus élevée que les autres fermoit toute l'architecture du toit, et servoit à soutenir les petits faisceaux de branches et de feuilles dont la couverture étoit composée.

Cette habitation étoit pourtant la plus élégante de

toutes celles que j'avois déjà vues. Il y avoit devant un terrain entouré de petits pieux ou poteaux entrelacés de branches d'arbres, ce qui formoit une haye assez solide dans laquelle on avoit ménagé aux deux extrémités une ouverture de trois pieds de large où nous ne vîmes point de porte. Ce terrain avoit tout au plus un quartier d'étendue, il étoit couvert comme tout le sol des environs d'un gramin large et touffu d'un très beau vert.

L'intérieur de la cabane ne nous offrit d'autre meuble qu'une natte grossière et fort épaisse sur laquelle Pouroo nous fit asseoir; plusieurs naturels ayant détaché les différentes autres pièces de natte qui enfermoient la cabane, une foule d'Indiens qui se tenoit en dehors à l'entour de la haye eut la liberté de nous contempler à son aise.

Un vieillard suivi de plusieurs autres vieillards que nous n'avions pas encore vus, se présenta et nous fit un discours auquel nous ne comprîmes rien; à chaque pause ou phrase du discours, les naturels jettoient des cris de joie. Quand l'orateur eut cessé de parler, un autre s'étant présenté nous offrit un panier fait avec les branches pliantes d'une sorte d'osier et qui contenoit une douzaine de poulets; chacun des personnages dont tout le reste de la troupe étoit composé nous fit un présent d'ignames, de noix de coco et de bananes de la plus grande beauté, les ignames sur-tout étoient si grosses qu'elles pesoient quarante à cinquante livres.

A cette première cérémonie en succéda une autre d'un genre nouveau pour nous; des guerriers armés

de flèches, d'arcs et de massues, tatoués de la plus horrible manière ; la tête couverte d'une espèce de bonnet de plumes en forme de casque, vint exécuter devant nous un combat simple où ils montrèrent beaucoup d'adresse à éviter les coups de massue qu'on leur portoit ; tantôt, ils paroissoient ces coups avec un bâton qu'il tenoient d'une main ; tantôt, ils les esquivoient soit en sautant, soit en reculant en arrière, soit en se baissant, soit même en passant sous les bras de leurs adversaires qu'ils attaquoient ensuite à leur tour par derrière ou de côté.

Après le combat de massue qui ne dura qu'un quart d'heure, et qui finit sans accident, vint le jeu de l'arc. Il y avoit à notre droite, en dehors de la haie, quelques cocotiers épars çà et là : ils attachèrent à une branche de l'un de ces cocotiers un coq vivant qu'ils avoient lié par les pattes, et, à une distance convenue, chacun à son tour tira l'oiseau. Ils ne montrèrent pas à cet exercice autant d'adresse qu'ils en avoient fait paroître dans le premier combat, puisqu'ils furent obligés de recommencer plusieurs fois le tour avant d'avoir touché le but ; mais enfin l'un des tireurs ayant atteint et tué l'animal, vint le présenter à M. de Grisalva, qui sortit de sa poche un mouchoir blanc et le lui donna en retour.

Le jeu d'arc fini, M. de Grisalva fit attacher un des poulets qu'on lui avoit donné à la même branche de cocotier où l'on avoit suspendu le coq, et l'ayant ajusté avec son fusil, du premier coup il le tua roide.

L'explosion fit une telle frayeur aux assistans,

que le plus grand nombre prit la fuite ; d'autres tombèrent à la renverse ; Pouroo lui-même, qui étoit resté à côté de nous, trembloit si fort que M. de Fucal et moi nous eûmes toutes les peines du monde à le rassurer. Un seul guerrier fit bonne contenance : c'étoit un jeune homme de cinq pieds neuf à dix pouces, bien fait et vigoureux. Il montra tant d'assurance qu'il alla lui-même détacher l'oiseau de la branche, et nous le rapporta en l'élevant en l'air pour le faire voir à tous les assistans, et en faisant des gestes par lesquels il paroissoit se moquer de la poltronerie de ses camarades : nous lui donnâmes un couteau.

Nous le chargeâmes de rappeler les fuyards ; il y réussit : ils revinrent successivement les uns après les autres, et la cérémonie continua.

Un groupe d'hommes absolument nus entra dans l'enceinte, et exécuta devant nous plusieurs danses au son d'une sorte d'instrument qui consistoit dans un morceau de bambou de trois à quatre pieds de long, fendu par le bout, que chacun des danseurs tenoit d'une main et frappoit en mesure contre terre, avec une telle régularité qu'ils sembloient tous ne donner qu'un seul et même coup. Il en résultoit un son qui n'étoit pas sans agrément, et qui produisoit plusieurs octaves dans le haut comme dans le bas. Nous remarquâmes que le son étoit plus ou moins grave ou aigu, à proportion de la grosseur des bâtons, ce qui supposoit qu'on les avoit choisis, essayés et

proportionnés. Cette preuve d'intelligence, de la part des sauvages, nous surprit d'autant plus, que nous n'avions encore rien aperçu qui annonçât chez eux la moindre idée des arts.

Ils dansèrent aussi sans faire usage de leur morceau de bambou ; mais alors ils marquoient la mesure en frappant avec force leurs mains les unes contre les autres, ou en se donnant des claques sur les cuisses. Ils exécutoient ces différens mouvemens avec une précision admirable.

Les danseurs s'étant retirés de droite et de gauche sur deux lignes, arrivèrent des danseuses, qui se rangèrent pareillement sur deux lignes à certaine distance. Chaque ligne commença d'abord par se rapprocher de l'autre assez près pour être visage contre visage, et alla se remettre, en reculant, à l'endroit d'où elle étoit partie, chaque danseuse se tenant droite, et restant là sans remuer dans sa ligne comme un soldat à l'exercice. Elles firent ensuite toutes ensemble un petit mouvement uniforme avec la main gauche, un autre avec la main droite, un troisième avec un pied, un quatrième avec l'autre pied. Chaque mouvement, de lent qu'il étoit d'abord, augmentant en vitesse par degrés, devint successivement si vif qu'on pouvoit à peine distinguer les pieds et les mains des danseuses.

Cet exercice fatigant termina la cérémonie. Nous avions soif et faim ; des naturels nous apportèrent du vin de palmier dans de gros morceaux de bambou

creux et dans des vases ou Calebasses faits avec une espèce de giraumon dont on avoit ôté la poulpe et la graine,

On nous servit aussi du poisson grillé, des yamboos, d'excellentes figues, un fruit jaune qui ressembloit un peu à la pomme de Calville, mais d'une acidité telle que nous ne pûmes le manger. On nous apporta en outre des fruits à pain tout cuits ; avec une espèce de pâté rond qui pesoit au moins trente livres, et dont la croûte étoit de bananes et d'edoës. Il contenoit en-dedans des feuilles de l'*Hibiscus Esculentus* mêlées avec des amandes de noix de coco, des hayes noires qu'on auroit prises pour des grains de cassis, et du jus de canne de sucre. Nous trouvâmes ce mets délicieux ; il nous donna une bonne idée de la cuisine des sauvages.

Pendant que nous mangions, la foule qui se tenoit en dehors de la haye, s'étoit considérablement augmentée. Nous y remarquâmes beaucoup de femmes qui portoient leurs enfans dans un sac de nattes sur leur dos, et qui se pousoient avec une sorte de curiosité, autant pour nous voir que pour entendre des musiciens qui nous jouèrent différens airs fort doux sur un instrument composé de huit roseaux dont la grosseur décroissoit en proportion assez régulière pour produire, quand on souffloit dedans, des tons aussi justes que pouvoit le comporter un assemblage de tuyaux si simple et si grossier. Des femmes nous chantèrent ensuite quelques chansons d'une mélodie qui n'étoit pas merveilleuse, où pourtant nous crûmes

apercevoir un certain rythme dans les paroles, et entendre des sons qui se répétoient souvent et qui pouvoient bien être des rimes. Nous regrettions de ne pas entendre la langue des sauvages; nous aurions pu nous procurer un échantillon de leur poésie.

Tout ce qu'on nous avoit servi n'étoit pas, à beaucoup près, suffisant pour nous rassasier : sans doute qu'on vouloit seulement nous donner le tems d'attendre un autre régal qui demandoit plus de préparation. Notre ami Pouroo nous avoit fait, à ce sujet là, des signes que nous n'avions pas compris, et que la scène qui suivit vint nous expliquer.

En effet, les musiciens et tous les autres naturels qui étoient dans l'enceinte s'étant retirés, nous voyons entrer à leur place un groupe de sauvages précédé par un homme tatoué depuis la tête jusqu'aux pieds portant à son col un énorme collier ou plutôt un paquet de dents humaines enfilées en forme de chapelet, qui lui couvroit par devant tout l'estomac, et qui lui pendoit par derrière jusqu'à la moitié du dos. Cet homme portoit autour du corps une ceinture large de trois doigts composée de plusieurs tresses de cheveux, et à laquelle étoit attaché un morceau d'étoffe faite de plusieurs mèches (aussi de cheveux) nouées à chaque bout par des cordelettes, entrelacées les unes dans les autres en forme de tissu, de telle manière qu'elles étoient arrêtées sur les bords par ces cordelettes qui étoient elles-mêmes nouées ensemble et formoient tout autour une espèce de frange. A droite et à gauche descendoit le long

de chacune de ses cuisses une corde ou tresse pareillement de cheveux qui tenoit à cette même ceinture. Au bout de cette corde pendoit, d'un côté, une mâchoire d'homme, et de l'autre côté un crâne.

Il s'arrête au milieu de l'enceinte, positivement vis-à-vis de nous. Un autre naturel portant une grosse calebasse, s'approche de lui, et lui verse dans ce crâne du vin de palmier que contenoit la calebasse. L'horrible sauvage, qui étoit probablement le bourreau ou le sacrificateur du lieu, après avoir élevé vers le ciel sa détestable coupe et marmoté quelques prières à son dieu, s'avancé comme pour entrer dans la cabane, et présenter le vase à M. de Grisolva. Le détachement qui nous entourait l'arrête spontanément et lui ferme le passage.

Il retourne à sa première place, fait encore quelques simagrées, boit lui-même une partie de la liqueur, en jette le reste sur la terre par aspersion. Le groupe de naturels qui étoit derrière lui, s'ouvre, et nous en voyons sortir trois malheureux qui avoient chacun les mains liées derrière le dos.

Ce spectacle nous saisit d'horreur, et nous demandons à Pouroo ce que cela signifie. Il nous répète des signes qu'il nous avoit déjà faits, et nous apprend que ce sont des ennemis qu'on va tuer et manger avec nous, sans doute pour nous regaler.

M. de Grisolva se lève avec précipitation. A ses ordres une partie du détachement s'ébranle, marche en avant, entoure les trois victimes, les délie, les amène dans la cabane, fait sortir de l'enceinte le

prétendu sacrificateur ainsi que tous ceux qui l'avoient accompagné, et revient à son poste.

Pouroo parut un peu embarrassé de cette scène, et nous avions peur qu'elle ne fût pas du goût des sauvages; mais nous ne remarquâmes parmi les assistants aucun signe de mécontentement; leurs visages nous semblèrent aussi gais, aussi tranquilles qu'à l'ordinaire. Plusieurs se parloient entre eux en riant et avoient l'air de se dire qu'apparemment nous voulions tuer nous-mêmes les prisonniers. Il leur sembloit très-naturel de les manger.

Nous comprîmes, aux signes de Pouroo, que ces pauvres prisonniers venoient d'une terre située à l'Ouest qu'il appelloit *Moaréé* dont les habitans étoient en guerre avec lui; que ces habitans venoient souvent l'attaquer sur son propre terrain; qu'ils avoient enlevé et mangé plusieurs de ses compatriotes. Il nous disoit tout cela avec le ton animé de la colère et de la vengeance, et il nous excitoit à massacrer les trois malheureux Indiens sur lesquels il jettoit de tems en tems des yeux de fureur.

Les Indiens, de leur côté, n'avoient pas l'air d'être moins irrités. Quand nous prononcions le nom de *Moaréé*, ils levoient la tête avec arrogance en voulant dire qu'ils ne craignoient pas la mort.

Pouroo voyant que son régal de chair humaine ne nous plaisoit pas, avoit probablement donné l'ordre de nous en préparer un autre, car quelques minutes après, le même sacrificateur se présenta encore avec trois hommes qui l'accompagnoient et qui chassoient

devant eux chacun un gros cochon retenu par une corde de pitte attachée à l'un de ses pieds de derrière. Nous ne savions pas que l'île étoit pourvue de cochons, cette découverte nous fit plaisir.

M. de Grisalva ayant voulu faire entendre à Pouroo que le crâne, la machoire, le collier de dents humaines nous déplaisoient, le vieil indien s'imagina que le sauvage qui les portoit nous étoit désagréable, et il lui ordonna de se retirer. Un autre revint l'instant d'après affublé de la même manière; mais ayant de nouveau manifesté notre répugnance, Pouroo comprit cette fois que ce n'étoit pas l'homme, mais son vêtement que nous n'aimions pas. Il eut alors la complaisance de quitter sa place pour aller dire qu'il ne falloit plus reparoître en cet état.

En effet, le même naturel que nous ayons pris d'abord pour bourreau ou sacrificateur, rentra dans l'enceinte sous l'habit de guerrier, un superbe casque de plumes sur la tête, un carquois sur le dos, un arc dans la main gauche, une massue dans la droite. Il fit avec fierté, dans cet accoutrement, trois ou quatre fois le tour de l'enceinte, et vint se remettre à sa première place.

Pendant ce tems - là on avoit étendu par terre plusieurs nattes; des naturels avoient apporté, dans des baniers, une quantité assez considérable de feuilles de bananiers et autres qu'ils arrangeoient par piles: quelques-uns étoient entrés avec de grosses brassées de foin qu'ils avoient déposées le long de la palissade. On amena les trois cochons sur les nattes: le

guerrier les assomma l'un après l'autre d'un seul coup de massue appliqué sur la tête, et se retira.

Ceux qui restèrent s'emparèrent des cochons, leur fendirent le ventre avec de grandes coquilles, en retirèrent les viscères et les intestins, que trois hommes emportèrent sur des espèces de clayons, pour les aller laver dans un ruisseau qui couloit à quelques pas de là.

Pendant cette opération, d'autres naturels avoient allumé, à notre droite, un grand feu hors de l'enceinte. Nous étions curieux de savoir comment ils s'y prenoient pour cuire leurs alimens; et nous allâmes de ce côté avec Pouroo et une partie du détachement qui se rangea en cercle autour des travailleurs. Nous vîmes les naturels occupés à placer dans des trous faits exprès, de petites pierres plates à peu-près de la force et de l'épaisseur d'une brique ordinaire, qu'ils avoient fait rougir au feu, et qu'ils en retiroient au fur et mesure avec dextérité, par le moyen de deux autres pierres froides qu'ils tenoient dans chaque main.

Quand l'intérieur de ces trous fut bien disposé; quand il fut garni au pourtour et dans le fond d'une suffisante quantité de ces pierres chaudes; ils apportèrent sur le lieu les trois cochons, les jetèrent un instant sur le feu, les raclèrent avec des coquilles, leur mirent dans le corps, à la place des intestins, des figues, des bananes mûres et des fruits à pain qu'ils avoient écrasés avec des pierres plates sur des tronçons de bois, et dont ils avoient fait

une sorte de pâte dans laquelle ils avoient mêlé des feuilles et des bayes d'un arbrisseau qui nous parut être une espèce de groséillier odorant. Ils y ajoutèrent des tiges entières d'une plante aromatique qui ressembloit assez à la mélisse.

Chacun de leurs trois cochons ainsi forcés, fut ensuite enveloppé avec des feuilles de bananiers dont ils mirent plusieurs couches, et ils ficelèrent le tout ensemble très-fortement avec des fils de pitte qu'ils avoient tordus ensemble et rendus assez forts pour servir à leur opération.

Des femmes apportèrent aussi les intestins très-proprement lavés, et les coupèrent sur des tronçons de bois, les unes avec des coquilles, les autres avec les couteaux que nous leur avions donnés. Elles en firent autant du foie, du cœur, de la rate et du mou. Après avoir réduit le tout en hachis, elles prirent tout ce qui restoit de la pâte de bananes et de fruits à pain, la pétrirent de nouveau avec du jus de coco, en firent un coffre oblong qu'elles remplirent de leur hachis. J'ai oublié de dire qu'elles avoient inséré dans ce hachis des feuilles de *Hibiscus Esculentus* coupées menues comme du persil, de la moëlle de canne à sucre, des amandes de coco, des figues et plusieurs autres sortes de fruits et de bayes écrasés et amalgamés ensemble. Elles couvrirent ce coffre avec la même pâte, et l'enveloppèrent de feuilles comme les cochons.

Nous voulions savoir comment ils feroient pour mettre les cochons et le pâté dans chaque trou, sans

se brûler, cela nous paroissoit difficile ; voici comment ils s'y prirent : ils disposèrent sur une natte plusieurs brins de ficelle de longueur égale (cinq pieds environ) espacés régulièrement, étendirent dessus un des cochons, réunirent ensuite les extrémités de tous ces brins de ficelle et les roulèrent sur un bâton. Deux hommes qui tenoient le bâton chacun par un bout, enlevèrent l'animal qui se trouvoit ainsi suspendu comme un lustre, le déposèrent dans un des trous en tournant le bâton en sens contraire pour dérouler la ficelle, bouchèrent le trou avec d'autres pierres chaudes et même rouges, et mirent de la terre par-dessus. On observa la même chose pour les deux autres cochons et pour le pâté.

Il étoit midi et demi quand tout fut fait, et nous allâmes nous remettre à notre place, où nous retrouvâmes nos trois prisonniers qui avoient cherché à s'évader, et que nos gens avoient été obligés de rattracher. Ces malheureux n'avoient probablement pas mangé de la journée ; ils mouroient de faim ; nous n'avions pris nous-mêmes que très-peu de nourriture ; ce qu'on nous avoit donné, n'avoit pas été suffisant pour rassasier cent cinquante hommes que nous étions, y compris le détachement. Il n'y avoit pas d'apparence que le diner fût prêt de si-tôt, et nous fîmes entendre que nous avions encore faim. On nous apporta des noix de coco que les sauvages et Pourou lui-même partagèrent avec nous. M. de Grisalva fit délier les prisonniers, et leur donna lui-même à chacun une noix de coco. Alors Pourou se leva pour

l'en empêcher en lui parlant d'un ton très-élevé, et en gesticulant avec la dernière vivacité. Il montra nos fusils : il avoit l'air de nous dire qu'il falloit tuer ces misérables qui étoient ennemis de sa nation.

Cette occasion nous fournit une grande preuve de la haine des sauvages contre leurs ennemis ; il fallut toute l'autorité de notre commandant pour imposer silence à Pourou qui insistoit toujours. Nous nous levâmes, nous fîmes semblant de nous en aller et d'emmener avec nous les prisonniers. M. de Grisalva joua son rôle à merveille, sa colère feinte épouvanta notre vieux sauvage et les naturels qui étoient présents ; la douleur étoit déjà peinte sur les visages, hommes et femmes, tous, les larmes aux yeux, se pressoient autour de nous pour nous retenir. Pourou consterné avoit saisi le bras de M. de Grisalva ; il ne disoit rien, mais il avoit l'air si humble, si suppliant, que son silence même parloit pour lui. Notre commandant qui ne vouloit pas faire durer cette comédie plus long-tems, prit un air joyeux qui dissipa tous les nuages ; il alla couper lui-même deux branches de palmier, en mit une dans la main de l'un des trois prisonniers et donna l'autre à Pourou : ce signe de paix ou de réconciliation n'étoit sans doute pas équivoque puisque notre vieux sauvage s'en étoit servi avec nous, cependant il ne l'entendit point ou feignit de ne le point entendre, et nous allâmes reprendre nos places.

Le diner n'étant point encore prêt, M. de Grisalva voulut en profiter pour donner à ses hôtes le spec-

taclé d'un exercice, la marche et le bruit du tambour les Hatta infiniment ; mais si-tôt que nos soldats remuoient leurs fusils les spectateurs trembloient qu'alloient se cacher, il fallut cesser sans quoi nous serions restés seuls.

Nous employâmes notre tems à cueillir dans les environs quelques plantes pour nos scorbutiques ; nous en avions sept sur les cadres. Les naturels nous aidèrent beaucoup dans ces recherches et nous indiquèrent les endroits où abondoient le plus les espèces dont nous avons besoin. Nous en amassâmes ainsi en peu de tems une assez grande quantité.

Nous visitâmes quelques habitations, et nous vîmes par-tout des champs environnés de palissades et parfaitement bien cultivés. A chaque pas qu'on faisoit, on rencontroit des bananiers, des ignamiers, des arbres à pain, des cocotiers, des planes et d'autres arbres chargés de fruits, dont les habitans nous offroient à l'envi les prémices. Nous aurions eu ce jour là bien des observations à faire, si le tems ne nous eût pas manqué ; mais on vint nous avertir que le dîner étoit prêt, et nous retournâmes à l'habitation ou plutôt à la salle d'audience de Pouroo qui nous attendoit.

Nous dinâmes tous de fort bon appétit. Nous eûmes pour boisson du vin de palmier et du jus de cocos que des naturels conservoient dans de grands vases de bambous, et qu'ils nous versoient à mesure dans des coques de coco qu'on nous avoit distribuées. Nous avions vu préparer nos mets. La cuisine avoit

été faite avec assez de propreté ; nous pouvions manger sans répugnance, mais nous avions peur qu'on ne nous servit les morceaux tout coupés : heureusement qu'on ne le fit pas ; on nous laissa le soin de les dépecer nous-mêmes. Nous nous en acquittâmes avec nos sabres et nos couteaux, de manière à exciter l'attention des sauvages, qui ne pouvoient se lasser d'admirer la promptitude avec laquelle un homme de notre détachement venoit de fendre en deux un cochon entier qu'on lui avoit donné pour distribuer à ses camarades. Pouroo étoit seul capable de nous dégoûter, s'il eût touché à la moindre chose. Pendant que nous étions allé faire un tour, il s'étoit barbouillé le visage et la tête d'une sorte d'ocre rouge. Quelques naturels qui l'approchoient en avoient fait autant, et ils avoient tous les mains fort sales, mais nous fûmes ses gentils-hommes servans. Des hommes apostés, que nous primes pour ses domestiques, briguoient l'honneur de lui mettre dans la bouche les morceaux que nous lui avions servis. Quand ces morceaux étoient trop gros, ils mordoient à même pour les couper avec leurs dents, et quelquefois ils lui épargnoient une partie des frais de la mastication. Nos gens rioient à gorge déployée, et nous avions nous-mêmes beaucoup de peine à tenir notre sérieux.

L'embaras de M. de Grisalva nous fit bien plus rire encore lorsque deux sauvages se présentèrent pour lui mettre aussi dans la bouche des morceaux qu'ils avoient mordus ou mâchés. Il eut beaucoup de

peine à leur faire entendre qu'il n'avoit pas besoin de leur secours, et qu'il mangeroit bien tout seul.

Les prisonniers furent aussi de notre écot : ils devorèrent tout ce qu'on leur présenta avec une avidité inconcevable ; mais nous fumes obligés de les faire sortir de l'enceinte parce que nous nous aperçûmes que Pouroo ne vouloit rien prendre devant eux. Nous avions d'abord attribué cette retenue à un sentiment profond de vengeance ; c'étoit simplement par vanité, car nous vîmes d'autres naturels sortir également de l'enceinte, ou se cacher pour prendre leur nourriture. Il est probable que, chez eux, il n'est pas permis aux subordonnés de manger en présence de leur chef.

Je remarquai aussi que Pouroo fut le seul qui mangeât de la chair. Pour nous assurer si c'étoit par sobriété ou par défense, nous en offrîmes plusieurs morceaux à ceux des naturels qui étoient autour de nous, mais ils refusèrent. Il paroît que les fruits sont les seuls alimens permis à la classe inférieure, car nous ne leur vîmes dans les mains que des ignames ou des fruits à pain, qu'ils mangeoient assez avidement pour nous faire croire qu'ils ne manquoient point d'appétit.

Nous trouvâmes excellente la chair de leurs cochons. Elle est d'un goût meilleur que celle des nôtres. Nous l'attribuâmes à la qualité des alimens qu'ils leur donnent ; la manière de les cuire y entre peut-être aussi pour beaucoup. Il est certain que cette épaisse couche de feuilles, dont ils enferment l'animal, con-

serve tous les sucs ; que la pâte odorante et aromatique dont ils le farcissent, donne à la viande une qualité de beaucoup supérieure à celle de nos rôtis et de nos ragoûts pernicieux.

Il étoit cinq heures quand nous nous mîmes en route pour retourner aux vaisseaux. Pouroo et plusieurs autres chefs de l'île qui étoient venus nous rendre visite nous conduisirent jusqu'au rivage au milieu d'une foule immense de naturels qui se précipitoient sur notre passage et qui nous donnoient toute sorte de témoignage de joie et d'affection, jusqu'à nous baiser les mains et nous offrir tout ce qu'ils possédoient.

Pouroo étoit suivi d'un nombreux cortège de naturels qui portoient dans de longs paniers ou dans des sacs de nattes, les herbes que nous avions ramassées pour nos scorbutiques, avec un régime considérable de toute sorte de fruits.

Un troupeau de cinquante cochons fermoit la marche, c'étoit le résultat des présens réunis des chefs qui nous accompagnoient. Arrivés sur la grève nous trouvâmes M. de Torribio qui nous atendoit dans la pinasse, et la mer toute couverte de pirogues remplies de naturels. Il étoit délicieux pour nous de voir la joie, d'entendre les acclamations de cette multitude.

M. de Grisalva ne voulut pas monter à bord avant d'avoir donné à Pouroo ainsi qu'aux autres chefs des marques de notre reconnoissance. On amena dans une chaloupe des véroteries, des clous et autres articles

qu'il avoit indiqués et qu'il distribua lui-même à tous ceux qui étoient présens. Pouroo et chacun des autres chefs reçut une pioche avec une poignée de clous.

Sur les huit heures du soir nous montâmes dans la pinasse et nous dîmes adieu à nos amis, qui nous promirent de venir nous voir le lendemain ; nous les quittâmes très-contens de notre journée ; nous avions gagné l'amitié des naturels ; nous apportions des provisions fraîches, des remèdes pour nos malades, et nous avions arraché trois hommes à la mort ; cela nous consolait un peu des meurtres que nous avions commis la veille.

En notre absence M. de Torribio avoit fait aussi d'excellentes affaires. Les naturels avoient pêché pendant tout le jour et lui avoient vendu, pour des misères, la plus grande partie de leur poisson ; il avoit envoyé à terre faire de l'herbe pour le bétail, les sauvages avoient aidé ses gens et amené la récolte dans leurs propres pirogues ; son vaisseau étoit rempli de noix de coco, d'ignames, de banaues et de fruits à pain ; il avoit salé des maquereaux et en avoit rempli deux futailles ; il ne restoit plus rien à faire que de couper du bois et de finir nos radoubes ce qui demandoit encore cinq à six jours.

Le lendemain, 12 avril, j'eus occasion d'examiner les différentes manières de pêcher, des sauvages, et les pièges ingénieux qu'ils tendent aux poissons. Je montai dans la chaloupe, je m'approchai d'une pirogue et je sautai dedans : il y avoit un naturel qui me paroissoit pêcher à la ligne. Je voulois voir de

quelle façon ses hameçons étoient faits, je lui donnai deux clous et une aiguille enfilée attachée sur un petit morceau d'écarlate, auquel j'avois cousu une mauvaise jarretière que je lui passai au cou en sautoir ; je le priai de tirer sa ligne hors de l'eau, mais il me fit signe d'attendre, et le moment d'après il amena deux gros carrelets enfermés dans un filet semblable à celui qu'on nomme, en France, Echiquier, excepté qu'il étoit plus profond et plus large. Ce filet me parut pour le moins aussi solide et aussi bien fait qu'aucun de ceux que j'aie jamais vus ; il avoit quatorze à quinze pieds de long. Dans le premier rang des mailles supérieures étoit inséré un morceau de roseau qui formoit à peu près cercle et qui étoit tellement renforcé par d'autres morceaux de joncs et de bambous, que quand on l'enfonçoit dans l'eau il revenoit dessus avec rapidité. Il y avoit, de distance en distance, autour du filet de petits cailloux attachés aux mailles avec du fil de pitte et d'une pesanteur suffisante pour l'empêcher de monter à la surface. Une pierre de moyenne grosseur, mise exprès dans le réseau même, servoit à contenir l'extrémité au fond de l'eau ; deux fortes ficelles attachées aux parois du cercle le traversoient diamétralement et formoient une croix dans le milieu de laquelle étoit suspendue une bourse de réseau remplie de cailloux d'un poids assez considérable pour enfoncer le cercle dans l'eau et l'y tenir à une certaine profondeur. Une autre ficelle, ou corde, grosse comme la moitié du petit doigt et longue de quatre à cinq pieds, étoit attachée d'un bout à cette bourse

et d'autre bout à l'extrémité d'un bâton de longueur raisonnable que le pêcheur tenoit dans la main et à l'aide duquel il pouvoit soulever à volonté ou laisser aller à fond la masse de cailloux qui étoit enfermée dans la bourse de réseau. A cette corde étoit adapté un fil de trois à quatre pieds au bout duquel flottoit un petit morceau de bois. Cette espèce de ligne étoit garnie de distance en distance, et dans toute sa longueur de plusieurs autres fils courts, à chacun desquels un ver étoit attaché par un nœud, faute d'hameçon. Dès que le poisson, attiré par l'appât, venoit mordre ou avaler le ver, ce qui s'apercevoit par le mouvement qu'il communiquoit au morceau de bois, le pêcheur en élevant son bâton soulevoit rapidement la masse de cailloux contenus dans la bourse à réseau; le cercle qui étoit autour du filet ne se trouvant plus retenu par aucun poids, montoit alors de lui-même à la surface, et le poisson emprisonné dans sa circonférence alloit se prendre dans le filet.

Le naturel paroissoit fort adroit à ce genre d'exercice, et sa pêche fut heureuse. Je restai un quart-d'heure auprès de lui et je lui vis prendre une cinquantaine de poissons; il en attrapa une fois seize d'un seul coup.

J'en vis d'autres un peu plus loin, près du rivage, et je m'approchai d'eux: ils avoient entouré un assez grand espace d'eau avec un long filet, c'étoit une espèce de seine; au lieu de la tirer comme nous sur le bord, ils avoient un autre filet de forme triangulaire, attaché à un long bâton fourchu qui servoit

à l'enfoncer dans l'eau et à lui faire gratter le fond, de sorte qu'en le promenant de différens côtés, ils parvenaient assez facilement à ramasser tout le poisson qui étoit enfermé dans l'espace; et sur ce que je leur fis entendre qu'ils ne prenoient pas tout, j'en comptai douze qu'ils rejetèrent dans l'eau devant moi et ils les rattrapèrent tous de la même manière, sans en excepter un.

Le plus communément, au lieu de ce filet triangulaire, ils se servent d'une sorte de grands paniers ou nattes de baguettes pliantes et tout-à-fait semblables à unealebasse dont on auroit coupé un peu de la partie supérieure. L'entrée est en entonnoir, le milieu plus étroit, et le fond extrêmement large à proportion du reste: ils chargent de pierre ces paniers, et les mettent dans l'eau tous d'un même côté. Ils s'en vont ensuite du côté opposé; et en agitant l'eau avec des bâtons, ils font fuir le poisson vers l'endroit où ils ont jeté leurs paniers; le poisson épouventé qui est enfermé dans la seine, est obligé de s'y réfugier; alors ils lèvent les paniers, et le retirent.

J'avois apporté avec moi un étui monté de douze lignes et une canne anglaise que je tenois à la main. Je choisis sur le récif une place qui me parut favorable, je montai ma canne et j'y attachai une ligne. J'anorçai avec du fromage que j'avois dans ma poche, et je me mis à pêcher. Les naturels qui étoient les plus proches n'y firent d'abord pas attention; mais quoique mal-habile, je fus assez heureux, et de tems

en tems j'enlevois un poisson au bout de ma ligne. Les premiers qui s'en aperçurent, quittèrent leur pêche pour s'approcher de moi. Bientôt ma chaloupe fut environnée de la majeure partie des pirogues qui étoient aux environs. A mesure qu'elles arrivoient, elles formoient cercle, et il en vint tant qu'à la fin, le cercle se trouvant fermé, les naturels qui étoient les derniers passaient sur les pirogues de leurs camarades afin de me voir de plus près. J'avois l'air de ces bateliers qui amusent les passans dans les places publiques des grandes villes. Les sauvages occupés à me regarder ne pensoient à rien autre chose, ils étoient dans une sorte d'extase. A chaque fois que je piquois un poisson, ce qui m'arrivoit presque à tout coup, ils me le voyoient sortir de l'eau suspendu à ma ligne, bien éloignés de concevoir par quel moyen il y restoit accroché.

L'un d'eux, profitant d'un moment où je venois d'attrapper un maquereau, s'élança dans ma chaloupe et vint me demander comment j'avois fait pour l'arrêter ainsi au bout de ma ligne. Je lui montrai l'hameçon, je décrochai le poisson devant lui, je lui fis voir la pointe qui l'avoit piqué. Il me présenta un bout de ficelle en me priant de lui faire une ligne comme la mienne. J'attachai un hameçon au bout de cette ficelle; j'y ajustai quelques grains de plomb et une flotte de bois; j'amorçai, et mon sauvage qui avoit bien remarqué que je tirois aussi-tôt que la flotte s'enfonçoit dans l'eau, se montra du premier coup aussi habile que moi. Il attrapa un gros

poisson blanc qui pesoit plus de deux livres, et qu'il décrocha fort bien. Il étoit si content, il manifestoit sa joie par des gambades si drôles, si plaisantes que j'étouffois de rire. Je lui fis présent d'un second hameçon, et je lui montrai de quelle manière il falloit l'attacher. Il me donna en retour tout le poisson qu'il avoit dans sa pirogue, et me quitta aussi heureux que s'il n'avoit rien de plus à désirer.

Ce fut ensuite à qui me donneroit sa pêche pour un hameçon. Je ne savois auquel entendre, et comme chacun me demandoit de le lui attacher au bout de sa ficelle, je leur fis signe de venir avec moi aux vaisseaux, où les matelots travaillèrent jusqu'à midi à leur empiler des hameçons et à leur monter des lignes. Cela nous valut une quantité de poissons si considérable, que ce jour-là nous fîmes encore trois tonneaux de salaisons outre la provision de tous les équipages.

Le vent ayant beaucoup fraîchi vers la partie du sud avec une grosse hoüle, et le ciel étant à l'orage, nous vîmes bientôt les insulaires s'éloigner avec précipitation. Nous avions attendu Pourou; il n'étoit pas encore arrivé, et il ne parut pas de la journée. Cela fut cause que nous ne débarquâmes point notre bétail à terre comme c'étoit notre intention; nous voulions aussi faire du bois ce jour-là, il fallut y renoncer. A trois heures il passa un grain qui chassoit les vaisseaux en côté; et la mer devint si furieuse, qu'un détachement que nous avions à terre, n'osa pas s'exposer à revenir aux vaisseaux.

Il fut obligé de rester sur le rivage. M. de Torribio étoit du nombre. Le cable neuf qui tenoit sur son ancre le navire de M. de Grisolva fut coupé à six heures. Ce navire n'étant plus défendu que par un seul grélin, étoit enporté sur les récifs. On eut beaucoup de peine à le relever de la côte, mais enfin on en vint à bout; la tempête heureusement se dissipa, le vent tomba petit à petit, et vers minuit nous eûmes calme.

Pendant l'orage nous nous étions aperçus que les indiens avoient tiré leurs pirogues à terre pour les mettre à l'abri du gros tems. Le lendemain, au point du jour, nous les vîmes toutes qui étoient à sec sur le rivage, et nous ne fûmes plus étonnés de ce qu'en faisant le tour de l'île, nous n'en avions rencontré aucune.

Nos gens qui avoient passé la nuit à terre, rentrèrent dans le plus mauvais état, tous fatigués, la plupart malades. Ils avoient reçu, sur le corps, une pluie épouvantable qui avoit duré pendant cinq grandes heures et d'autres ondées encore qui étoient tombées à diverses reprises pendant une bonne partie de la nuit. Leurs habits étoient aussi mouillés que si on les eût jettés à la mer. M. de Torribio fut très-incommodé, et notre maître charpentier, un des hommes dont nous avions le plus besoin, pensa en mourir.

Pendant la nuit, une des vaches pleines que nous avions à bord, étoit morte en faisant son veau. Notre bétail languissoit, nous fîmes, à six heures du matin, les dispositions nécessaires pour le mettre à terre.

Les naturels, de leur côté, étoient arrivés en foule; et travailloient à mettre leurs pirogues à flot.

A huit heures, je partis avec M. de Grisolva, M. de Hurto et un détachement pour aller voir le rocher où étoit l'inscription de Mindana. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, et je le revis avec un plaisir nouveau. Pendant que M. de Hurto étoit en train de le dessiner, nous nous occupâmes à chercher au pied et dans les environs, dans l'espérance de découvrir quelque chose de plus positif sur le voyage de M. de la Peyrouse. Nous avions trouvé un mauvais bûit de ficelle à demi-pourrie qui tenoit à un clou enfoncé dans une des fentes du rocher. Sans doute que cette ficelle avoit servi à suspendre un objet quelconqué, comme une bouteille ou autre vase dans lequel on auroit pu enfermer des instructions particulières. Cela donna l'idée de remuer toutes les pierres des environs, de visiter tous les trous, toutes les crevasses, et de creuser la terre aux endroits où elle paroissoit avoir été remuée, mais nous ne vîmes rien.

Après avoir de nouveau examiné l'inscription, nous reconnûmes qu'elle étoit latine, et qu'elle avoit porté ces mots :

*Alvar Mendoce et Mindana, deo juvante, hic venerunt,
anno MCLXVII.*

En Français,

Alvar Mendoce et Mindana, avec l'aide de Dieu,
vinrent ici, l'an 1567.

Il est constant en effet qu'Alvar Mendoce et Mindana ont fait un voyage dans la Mer du Sud ; que ce voyage a été entrepris en 1567 ; qu'on en a publié la relation, et qu'elle a fait, dans le tems, beaucoup de bruit par les choses extraordinaires et merveilleses dont elle étoit remplie. D'après cette relation, ces navigateurs avoient découvert beaucoup de terres nouvelles, notamment l'île Isabella, la terre de Guadalcanal, et les îles qu'ils appelloient Salomon, îles moins fameuses par les grandes richesses qu'ils disoient y avoir rencontrées que par les efforts inutiles qu'ont faits depuis d'autres navigateurs pour les retrouver. Min laná lui-même, dans un second voyage entrepris exprès en 1595, les chercha inutilement. Il fut séparé des trois vaisseaux qui l'accompagnoient, et périt probablement avec son navire. On n'a jamais su depuis ce qu'il étoit devenu. On a été jusqu'à supposer que les découvertes de Mendoce étoient imaginaires. On a révoqué en doute l'existence des îles Salomon et traité de fables les prétendues richesses qu'elles contenoient, fables qu'on disoit inventées pour exciter le courage des marins, et ruiner l'esprit des découvertes par un moyen qui réussit toujours, l'amour de l'or.

Quoiqu'on ait dit des îles Salomon et de leurs richesses, réelles ou fausses, nous n'en marchions pas moins sur une terre où Mendoce et Mindana étoient descendus ; nous n'en pouvions douter, l'inscription nous le disoit, et cette seule circonstance ajoutoit encore à l'intérêt de notre situation.

Nous rencontrâmes à notre retour une foule de natu-

rels courant avec précipitation le long du rivage ; ils jettoient des cris effroyables, ils appelloient leurs camarades qui pêchoient dans des pirogues, ils étoient armés, furieux, dans l'appareil le plus militaire, nous crûmes un moment que c'étoit à nous qu'ils en vouloient, et nous marchâmes avec précaution nous serrant les uns contre les autres, dans l'intention de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Tout fut éclairci à notre arrivée : je trouvai dans le vaisseau de M. de Grisalva, Pourou et plusieurs autres chefs envoyés par leur nation pour nous demander du secours : ils disoient que leurs ennemis s'étoient montrés dans la partie du Nord-est à trois milles environ du mouillage où nous étions, et qu'ils mençoient de faire une descente. Des pirogues arrivèrent de tous côtés et nous confirmèrent cette nouvelle malheureuse.

Nous vîmes l'instant d'après d'autres pirogues qui fuyoient vers nous à force de rames et qui étoient poursuivies par la flotte ennemie toute entière. Cette flotte eut l'audace de les attaquer jusques dans le havre même où nous étions ; une pirogue moins diligente que les autres faillit d'être prise presque sous nos yeux, et ne dut son salut qu'à l'explosion d'un coup de fusil lâché par un de nos gens qui étoit près de là dans un bateau.

Nos trois prisonniers crioient à bord comme des enragés. *Noarée*, *Noarée*, ils s'armoient de tout ce qui leur tomboit sous la main, on ne pouvoit plus les

contenir, ils devinrent si furieux qu'on fut obligé de les mettre aux fers.

M. de Grisalva qui ne vouloit pas épouser la querelle des sauvages, malgré les vives instances de Pouroo et des autres chefs, éluoit toujours et ne pouvoit se déterminer à donner les secours qu'on lui demandoit. Il fallut qu'il s'en mêlât malgré lui : la pinasse en revenant de l'eau alla donner contre l'avant-garde de la flotte ennemie et fut assaillie de tous les côtés. Il n'y avoit que douze soldats de marine, le reste du détachement n'étoit point armé. Tous les canots furent employés à leur délivrance, on tira quelques coups de fusil et on parvint à sauver la pinasse ; mais l'instant d'après, toute la flotte s'étant réunie fit voile sur nous, dans l'intention d'attaquer nos vaisseaux et d'enlever les pirogues qui s'étoient rangées sous le feu de nos batteries.

Nous vîmes l'heure où nous allions être forcés de faire jouer notre artillerie. Quelques pirogues ennemies qui s'étoient approchées cherchoient à enlever les bouées de nos ancres. Nous envoyâmes à leur rencontre la pinasse et tous les canots avec la moitié des équipages ; on fit feu hors de portée pour les effrayer, et ils se retirèrent effectivement ; mais ils s'approchèrent de la côte et y firent une descente au nombre de trois à quatre mille.

M. de Sala qui commandoit le détachement de la pinasse les suivit avec la plus grande intrépidité ; mais il arriva trop tard et le débarquement étoit fait, les

sauvages s'étoient jettés dans les bois, il n'étoit plus possible de les atteindre.

Cette circonstance nous mit l'instant d'après dans le plus grand embarras ; nous les vîmes sortir des bois et faire leurs dispositions pour fondre sur Pouroo et les autres naturels qui s'étoient formés devant nous sur le rivage. Notre bétail paissoit dans une prairie par laquelle il falloit passer pour aller attaquer Pouroo et sa troupe ; nous n'avions laissé à la garde du troupeau qu'un très-faible détachement qui courroit risque d'être massacré, le troupeau lui-même alloit être infailliblement enlevé ou détruit par les sauvages, si nous n'eussions pris à l'instant les mesures les plus vigoureuses pour les faire rentrer dans les bois ou pour les forcer à se rembarquer.

Nos vaisseaux venoient d'être placés de manière à tirer de notre artillerie le parti le plus avantageux. Si nous avions voulu lâcher toutes nos bordées nous aurions pu balayer le terrain occupé par les sauvages ; mais M. de Grisalva cherchoit à épargner le sang, nous aurions tous désiré de n'en pas verser une seule goûte. On tira d'abord un premier coup de canon qui fit rentrer dans les bois l'armée de Moarée ; cela nous donna le tems de rassembler notre bétail, on le mit provisoirement à couvert derrière Pouroo et sa troupe, en attendant que nous pussions le rembarquer. Il n'étoit cependant pas encore suffisamment en sûreté ; Pouroo n'avoit tout au plus avec lui que douze cens hommes et quoiqu'il lui arrivât de tems en tems quelques naturels de l'intérieur, il auroit été infailliblement écrasé avant

d'avoir rassemblé assez de monde pour faire résistance.

L'armée de Moarée avoit fait une marche au travers des bois, elle en sortit au moment où l'on ne s'y attendoit pas, et elle reparut plus audacieuse que jamais. Nous la vîmes s'ébranler en masse pour attaquer en flanc la troupe de Pouroo, qui, par cette manœuvre se trouvoit entre elle et deux de nos vaisseaux. Nous ne pouvions plus faire feu sans tirer sur notre monde. Le seul navire de M. de Fucal étoit en état d'agir efficacement; il fit une première décharge qui porta quelque confusion dans l'aile droite de l'armée de Moarée; la gauche et le centre n'en avancèrent qu'avec plus de fureur. Nous fûmes obligés de faire descendre à terre tout le détachement de marine, pour les arrêter à coups de fusil. On en vint effectivement à bout; mais ce succès ne dura qu'un moment, ils se rallièrent, revinrent à la charge et s'avancèrent avec tant d'intrépidité que notre détachement fut obligé de se rembarquer.

De son côté Pouroo avoit fait avec sa troupe un mouvement sur la gauche, il s'étoit rapproché du rivage afin de se ménager une retraite sur les pirogues qui étoient rangées le long de la côte. Ce mouvement démasqua le vaisseau de M. de Grisalva, et mit entièrement à découvert le centre de l'armée ennemie, que nous attaquâmes sur-le-champ, en lâchant une bordée qui la mit en pleine déroute.

La gauche étoit aux prises avec Pouroo. Il se livra, dans cet endroit, un combat terrible dont nous fûmes témoins sans pouvoir l'empêcher. De part et d'autre

on se battit avec un acharnement dont, nulle part, je n'avois vu d'exemple. C'étoit un spectacle tout à la fois horrible et curieux de voir avec quelle vigueur ils manioient leurs massues, avec quelle force ils leur imprimèrent en l'air un mouvement de rotation pour ensuite les faire tomber plus sûrement sur leurs adversaires, avec quelle adresse les coups étoient parés et portés. On ne pouvoit entendre sans frémir, les cris épouvantables qu'ils jetoient en se battant, le choc des massues qui se heurtoient et se cassaient en éclats dans les mains des combattans, et le bruit des coups qu'ils se portoient quand ils s'enfonçoient le crâne.

Pouroo et sa troupe, animés par notre présence, faisoient des prodiges de valeur. Déjà deux fois ils avoient repoussé l'ennemi, qui deux fois s'étoit rallié, parce que, malgré le feu de nos canons, un grand nombre des fuyards de sa droite et de son centre étoient venus le rejoindre; mais M. de Sala décida la victoire, il se mit de nouveau à la tête de notre détachement, et après quelques fusillades, la déroute de l'ennemi fut complète. Il prit la fuite, le long du rivage; pour se rembarquer, laissant sur la place six à sept cens morts, cent cinquante prisonniers, et beaucoup de blessés que Pouroo et sa troupe assoimèrent, sans pitié, sans que nous ayons pu les sauver.

Pouroo en perdant deux cens hommes perdit à proportion beaucoup plus de monde que l'ennemi, qui avoit été foudroyé par notre artillerie et par les différentes fusillades de notre détachement.

Le massacre des blessés assassinés sous nos yeux avoit deshonoré la victoire, et nous avions peur qu'en laissant les prisonniers en la puissance de Pouroo, elle n'eût des suites encore plus cruelles : en conséquence, nous fûmes la précaution de nous les faire remettre, nous pouvions facilement enlever les pirogues de ceux de Moarée, et nous le fîmes afin de leur couper la retraite et de les forcer à une réconciliation dont nous voulions être les médiateurs.

M. de Grisalva fit entendre à Pouroo que son intention étoit de faire la paix avec ceux de Moarée; il avoit sans doute intérêt de ne s'y point opposer, car il s'y prêta de si bonne grace qu'on nomma, sur le champ de bataille, des députés pour en porter les premières paroles.

Les fuyards de l'armée ennemie voyant leurs pirogues entre nos mains, avoient perdu tout espoir de retraite. Ils s'étoient réfugiés dans les bois, ils s'y rassembloient sans doute avec l'intention de recommencer le combat ou de mourir en combattant. Leur chef s'étoit sauvé, il étoit encore à leur tête, avec nos lunettes nous les apercevions qui délibéroient, qui avoient l'air de se former de nouveau.

On profita de l'occasion pour donner la liberté aux trois Indiens que nous avions à bord : nous les abouchâmes avec Pouroo qui entendoit parfaitement leur langue et qui les traita de la manière la plus amicale. Des rameaux de palmiers coupés aux arbres les plus proches furent donnés à tout le monde. Nous exigeâmes de Pouroo qu'il les distribuât lui-même aux prisonniers,

et il le fit sur-le-champ aux acclamations de toute sa troupe. On les conduisit dans les pirogues sous la garde de notre détachement, on les y délia. Les trois Indiens, comblés de présens, furent envoyés à leurs camarades, et nous attendîmes sur le rivage le succès de la négociation.

Il fut plus heureux encore que nous ne l'avions espéré, nous fûmes bientôt convaincus qu'il existoit aussi, parmi les sauvages, des traités et un droit des gens.

En effet, nous vîmes revenir nos trois Indiens accompagnés d'une députation des principaux chefs de l'armée ennemie, tous de la plus haute stature, sans armes, ayant chacun dans la main le rameau de la paix. L'un d'eux étoit couvert de sang : il avoit reçu au bras gauche une blessure assez considérable, à laquelle il paroissoit ne pas prendre garde, sa figure étoit horrible et couverte de lignes transversales protubérantes, qui ressembloient parfaitement à la broderie d'un melon.

Son maintien, où régnoit une fierté noble sans arrogance, annonçoit assez qu'il étoit brave, et il sembloit n'avoir pas besoin d'autres preuves; mais les nombreuses cicatrices dont il étoit couvert l'attestèrent bien plus sûrement encore. Pouroo, qui étoit allé à sa rencontre, nous le présenta lui-même; nous le reçûmes au bruit du tambour, nous le menâmes aux pirogues où étoient les prisonniers, et nous les délivrâmes en sa présence.

Quelque soit l'idée qu'on se forme de la ferocité

des sauvages, ils sont hommes, comme nous, leur cœur n'est inaccessible ni au sentiment de l'honneur, ni aux impressions de la reconnaissance. Nous en eûmes, dans ce moment, une preuve que je n'oublierai jamais. Je ne saurois peindre l'étonnement, la surprise, la joie respectueuse dont tous les assistans furent transportés à la vue de cette action généreuse. Pourroo, les gens de sa troupe, les prisonniers délivrés, les députés sauvages, Indiens, amis comme ennemis, tous se jetèrent à nos genoux, les larmes aux yeux. *Eoto*, *Aoua*, étoient les seuls mots qui sortoient de leur bouche, et ils les prononçoient du même ton qu'on adresse ses prières aux dieux.

Les pirogues que nous avions prises aux Indiens de Moarée étoient rangées autour de nos vaisseaux, M. de Grisalva donna ordre qu'on les approchât du rivage, il les rendit à leurs propriétaires, il y ajouta une hache de fer pour chacun des chefs, et fit distribuer à la multitude un panier de clous.

Un nouvel incident pensa troubler de si bonnes dispositions : les naturels de Méico (c'étoit le nom qu'ils donnoient à l'île où nous étions) s'étoient rassemblés dans l'intérieur au bruit de l'invasion de ceux de Moarée, et ils s'étoient avancés en corps d'armée au nombre de quatre à cinq mille hommes, commandés par des chefs que nous ne connoissons pas : ils arrivèrent au moment où nous nous donnions de part et d'autre les dernières assurances de réconciliation.

Nous en fûmes avertis par leurs hurlemens, par leurs cris de guerre, par les dispositions qu'ils faisoient

pour attaquer ceux de Moarée qui étoient restés dans les bois. Leurs chefs que nous avions avec nous se crurent trahis ; ils foulèrent à leurs pieds, avec un air d'indignation, les rameaux qu'ils avoient dans les mains, et levant les bras au ciel, comme pour le prendre à témoin de notre perfidie, ils sembloient nous reprocher de les avoir attirés dans un piège.

Tout paroisoit justifier l'inquiétude des chefs de Moarée ; nous n'étions pas nous-mêmes sans soupçons sur la vérité des sentimens de Pourroo : supposé même qu'il y mit de la bonne-foi, nous avions encore à craindre que nos arrangemens ne fussent point du goût de sa nation, sur laquelle il pouvoit n'avoir pas l'autorité suprême.

Notre conduite, au surplus, ne devoit pas être équivoque et ne le fut point. Nous fîmes d'abord tout notre possible pour rassurer les chefs de Moarée : nous déclarâmes que nous les prenions sous notre protection, que si on attentoit à leur liberté nous ferions usage de nos canons et de nos fusils pour les défendre. Afin de donner à cette déclaration une force démonstrative, telle qu'il ne restât plus à personne aucun doute sur nos véritables intentions, nous fîmes monter les chefs de Moarée dans leurs pirogues avec leurs compatriotes auxquels nous venions de rendre la liberté, et nous rangeâmes devant eux, sur une seule ligne, nos canots armés, ainsi que la pinasse qui présentait le travers au rivage, et dans laquelle étoit une grande partie de notre détachement.

Nous n'avons jamais bien su si réellement, à la vue

des secours qui venoient de leur arriver, les habitans de Méteo avoient changé de dispositions. Nous devons cependant avouer, en faveur de Pouroo, qu'il n'épargna rien pour se justifier. Nous eûmes tout lieu de croire au contraire à la sincérité de ses protestations et à la franchise de sa conduite. Il étoit vraisemblable que les guerriers de l'intérieur ignoroient absolument ce qui venoit de se passer.

Ce qui servit plus que tout le reste à nous confirmer dans cette bonne opinion, c'est que déjà il avoit envoyé lui-même plusieurs naturels au-devant de l'armée pour l'avertir et l'arrêter. Ces députés avoient exécuté l'ordre qu'on leur avoit donné; l'armée dirigeoit, avec eux, sa marche vers le rivage; les cris de guerre ne se faisoient plus entendre, les chants de l'allégresse avoient succédé aux hurlemens de la fureur, et ramené la confiance dans l'âme des chefs de Moarée: ils demandèrent à descendre sur le rivage, et la réconciliation fut cimentée une seconde fois avec de nouvelles cérémonies en présence de toute l'armée de Méteo qui venoit d'arriver.

Nous appercevions aussi celle de Moarée qui traversoit la plaine en dansant et qui s'acheminoit vers nous; chefs, soldats, tous étoient couverts de ramée; on auroit dit une forêt ambulante, ils avoient coupé dans les bois, de longues branches qu'ils portoient comme en triomphe, et qu'ils vinrent déposer en faisceaux, sur la côte, avec des marques de la joie la plus folle et la plus extraordinaire.

C'étoit un coup d'œil magnifique que cette multi-

tude de sauvages, dont le nombre alloit au moins à douze mille, rangés en travers du rivage sur plusieurs longues lignes parallèles d'environ cinq cens hommes de front, dont aucun ne débordoit l'autre, tous dans un costume qui ne différoit que par la couleur des plumes et des armes. Les casques de Méteo étoient rouges et bleus avec les massues jaunes; les casques de Moarée étoient rouges avec les massues noires. Les meilleures troupes de l'Europe n'auroient pas eu une tenue plus militaire.

Ils firent sur chaque ligne un mouvement uniforme qui consistoit à lever leur massue en l'air; ce mouvement fut si preste, si bien exécuté, qu'on eût dit que les deux armées ne formoient qu'un seul corps. Les massues conservoient l'alignement des hommes, et leur couleur jaune d'un côté, noire de l'autre, formoit une décoration de la plus grande beauté. Ce fut pour nous un bien autre sujet d'admiration, lorsque les deux armées arrivèrent au moment où elles devoient, en signe d'amitié, se donner réciproquement leurs armes;

Par une évolution qui se fit en un clin d'œil, les rangs changèrent de place et se confondirent de manière qu'une ligne de guerriers de Méteo se trouva par-tout placée en face d'une autre ligne de guerriers de Moarée, sans que l'alignement se fût perdu une seule fois. Ils disposèrent pour cela leurs rangs de façon à ménager des distances suffisantes pour qu'un homme pût passer entre deux. Cela s'exécuta sans efforts, sans confusion, de la manière la plus simple. La

moitié des hommes, dans tout le front de chaque ligne, fit un pas en avant, l'autre moitié un pas de côté, de sorte qu'une ligne qui contenoit cinq cents hommes de front se trouvoit tout de suite former deux lignes aussi longues que la première, mais qui n'avoient plus chacune que deux cent cinquante hommes, espacés suffisamment pour en mettre un entre deux. Chaque armée ayant opéré ces mouvemens en sens contraire, afin que l'une pût entrer dans les interstices de l'autre, elles se mêlèrent en un moment. Toutes les lignes se rétablirent à cinq cents hommes de front aussi facilement et par le même moyen qu'elles s'étoient doublées, et après s'être arrêtées aux distances convenues, un rang de guerriers de Moarée se trouva face à face d'un autre rang de guerriers de Méteo. C'est alors que chaque guerrier, à certain signal donné, ayant jetté, à son vis-à-vis, sa massue, par un mouvement qui lui faisoit décrire en l'air un demi-cercle, ce vis-à-vis la reçut et la lui renvoya à plusieurs reprises différentes avec tant d'adresse et de promptitude que chaque double ligne, dans le moment du passage de l'arme, formoit un long berceau.

J'ai vu opérer les Français, les Anglais, les Allemands ; j'ai été témoin des grandes manœuvres de Prusse, mais jamais rien de comparable n'avoit frappé mes regards.

Nous étions au 13 avril 1794 : ce jour fut pour nous un jour à jamais mémorable. Nous avons réconcilié deux nations antropophages, et nous sommes, sans doute, les premiers navigateurs auxquels un pareil

bonheur soit arrivé. Puisse cette réconciliation durer assez long-tems pour leur faire oublier cet usage qu'ils ont de manger leurs prisonniers, usage abominable, sans doute ; mais qui est moins chez eux l'effet de la cruauté, que d'un sentiment profond de haine ou de vengeance ; cela est si vrai que quand on leur demandoit s'ils mangeroient bien leurs compatriotes, ils témoignent à cette question l'horreur la plus profonde, tandis qu'au contraire ils nous offroient comme un régal la chair de leurs ennemis.

Nous avons été les négociateurs et les témoins de leurs traités, ils ne les violeront pas, nous avons du moins le droit d'y compter davantage que sur les alliances mensongères de ces peuples lâches et parjures de l'Europe, qui se prétendent civilisés et qui sont plus barbares que les sauvages ; de ces peuples qui ne mangent pas les hommes, mais qui de sang-froid les assassinent. Au moment où je parle, ma malheureuse patrie est peut-être en proie aux horreurs des guerres civiles, ses entrailles sont peut-être déchirées par des cannibales plus cannibales mille fois que ceux de Méteo.

Chassons de moi ces idées douloureuses pour m'occuper encore de mes sauvages. Il y a quelques heures qu'ils s'égorgeoient, à présent les voilà qui sont amis et qui dansent. De la place où je suis j'entends leurs cris de joie, leurs jeux bruyans et tumultueux. Je vois toute la côte illuminée des feux qu'ils ont allumés de distance en distance. Comme ces flammes sont belles ! quel effet magnifique elles produisent sur les

eaux. Il est minuit, je vais dorir, j'ai vu le bonheur des sauvages, quand verrai-je le mien!

Le 14 je me réveillai à six heures du matin, les sauvages dansoient encore et se dispoient à prolonger leur fête pendant tout le reste du jour. Le rivage et la plaine étoient couverts d'un peuple innombrable qui étoit accouru de toutes les parties de l'île et qu'on voyoit encore arriver de différens côtés. Cinq à six cens pirogues grandes et petites y compris celles de Moarée, pagayoient autour de nous. Les Indiens y jouoient à toutes sortes de jeux; il y en avoit qui s'exerçoient à passer sur un bâton d'une pirogue dans un autre. Pour cet effet deux pirogues se tenoient vis-à-vis l'une de l'autre, à une distance de douze à quinze pieds, une perche de longueur raisonnable étoit placée en travers, chacun de ses bouts posoit sur le bord de chaque pirogue; toutes les fois qu'en passant l'un des joueurs trébuchoit et tomboit dans l'eau, ce qui arrivoit souvent, les autres joueurs rioient aux éclats. D'un côté des nageurs s'amusaient à faire dans l'eau des plongeons et des tours de force; d'un autre côté des pirogues courroient les unes après les autres, cherchant à s'atteindre ou à s'éviter à peu près comme quand on joue aux barres; plus loin des pêcheurs, établis près des récifs et dans les bas fonds, cherchoient à surprendre le poisson; plusieurs s'exerçoient à lancer un bâton ou une pierre contre un objet quelconque suspendu au bout d'une perche à l'avant d'une pirogue; les naturels qui étoient montés sur nos vaisseaux y faisoient foule, nous ne pouvions plus faire

le service, et nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de cette multitude incommode.

Nous reçûmes à bord la visite de plusieurs chefs tant de Méteo que de Moarée, il fallut tenir table ouverte ce qui diminua beaucoup le nombre des cochons, qu'on nous avoit donnés. Un personnage bien plus considérable que tous les autres vint aussi nous voir. Peut-être étoit-il le roi ou le chef suprême de Méteo, nous en jugeâmes du moins aux marques de respect et de soumission qu'on lui donnoit. C'étoit un homme de trente ans; il avoit cinq pieds cinq à six pouces, la tête grosse et ceinte d'un bandeau de petites plumes de couleur changeante sur un fond bleu céleste et argenté, ses cheveux châtains étoient retroussés sur le sommet de sa tête par un nœud caché sous une magnifique touffe de plumes rouges qui faisoit panache. Il portoit sur les épaules une sorte de petit manteau également rouge composé d'une superbe natte lustrée, si fine qu'on l'auroit prise à certaine distance pour une pièce d'écarlate sur laquelle on auroit mis une couche de vernis; il avoit la physionomie douce, l'air riant et affable, et beaucoup plus d'embonpoint que ne sembloit devoir le comporter son âge. Pourro qui étoit avec nous se retira humblement quand il le vit, ce qui nous fit présumer qu'il y avoit entre lui et ce nouveau personnage une distance considérable.

Ce roi ou chef étoit accompagné d'une vieille femme fort laide qui paroissoit être sa mère et qui portoit dans ses bras un jeune enfant qu'il caressoit beaucoup

et que nous soupçonnâmes être son fils. Il examina le navire par-tout, et parut fort étonné de sa force et de sa construction; il descendit jusques dans l'endroit où nous avions logé une partie de notre bétail et où étoient quelques vaches que nous avions rembarquées la veille. L'aspect de ces animaux qu'il ne connoissoit pas lui inspira d'abord une sorte de crainte; mais ayant vu que nous les touchions et que nous tournions autour sans qu'il nous arrivât aucun mal, il se familiarisa tellement, qu'il finit par demander une vache à M. de Grisalva et lui offrit en retour le manteau qu'il avoit sur les épaules avec un collier de très-belles coquilles qui pendoit à son col.

M. de Grisalva y consentit d'autant plus volontiers que nous avions beaucoup trop de bétail pour les trois vaisseaux qui nous restoient. Celui naufragé, le plus petit des quatre, avoit été destiné à porter les fourrages; nous n'avions plus cette ressource, la place nous manquoit et nous aurions difficilement serré assez de nourriture pour conduire à leur destination une trentaine d'animaux que nous avions à bord, sans compter les cochons et la volaille: les objets qu'on nous offroit en retour pouvoient être précieux aux yeux des sauvages, mais il n'avoient aux nôtres qu'une très-petite valeur, et en les acceptant le marché nous seroit devenu fort onéreux. M. de Grisalva fit entendre au personnage que nous avions plus besoin de vivres que de toutes autres choses et que nous aimerions-mieux des cochons, dont nous voulions saler une bonne quantité pour continuer notre route.

Cette proposition fut acceptée par notre roi sauvage. Il étoit si empressé de jouir et si content de son marché qu'il nous fit toutes sortes d'instances pour qu'on lui remit à l'instant la vache qu'il venoit d'acheter. Nous n'avions pas encore fixé le nombre de cochons qu'il devoit nous donner en retour, et M. de Grisalva crut devoir insister sur la livraison préalable des objets d'échange.

Nous reconduisîmes sur le rivage notre compagnie. Elle promit de revenir le lendemain; nous nous séparâmes très-bons amis et nous rentrâmes aux vaisseaux, ne voulant point descendre à terre où la foule étoit si grande que nous aurions été étouffés de chaleur et d'importunités.

A deux heures nous reçûmes une députation des chefs de Méreo et de Moarée; elle étoit arrivée dans des pirogues aux acclamations d'une multitude innombrable d'hommes et de femmes qui bordoit toute la côte à perte de vue. Cette députation venoit inviter notre commandant à descendre sur le rivage; il s'embarqua sur-le-champ dans la pinasse avec tout l'état-major, et fut reçu au milieu de dix mille cris d'*Aoua*. Une troupe de guerriers des deux nations l'attendoit au débarquement, ils s'emparèrent de sa personne, l'enlevèrent d'entre nos mains, et le portèrent à bras jusques sur une espèce de pavois fait de branches entrelacées en forme de claye, sur lequel ils avoient étendu plusieurs belles nattes; ils le promènèrent en cet état sur leurs épaules et le conduisirent auprès

d'un grand feu qu'ils avoient allumé à trois cens pas du rivage.

Là ils le mirent à terre, et les chefs des deux armées vinrent déposer leurs armes à ses pieds. Tout le reste des guerriers défila ensuite devant lui, chacun en passant jetta dans le feu la massue qu'il portoit comme pour exprimer que les deux nations ne vouloient plus à l'avenir se servir de ces armes l'une contre l'autre. Ce signe de réconciliation nous parut énergique et sublime.

Après la cérémonie les chefs de Moarée nous reconduisirent à bord. M. de Grisalva leur fit présent de deux agneaux mâle et femelle de la race du Cap. Ils nous quittèrent pour aller faire les dispositions de leur départ qui étoit remis au lendemain; la fête étant finie chacun songeoit à se retirer chez soi; le soir toute la foule avoit disparu, il ne restoit plus que l'armée de Moarée qui campoit dans la plaine entre le bois et le rivage.

Le lendemain 15, à la pointe du jour, l'armée de Moarée qui s'étoit embarquée pendant la nuit, défila devant nous, vers les six heures nous avions perdu leur flotte de vue.

Cette suite d'événemens qui s'étoient succédés avec tant de rapidité depuis quelques jours nous avoit fait perdre beaucoup de tems; on songea sérieusement à le réparer: des travailleurs furent commandés pour aller au bois et au tourage; on pressa les radoubes et l'on acheva de remplir d'eau nos futailles. Il ne

se passa rien d'extraordinaire pendant cette journée, nous mîmes seulement notre bétail à terre, mais il ne vint presque point de naturels, ils se reposoient probablement des fatigues de la veille.

Le grand personnage qui nous avoit promis des cochons et que nous attendions nous manqua aussi de parole, nous ne le vîmes point de la journée; la pêche au surplus fut très-bonne ce jour-là, nous ne vécûmes que de poissons et de tortues.

Le 16, à dix heures du matin, nous vîmes arriver Pouroo et plusieurs autres naturels auxquels nous achetâmes, pour des hameçons et pour des clous, un peu de poisson et quelques provisions; mais tout cela n'étoit pas considérable; nos malades descendirent à terre pour la première fois, ils se portoit beaucoup mieux, et firent quelques tours de promenade.

M. de Hurto étoit sorti seul, dès le matin, pour aller faire une course dans l'intérieur, il ne rentra que le soir assez tard, avec une ample collection de végétaux.

M. de Sala et quelques officiers qu'il avoit emmenés avec lui chassèrent toute la journée, mais ils ne rapportèrent que très-peu de gibier.

On fut plus heureux sur l'eau, nos matelots y firent une pêche abondante, nous remplîmes encore cinq tonneaux de salaison.

Les charpentiers s'étant formé un atelier, travaillèrent à débiter le bois qu'on avoit coupé, on fit des planches, des épaves et d'excellentes pièces de charpente; des naturels venoient, de tems en tems, voir

nos ouvriers et admiroient l'extrême supériorité de nos outils, qui fendoient des arbres tout entiers en bien moins de tems qu'ils n'en mettoient eux-mêmes pour les abattre.

Leur admiration étoit partagée entre plusieurs objets à la fois, ils ne se lassoient point d'admirer nos vaches, nos chevaux, nos brebis qui païssoient dans la prairie et dont ils avoient peur d'approcher de trop près.

On apprêta le dîner sur le rivage, ils furent par conséquent témoins de notre cuisine, ils avoient l'air étonné de l'usage que nous faisons de nos chaudières qui étoient de fonte et qu'ils prenoient pour être de bois norci. Il est probable qu'ils n'avoient avant nous aucune idée des métaux, et supposé que nous fussions sur une des îles Salomon, cela ne s'accorderoit point avec la relation de Mendocé qui prétendoit y avoir trouvé tant d'or et de richesses. Quant à nous il est certain que nous n'en avons pas rencontré la moindre trace, et que nous ne nous sommes pas même occupés à en chercher.

Nous dinâmes sous la tente avec Pourou et les deux Indiens qui l'accompagnoient et qui lui mirent comme à l'ordinaire, les morceaux dans la bouche, comme il n'avoit pas d'ocre rouge sur la tête, il étoit moins sale que de coutume, et il fut assez gai. Nous essayâmes de lui faire goûter de notre bière et de notre eau-de-vie, il refusa constamment en manifestant la répugnance la plus marquée; mais il but de notre vin de Madère qu'il trouva bon, il y retourna

si souvent qu'il finit par s'enivrer, il n'étoit pas en état de s'en aller le soir, nous fûmes obligés de le transporter à bord où il passa la nuit.

■ Nous attendîmes encore vainement notre roi sauvage : il n'arriva que le 18, à 9 heures du matin, escorté de plus de deux cens personnes qui nous apportoient, dans de grands paniers, des ignames, des bananes et quelques fruits que nous n'avions pas encore vus, notamment une espèce de grosses châtaignes noires, et deux autres sortes de fruits dont l'un ressembloit à l'extérieur à un brugnion, mais étoit rempli en dedans d'une multitude de pépins aussi petits que ceux de la groseille, l'autre n'approchoit ni pour la forme ni pour la couleur d'aucun fruit que je connusse; il étoit à l'extérieur d'un rouge vif parsemé de taches noires, dans l'intérieur tout-à-fait rouge avec des pépins noirs comme ceux de la poire, oblong, raboteux et irrégulier comme la pomme de terre, couvert çà et là de petites feuilles vertes adhérentes à sa peau, terminé par une queue ligneuse plus longue encore que celle de la crasanne; sa chair molle et fondante étoit du goût le plus exquis.

Notre roi sauvage joignit à ce présent soixante cochons vivans qu'il avoit aussi fait amener, et sans attendre les premiers complimens il nous demanda sa vache. Il apportoit sans doute plus qu'il ne falloit pour la payer, aussi M. de Grisalva ne voulut-il pas être avec lui en reste de générosité; nous le conduisîmes au troupeau, et là on lui choisit une vache

pleine, prête à voler, à laquelle notre commandant ajouta un veau mâle.

Notre roi sauvage ne pouvoit pas contenir sa joie, il en étoit transporté; mais il se montra fort exigeant. Quand quelqu'objet lui faisoit plaisir il le demandoit avec le ton d'autorité d'un homme qui n'est point accoutumé aux refus. Il avoit vu nos brebis et nos chevaux, il voulut avoir des brebis et des chevaux. Il alla rendre visite à nos scieurs de long, et il nous fit mille instances pour obtenir les outils dont ils se servoient, principalement les scies dont l'usage lui plaisoit le plus.

M. de Grisalva ne pouvoit le satisfaire entièrement sur-tout quant à l'article des chevaux; mais il lui promit deux brebis pleines et une scie de long, s'il vouloit encore nous envoyer des cochons; il lui signifia que nous partions dans quatre jours et qu'il étoit indispensable d'exécuter le marché avant que nous missions à la voile. Notre roi sauvage accepta toutes nos conditions, donna ses ordres, renvoya un parti de son monde, ne garda que six hommes avec lui et nous déclara qu'il coucheroit à bord jusqu'à ce que les cochons fussent arrivés.

Nous pouvons dire, en sa faveur, que s'il passa très-peu de tems avec nous il l'employa beaucoup mieux que ne l'auroient fait certains souverains de l'Europe ou de l'Asie, plus occupés de leurs plaisirs que du bonheur de leurs peuples; il étoit toujours avec nos ouvriers, il regardoit comment nous abattions les arbres,

comment nous faisons nos planches, comment nous écarissons nos bois, comment enfin nous nous-y prenions pour joindre ensemble deux pièces de charpente. Il ne se contenta pas de voir; il voulut encore faire opérer ses Indiens; il fallut leur monter une scie, dresser une pièce de bois sur des traiteaux et les mettre à l'œuvre: ils s'en tirèrent assez bien pour une première fois; il les fit recommencer une seconde, puis une troisième; quand ils n'alloient pas à son gré il les frappoit rudement avec une branche de Plane qu'il tenoit à la main. Il parvint ainsi à leur faire scier un gros arbre dans toute sa longueur, et à obtenir une belle planche qu'il fit emporter.

Il avoit demandé à nos ouvriers plusieurs outils; sur leur refus il vint à bout de leur dérober une tarière et une bisaigue. C'étoit le premier vol qu'on nous avoit fait et il fut pardonné: son visage n'étoit pas tatoué, comme ceux des autres naturels, et l'on remarquoit très-distinctement les diverses impressions de son âme; il y regnoit un air de contentement et de satisfaction qui lui rendoit intéressant.

A table il voulut, comme nous, manger lui-même, faire usage de cuillers et de fourchettes, couper sa viande et son pain avec un couteau; en un mot, il cherchoit à nous imiter en tout, mais il s'en acquittoit fort mal. La force de l'habitude triomphoit presque toujours, et il portoit quelquefois à son oreille les morceaux qui étoient au bout de sa fourchette.

Il trouvoit notre pain si fort de son goût qu'il le préféroit à la viande et qu'il le mangeoit avec délices.

Il voulut boire de toutes nos liqueurs, à l'exception de la bière dont l'odeur lui faisoit soulever le cœur. Quand il avala de notre eau-de-vie nous nous aperçûmes qu'il faisoit des efforts pour ne la pas rejeter et qu'il cherchoit à nous cacher l'effet qu'elle avoit produit sur son gosier, aussi refusa-t-il d'en prendre une seconde fois. Notre vin le flatta davantage, et si nous l'avions laissé faire il en auroit bu jusqu'à s'enivrer.

Nous lui donnâmes aussi du café, mais il ne parut pas y trouver beaucoup de saveur. Il n'en fut pas de même de notre sucre, qu'il mangeoit à plaines mains et avec une glotonnerie dégoûtante. Il desiroit comme un enfant tout ce qu'il voyoit, et nous faisoit tourner la tête par ses demandes multipliées. A peine avoit-il obtenu un objet qu'il le laissoit là pour courir après un autre qu'il oublioit de même; il n'avoit de constance que pour nos outils qu'il auroit volontiers dérobés si nous ne l'eussions pas surveillé sans cesse.

Comme nous lui avions déjà donné beaucoup de choses, et qu'il nous étoit impossible de le satisfaire sur chaque article, nous étions fort embarrassés; mais il vint, à M. de Hurto, une idée qui nous tira d'affaire. Le vaisseau qu'il montoit avoit été perdu sur la côte, à un mille du havre où nous étions. Il supposa avec raison que les sauvages qui étoient bons plongeurs, pourroient encore trouver beaucoup de choses sur le lieu même du naufrage.

Nous y allâmes, dans la pinasse, avec notre roi sauvage et les six Indiens de sa suite. Nos matelots

en sondant avec les crocs sentirent un corps solide qu'ils prirent pour une partie de la carcasse de notre vaisseau. Ils ne se trompoient point : les Indiens se jettant à l'eau dans un clin d'œil, rapportèrent quelques paquets de limes d'Allemagne enveloppées dans de la paille. C'étoit pour nous une découverte précieuse, nous n'en avions pas une seule à bord; cette sorte avoit été embarquée toute entière dans le navire de M. de Hurto. Ils amenèrent aussi des bèches, des paquets de vrilles, des lames de ciseaux, des pioches, des coignées, des clous de fiche, et jusqu'à des chaînes de fer. Nous gardâmes les limes et nous partageâmes le reste avec notre roi sauvage.

Nous fûmes obligés d'abandonner le travail parce qu'il se faisoit tard et que nous n'étions pas assez de monde : mais nous le reprîmes le lendemain, 19, de très-bonne heure. Ce jour-là nous ne manquâmes point de plongeurs; les Indiens vinrent s'offrir en foule; mais à l'exception d'un quart de cercle qu'ils nous rapportèrent, on ne retira que des bagatelles. Les plongeurs nous trompoient, ils ne nous remettoient que ce qu'ils ne vouloient pas nous dérober; quand ils avoient trouvé quelque objet à leur convenance ils nageoient entre deux eaux et emportoient ce qu'ils avoient ramassé, ou le donnoient à leurs camarades qui se tenoient plus loin. Nous fûmes obligés de leur abandonner tout le reste et de retourner aux vaisseaux, où notre roi sauvage eut bien de la peine à nous suivre; il auroit voulu rester avec ses plongeurs qui probablement étoient d'accord avec lui.

A notre arrivée nous trouvâmes douze cochons qu'il nous avoit envoyés; nous lui renîmes sa vache, son veau, ses deux brebis pleines: il fit emporter tous les autres articles que nous lui avions donnés, nous dit adieu et disparut. Nous ne l'avons pas revu depuis.

Les 20, 21 et 22 on embarqua tout le fourage qu'on avoit fané et qui étoit excellent: on fit du sel, on sala une grande partie des cochons, avec beaucoup de poissons que nos gens avoient pris et que les Indiens nous avoient apportés. Nous reçûmes la dernière visite de Pourou; nous lui donnâmes une plane une petite marmite de fonte, une hache que nous lui avions promise et qui le combla de joie, nous ajoutâmes au présent, une paire de dinies mâles et femelle dont il nous promit d'avoir le plus grand soin.

On avoit mis les vaisseaux à la hanche, ils étoient bien réparés, bien approvisionnés, nous fîmes tous nos arrangemens pour mettre à la voile le lendemain matin.

Avant de quitter Méieo je crois devoir placer ici les observations qu'a faites, sur cette île, M. de Hurto, mon digne et illustre ami. J'ai entre les mains son manuscrit en langue portugaise, je n'en ai retranché que ce qui pouvoit donner lieu à quelques répétitions.

Observations tirées du manuscrit de M. de Hurto.

Méieo est une île de 30 à 35 lieues de long sur 15 à 20 lieues de largeur au plus: c'est du moins l'étendue que lui donnent M. de Grisalva et tous ceux de nos officiers qui en ont fait le tour. Sa position sur le globe

a été par eux déterminée avec le plus grand soin. Ils en ont fait mention dans le journal général.

Cette île s'apperoît difficilement en mer. Il faut en être tout près, parce qu'elle est fort basse, à l'exception de quelques collines qui sont près du rivage: à l'endroit où nous avons débarqué, tout le reste est un pays plat; ces collines elles-mêmes en méritent à peine le nom: je suis monté sur la plus élevée, elle a tout au plus trente toises au-dessus du niveau de la mer.

L'aspect de Méieo est enchanteur; c'est un magnifique jardin que dieu a placé au milieu des mers; c'est la terre promise, le paradis terrestre: il faudroit être le Camoens pour en faire la description.

Je n'ai pas pénétré fort avant dans l'intérieur, mais j'y ai vu par-tout des bois superbes qui semblent avoir été mis là du tems de la création; des prairies de la plus grande beauté, fournies d'une herbe haute où croissent toutes sortes de plantes aromatiques et excellentes pour le bétail. Les fameux paturages de la vallée d'Auge, que j'ai vus en France dans mon voyage en 1786, ne sont pas comparables à ces étonnantes prairies où la terre est toujours en amour et l'herbe dans une continuelle végétation. Elles sont remplies d'une infinité d'arbres fruitiers rangés sans ordre et comme semés au hasard. On y rencontre sur-tout beaucoup de cocotiers et de bananiers qui paroissent se plaire plus particulièrement dans les fonds: elles sont coupées par un nombre considérables de petits ruisseaux qui prennent leur source dans des petits

mondraîns, ou qui sourdissent du terrain même et qui en se répandant de différens côtés entretiennent par-tout la fraîcheur et la fertilité sans aucun des inconvéniens de l'humidité. Méieo est un verger, un bocage continuel où l'on ne peut pas être cinq minutes sans ombrage ni sans pouvoir se désaltérer avec une eau excellente.

Aux environs de la grève, le sol est dur, graveleux et un peu maigre, on s'en aperçoit à l'herbe courte dont il est couvert; mais il n'est de cette nature que dans l'espace d'environ quatre cens toises: plus on avance ensuite plus on le trouve riche et productif; c'est un terreau noir formé depuis des siècles par les débris des végétaux; il est si meuble que les naturels le labourent avec des bâtons époinés; aussi les arbres, les plantes et toutes les productions végétales y ont-elles une force, une vigueur qui tient du prodige. J'y ai vu des ignames et des noix de coco d'une grosseur énorme, et des bananes qui passoient cinquante cinq livres de seize onces. Les cannes à sucre y viennent sans culture, elles y sont si hautes et si fortes que je n'en ai jamais rencontré de semblables dans aucun pays du monde.

La seule partie de la côte que j'aie visitée est d'un accès difficile et environné d'un récif où dans certains endroits la mer brise avec fureur. Quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en dedans de ce récif, mais le fond est inégal et semé par place d'un corail dur, tranchant, capable de couper dans quelques heures les plus forts cables.

Il paroît que le mouillage où nous étions n'étoit ni le seul ni le meilleur de là côte; M. de Grisalva l'avoit choisi, de préférence, parce qu'on y pouvoit serrer davantage la terre. M. de Fucal m'a assuré qu'entre la pointe et un gros cap qui s'avance dans le nord, il avoit vu une baie ouverte au nord-est de trois à quatre lieues de profondeur, qui offroit plusieurs bons mouillages, depuis 30 jusqu'à 20 et 15 brasses, encrage excellent; mais le fond s'élève tout à coup près de la côte dont il auroit fallu se tenir à une distance trop éloignée.

Le climat de Méieo n'est pas beaucoup plus chaud que celui du Portugal. L'air y est pur et si sain que pendant notre relâche, qui n'a pas été de trois semaines, nos malades y ont recouvré la santé. On n'y rencontre pas ces insectes incommodes dont les pays situés entre les tropiques sont ordinairement infestés. Je n'y ai trouvé ni serpens, ni scorpions, ni crapauds, ni grenouilles, ni mille pieds; il n'y a qu'une espèce de grosses fourmis dont le nombre paroît n'être pas considérable. Les nuits y sont fraîches sans être froides. On y pourroit coucher à la belle étoile même tout nud, si l'on n'avoit à craindre les rosées qui y sont extrêmement abondantes.

Les ruisseaux vont presque tous se rendre à la mer et les rivières y sont petites. La seule que j'y aie vue étoit fort médiocre; mais il y en a plusieurs autres encore qui ne sont pas plus fortes, à ce que m'ont dit ces Messieurs. On ne doit pas s'attendre à trou-

ver de grands fleuves dans un pays où il n'y a point de montagnes.

Les naturels ne possèdent aucune habitation sur la côte ; leurs maisons sont établies à une lieue , et quelquefois même à une lieue et demie en avant dans les terres derrière de grands bois qui leur servent d'abri contre les ouragans auxquels je soupçonne cette île fort sujette.

Une autre raison qui a pu introduire chez eux cet usage vient de la mauvaise qualité du terrain qui avoisine la côte , et qui n'est pas susceptible d'être remué avec les bâtons dont ils se servent pour labourer ; ils devoient naturellement donner la préférence à celui qui étoit couvert d'arbres fruitiers , à celui où ils trouvoient une fécondité plus grande , un travail plus facile une subsistance plus aisée.

Mais je crois que la meilleure et la principale de leurs raisons vient de la crainte continuelle où ils sont de leurs ennemis , qui , d'après ce que nous a dit Fourouo , mangent , comme eux , leurs prisonniers de guerre et font de tems en tems des descentes chez eux.

Quand il survient un gros tems ou un orage , ils tirent leurs pirogues sur la grève , les y laissent à sec et le plus souvent les transportent dans les bois dont ils ne sont jamais éloignés , quelque part où ils se trouvent , car il regne tout autour de l'île de grands bois qui croissent à très-peu de distance du rivage et qui en certains endroits s'approchent de la grève à une portée de fusil.

Un vaisseau qui aborderoit comme nous à Méieo , après une tempête , seroit tenté de la croire déserte et c'est ce qui nous est arrivé ; mais eu égard à son étendue elle est d'une population immense.

Les habitations ne sont pas contigües comme dans nos villes ou villages , mais éparses çà et là sans aucun ordre , assez rapprochées les unes des autres et presque toujours sur le bord d'un ruisseau ; au premier coup d'œil elles paroissent rares , parce qu'étant fort petites les arbres fruitiers dont la plaine est parsemée en masquent la vue aux passans ; mais à chaque pas que l'on fait , les rayons visuels changeant de direction , on en découvre de nouvelles qu'on n'avoit pas vues d'abord. Si , comme Pourouo me l'a fait entendre , elles sont sur toute l'étendue de l'île en aussi grand nombre que là où j'ai rencontré celles dont je parle , la population de Méieo doit être , à proportion , deux fois plus considérable qu'en France.

J'ai eu au surplus une belle occasion d'en juger lors de la descente de ceux de Moaréq , car en moins de six à sept minutes ils se sont rassemblés au nombre de près de six mille combattans dans le seul district où nous étions.

Je ne sais quel nom donner à leurs habitations ; ce ne sont ni des maisons ni des barraques , mais plutôt des toits de feuilles de bananiers , de joncs ou de broussailles soutenus par quatre poteaux de bois ou de bambous enfoncés dans la terre et qui sont inclinés d'un côté pour l'écoulement des eaux. Ils ne s'y retirent que pour dormir ou pour se mettre à

couvert de la pluie. Des nattes grossières d'une sorte de jonc qu'ils attachent au bord de la couverture et qui tombent de là jusqu'à terre servent à les enfermer pendant la nuit ou quand il fait mauvais tems.

Si la famille est trop nombreuse pour qu'une cabanne ordinaire puisse la contenir, ils l'élargissent en y ajoutant deux poteaux, ou bien ils en dressent une autre à côté. Cette opération n'est ni longue ni difficile, elle ne leur coûte pas deux heures de travail.

Lorsqu'ils logent leurs enfans, ils font dans l'intérieur des séparations avec leurs nattes, le père et la mère couchent d'un côté, les enfans de l'autre, et s'il y en a de différens sexes ils font encore une autre séparation.

Lorsqu'ils s'ennuient dans un lieu, ils vont s'établir dans un autre. Ils démontent alors leur cabanne et l'emportent ou en font une nouvelle.

Leurs meubles meublans consistent dans quelques vases de bambous, des calebasses de giraumon, et des coques de noix de coco qu'ils suspendent par des ficelles dans l'intérieur, du côté où le toit est le plus incliné. Quelques brassées de foin, sur lesquelles ils étendent une natte, leur servent de lit; ils s'assayent sur des tronçons de bois, le plus souvent par terre, ils ont aussi des clayes et des paniers de différentes formes, qu'ils fabriquent avec un superbe jonc noir, si brillant qu'on le croiroit vernissé, ou avec des baguettes d'une sorte d'osier flexible qu'il est impossible de casser, pour le séparer il faut le couper. C'est dans la vannerie sur-tout que brille la patience

et l'industrie des habitans de Méteo. Ils font avec leur osier des paniers si serrés que les fluides ne passent point au travers. Ces paniers sont d'un grand usage pour ceux qui ont des pirogues; ils les remplissent d'eau de mer et y conservent ainsi leur poisson.

Le jonc est employé à des ouvrages plus délicats. Ils en font des tresses, des cordons, des panetières pour emporter leurs provisions quand ils s'écartent de leur domicile, des sacs où les femmes mettent leurs enfans, et de petits chapeaux dont elles ornent quelquefois leur tête les jours de cérémonie. A la fête, qu'ils ont célébrée à l'occasion de la paix avec ceux de Moarée, j'ai aperçu beaucoup de femmes qui en étoit ornées.

Je ne connois rien de si joli ni de si élégant que les bracelets, les ceintures qu'ils fabriquent avec une sorte d'herbe argentée, luisante comme de la soie, qui croît au bord des ruisseaux et dans les lieux humides.

Les diamans de Méteo sont les plumes. Une ceinture ou un bandeau de plumes est une marque de distinction aussi considérable que les cordons et les croix parmi les peuples de l'Europe; mais il y en a de plusieurs sortes, les bleues sont plus estimées que les rouges; ordinairement elles sont mêlées ensemble; l'espèce la plus rare, la plus recherchée, celle qui semble n'être destinée qu'aux rois ou aux grands, est couleur bleu celeste changeant sur un fond d'argent. Le chef ou roi qui est venu nous voir en dernier lieu portoit sur sa tête un bandeau fait de ces dernières.

Je n'ai jamais pu savoir quel étoit le bel oiseau qui les leur fournissoit.

Leurs outils sont la grande et la petite hache la grande est faite d'un morceau de talc vert compact qui ne casse point et qu'ils usent par le frottement sur une espèce de grès jusqu'à ce qu'ils aient fait le tranchant. La petite hache est d'une pierre noire ou blonde, fort dure, qu'ils aiguisent de même. Je les ai vu travailler à cette opération à laquelle ils consacrent deux ou trois heures par jour, elle est extrêmement longue et demande beaucoup de patience, mais avec le tems ils en viennent à bout.

Quand une hache est perfectionnée ils y ajustent un manche, j'ai été plusieurs fois témoin, de la manière dont ils s'y prennent. Ils choisissent à un arbre une branche convenable, ils l'éclatent sur l'arbre même et sans la détacher, d'abord avec une pierre tranchante, ensuite avec un coin de bois dur qu'ils y enfoncent pour élargir la fente; ils y insèrent leur hache et ôtent le coin, les deux bords de l'ouverture se rapprochent alors, par l'effet de l'élasticité, et serrent la hache si fortement que de cette première fois ils pouvoient en faire usage; mais ils remplissent de terre ou de mousse le surplus de l'ouverture, et attendent, pour couper la branche, que la sève ait fait reprendre le bois. La hache alors y reste tellement enchassée que pour l'en séparer il faudroit brûler la branche; c'est alors seulement qu'ils l'enlèvent du tronc, qu'ils la travaillent au manche, la coupent la façonnent à leur fantaisie, et la polissent avec la

feuille d'une espèce de figuier extrêmement rude qui mord fortement sur le bois.

Les petits instrumens dont ils se servent pour faire des trous dans le bois ou pour couper un corps quelconque, sont quelquefois de jaspe, mais le plus souvent d'ossements humains ou d'os de poissons.

Ils employent aussi avec beaucoup d'avantage deux sortes de coquilles plates, dont l'une est large et presque ronde, dentelée sur les bords comme une scie, l'autre oblongue comme celle de la moule, extrêmement tranchante, jaune à l'extérieure, couleur de nacre en dedans. Ils vont les chercher au fond de la mer, assez loin du rivage, où l'on n'en trouve pas du tout.

La grève et les rochers abondent d'une infinité d'autres coquillages qui ne leur servent qu'aux usages domestiques, mais ils ne les employent jamais dans leurs grands travaux.

Après leurs pirogues, c'est sans contredit leurs hache qu'ils estiment le plus. Ils y ajoutent un si grand prix qu'ils ne voulurent pas d'abord nous en céder une seule, quelque objet d'échange que nous leur offrissions; mais quand ils eurent connu la supériorité des nôtres qui étoient de fer, ils se montrèrent moins difficiles et nous en obtînmes quelques unes des leurs.

Les instrumens de pêche sont excellens chez eux. Leurs filets sur-tout m'ont étonné; ils sont aussi bien faits que les nôtres et les surpassent même en solidité. Je ne conçois pas comment une peuplade,

d'ailleurs si peu avancée du côté des arts, a pu les conduire à ce degré de perfection.

M. de Hurto place ici la description de leurs filets, dont les trois principaux sont la seine, le verveux, l'échiquier à ligne : j'en ai déjà fait mention. Il parle d'un autre que je n'ai pas vu : voici ce qu'il en dit.

Leurs filets sont faits comme les nôtres, en réseau et à mailles tantôt grandes, tantôt étroites, eu égard à l'espèce et à la grosseur des poissons qu'ils veulent attraper. Le fil qu'ils emploient est tiré de la plante qu'on appelle maguey au Pérou, et à laquelle on a aussi donné le nom de pitre ou pitte. Quelquefois aussi ce fil est fait de longues fibres minces, blanches, lustrées comme de la soie, qui viennent d'une autre plante dont j'aurois occasion de parler ci-après.

La seine, le verveux, l'échiquier à ligne et la nasse ne sont pas les seuls filets dont je leur aie vu faire usage; ils en ont un autre encore qui leur procure quelquefois une quantité prodigieuse de poissons.

Ce filet est si grand qu'il appartient probablement à plusieurs familles: il a plus de trois cens pieds, ou 50 toises de large: il est long à proportion, et fait en forme de sac: il a par conséquent un fond et une ouverture qui est immense. Ils choisissent, pour le tendre, une place qui puisse être submergée à marée haute. Ils y étendent leur filet ou sac, de manière à ce que l'ouverture soit tournée du côté du rivage, chargent de pierres la partie inférieure qui touche à la terre, et l'y assujettissent par des piquets de bois qu'ils y enfoncent; attachent à la partie supérieure

une quantité suffisante de longues perches ou autres matières susceptibles de flotter à la surface de l'eau, et laissent des deux côtés assez de jeu pour que le sac puisse s'ouvrir facilement. La marée montante fait surnager les perches et souleve en même temps la partie supérieure du sac, qui se tient par ce moyen toujours ouvert tant que la marée dure. Dès qu'elle se retire le sac se referme et le poisson qui se trouve dans l'intérieur va se prendre au fond.

Les habitans de Méico paroissent composés de trois races très-distinctes. La plus nombreuse est celle où l'on rencontre les plus beaux individus; j'y ai vu des hommes de plus de six pieds de France. La hauteur ordinaire des naturels de cette première classe est de cinq pieds cinq à six poices, et il y en a plus encore au-dessus qu'au-dessous. Ils ont la tête grosse, l'estomac large, les membres forts et nerveux. Il paroît que c'est à cette race seule que la nation a confié le soin de sa défense, car Pouroo et tous les guerriers en étoient. Nous en avons vu assez pour affirmer qu'ils s'en acquittent avec le plus grand courage.

Leur figure est généralement un peu ronde, mais du plus grand caractère. Ils s'attachent à la rendre horrible par toutes sortes de lignes et de marques extraordinaires qu'ils y impriment et qu'ils ont l'art de rendre ineffaçables. Ces lignes et ces marques dépendent apparemment du caprice de ceux qui les appliquent, car je n'en n'ai jamais remarqué sur aucun visage une seule qui se ressemblât; les plus hideuses sont

toujours à leurs yeux les plus belles : on dirait qu'il s'est établi entre eux à cet égard une sorte d'émulation.

On ne sait à quelle cause attribuer l'origine d'un usage aussi bizarre et aussi généralement répandu parmi les peuples sauvages. Ce n'est pas à Mécio un signe de distinction, car le personnage le plus considérable de l'île, celui, du moins, que nous en avons regardé comme le roi, d'après sa parure magnifique et les hommages qu'on lui rendoit, n'avoit sur la figure ni sur le corps aucune de ces marques ridicules.

C'est peut-être un signe de courage. Ce qui me le feroit croire c'est que les plus tatoués commandent aux autres un jour de bataille, ou sont aux premiers rangs; et que dans ceux des derniers rangs, jeunes comme vieux il y en avoit plusieurs qui ne l'étoient point du tout.

J'en ai vu qui n'étoient tatoués qu'au menton ou seulement à la moitié du visage; d'autres qui ne l'étoient qu'à un bras ou à tous les deux ensemble; d'autres, enfin, qui ne l'étoient qu'aux jambes, et que j'ai d'autant mieux remarqués qu'ils sembloient avoir des bottes.

Il est probable que pour acquérir la droit de s'imprimer une marque sur telle ou telle partie du corps il faut avoir fait telle ou telle action d'éclat; mais il est plus probable encore que je me trompe et que je n'en sais rien.

Cette partie de la nation qui compose le corps des guerriers est peut-être, de toutes celles du monde, la

mieux partagée du côté des yeux. Ils les ont grands, noirs, vifs et pleins de feu. Ils expriment si bien les mouvemens de leur âme qu'il suffisoit de les regarder pour deviner ce qu'ils vouloient nous dire : aussi sont-ils extrêmes dans leurs passions; ils poussent l'amitié jusqu'à l'adoration, la joie jusqu'à la démence, la colère jusqu'à la rage.

Leur front est large et découvert, il est de niveau avec leur nez qu'ils ont parfaitement fait; leurs sourcils sont arqués et bien fournis, leurs joues charnues, leurs lèvres petites, leur bouche un peu trop grande, leur menton en général pointu et saillant, leurs dents excessivement larges, mais bien rangées, droites, fortes; leur barbe rare et courte : je n'ai jamais su comment ils se la coupent.

Ils portent leurs cheveux courts ou relevés en touffe sur la tête; ils les ont noirs ou châains quelquefois blonds.

S'il y a quelque chose à désirer sur la forme de leur visage, on peut dire en revanche que leur corps est un modèle de perfection : c'est Hercule qui étouffe le lion.

Mais ils sont sales, dégoûtans même, par l'habitude qu'ils ont de s'enduire le corps et les cheveux avec de l'ocre rouge ou avec une huile qu'ils font je ne sais comment et qui lorsqu'elle est échauffée répand une odeur désagréable; ils la corrigent pourtant au moyen d'une poussière odoriférante dont ils se sou-poudrent, et qu'ils tirent de la racine d'une espèce d'Iris.

Ils ne sont jamais si propres que quand ils ne sont pas dans leur costume de cérémonie ; car c'est pour se parer qu'ils se barbouillent ainsi d'ocre ou d'huile, et comme ils n'ont d'ailleurs aucune vermine, on peut alors les approcher sans crainte et sans être obligé de se boucher le nez.

Les femmes de Méico sont plus belles encore que les hommes. La nature les a pourvues de deux grands yeux noirs ou bleus remplis de douceur et de volupté : leur gorge est arrondie, bien placée, forte sans être trop grosse : elles ont la taille haute et svelte avec des cheveux superbes qui leur tombent jusqu'à la moitié des cuisses et qu'elles laissent flotter quelquefois, mais que le plus souvent elles attachent en tresses sur le sommet de leur tête avec de petits morceaux d'étoffe rouge, ou qu'elles tiennent assujettis sous un petit chapeau de jonc noir qui leur sied à merveille. Les femmes de distinction ont des bandeaux de plumes, des bracelets, des ceintures d'herbe argentée, des colliers de petites coquilles rougeâtres et même de leurs fesses sont légèrement teinés d'une couleur bleu celeste dont elles sont très-vaines et qu'elles montrent avec ostentation. Quand elles sont dans leurs atours elles portent sur le devant un petit tablier attaché à leur ceinture et qui pend jusques vers la moitié des cuisses, mais il est d'une étoffe si légère, qu'au moindre zéphyr il s'enlève ou se jette de côté, et laisse appercevoir tout ce qu'elles auroient pu vouloir cacher. Il est à présumer que c'est bien plutôt par coquetterie

que par pudeur qu'elles font usage de ce voile, dont la couleur varie : il est tantôt bleu, tantôt rouge, tantôt argenté ou blanc comme la neige, ce qui dépend des matières dont il est composé. Quand il est bleu ou rouge il est presque toujours fait avec le *Morus papirifera* ou le *Pandanus* ; s'il est argenté, c'est qu'il a été tissé avec cette herbe d'argent dont j'ai déjà parlé ; il n'est jamais blanc que quand il est composé des fibres minces d'une plante infiniment supérieure au chanvre et au lin, pour la force comme pour le lustre.

J'ai remarqué que toutes celles qui avoient fait des enfans avoient perdu beaucoup des agrémens de leur taille : la fécondité les rend extrêmement grasses et leur tuméfié le ventre d'une manière souvent difforme.

On peut dire au surplus qu'elles sont extrêmement propres et plus aimables encore que belles. Nous avions devant les yeux tous leurs charmes entièrement à découvert ; ils étoient de forme sans doute à inspirer des desirs aux plus insensibles, mais ils produisoient sur nous beaucoup moins d'effet que cette vivacité naïve et enfantine qui animoit leurs gestes et leurs moindres actions. Elle rioient comme on ne rit nulle part, avec une grace inexprimable mêlée de finesse et de candeur, de décence et d'espièglerie, de pudeur et de lasciveté.

Si ces Indiennes avoient reçu l'éducation de nos femmes d'Europe il n'y en auroit pas au monde de plus séduisantes. Leur voix est enchanteresse, on ne peut l'entendre sans émotion, elle va frapper le cœur.

Une chose qu'elles desirent elles la demandent d'un air si tendre et si caressant qu'on ne peut s'empêcher de la leur accorder.

Je ne crois pas non plus qu'elles eussent refusé elles-mêmes tout ce que leur présence nous faisoit désirer, mais les privautés grossières de nos matelots excitèrent la jalousie des hommes, qui les forcèrent de se retirer et qui les éloignoient, les battoient même, toutes les fois qu'elles vouloient venir à nos vaisseaux.

Il seroit difficile de dire au juste quel est le teint des habitans de Méieo, je veux toujours parler de ceux que je range dans la première classe, comme étant celle qui compose les trois quarts de la population. La couleur de leur peau est plus ou moins foncée, suivant qu'ils sont plus ou moins exposés aux injures de l'air et aux rayons du soleil; elle n'est pas positivement brune, elle n'est pas non plus olive, c'est un milieu entre ces deux teintes.

Les individus que je place dans la seconde classe des habitans de Méieo sont grands et maigres; ils ont le front proéminent, les yeux renfoncés quoiqu'assez grands, les joues creuses, le dos un peu arqué et le genou gros; leurs cheveux sont noirs et lisses; leur nez n'est pas écrasé, mais il est un peu relevé et pointu.

Les femmes de cette classe, sans être fort laides, ne sont pas à beaucoup près si jolies ni si bien faites que celles dont je viens de parler. Elles ont toutes le ventre plat, les cuisses longues et grêles, la gorge petite et de la plus vilaine forme. Leur teint comme

celui des hommes est cuivreux ou bronzé; il faut dire aussi que cette classe a toute la fatigue, toute la peine, tout le travail. Elle est chargée des emplois les plus vils, comme de porter les fardeaux, d'apprêter ou de cuire les alimens, et de faire auprès de certains personnages les fonctions de domestiques. J'en ai vu beaucoup sur les pirogues qui prêtoient la main aux pêcheurs; rangeoient leurs filets; ramassoient le poisson et cherchoient dans les rochers ou sur les récifs des huitres, des moules et des homards. Ils ne cèdent en rien aux autres naturels du côté de la force du corps; je les crois même encore plus vigoureux. Ils l'emportent aussi sur la taille; j'en ai vu un qui avoit six pieds trois pouces de France, un assez grand nombre d'autres excédoient six pieds, et les plus petits n'avoient pas moins de cinq pieds neuf à dix pouces de France; mais ils marchent avec pesanteur et ne sont pas alertes comme les autres.

La troisième race, la moins nombreuse de toutes, est composée d'individus qui paroissent n'être pas arrivés dans l'île depuis fort long-tems; et qui ressemblent, à bien des égards, aux naturels que nous avons rencontrés sur les côtes de la nouvelle Hollande. Ils sont d'une taille moyenne, bien faits, lestes, agiles, fluets quoique vigoureux, et d'une activité inexprimable. Leur figure n'est ni belle ni laide, elle n'est cependant pas désagréable parce qu'elle est pleine d'expression. Leur peau est d'un brun jaunâtre foncé ou chocolat clair, couleur qui ne me paroît pas être la naturelle, mais le résultat d'anciennes peintures dont

ils se sont barbouillés. J'ai fait tout mon possible pour découvrir leur teinte primitive et j'espérois la voir sur quelques uns de leurs enfans; mais je n'en ai pas rencontré un seul pendant notre relâche.

Les femmes de cette troisième classe sont généralement laides. Elles ont la taille extrêmement fine, ce qui la fait paroître plus fine encore, c'est qu'elles ont des gorges énormes et des hanches prodigieusement saillantes. Elles sont très-lascives; elles venoient à la nage jusques sous la hanche de nos vaisseaux, offrant de se prostituer moyennant un clou et d'autres bagatelles; mais elles n'étoient pas du goût de nos matelots qui en convoitoient de plus belles et de plus propres. Les sauvages d'ailleurs ne leur auroient pas permis de consommer le marché: quand ils les apercevoient ils couraient après elles et les frapportoient rudement à coups de poings ou de bâtons.

Les individus de cette troisième classe quoique beaucoup plus noirs que tous les autres habitans de Méïeo, ne sont cependant pas de race nègre. Ils n'ont pas, comme les nègres, les lèvres grosses et le nez aplati, leurs cheveux ne sont pas laineux, ils ne frisent point mais ils sont presque aussi rudes que du crin ou des toies de cochon.

Je n'ai jamais pu savoir avec quel instrument les hommes se font la barbe, car bien certainement il y en a qui se la coupent; plusieurs se la brûlent ou se l'arrachent, quelques vieillards la portent longue.

Les femmes à Méïeo ont le plus grand soin de leurs cheveux, elles en font un de leurs principaux orne-

ment et l'usage de les peigner est introduit parmi elles comme parmi les hommes. Ils se servent pour cet effet de la corné d'une espèce de poisson à scie qu'ils prennent souvent dans leurs filets: aussi estimoient-ils beaucoup nos peignes; leur en donner un c'étoit leur faire un présent considérable.

En général les insulaires de Méïeo sont intelligens et bien moins éloignés de la civilisation que beaucoup d'autres nations sauvages. Ils entendoient parfaitement les signes que nous leur faisons: ils nous répondoient également par d'autres signes très-clairs.

Ils sont extrêmement laborieux. Nous les voyons sans cesse occupés, soit à pêcher, soit à polir leurs haches, soit à faire des pieux ou des palissades pour entourer leurs maisons, soit enfin à raccommoder leurs filets ou leurs pirogues. Ils chantent en travaillant et leurs airs ne sont pas du tout désagréables.

J'ai remarqué que dans tout ce qu'ils faisoient ils mettoient beaucoup d'adresse, de patience et même de réflexion. Il regne entr'eux une sorte d'émulation pour mieux faire et pour se surpasser les uns les autres ce qui prouve qu'ils ont l'idée de la perfection. Quand ils voyoient nos outils, leur amour-propre sembloit être blessé de ce que les leurs ne pouvoient soutenir la comparaison, et ils s'efforçoient de les imiter.

Un jour nos charpentiers avoient fait, en leur présence, une longue échelle double, pour cueillir les fruits d'une espèce de prunier très-haut qu'ils appellent Moa: quoiqu'ils grimpassent parfaitement bien

sur les arbres, ils avoient senti que cette échelle étoit d'un usage extrêmement commode, qu'on pouvoit par son moyen atteindre aux branches les plus foibles ou les plus éloignées; le lendemain ils se mirent tous à faire des échelles, et comme nous leur avions donné quelques tarières et des planes, ils en vinrent à bout.

Un autre jour que nos gens avoit labouré, à la bêche, un certain espace de terrain où nous voulions semer des pois, des haricots et autres graines d'Europe, ils nous tourmentèrent pour avoir des bêches. Dès qu'ils en eurent obtenu trois ou quatre nous les vîmes qui essayoient de labourer comme nous et qui cherchoient à donner à leurs pierres la forme de ces instrumens.

Ils voulurent imiter aussi nos hameçons dont justement alors ils n'avoient eu aucune idée, et ils en firent avec des coquilles, plusieurs qui valoient les nôtres; mais ils rioient quand ils voyoient que nos lignes de soie ne pouvoient résister aux efforts d'une bonite, et ils étoient glorieux de ce que les leurs étoient plus fortes et enlevoient, sans se rompre, les poissons les plus gros et les plus frétilants.

Je ne sais pas positivement de quelle manière ils s'y prennent pour abattre les arbres dont ils font leurs pirogues, notre séjour dans l'île n'ayant pas été d'assez longue durée pour cela: mais je les ai vu travailler sur des arbres qu'ils avoient abattus; ils les brûlent par un bout jusqu'à ce qu'ils commencent à se fendre, ce qui arrive d'autant plus sûrement qu'ils les emploient verts. Ils enfoncent dans les gerçures de gros

coins de bois dur et viennent à bout de les éclater dans la direction de leurs fibres. Ils en tirent par ce moyen des planches grossières qu'ils façonnent, polissent, dressent et amincissent ensuite avec une patience admirable. Comme ils se servent, pour cela, de leurs haches de pierre qui s'émeussent souvent, ils sont obligés de les repasser à chaque instant.

J'ai vu jusqu'à dix hommes travailler plusieurs jours sur une même planche, aussi la construction d'une pirogue est-elle un ouvrage de longue haleine et de la plus grande importance.

Ils en ont de plusieurs sortes. Il y en a de composées d'un seul morceau et faites d'un gros arbre creusé par le moyen du feu. C'est presque toujours l'arbre à pain qu'ils emploient à cet usage, son bois étant plus tendre et plus facile à couper. Ces pirogues peuvent avoir environ 15 pieds de long; mais elle n'ont pas plus de trois pieds de large. Ils en exhaussent les deux plats-bords en y attachant une planche avec des cordages ou de Posier, le plus souvent même les deux plats-bords ne sont que d'osier. Il seroit difficile de distinguer l'avant de l'arrière, qui se ressemblent parfaitement et qui se projettent tous deux en l'air par une saillie de quatre pieds environ. Au bas, vers la partie creuse, qui touche à l'eau, est une espèce de radeau triangulaire fait avec des planches ou d'autres morceaux de bois et beaucoup plus large que la pirogue à laquelle il est attaché par de forts cordages et de grosses baguettes tordues qui le tiennent en respect. Un bâton ajusté à chacune des deux extré-

mités de chaque plat-bord pose sur le radeau auquel il tient si fortement que celui-ci semble faite corps avec la pirogue, en suit les mouvemens et l'empêche de chavirer : il produit le même effet qu'un balancier ; mais cette partie de la pirogue n'est pas la plus solide c'est celle qui fatigue le plus et que les naturels raccommodent le plus souvent.

Les grandes pirogues ont 25 à 30 pieds de long sur cinq à six pieds de large : telles étoient du moins celles que j'ai vues. Pouroo m'a dit qu'ils en avoient de beaucoup plus grandes. Le fond est composé de trois fortes planches et de deux pièces de bois creusées en forme d'équière ; les planches sont au milieu et les pièces de bois de chaque côté où elles forment un bord de huit à neuf pouces. Ces planches et ces pièces de bois sont attachées en dedans sur un grand nombre de traverses par des cordages passés dans des trous faits exprès. Chaque plat-bord est composé de deux planches ajustées l'une sur l'autre, également retenues par des cordes, et revêtues d'une chemise d'osier qui les consolide encore. Elles regnent sur toute la longueur de la pirogue, depuis l'avant jusqu'à l'arrière qui ont chacun six à sept pieds de saillie : c'est toujours un radeau triangulaire qui termine des deux bouts la charpente du bâtiment comme dans les petites pirogues. Les rameurs sont assis le long des plats-bords sur des bancs suspendus à des cordes et font aller en mesure, leurs rames ou pagaies, avec tant d'adresse et d'activité que le meilleur voilier ne les suivroit pas.

Leurs pirogues de pêche sont toutes construites en osier ; ce sont des paniers grands et oblongs très-ventrus auxquels on a donné la forme d'une barque ; on peut dire en les voyant que les insulaires de Méteo sont les meilleurs vanniers du monde. Ils établissent le fond de la barque sur trois morceaux de bois de longueur suffisante, un de chaque côté, le troisième au milieu. La carcasse est construite de baguettes entre lesquelles ils entrelacent leur osier et dont ils font passer les plus grosses par les trous pratiqués dans les pièces de bois du fond.

Pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue ils l'enduisent, dessous et dedans, d'une espèce de poix grasse qui surnage et sur laquelle l'eau ne mord pas ; ils en mettent des couches si épaisses que l'osier en est entièrement recouvert. Avant de lancer la pirogue à la mer ils la font sécher au soleil jusqu'à ce que la poix qui est dessus forme une croûte imperméable.

Ils se servent de cette même poix pour calfater et enduire toutes leurs embarcations. Elle est infiniment supérieure au goudron et à toutes nos autres préparations ; ils la tirent d'un arbre résineux assez semblable au gommier de la nouvelle hollandé, quoique beaucoup plus grand ; il est comme lui à feuilles étroites ; mais elles sont plus longues et d'un vert plus foncé. La gomme ou résine qu'il distille est jaune au lieu que celle du gommier de la nouvelle hollandé est rouge. Cette gomme coule continuellement tout le long de la tige par des crevasses qui s'y forment

naturellement ; elle est molle comme de la cire, adhérente aux doigts : il faut se mouiller les mains pour l'employer ; elle ressemble beaucoup à la poix dont nous lui avons donné le nom.

Les pagaies ou rames dont se servent les insulaires de Méieo ont environ six pieds de long ; la tige et la poignée en ont quatre, et la pale, deux. Elles sont faites d'un bois léger et poli avec beaucoup de soin. La pale est ovale, pointue au bout, plus large au milieu, et diminue insensiblement jusqu'à la tige.

Leur principaux instruments de guerre sont la massue et le bâton noueux par le bout. La massue est, par excellence, l'arme d'attaque, le bâton celle de parade ; mais il faut être aussi vigoureux qu'ils le sont pour manier avec autant d'aisance et de dextérité un si lourd instrument. C'est à l'aide du bâton qu'ils parent les coups de leurs adversaires : ils sont extrêmement habiles à ce genre d'exercice : ils s'y accoutument de bonne heure et travaillent toute leur vie à s'y perfectionner, aussi peut-on dire qu'ils y excellent : nous en avons été les témoins oculaires dans leurs combats avec ceux de Moarée : autant ils sont habiles à éviter le coup ou à le parer, autant ils sont mal-adroits à la riposte ; leur adversaire a toujours le temps de se remettre en garde, c'est qui fait que leurs batailles ne sont pas aussi meurtrières qu'elles pourroient l'être.

Il arrive cependant un moment où leur courage s'enflâme et se tourne en une espèce de rage ; ils ne gardent plus alors d'ordre ni de rang ; mais ils se pré-

cipitent sur leurs ennemis et les frappent à tort et à travers, cherchant à les atteindre, sans s'embarrasser s'ils seront atteints eux-mêmes.

Le bois jaune dont ils fabriquent leur massue est celui d'une espèce de Mimosa fort dur, qui cependant me paroît beaucoup trop cassant pour l'usage qu'ils en font ; j'ai vu plusieurs de ces massues, qui dans le fort de la mêlée s'étoient éclatées entre les mains de ceux qui les portoit, et les avoient exposés à périr sans défense au milieu de leurs ennemis.

Ils ont encore pour arme, la fronde, la javeline et l'arc. Ils lancent, avec la fronde, des pierres à une très-grande distance ; mais je n'ai pas remarqué qu'ils s'en servissent avec beaucoup d'adresse : ils n'en ont fait qu'une seule fois usage contre nous et ils ne nous ont blessé qu'un homme.

Leur javeline est un bâton de trois à quatre pieds, armé par le bout d'un os de poisson ou d'un morceau de coquille fort aigu inséré dans une fente pratiquée dans le bois ; où il est d'ailleurs fortement retenu par un enduit de résine extrêmement dure ; ils n'ont jamais employé cette arme en notre présence ; mais lors de mon naufrage tous les naturels qui sont venus pour nous attaquer avoient, dans leurs mains, des lances de huit à neuf pieds, qu'ils brandissoient avec menace. Ces lances étoient faites, comme la javeline, d'un bois qu'on a nommé depuis Casuarina-Equiflolia, parce qu'il fournit des armes à tous les insulaires de la Mer du Sud. Ce bois n'est cependant

le même que celui dont ils composent leurs massues et il paroît rare à Méteo.

La construction des arcs et des traits est tout-à-fait particulière. L'arc a au moins sept pieds de long; il est au milieu de la grosseur du poignet d'un enfant de dix ans, et va toujours en diminuant vers les deux extrémités qui sont à peu près de l'épaisseur du pouce d'un homme ordinaire. Il forme quand il est relâché une petite courbure; la partie convexe est cannelée, c'est-à-dire qu'elle porte un sillon profond où la corde se place, et qui est souvent assez large pour loger le trait lui-même: ce trait est de roseau ou de bambou, long de six pieds et armé d'un morceau de bois noir très-dur, très-éfilé, qui forme pointe. Quand ils veulent bander l'arc au lieu de tirer la corde du côté de la courbure, ils la tirent en sens contraire, de façon que la partie concave devient à son tour la partie convexe, la corde étant lâchée ensuite, l'arc qui se redresse avec force pour reprendre sa première forme, imprime au trait un mouvement de chasse si violent qu'il le pousse à une distance considérable.

Je serois tenté de croire que les insulaires avoient encore d'autres armes que nous n'avons pas eu l'occasion d'examiner. J'ai aperçu dans leurs mains des bâtons de sept à huit pieds de long armés à leur extrémité, et par un côté d'un morceau de bois noir très-pointu, barbelé, formant crochet. Il y avoit à chacun de ces bâtons une longue corde au bout de laquelle étoit attaché un petit faisceau d'osier. Je crois

que

que c'est un instrument de pêche dont ils se servent pour frapper la tortue. Quand ils ont fait entrer le morceau de bois pointu dans le corps de l'animal où il est retenu par les barbes, ils lui laissent emporter leur instrument et le petit faisceau de baguettes qui flotte sur l'eau indique aux pêcheurs la trace du chemin que prend leur proie après qu'elle a été blessée. Je ne donne cependant ceci que comme une simple présomption; elle est fondée sur ce que j'ai vu les habitans de la nouvelle Hollande faire usage d'un bâton à peu près semblable pour harponner la tortue.

Je ne crois pas que chez aucun peuple de la terre l'art de nager soit parvenu à un aussi haut degré de perfection que parmi les insulaires de Méteo; il est impossible de le pousser plus loin. J'ai été mille fois étonné de la hardiesse avec laquelle ils affrontent la fureur des vagues; je les ai vus se jeter, par partie de plaisir, dans des endroits où la mer brisoit contre la côte d'une manière terrible. D'autres hommes qu'eux y auroient trouvé infailliblement la mort, et cependant ils s'en faisoient un amusement, un exercice, un véritable jeu. Couchés dans l'eau comme dans un lit, ils s'y retournoient de mille façons différentes, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre ou le côté. Ils suivoient une petite table de bois autour de laquelle ils paroisoient être assis et sautoient; de tems en tems, par-dessus sans y toucher, tour de force qui me paroîtroit incroyable si je ne l'avois pas vu. Ils gagnoient ainsi la haute mer évitant la lame avec une adresse

H

surprenante. Quand ils se trouvoient suffisamment éloignés du rivage et qu'ils vouloient y revenir, ils présentoient leur petite table au premier flot considérable qu'ils rencontroient, ce flot qui étoit quelquefois monstrueux les ramenoit sur les rochers avec la rapidité de l'éclair, et dans le moment où l'on auroit cru qu'ils alloient y être écrasés, ils disparoisoient en plongeant et en tenant toujours la table et laissoient passer le flot par-dessus leur tête.

Le peu de temps que nous sommes restés à Méteo ne nous a pas permis d'observer tous les usages et la manière de vivre des habitans ; tout ce que j'ai pu remarquer c'est qu'ils ont des cérémonies religieuses, ce qui suppose un culte établi chez eux. J'ignore aussi quelles sont à cet égard leurs idées et leurs opinions mais j'ai cru voir qu'ils étoient fort superstitieux, qu'ils avoient des prêtres, et que ces prêtres jouissoient parmi eux de la plus grande autorité.

Ils ont aussi un roi ou chef suprême, et des gouverneurs qui administrent dans chaque district ; ils appellent ce roi ou chef *Oroo Vaté*, et ces gouverneurs, *Oroo*, seulement : ainsi ils connoissent comme en Europe les rangs et les distinctions. Il existe parmi eux une certaine caste qui a droit de commander aux autres, cette caste est une classe particulière d'habitans qui fait partie de la première des trois races dont j'ai parlé ; c'est elle qui fournit les gouverneurs, les chefs, les généraux d'armée. Les rangs n'y peuvent jamais être confondus parce qu'ils sont distingués par

des marques particulières, et par les différences qui existent dans leurs manières de se tatouer ou de se peindre.

Je soupçonne que le vieillard Pouroo étoit un gouverneur de district, et que cette place s'acquiert à Méteo par de longs services. Tous ceux qui portoient comme lui de grands cercles autour des yeux étoient avancés en âge : j'en ai vu que cinq ou six, encore étoit-ce le jour du combat avec ceux de Moarée, ce qui suppose que si la dignité de Pouroo n'étoit pas celle de gouverneur, c'étoit du moins une dignité fort rare.

J'ai observé encore qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de se nourrir de viande ; je ne sais si c'est un des préceptes de leur religion ou une simple loi de leur société, mais il m'a paru très-clair que ce mets n'appartenoit qu'aux personnages considérables, que les gens de la classe inférieure n'avoient pas le droit d'y toucher, que les subordonnés s'abstenoient même de prendre leur repas en présence de leurs supérieurs devant lesquels ils paroissoient toujours respectueusement et avec des marques de la soumission la plus grande.

Les femmes quoiqu'aimables et fort belles mangent à part et jamais avec les hommes. Elles vivent avec eux dans une sorte de dépendance qui tient de la servitude. Quand elles ont leurs infirmités périodiques elles se cachent et ne paroissent point. Elles sont très-fécondes, si j'en juge par la multiplicité incroyable d'enfans dont cette terre fourmille. Je les crois très-

lascives ; la jalousie extrême des hommes est une preuve qu'ils n'ont pas beaucoup de confiance en elles.

Leurs mots étant composés d'un grand nombre de voyelles rendent leur langue infiniment douce et agréable à Poreille. Ils la parlent quelquefois lentement, sur-tout quand ils sont tristes, mais le plus souvent avec une extrême volubilité, principalement les femmes qui sont d'une vivacité et d'une gaiété extraordinaires. Elle acquiert dans leur bouche un charme inexprimable, particulièrement quand elles prient ou quand elles caressent, parce qu'elles y mêlent un accent ou plutôt une inflexion de voix qui donne à leurs gestes encore plus d'expression et qui les rend plus séduisantes que ne le sont ordinairement les femmes de l'Europe.

Je n'ai pas eu occasion d'observer ce qu'ils faisoient de leurs morts ; s'ils les enterrent, les brûlent ou les embaument, ou s'ils attendent que la putréfaction ait consommé les chairs pour garder les squelettes : mais je les ai vu emporter avec beaucoup de soin et de cérémonie les cadavres de ceux que nous avons eu le malheur de tuer. C'est, à ce qu'il paroît, un devoir très-sacré chez eux, car pour les enlever ils s'exposent aux plus grands dangers. J'en ai vu plusieurs qui, même au milieu du feu de notre mousqueterie, venoient charger sur leurs épaules les corps de leurs amis ou parens. Quelques uns de ces corps étant tombés à la mer, ils remarquèrent exactement la place et vinrent, à la nage, dans la nuit les retirer du fond de l'eau.

Les insulaires de Méïeo sont grands mangeurs. La quantité d'alimens qu'un seul homme consomme en un jour est réellement prodigieuse. J'ai vu un chef manger dans un seul repas la valeur de plus de six livres de Porc, indépendamment d'une douzaine de fruits à pain, dont le moindre étoit plus gros que les deux poings, et encore indépendamment d'une corbeille de bananes et autres fruits divers qu'il dévora jusqu'au dernier ; cette corbeille étoit de grandeur à pouvoir contenir une centaine d'oranges.

Le chef dont je parle n'est pas le seul qui m'ait fourni l'exemple d'un aussi violent appétit. Pour lui-même, quoique fort vieux ne mangeoit guères moins. Le grand personnage que nous avons pris pour le roi de l'île et qui en dernier lieu est venu nous rendre visite ; s'en acquittoit encore mieux parce qu'il étoit jeune et vigoureux. Nous avons eu d'ailleurs plusieurs fois l'occasion de voir la quantité des provisions que chaque pêcheur emportoit pour sa journée, et nous ne pouvons douter qu'il ne faille trois fois plus de nourriture pour un insulaire de Méïeo que pour tout autre homme.

La nature au surplus a pourvu à tous leurs besoins avec une prodigalité si étonnante, que leur nombre fut-il dix fois plus grand, ils trouveroient encore sur la terre qu'ils habitent, plus de provisions qu'il ne leur en faudroit pour subsister.

Méïeo est pourvue de cochons : ils paroissent y être dans la plus grande abondance, puisqu'en quinze jours de tems nous en avons obtenu cent vingt deux, je

n'en ai cependant trouvé aucun près des habitations qui sont au bord de la mer ; il est probable que les naturels n'ont pas voulu nous les faire voir ; ils ont peut-être aussi d'excellentes raisons pour les éloigner des côtes.

Ces cochons ne sont pas à beaucoup près aussi gros que ceux d'Europe ; il est rare d'en voir qui excèdent quatre-vingt livres, poids de France. Ce sont les seuls quadrupèdes domestiques que nous ayons rencontrés dans l'île et je suis persuadé qu'il n'y en a point d'autres. L'étonnement que les naturels ont montré à la vue de nos moutons et de notre bétail, prouve sûrement qu'ils étoient nouveaux pour eux et qu'ils n'avoient pas d'idée qu'il pût exister des quadrupèdes qui ne fussent pas faits comme leurs cochons.

Nous n'avons trouvé à Méieo qu'une seule sorte de volaille, celle des poules, dont la race a beaucoup multiplié, car elles y sont en quantité innombrable ; elles rodent autour des habitations, ne vivent que de fruits ou de racines et des restes de provisions que les naturels laissent après leur repas. Cela seul suffit pour les nourrir complètement, car à Méieo on ne garde, pour le lendemain, rien de ce qu'on a entamé la veille : un reste d'alimens quelque considérable qu'il soit est toujours pour les poules ; elles y sont grasses excellentes, pleines de suc. Il y en a de deux espèces qui se ressemblent du côté du plumage, mais qui diffèrent considérablement par la couleur des os, noirs dans les unes, et jaunes dans les autres.

Ces poules ont sur la tête des huppés très-grosses,

le bec et les pattes sont jaunes, leur plumage est varié comme celui des poules d'Europe, mais les couleurs en sont plus vives ; la plus générale est le noir doré. Un coq noir doré est un oiseau superbe.

Une particularité remarquable dans les coqs, c'est qu'ils portent sur leurs crêtes la marque distinctive de leur espèce ; ceux dont les os sont noirs ont la crête non pas noire mais d'un rouge violet foncé.

Ces oiseaux sont braves, fiers, vigoureux comme les nôtres. Ils se battent souvent entr'eux ; ils ont le même chant et les mêmes habitudes que les coqs d'Europe. Comme ils caressent indistinctement les poules des deux espèces il en est résulté un mélange de race ; je pense du moins que les individus dont les os sont jaunes viennent de ce mélange, et qu'originellement l'une des deux espèces avoit les os blancs.

Les poules pondent aussi souvent que les nôtres, mais les naturels ne sont pas dans l'usage de manger leurs œufs, ils regardent comme une sottise de ne pas les leur laisser couvrir ; et quand ils nous en voyoient prendre pour les casser, ils témoignent leur inquiétude et leur mécontentement, par les gestes les plus expressifs, cherchant à nous persuader que nous faisons mal.

Si notre relâche à Méieo a été funeste à quelques uns de ses habitans, nous pouvons nous flatter du moins d'avoir su le rendre utile au reste de la nation. Nous avons augmenté de trois espèces le nombre de leurs animaux domestiques, et en cela nous leur avons rendu le service le plus important que des navigateurs

puissent rendre à un peuple sauvage. Nous leur avons laissé une génisse, de trois ans, pleine; un veau mâle; deux brebis pleine; une paire de dindes mâle et femelle. Il n'est pas douteux que ces animaux multiplieront et augmenteront, avec le tems, le bien-être des insulaires de Méico.

Je regrette de n'y être pas resté assez long-tems pour faire de plus amples observations sur les différentes productions de cette île charmante et en particulier sur les oiseaux dont tous les bocages sont remplis. Il y en a un si grand nombre et de tant d'espèces nouvelles, qu'il faudroit pour les décrire ou pour les classer, un homme plus exercé et plus instruit que je ne le suis dans cette partie de l'histoire naturelle.

Les seuls oiseaux connus que j'y aie rencontrés sont des courlis, des pluviers, des râles, des pigeons et des tourterelles de différentes sortes, de petits perroquets bleus, d'autres plus gros rouges et verts, des martins pêcheurs d'un vert noir à col blanc, de grands hérons blancs, d'autres plus petits et bleuâtres, des pies de mer, des cormorans, des frégates, des caïlles, des piverts, un petit oiseau qui ressemble au tarin et dont le chant est délicieux, des perdrix ou plutôt une espèce qui tient le milieu entre la perdrix et le faisan, des outardes, des gelinottes, des coqs de bruyère, des hirondelles de terre et de mer, des grives, des loriots et des vanneaux.

Toutes ces espèces que je viens d'annoncer ne sont pas positivement semblables à celles que j'avois vues

auparavant dans les autres contrées du monde ou qui sont décrites dans les listes de nos ornithologistes, mais elles en approchent par la forme, car si j'en excepte les hirondelles qui sont absolument semblables à celles que l'on voit par-tout, elles en diffèrent considérablement par le plumage.

J'y ai vu beaucoup d'autres espèces absolument ignorées des ornithologistes, et notamment deux qui m'ont frappé par leur singularité. La première est un grand oiseau de mer, très-élevé sur pattes; gros comme un très-fort dindon, les parties supérieures de la tête et du col sont d'un beau jaune foncé, la gorge et la partie inférieure du col sont blanches, la poitrine, le ventre et les côtés de couleur rousse, la partie supérieure du dos est noire, les couvertures ainsi que les grandes et moyennes plumes sont brunées: ses pieds et les quatre doigts sont couverts d'écailles rondes d'un gris bleuâtre: sa queue au lieu de plumes est revêtue d'une peau écailleuse semblable à celle des pieds; elle est en outre plate, large, horizontale et arrondie en forme d'éventail.

Quand il est dans l'eau il agite cette queue de droite et de gauche avec une volubilité étonnante; en étendant les ailes qu'il tient élevées au-dessus de la surface, elles lui servent de voile pour courir sur les flots avec autant de rapidité que s'il voloît; il les ploye quand il veut plonger et les pousse comme s'il prenoit son essor pour arriver au fond avec plus de vitesse.

Cet oiseau extraordinaire a les ailes extrêmement

longues, elles débordent sa queue de près d'un demi-pied : son bec est noir et surmonté à sa base comme celui des cignes, par une excroissance également noire; il est large de trois pouces, long de dix et enflé par le bout, ses deux parties, supérieure et inférieure sont creusées à l'extrémité en forme de cuiller, de sorte que quand il est fermé on pourroit y loger aisément un citron; sa langue est presque semblable à la langue humaine, et c'est en cela seul qu'il ressemble à l'aigle de mer, appelée orfraye, dont il diffère d'ailleurs essentiellement : son col est encore plus long que celui de la cicogne.

M. de Sala en a tué un que nous avons empaillé et que nous conservons comme un objet d'histoire naturelle d'autant plus curieux que cet oiseau paroît rare.

L'autre espèce est bien plus commune. C'est un oiseau de proie de la grosseur d'un vautour; il a la tête grosse et ronde, elle est surmontée comme celle du grand duc, de deux larges aigrettes élevées de plus de quatre pouces: il n'a de plumes que sur la tête, le col, la gorge, la poitrine et les ailes; ces plumes sont couleur de feu, à l'exception des deux aigrettes qui sont d'un noir luisant: le reste du corps est couvert d'un poil gris cendré absolument semblable à celui d'un lapin, mais plus rare et plus fin: il se distingue à ses grands yeux fixes, à ses larges prunelles noires, environnées d'un cercle rouge pourpre, à son bec long, crochu et bleuâtre, à ses ongles noirs et à ses pieds couleur de plomb.

Cet oiseau est effrayant; son cri est horrible et sa force extraordinaire; ses pattes ont dix-huit lignes de diamètre; elles sont par conséquent à peu près grosses comme la moitié du poignet d'un homme; ses serres sont longues à proportion et il seroit capable d'enlever le plus fort mouton; il a sept pieds d'envergure et le vol rapide; mais il plane dans l'air, et comme il présente beaucoup de surface il est facile à tirer. Il niche sur le sommet des plus grands arbres et habite les bois touffus où il fait la guerre aux autres volatiles. Il est si hardi qu'il vient après des habitations emporter la volaille sous les yeux même des insulaires qui l'éloignent à coups de flèches ou à coups de bâton, et qui parviennent quelquefois à le tuer.

Nous avons à bord un Portugais de St.-Salvador qui chassoit fort bien, et qui un jour nous en apporta deux. Le surlendemain un naturel nous en vendit un troisième pour un clou. Nous les avons conservés tous les trois avec le plus grand soin.

Je ne parlerai pas des autres volatiles que nous avons rencontrés à Méico. M. de Torribio a fait une collection de tous ceux que nous avons pu nous procurer; il en a de trente-trois espèces différentes dont moitié au moins sont toutes nouvelles.

Si les productions animales de Méico. sont abondantes et diversifiées, celles végétales les surpassent encore en nombre et en variétés: On y trouve en général, toute la botanique des Indes avec beaucoup d'autres espèces nouvelles; je commencerai d'abord

par les fruits connus qui sont le coco, le fruit à pain, l'igname, le curassol, le giraumon, la banane dont il y a plusieurs sortes toutes excellentes, les plânes, une espèce d'arum, le cacao, les pimplemouses, et quelques autres.

M. de Hurto place ici la description de plusieurs fruits particuliers à Méieo dont j'ai fait mention dans ma relation, mais il en a observé d'autres encore dont je n'ai pas parlé, voici ce qu'il en dit :

Il croît à Méieo un très-grand arbre dont la feuille veloutée par dessous et lisse par dessus, ressemble d'ailleurs au merisier. Il produit une prune oblongue comme le perdigon, verte comme la reine claudé, mais infiniment plus grosse, elle est à peu près de la force d'un œuf de poule. La chair est verte comme le dessus, et le noyau brun, petit, ovoïde, extrêmement dur, renfermant une amande verte, d'une amertume insupportable. J'ai mangé de ce fruit et je l'ai trouvé excellent. Il est fondant, plein de suc, et d'un goût qui n'approche pas assez de celui de la prune pour qu'on puisse dire que c'en soit une; il lui est au surplus infiniment supérieur; c'est ce fruit que les insulaires appellaient *Moa*.

Un autre arbre plus extraordinaire est celui connu dans l'île sous le nom de *Raé*; il est gros, touffu, très-élevé de tige. Il a l'écorce du frêne et la feuille du plane, du moins quant à la forme et non pas quant à la largeur qui est infiniment plus grande dans le *Raé*. Son fruit ne vient pas comme sur tous les autres arbres aux branches ou au tronc, mais au bout

de certaines feuilles d'où il pend par un fil très-fort de deux ou trois pieds de long; il est renfermé dans une capsule filandreuse et sphérique qui s'ouvre en quatre quand il est mûr, et d'où il s'échappe pour tomber à terre. Cette capsule en contient ordinairement deux et quelquefois quatre. C'est une espèce de maron triangulaire comme le faine, une fois plus gros que la châtaigne et qui se mange rôti. Il a un goût de noisette assez agréable.

J'ai vu aussi une espèce de figue assez curieuse; l'arbre qui la produit ne pousse pas en rejettons comme nos figuiers ordinaires auxquels il ressemble d'ailleurs, mais il s'élève en tige droite à la hauteur de quinze à vingt pieds. Sa feuille est rouge ou couleur de vin foncé, le fruit couleur de lie à l'extérieur, rouge de sang à l'intérieur, a l'air d'être composé de quatre figues qui n'ont qu'une seule queue et que la nature a jointes ensemble un pouce au-dessus de l'extrémité. Ce fruit singulier pour la forme est délicieux pour le goût. Il est incommode et sale en ce qu'il teint les doigts comme la mure et tache les étoffes.

Les habitans de Méieo ont encore trois autres sortes de fruits qu'ils appellent *Oneo*, *Iaré* et *Teia*. Le meilleur des trois est le *Teia*. C'est un petit fruit à noyau légèrement acide, rond, un peu applati, ferme, croquant, et gros comme la pomme d'apis. Il est extrêmement rafraîchissant et les insulaires en font par cette raison un usage très-fréquent.

Les sous-bois et les buissons produisent en outre

une infinité de bayes qui ne sont pas désagréables, et qui deviennent la proie ordinaire des oiseaux ou des enfans.

Un homme ne peut pas faire dix pas sans trouver de quoi se nourrir pour toute la journée, il n'a que la peine de cueillir ou de ramasser. Les arbres toujours verts, toujours en pleine végétation, sont aussi toujours fertiles : à côté d'une fleur nouvellement éclose on voit un fruit noué, un fruit mur et un autre qui ne l'est pas encore.

A-t-on soif, on a recours au cocotier qui vient par-tout. Cet arbre à lui tout seul suffiroit pour faire vivre les habitans. Sa noix, quand elle est verte, produit une pinte d'une liqueur limpide, douce, rafraîchissante, et d'une saveur agréable. Quand elle a pris de l'accroissement, elle se remplit d'une substance qui ressemble à de la crème, cette crème offre un mets, sain, salutaire, appétissant ; avec le tems elle se coagule, se durcit, se change en une amande huileuse et nourrissante.

Sa coque fournit aux naturels d'excellens vases pour boire, avec la bourre filandreuse qui l'enveloppe, ils font des cordages qui ont plus d'élasticité que les nôtres et qui sont moins susceptibles de s'user par le frottement.

Avec les longues feuilles ou les branches du sommet, ils couvrent leurs maisons, et en les tressant ils en fabriquent des nattes ou des paniers.

Il n'y a rien de perdu dans cet arbre précieux, tout sert, même l'écorce intérieure dont les naturels

pourroient tirer d'excellentes étoffes s'ils étoient dans l'usage de se couvrir.

Ils ont d'ailleurs de quoi varier leur régime diététique dans les différentes autres plantes et racines qu'un sol éminemment fertile leur offre avec prodigalité. Ils possèdent une espèce de salep dont ils mangent la racine. Ils se nourrissent aussi de la racine et des feuilles d'une sorte de fougère très-abondante, et d'une autre plante de la famille des raves ou radis qui est douce, farineuse, stomachique.

Ces fruits sont des productions spontanées de la nature qui appartiennent à tout le monde, chacun peut en prendre ce qu'il en veut et autant qu'il lui plaît ; il n'y a d'autre propriété que les maisons, les pirogues, les cochons, les poules, et les meubles que chacun s'est fait soi-même.

On trouve aussi dans l'île le *Morus papirifera*, le gommier, une espèce de paletuvier, plusieurs sortes de *Mimosa* très-beaux et très-rare, un entr'autres dont ils font leurs massues, le *Pandanus*, le *Casuarina equisetifolia*, l'ébénier, le saule pleureur, un grand arbre noir à la racine dont l'écorce est aussi blanche que la neige, et qui a les feuilles longues et étroites comme l'amandier, (je crois cette espèce de celle que Linnée appelle *Metaleuca Leucadendra*) des palmiers très-beaux, un en particulier dont les feuilles sont plissées comme un éventail, et quelques autres arbres dont la plupart sont des bois de construction notamment une espèce de pommier et des pins de plus de soixante pieds d'élevation.

Nous n'avons pas poussé nos recherches au-delà de quatre à cinq mille du rivage. Il est probable que l'intérieur fournirait à nos découvertes un champ plus vaste encore, et qu'il contient beaucoup d'autres espèces que nous ne connoissons point. Ce fait est d'autant plus présumable que j'ai vu dans la main des naturels plusieurs petits meubles faits d'un bois absolument semblable à celui que l'on nomme acajou. Celui dont ils arment leurs flèches ressemble au bois de fer et croit sans doute aussi chez eux. C'est encore d'un arbre qu'ils tirent la couleur rouge dont ils teignent leurs étoffes, et cet arbre je ne l'ai jamais vu.

Si les productions végétales de Méïco sont variées du côté des grands arbres, elles le sont bien davantage encore du côté des arbrisseaux et des plantes. On y trouve l'*Hibiscus populneus* que les insulaires employent à leur teinture jaune, l'*Hibiscus tiliaceus*, l'*Hibiscus esculentus*, une fève écarlate que Linnée nomme *Abrus precatorius*, l'*Erythrina corallodendron* ou la fleur de corail dont ils forment des hayes vives, différentes espèces de bambou et de liannes, le *Gardenia*, la *Guetarda*, le *Calophyllum* et autres arbustes odorants qu'ils cultivent auprès de leurs habitations et qui embaument l'air de leurs parfums délicieux.

Le *Cordia sebestina orientalis*, deux espèces de souchet et de *Tournefortia*, plusieurs *Convolvulus*, notamment le *Convolvulus poluce*, le *Ketmia* vivace, à feuilles de maniot, la jacobée à feuilles de sennéon, différentes espèces d'Iris dont une sent la rose, une plante

plante qui ressemble à l'héliotrope, une autre plante dont les fleurs disposées en épis sont d'un très-beau blanc et ressemblent beaucoup au jasmin blanc, c'est je crois le *Plumbago zeylanica*, le cierge à grandes fleurs *Cactus grandiflorus*, une plante grimpante à fleurs légumineuses, du genre de la *Clitoria ternatea*, le *Solanum centifolium*, le *Calophyllum mophyllum*, la pervenche, *Vinca rosea*, l'*Urtica argentea*, des plantes grasses du genre des aloës, notamment l'*Aletris uaria* de Linnée, quelques glayeurs et autres plantes bulbeuses, le *Phormium* ou l'herbe à lin, une infinité d'autres espèces dont la majeure partie m'est inconnue et que je ne saurois classer. Les becs de grues ou *Geranium* y sont très-multipliés, j'en ai vu une douzaine de variétés. Nous en avons rassemblé le plus qu'il nous a été possible, mais il n'est pas douteux que des naturalistes, plus habiles que de simples officiers de marine comme nous, eussent fait sur cette terre une collection bien plus ample et beaucoup mieux décrite.

Le *Phormium* ou l'herbe à lin dont je viens de parler est la plante qu'employent communément les insulaires à la fabrication de leurs filets et de leurs instrumens de pêche. Il y en a trois variétés à Méïco. Les feuilles de toutes les trois ressemblent à celles des glayeurs, mais les fleurs sont plus petites et les grappes plus nombreuses. Dans l'une, elle sont jaunes, dans l'autre, blanches, et dans la troisième, rouge-pourpre. Les naturels préfèrent la rouge pour les ouvrages grossiers parce qu'elle est la plus forte; la

blanche est destinée aux ouvrages délicats ; la jaune est la moins estimée, et elle est encore de beaucoup préférable au chanvre et au lin d'Europe.

Une étoffe qui seroit faite dans une de nos manufactures, avec les fibres minces de cette herbe, tels que les sauvages savent les préparer, l'emporteroit sur la soie même, par la beauté, par le lustre, et par la solidité : elle seroit d'autant plus précieuse en Europe et par-tout ailleurs, qu'on pourroit la laver facilement sans diminuer sa blancheur, ni altérer son lustre, avantage que n'a point la soie et qui semble n'être réservé qu'aux substances végétales.

Il est certain qu'elle croitroit parfaitement bien en Portugal, dont la température n'est pas beaucoup moins chaude que celle de Méieo. Je suis persuadé qu'elle viendroit aussi en Espagne et même en France. Elle a l'air extrêmement vivace et paroît n'être pas difficile pour le terrain puisque j'en ai trouvé près de la grève, dans des endroits où le sol étoit maigre, aride et ingrat ; mais elle prend beaucoup mieux et s'élève davantage dans les fonds où il y a de l'humidité.

L'herbe d'argent, dont j'ai encore parlé, seroit aussi une acquisition très-importante pour l'Europe. Elle croit à Méieo dans la plus grande abondance au bord des ruisseaux. C'est un graminé qui tient de la nature du jonc ; il est infiniment souple, liant, difficile à casser ; on pourroit en faire des bas et des ouvrages de bonneterie. Les sauvages l'employent en bracelets ou en pagnes, et les tissus qu'ils en font sont si forts qu'ils

leur servent de sangles pour porter les plus lourds fardeaux.

Il n'y a aucunes plantes potagères à Méieo, à moins qu'on ne veuille ranger dans cette classe une espèce de cresson et de cochlearia, une sorte d'oseille et de céleri sauvage, *Apium rusticum grave olens*, qu'on trouve dans les bas.

Je n'y ai rencontré ni reptiles, ni insectes incommodes ; nous n'y avons trouvé que deux ou trois sortes de mouches, quelques scarabées, et des fourmis noires qui attaquent les fruits, mais qui ne font pas de mal aux hommes. Des matelots nous ont assuré y avoir vu des lézards et des mouches dragons, ils faut qu'ils y soient en bien petite quantité puisque nous n'en avons remarqué aucuns.

Les poissons y sont en revanche très-abondans sur les côtes dans les criques où même dans les rivières. La seule que nous ayions fréquentée et qui étoit en dehors du havre, nous a fourni une quantité considérable de belles écrevisses. Nous y avons pêché aussi des anguilles et des truites excellentes.

Mais nos principales pêches, celles qui nous ont procuré le plus de ressources et de produit, ont toujours été faites dans le havre ou sur les côtes.

Nous y jettâmes rarement la seine, sans prendre deux à trois cens livres de poisson ; mais excepté le mullet, la bonite, le carrellet, le maquereau, le poisson éléphant, le dauphin et quelques autres, tout le reste étoit d'espèces absolument inconnues. La plupart de ces espèces sont bonnes à manger, plusieurs même

sont excellentes. Nous y avons trouvé différentes sortes de chiens de mer d'une saveur égale et même supérieure à celle de nos meilleures rayes ; un poisson noir du genre des morues ; un poisson plat qui ressemble beaucoup aux soles ; des anguilles ou congres de différentes espèces ; plusieurs autres dont je ne saurois donner la description et qui seront toujours une ressource inépuisable pour les navigateurs qui viendront après nous.

Nous y avons vu , en outre , sur les bancs de sables et sur les récifs , une quantité innombrable de tortues vertes de la plus grande beauté , beaucoup de poisson à coquilles comme des clams , des pétoncles d'une grosseur énorme , des huîtres de rocher et des huîtres perlières , une très-belle écrevisse de mer *Cancer homarus* , des cancre et des moules si larges et si longues que je n'en ai rencontré nulle part d'aussi extraordinaires ; j'en ai vu une qui avoit dix-huit pouces de long.

M. de Torribio a fait ramasser encore sur la grève une infinité d'autres espèces de petits coquillages plus curieux qu'utiles dont il donnera lui-même la description.

Les productions minéralogiques y sont en très-petite quantité. Comme on n'y aperçoit aucune montagne importante , les pierres y sont peu communes , on n'en trouve que sur la grève ou aux environs. Elles sont toutes d'un grès vert ou bleu , ou d'un brun jaunâtre ; les rochers qui bordent le rivage sont à peu près de même nature. Ceux à fleur d'eau ou

dans les bas-fonds sont d'un corail rouge pâle ; ces rochers renferment aussi différentes autres pierres et cailloux bruns ou gris comme nos pierres à fusil , des morceaux de balsate noir , dur et pesant , et une jolie pierre de talc vert très-dure , susceptible de poli , presque transparente , dont les naturels se servent pour faire leurs haches.

Le 23 avril 1794 , à 10 heures du matin , l'ancre fut levée et nous quittâmes Méieo. A midi nous aperçûmes une autre terre qui se prolongeoit du Nord au Sud. Nous nous rapprochâmes de la côte pour en faire la reconnaissance ; un canot envoyé en avant nous apprit que nous étions à Moaré. Une quantité considérable de petites embarcations vinrent autour de nos vaisseaux nous apporter des bananes , des pimplouses . et de grosses racines brunes qui ressembloient à des ignames. Quelques naturels montèrent à bord pour nous proposer de descendre à terre. Plusieurs femmes mêlées parmi eux joignirent leurs instances à celles des hommes ; mais malgré leurs aimables invitations ; malgré l'aspect riant de leur île qui nous promettoit autant de douceurs qu'à Méieo nous résolûmes de ne pas nous arrêter , et de continuer notre route , au grand regret de ces bons insulaires qui pleurèrent en nous quittant ; et qui nous firent promettre de revenir chez eux le plutôt que nous pourrions.

Dans le nombre de ceux qui étoient montés à bord nous reconnûmes un des chefs auxquels nous avions donné des haches. Il offrit une superbe pièce de nattes à M. de Griselva qui lui donna en retour une paire

d'oies mâle et femelle que nous avions oublié de laisser à Méieo.

A six heures du soir un vent frais s'étant élevé nous en profitâmes pour nous éloigner de la côte où nous ne voulions point passer la nuit.

Moarée est une île basse dont les terres nous ont cependant paru un peu plus élevées que celles de Méieo. On l'aperçoit en mer de beaucoup plus loin ; la côte orientale, la seule que nous ayons parcourue est dans quelques endroits fort escarpée, mais presque par-tout ailleurs elle est plate et unie : Elle offre un grand nombre de havres. Une baie profonde que nous avons trouvée ouverte à l'Est promet d'excellents mouillages. Si toutes les côtes ressemblent à la partie que nous avons visitée, elle doit être d'un abord infiniment plus facile que Méieo ; elle est d'ailleurs comme celle-ci couverte de grands bois, mais ils y sont moins contigus, par conséquent disséminés et plus groupés ; il en résulte que les sites y sont plus variés et d'un agrément tout à fait différent : Méieo a plus de majesté, Moarée plus de grâces.

Il ne s'est passé rien de remarquable pendant notre navigation jusqu'au 27 mai que dès le grand matin nous découvrîmes dans le Nord une côte qui courroit de l'Est au Sud, les terres en étoient extrêmement élevées et l'intérieur couvert de très-hautes montagnes. Nous aperçûmes, dans la partie Sud, d'immenses tourbillons de fumée qui sortoient de la bouche d'un volcan.

Ces montagnes qui paroissent toutes arides et

pelées, ce volcan qui de tems en tems vomissoit des flammes et dont chaque explosion étoit accompagné d'un bruit sourd semblable à celui d'un tonnerre éloigné, avoient attiré d'autant mieux notre attention, que ces objets affreux qui représentoient à nos yeux le cahos de la nature contrastoient parfaitement avec les délicieuses perspectives et les sites charmans qu'offroit le terrain des environs de la mer.

Notre maître charpentier qui étoit parti malade de Méieo n'étoit pas encore guéri ; un nombre considérable de nos hommes d'équipages avoit été attaqué, depuis quinze jours, d'une fièvre milliaire qui s'étoit manifestée par des boutons inflammatoires sur toutes les parties du corps : cette fièvre que nous regardions comme dangereuse et qui depuis s'est dissipée sans avoir été suivie d'accidens graves, nous inquiétoit alors beaucoup ; nous voulions aussi faire du fourrage pour le bétail ; toutes ces considérations nous inspirèrent le desir de descendre à terre, desir funeste qui fut pour nous la cause d'un grand malheur.

M. de Hurto, aussi intrépide marin qu'avidé observateur, voulut aller lui-même reconnoître la côte. Il se jeta dans la pinasse accompagné de quatre matelots et de douze soldats de marine. Nous étions vis-à-vis l'embouchure d'une belle rivière, une longue pointe s'avancoit au Sud en forme de Cap ; elle étoit couverte de bois ainsi que les deux rives du fleuve. A l'Ouest, une petite île ronde d'une demi-lieue environ qui n'étoit séparée de la côte que par un canal étroit de trente toises au plus, se terminoit pareille-

ment au Sud par un gros rocher pyramidal. Cette île étoit basse, absolument nue sans aucun arbre, couverte d'une herbe haute et touffue d'un vert foncé. Elle formoit, avec le Cap de l'autre côté, une fausse baie au milieu de laquelle le fleuve venoit porter à la mer le tribut de ses eaux.

M. de Hurto entra dans cette anse avec la pinasse fit signal de bon mouillage et pénétra dans les eaux du fleuve qu'il remonta sans obstacle pendant une lieue environ; il revint sur les midi nous rapporter la nouvelle que le fleuve étoit navigable même pour nos vaisseaux, et qu'il avoit dix à quinze brasses de profondeur: il nous trouva dans l'anse, où nous étions déjà entrés. Nous avons jetté l'ancre sur un excellent fond de vase et de coquillages, et nous faisons nos dispositions pour débarquer notre bétail sur la petite île dont le sol humide, malgré la chaleur excessive du climat, offroit une prairie naturelle de la plus grande beauté.

Nous descendîmes sur l'île même et nous y dressâmes nos tentes pour dîner. Ce fut pour nous une partie de plaisir. Sur le soir, au coucher du soleil, nos gens firent du fourrage; on jetta la seine et l'on prit quelques poissons que nous mangeâmes à souper.

Le lendemain, 28 mai, M. de Hurto voulut après déjeuner s'embarquer dans le grand canot pour aller herboriser. J'avois un secret pressentiment qu'il lui arriveroit un malheur; je lui représentai que le lieu étoit dangereux pour la descente; que les deux rives du fleuve étant couvertes de bois, les habitans, s'il y en

avoit, pourroient s'y cacher facilement, le surprendre et l'attaquer avec avantage; je lui remis devant les yeux le fâcheux événement qui nous étoit arrivé à Méieo où nous pensâmes être tous dévorés par les sauvages; il ne m'écouta pas; son caractère ardent l'emporta sur mes remontrances; il avoit une confiance aveugle dans son bonheur; la gloire de descendre le premier à terre, et le désir d'en rapporter quelque plante nouvelle détruisit dans son âme toutes les autres considérations.

Il partit donc à neuf heures du matin avec quatre matelots et quatre soldats de marine, tous gens de l'équipage de son vaisseau naufragé. Ils s'étoient armés jusqu'aux dents, et ils avoient emporté avec eux quelques articles d'échange pour, en cas qu'ils rencontrassent des naturels, établir entr'eux et nous quelques liaisons de commerce ou d'amitié.

A onze heures il débarqua sur une petite langue de terre sablonneuse qui s'avançoit dans le fleuve, et il eut la hardiesse de s'enfoncer dans la forêt accompagné de Pierre Mégan et de Jacques Hernando; mais il n'eut pas fait cinquante pas qu'ils entendirent du bruit et les voix d'une troupe d'hommes qui parloient tumultueusement dans l'épaisseur du bois.

Cette découverte l'ayant obligé à revenir sur ses pas, il rentra dans son canot avec ses deux compagnons de voyage, et ne tarda point à voir arriver sur les bords du fleuve une vingtaine d'hommes armés d'arcs et de flèches qui se présentèrent d'un air menaçant comme pour s'opposer à sa descente.

Ces hommes étoient entièrement noirs, mais d'un noir sale et roux. Ils avoient la taille moyenne et le corps fluet; une corde leur serroit les reins, et un morceau d'écorce leur cachoit les parties naturelles; ils n'avoient du reste aucune espèce de vêtement. Leurs cheveux paroissent courts, mais à la distance où ils se tenoient il ne fut pas possible à nos gens de distinguer s'ils étoient lisses ou laineux comme ceux des noirs de Guinée.

Leur air étoit si farouche et leurs dispositions si menaçantes que M. de Hurto ne jugea pas à propos de les attendre, il laissa, sur la langue de terre où le canot avoit été d'abord amarré, quelques véroleries, des couteaux, des miroirs, et autres bagatelles par lesquelles il crut pouvoir fixer leur attention et leur inspirer le désir de faire connoissance avec lui, mais il s'éloigna du bord et fit gouverner le canot de manière à se mettre à l'abri d'une attaque imprévue.

Les naturels qui avoient probablement regardé cette retraite comme l'effet de la crainte et du peu de confiance que nos gens avoient dans leurs forces, s'avancèrent avec plus de menaces et de résolution que jamais jusques sur les bords du fleuve, où ils entrèrent jusqu'à mi-jambes, sans faire la moindre attention aux petits articles que M. de Hurto avoit laissés. Ils provoquèrent nos gens à coups de pierres leur faisant les défis les plus insultans. Le canot qui étoit au milieu du fleuve dérivait malgré lui entraîné par la force du courant, et ils le suivirent le long du rivage en jettant toujours des pierres.

On leur tira quelques coups de fusil pour les épouvanter; ils se retirèrent dans les bois et on ne les revit plus. M. de Hurto qui avoit à cœur de se concilier leur amitié fit encore une seconde tentative, il revint à la même langue de terre d'où il étoit parti la première fois, et y planta, tout près de l'endroit où il avoit mis ses présens, un des crocs du canot au bout duquel il avoit attaché un mouchoir blanc qui flottoit en oriflamme: c'étoit un signe de paix qui n'arrêta pas la fureur des naturels; ils sortirent sur-le-champ du bois où ils s'étoient placés en embuscade, et dans le moment où M. de Hurto remontoit dans son canot, ils firent pleuvoir sur lui et sur ses gens une grêle de flèches empoisonnées dont une atteignit M. de Hurto à la cuisse, et une autre vint frapper Hernando à l'endroit où le bras se joint à l'épaule.

Les soldats de marine firent feu, trois insulaires tombèrent sur la place morts ou blessés; mais comme ils continuoient toujours à décocher leurs flèches ou à jeter des pierres, le canot prit le parti de s'éloigner, et nous ramena, à deux heures, M. de Hurto dans l'état le plus déplorable, souffrant des douleurs inouïes. Hernando étoit presque mort: on examina leurs blessures; on reconnut avec douleur qu'elles avoient été faites avec des traits empoisonnés. On procéda ensuite à l'examen de ces traits et l'on s'aperçut que leur pointe étoit enduite du suc visqueux d'une plante qui croît probablement sur cette île fatale.

Quand on annonça cette nouvelle affreuse à M. de Hurto, il la reçut avec le courage d'un homme de

bien dont la vie n'est marquée que par de bonnes actions ; il dit adieu à tous ses amis avec une sérénité touchante qui arracha des larmes à tous les assistans ; il recueillit le peu de forces qui lui restoit pour écrire son testament dont il me fit dépositaire. Les chirurgiens mirent en usage, pour le sauver, tous les moyens qui étoient en leur pouvoir. On voulut d'abord appliquer un fer rouge sur la playe, mais il étoit trop tard ; le poison avoit déjà fait des ravages affreux ; une couleur noire et putride s'étoit répandu sur toute la partie de son corps qui étoit entre le genou et le bas ventre, et elle s'étendoit d'heure en heure d'une manière désespérante. Hernando qui avoit été blessé plus grièvement étoit mort à sept heures du soir. A deux heures du matin mon déplorable ami avoit perdu l'usage de la parole, il voulut me dire un mot ; il n'en eut pas la force ; il ouvrit les yeux pour la dernière fois et me serra la main ; il lui prit une convulsion qui fut suivie d'un vomissement virulent et ensanglanté. A deux heures dix minutes il rendit l'âme entre mes bras.

Ainsi périt le plus aimable homme que j'aie jamais connu. Il avoit quarante-deux ans, trois mois et quelques jours. Quoique Portugais de naissance son père l'avoit envoyé jeune à Paris ; il y avoit fait ses études avec moi au collège des Quatres-Nations, et elles avoient été brillantes. A vingt-huit ans il quitta la France pour retourner en Portugal, sa patrie, après plusieurs voyages, tant dans l'Inde que dans l'Amérique, il voulut voir l'Italie et l'Allemagne, qu'il par-

courut en philosophe et en observateur. Il revint en France en 1786, et après y avoir séjourné trois ans il m'emmena avec lui en Espagne, ensuite en Portugal, et delà au Brésil. Il étoit garçon et riche, et il faisoit de sa fortune le plus noble usage : ce fatal voyage où il trouva la mort, il ne l'avoit entrepris que pour s'instruire et pour faire du bien. Il avoit été au Cap recevoir une somme considérable, et il l'avoit employée en outils et ustensils qu'il vouloit distribuer aux différentes peuplades qu'il rencontreroit dans son voyage. C'est à ses libéralités que nous devons la majeure partie du bétail que nous avons à bord. Le vaisseau qu'il montoit lui appartenoit ; il étoit aussi propriétaire du navire que commandoit M. de Fucal et dont il m'a fait présent par son testament. Il avoit un goût si excessif pour les voyages et pour les choses extraordinaires, qu'il dépensa cent mille écus à cette malheureuse expédition où il perdit la vie.

Si sa fortune étoit immense, sa libéralité la surpassoit encore : riche pour tout le monde, il n'étoit pauvre que pour lui ; vêtu sans luxe, avec la simplicité d'un véritable philosophe, il ne se donnoit que le strict nécessaire, tout son superflu étoit consacré aux sciences, aux arts, ou à des actions de bienfaisance, ses dernières paroles en sont une preuve :

Mon ami, me dit-il, si le sort t'est plus favorable qu'à moi, si tu as le bonheur de retourner un jour au Brésil ou en Portugal, je te recommande la famille du malheureux Hernando ; console sa veuve et

ses enfans ; fais-leur en mon nom tout le bien que tu pourras ; les douleurs que je souffre ne sont rien, dans quelques heures je ne les sentirai plus ; mon seul, mon véritable supplice, en mourant, c'est de n'être pas sûr que mon testament sera exécuté ; si tu allois faire naufrage ! me dit-il en me serrant la main.

J'avoue que mon cœur ne put pas résister à ces paroles déchirantes, je cherchois à le rassurer et à le consoler, mais j'en avois mille fois plus besoin que lui. Hernando étoit son frère de lait ; il l'avoit pris en affection et l'avoit déterminé à monter sur son bord ; cet honnête matelot lui étoit extrêmement attaché, le regardoit comme son père, et le suivoit par-tout. Avant de partir, M. de Hurto avoit placé, au profit des enfans d'Hernando, une somme d'environ quinze mille livres de France qui devoit leur appartenir dans le cas où leur père ne reviendrait pas, et il avoit laissé, aux mêmes conditions, à la femme de ce malheureux, un fond de terre suffisant pour la faire subsister elle et toute sa famille ; il ajouta encore dans son testament une somme considérable à toutes ces libéralités.

La mort funeste de M. de Hurto fit une impression terrible sur tous les équipages. Cét homme vertueux si respecté, si digne de l'être, étoit adoré par les matelots envers lesquels il s'étoit toujours montré affable et libéral. M. de Torribio qui travailloit avec lui à une collection d'objets d'histoire naturelle, et qui l'aimoit d'une amitié particulière, fut si frappé

de cette nouvelle ; qu'encore bien qu'il s'y attendît, il se trouva mal quand on la lui annonça.

On travailla, les larmes aux yeux, aux funérailles de mon malheureux ami, le 29 mai, à dix heures du matin, son cadavre et celui d'Hernando furent jetés à la mer.

Quand cette triste cérémonie fut achevée nous songeâmes à prendre les précautions nécessaires pour qu'un si affreux accident ne se renouvelât point. On plaça des sentinelles sur la petite île où passoit notre bétail, on leur donna la consigne de tirer sur tous les naturels qui se présenteroient armés. Nous prîmes la résolution d'embarquer le plutôt possible le fourrage que nous avions coupé ; de renouveler notre eau si nous pouvions le faire sans nous exposer ; et de quitter au plus vite cette terre exécrationnelle.

Toutes ces opérations nous conduisirent jusqu'au premier juin que nous mîmes à la voile.

Le 4, nous découvrîmes dans le Nord-Est une petite île basse de deux lieues de tour environ. Les terres de cette île sont disposées en demi-cercle et les eaux de la mer qui entrent dans les deux angles forment une grande anse où les vaisseaux sont en sûreté. Nous y entrâmes et nous jetâmes l'ancre sur un fond de sable et de cailloux ; à la profondeur de dix-huit brasses. Nous débarquâmes sur cette île ; elle étoit déserte et parsemée çà et là de quelques arbres, presque tous cocotiers dont les noix n'étoient pas très-belles, mais qui nous furent de la plus grande ressource.

Nous trouvâmes, sur des bancs de sable au Nord de très-grosses tortues dont nous fîmes d'excellents bouillons qui hâtèrent la convalescence de nos malades, et qui maintinrent tous les équipages en santé. M. de Torribio descendit à terre pour herboriser, mais l'île n'étoit pas très-fertile en plantes nouvelles; nous n'y rencontrâmes rien de remarquable qu'une multitude prodigieuse de rats.

Quant aux plantes, elles sont à peu de chose près les mêmes qu'à Méieo; nous y trouvâmes une glaciale *Mesembrianthemum crystallinum*, d'autant plus curieuse que les petits glaçons, dont les feuilles paroissent couvertes, étoient rouges, ce qui produisoit un charmant effet de rubis. Cette variété nous parut si belle et si éclatante que nous essayâmes d'en enlever quelques pieds que nous mîmes en pots pour en avoir la graine, mais la plante est si délicate que nous n'avons pas pu la conserver malgré tous nos soins: elle est morte en route.

Nous y avons rencontré aussi un très-beau *Geranium* à odeur de vanille, une cupidone à fleurs jaunes, *Catananche græca*, deux variétés de la dentelaire, *Plumbago*, l'un à fleurs blanches, l'autre à fleurs bleues, le bananier à fruits longs ou figuier d'Adam *Musa paradisiaca*, la tige de cette plante y est beaucoup moins forte qu'à Méieo où j'en ai vu d'aussi grosses que le corps d'un homme.

Il y croît aussi un petit arbrisseau qu'on voit aux Antilles, et qu'on a nommé en France Poincillade, *Poinciana flore pulcherrimo*. Cet arbrisseau peut avoir sept

sept à huit pieds de haut. Il porte au sommet de chaque feuille une épine crochue. Ses fleurs sont d'un rouge-pourpre attachées à des pédoncules de la même couleur et sont rangées le long d'un épi qui naît à l'extrémité des branches; cet épi qui porte quelquefois plus de cinquante fleurs est d'un effet brillant et agréable.

Je n'ai pas vu, sur cette île, d'autres arbres que le latanier et le cocotier, encore y sont-ils très-disséminés, et elle manque absolument d'eau douce; nous n'en avons trouvé qu'à l'Ouest dans les creux de quelques rochers; c'étoit sûrement des restes de pluie.

Il fait sur cette terre une chaleur étouffante, et l'on y est tourmenté par une quantité prodigieuse de mouches de sable qui en rendent le séjour insupportable. Nous ne nous y amusâmes pas long-tems et nous en sortîmes le 9 dès le grand matin.

Le 10, nous rencontrâmes, encore à l'Ouest, une autre terre qui se prolongeoit, à perte de vue, du Sud-Est au Nord; elle étoit couverte de bois à travers desquels nous vîmes, en divers endroits, s'élever plusieurs tourbillons de fumée, ce qui nous fit croire qu'elle étoit habitée. Nous ne nous y arrêtâmes point, mais nous jugeâmes, à la longueur de la côte, qu'elle avoit au moins vingt lieues d'étendue, elle ne nous parut pas très-large.

Le 11, nous eûmes la vue de plusieurs autres petites îles disséminées dans toute l'étendue de l'horizon, et qui rendirent notre navigation très-difficile; plusieurs étoient si petites qu'elles n'avoient pas plus

d'un mille de tour ; nous n'en remarquâmes aucune sur laquelle un vaisseau put aborder à cause de l'extrême élévation de la côte ; quelques unes étoient entourées de grands rochers qui s'élevoient à pic ou qui se prolongeoient en saillie sur un ressac terrible qui se brisoit au pied.

Sur le soir, du même jour, nous dépassâmes heureusement toutes ces îles, et la mer devint entièrement libre. Le lendemain et le jour d'après, nous ne rencontrâmes absolument rien si ce n'est des volées de fregates, de goelands, et de peterels qui passaient auprès de nos vaisseaux ; mais le 14, à dix heures du matin, nous aperçûmes, devant nous, une terre au Nord. A midi nous en étions si proches que nous vîmes distinctement un homme qui se promenoit sur la cime d'un rocher, et qui faisoit des gestes pour nous appeller.

Comme nous ne voulions point nous arrêter nous ne fîmes pas d'abord grande attention à ses invitations, mais il les continua avec tant de constance et de vivacité que nous envoyâmes la chaloupe en avant pour savoir ce qu'il nous vouloit ; la chaloupe revint nous dire que cet homme étoit Français et qu'il demandoit en grace la permission de monter à bord.

On renvoya la chaloupe pour le prendre, il fut amené et présenté à M. de Grisolva. Il déclara qu'il s'appelloit Le Paute d'Orgelet, qu'il étoit astronome et qu'il avoit suivi M. de la Peyrouse dans son expédition ; que le 16 mars, 1792, le feu ayant pris au vaisseau (*la Boussole*) que montoit M. de la Pey-

rouse, dans un moment où il venoit de faire la reconnaissance d'une île nouvelle, tous les équipages avoient été obligés de s'enfuir à terre ; qu'ils avoient été d'abord très-bien reçus par les habitans avec lesquels ils avoient vécu, pendant trois mois, dans la meilleure intelligence ; mais qu'ensuite, cette bonne intelligence avoit été troublée à l'occasion d'une coupe de bois que les équipages avoient faite, dans l'île, pour rachever la construction d'un bâtiment avec lequel ils espéroient retourner en Europe ; qu'ils avoient eu à soutenir plusieurs combats dans lesquels, à l'aide de leurs armes à feu, ils eurent d'abord l'avantage, mais qu'ensuite, la poudre leur ayant manqué, ils avoient été exterminés, et que M. de la Peyrouse avoit péri dans un de ces combats ;

Que lui, Le Paute d'Orgelet, s'étoit sauvé dans une chaloupe avec huit autres Français, sans vivres, sans armes, sans provisions, n'ayant pour toute fortune que les habits dont ils étoient couverts ; et qu'après avoir erré, pendant trois jours, sur la mer, exposés au naufrage ou à mourir de faim, ils étoient abordés, enfin, sur l'île où nous l'avions trouvé ;

Que cette île étoit inhabitée, marécageuse, malsaine, exposée à de fréquens orages ; qu'ils n'y avoient trouvé aucun abri, ni les ressources ordinaires qu'on rencontre communément sur toutes les terres de cette partie du monde ; qu'on y étoit infecté d'une prodigieuse multitude d'insectes incommodes ou malfaisans ; que la chaleur y étoit excessive, insupportable ; que pour éviter les ardeurs malfaisantes d'un soleil

toujours brûlant, ils avoient été obligés de passer leur vie sur les rochers, le seul endroit de l'île où l'on pût rencontrer un peu d'ombre; que le sol en étoit ingrat, sablonneux, stérile même, et dénué d'arbres fruitiers; qu'il n'y croissoit que de mauvais arbrisseaux dont les bayes leur avoient servi quelquefois pour subsister, mais qu'ils avoient vécu en grande partie, de moules, d'huitres et d'autres coquillages qu'ils avoient ramassé sur les rivages ou sur les rochers;

Que depuis dix-huit mois environ qu'il étoit descendu sur cette terre malheureuse, il avoit vu mourir successivement tous ses camarades; qu'ayant été obligés de coucher sur la terre à la belle étoile, exposés à la pluie, aux vents, à toutes les autres inclemences de l'air, et aux exhalaisons fétides qui s'élevoient du fond des marécagés, ils y avoient contracté des rhumatismes et des maladies affreuses; que plusieurs étoient morts ayant tout le corps paralysé ou couvert de pustules virulentes.

Il étoit lui-même dans un état de misère, hideux et dégoûtant. Ses habits étoient déchiquetés, pourris, et ses yeux cernés d'un rouge livide; il avoit la peau rude et brûlante; il étoit couvert de vermines et de clous purulents desquels découloit une matière verdâtre d'une odeur cadavéreuse.

Ce malheureux Français faisoit pitié. Nos chirurgiens l'examinèrent et le trouvèrent attaqué d'une maladie putride qu'ils jugèrent mortelle. Nous lui prodigâmes tout les soins qui étoient en notre pou-

voir; nous lui donnâmes des habits; une chemise, des souliers; et les alimens les plus convenables à son état; nous désirions d'autant mieux le sauver que nous espérions avoir de lui des renseignemens précieux sur le voyage de M. de la Peyrouse. Ses pieds étoient ouverts, en plusieurs endroits, par des crevasses remplies d'ordures; il avoit le talon gauche fendu, et les jambes enflées; à peine s'il pouvoit se souvenir.

Après que nos chirurgiens eurent achevé de panser ses plaies, nous l'envoyâmes coucher; il dormit d'un profond sommeil; mais le lendemain il n'étoit pas mieux que la veille; il n'eut pas la force de se lever.

Nous essayâmes de lui demander quelques renseignemens sur les opérations de M. de la Peyrouse; il nous confirma tout ce que nous savions des premiers événemens de son voyage avant son arrivée à la baie de Botanique. Il y ajouta quelques détails qui, sans doute, sont connus en Europe. Il nous apprit qu'il étoit allé aux îles des Amis et à celles de la Société; que pendant cette traversée, il avoit découvert cinq petites îles dans l'espace de mer qui se trouve entre celle Hervey et la Nouvelle-Zélande; que les habitans lui en avoient nommé beaucoup d'autres plus avant dans le sud; mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'y aller; qu'en cinglant vers l'île de Pâques, il avoit cherché inutilement celles qu'on disoit avoir été découvertes par les Espagnols en 1773. Il paroît qu'après beaucoup de traverses et de dangers, il fut en-

core obligé de retourner aux îles Sandwich ; qu'il s'y arrêta long-tems, et que cette fois il visita Owhyée où il fut bien reçu ; qu'il reconnut par les 40 degrés de latitude australe, un groupe d'îles dont la plus grande avoit 150 lieues de côtes, et qu'il y séjourna pendant 4 mois. C'est de-là, nous a dit le malade, qu'il s'en fut à l'île où il a trouvé la mort.

Nous voulions aussi lui demander des nouvelles de l'Astrolabe ; mais il fut bientôt hors d'état de nous répondre. Il avoit une fièvre continue, et malgré la chaleur excessive de l'atmosphère, un frisson violent lui faisoit trembler tous les membres. Sa maladie ayant résisté à tous les remèdes, il mourut le 24 mai, 1794. Comme nous avions en vue l'île sur laquelle il nous avoit dit que M. de la Peyrouse avoit péri ; nous nous approchâmes de la côte, le 25, et nous entrâmes dans une belle baie au Sud. Beaucoup de naturels rassemblés sur le rivage, nous invitèrent par signe, à prendre terre ; mais le malheureux événement arrivé à M. de la Peyrouse, et la mort funeste de M. de Hurto nous avoient rendus très-circonspects ; nous remarquâmes d'ailleurs que les insulaires avoient des armes ; nous aperçûmes, parmi ces armes, des épées, des sabres, et même des bayonnettes qu'ils portoient au bout de grands bâtons.

M. de la Peyrouse avoit baptisé cette île du nom d'île du Malheur ; elle ne fut pas non plus très-heureuse pour nous, n'ayant pu obtenir le moindre secours des habitans, qui paroisoient inquiets et mécontents de notre arrivée.

Nous fîmes vainement plusieurs tentatives pour les déterminer à venir à bord, et pour établir entr'eux et nous un commerce d'échange ; nous hasardâmes d'envoyer en avant notre grand canot pour examiner leurs dispositions ; ils firent, à nos gens, de nouveaux signes pour descendre, et sans doute leurs intentions n'étoient pas bonnes, car nous en vîmes, avec nos lunettes, un certain nombre qui se tenoient, dans les bois, en embuscade, et qui préparoient leurs arcs et leurs flèches. Nous fûmes obligés de donner au canot le signal de revenir, et ce jour-là même nous aurions mis à la voile sans un calme plat qui nous tint comme enchaînés, dans la baie, pendant une semaine toute entière.

Ce séjour nous étoit d'autant plus désagréable qu'il nous tenoit dans une surveillance continue. Le service se faisoit à bord, comme en tems de guerre avec la plus scrupuleuse exactitude ; nous étions déterminés à faire feu à la première insulte, et à ne laisser approcher, à la hanche de nos vaisseaux, que ceux des naturels qui se présenteroient sans armes.

Nous n'eûmes pas la peine d'en venir à cette extrémité ; les naturels voyant que nous ne voulions pas débarquer s'ennuyèrent de nous attendre et se retirèrent dans les bois. Nous voulûmes profiter de leur absence pour essayer de faire de l'herbe afin d'augmenter les provisions de notre bétail, mais celle des environs étoit si courte et si rare qu'il fallut abandonner l'entreprise, le terrain étoit brûlé, à une très-grande distance, par la chaleur excessive du soleil.

Il s'éleva, le 4 juin, un vent favorable dont nous profitâmes pour appareiller, et nous quittâmes de très-bon cœur cette maussade station.

L'île du malheur, puisque c'est ainsi que M. de la Peyrouse l'a nommée, paroît fertile et bien boisée; nous avons aperçu, dans l'intérieur, d'assez hautes montagnes couvertes de bois jusqu'à la cime, Elle est presque ronde et peut avoir vingt lieues de long sur autant de large. La côte, dans beaucoup d'endroits, est inabordable et très-escarpée; mais dans le Sud elle est belle et sans récif; on y trouve quantité de havres, d'anses et de petites bayes qui offrent aux vaisseaux les retraites les plus sûres.

La population y est je crois très-considérable. Nous vîmes sur le rivage beaucoup de naturels, et avec nos lunettes nous en remarquâmes aussi un grand nombre, dans l'intérieur, qui alloient et venoient sans avoir l'air d'être fort occupés, ce qui suppose que le pays est fertile et qu'il fournit aisément à la subsistance des habitans.

Les naturels sont d'une stature moyenne. A l'exception d'un petit voile qui leur passe entre les jambes et qui est attaché par une corde à leur ceinture; tout le reste de leur corps est entièrement nud; je crois que ce voile est une simple feuille d'arbre, nous ne nous sommes pas approchés d'assez près pour en bien juger. Les insulaires ont les cheveux courts et noirs, je ne puis assurer s'ils sont frisés ou laineux, mais je le pense; leur teint est jaunâtre. Les femmes sont petites, elles ont le ventre gros et les mamelles pen-

dantes jusqu'au nombril. Cette race d'hommes n'a paru en général fort laide et fort différente de celle de Méteo.

J'ai regretté qu'il ne nous ait pas été possible d'établir aucune liaison avec eux, nous en aurions sans doute obtenu des secours, et j'aurais eu le tems de les observer; mais ils se sont toujours tenus à une si grande distance que je n'ai pu les voir qu'en courant. Il est probable que l'apparition de nos trois vaisseaux leur avoit inspiré de la crainte; nous paroissions être venus là pour une expédition militaire, et pour venger, sur eux, la mort de M. de la Peyrouse.

Le massacre de cet officier et de son équipage n'avoit pas donné à nos gens une bonne opinion de ce peuple, ils le regardoient comme féroce et barbare, peut-être est-il doux, humain, hospitalier: si j'en crois le récit de cet infortuné Français dont nous avons recueilli les derniers soupirs, cet événement malheureux est arrivé à la suite d'une querelle; on aura voulu abattre leurs bois, couper leurs arbres fruitiers, ils s'y seront opposés; on aura peut-être employé la violence, et ils l'auront repoussée par la force. N'est-il pas dans la nature de résister à quiconque nous opprime? Et de quel droit, nous autres étrangers, allons nous troubler la tranquillité d'un peuple placé si loin de nous! De quel droit osons-nous détruire ses propriétés, ravager ses terres, et le dépouiller des uniques biens, des seules ressources qu'il ait pour subsister!

Nous avons employé la journée du 4 juin; et celle

du lendemain, à visiter les côtes de l'île du malheur ; le 6 nous nous en éloignâmes tout-à-fait pour continuer notre route ; un vent joli frais nous poussa avec rapidité, et il faisoit le plus beau tems du monde. Ce beau tems dura jusqu'au 27 au matin que nous découvriâmes une terre au Sud-Ouest ; nous fîmes voile de ce côté dans l'intention d'aborder ; mais le vent tourna tout de suite à l'orage ; il souffloit avec tant de violence et la mer étoit devenue si houleuse, que nous fûmes obligés de gagner le large dans la crainte d'échouer sur cette terre qui étoit environnée d'écueils et sur laquelle nous étions emportés.

A neuf heures du soir, le ciel étoit par-tout couvert de nuages, et la nuit noire, au point qu'on ne pouvoit plus, à bord, distinguer le moindre objet.

Les éclairs vinrent bientôt nous tirer de cette profonde obscurité ; ils étoient si considérables, et se succédoient avec tant de rapidité qu'il faisoit jour comme en plein midi. Aux feux dont l'air étoit de toutes parts embrasé, on eût dit que le ciel s'étoit converti en une fournaise immense qui vomissoit des flammes. Plusieurs tonnerres grondoient sur nos têtes, et nous entendions souvent jusqu'à trois explosions à-la-fois. La foudre tomba sur nous à cinq reprises différentes, nous tua deux hommes, et mit le feu à l'un de nos vaisseaux. On éteignit le feu, mais nous perdîmes un mât.

Vers les trois heures du matin, la tempête s'apaisa, la pluie qui étoit tombée par torrens pendant toute la nuit cessa tout-à-coup ; les nuages se dis-

sipèrent ; à sept heures le ciel devint pur, l'air tranquille, et la mer, bonne.

Le navire de M. de Grislva n'avoit presque rien souffert, mais les deux autres étoient maltraités, principalement celui de M. de Torribio, dont le grand mât avoit été incendié par le tonnerre. Cet accident nous obligea de gagner au plus vite la terre, et nous gouvernâmes du côté où nous espérions rencontrer celle que nous avions vue la veille ; ce fut en vain : nous la cherchâmes tout le jour, et le lendemain encore, sans avoir pu la trouver.

Nous étions presque déterminés à retourner à l'île du malheur, aux risques d'être mal reçus par les habitans, ou de nous battre avec eux s'il le falloit ; lorsque dans la nuit du 3 au 4 juillet, le navire de M. de Fucal toucha. Son équipage nous en avertit par des cris : ce nouveau malheur nous jeta dans la plus vive consternation.

Notre situation n'étoit pas désespérée ; le navire engravé n'avoit aucune voie d'eau, le vent étoit foible et la mer presque calme ; mais chacun exagéroit le danger, et dans ce commun effroi on attendit avec inquiétude le lever du soleil. L'aurore enfin étant venue nous apporter les premiers rayons du jour, nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir engagés au milieu d'une multitude innombrable de rochers et d'îles plus ou moins grandes dont nous avions déjà dépassé une quantité considérable.

On mit à l'instant tous les canots à la mer ; on prit

terre sur un flot voisin ; on travailla une partie de la journée à décharger le vaisseau engravé, et nous eûmes, sur le soir, la satisfaction de le remettre à flot.

Cette opération faite, on visita la cale ; on ne vit rien d'endommagé dans l'intérieur, et l'on présuma qu'à l'extérieur le mal ne devoit pas être considérable ; on n'avoit entendu aucun craquement, l'en droit où le vaisseau avoit touché n'étoit qu'un banc de sable sans roche ; mais notre position, au milieu d'un dédale d'écueils et de petites îles qui nous environnoient de toutes parts, n'en étoit pas moins allarmante et dangereuse. Il n'y en avoit aucun qui ne sentit combien il étoit important d'en sortir au plus vite ; on s'occupa toute la nuit à recharger le navire. Le lendemain, 5, dès la petite pointe du jour, les canots furent envoyés en avant pour examiner les passages, et pour découvrir, s'il étoit possible, une retraite quelconque où nous pussions nous retirer.

Nos gens nous firent long-tems attendre, ils ne furent de retour qu'à une heure après midi, mais ils nous apportèrent d'excellentes nouvelles. Le canal où nous étions avoit par-tout de 45 à 64 brasses d'eau, nous pouvions y passer sans danger, il devoit nous conduire dans une baie excellente où nos vaisseaux seroient à l'abri de tous les vents.

L'entrée de cette baie étoit formée par une montagne de rochers percée comme une voute ; nous avions en vue cette montagne dont l'aspect étoit hor-

rible, et la hauteur prodigieuse ; nous ne pouvions pas nous imaginer que derrière cette masse énorme il y eût un port commode.

La description que nos gens nous en firent et le rapport de M. Hinguès, qui les avoit accompagnés, étoient plus que suffisans pour nous déterminer. Nous partîmes sur-le-champ, et nous arrivâmes à trois heures au pied de la montagne, à l'endroit où elle s'ouvre pour donner l'entrée dans la baie.

J'avois que je ne pus me défendre d'un premier mouvement d'admiration à la vue de cet étonnant ouvrage de la nature. Qu'on se figure un pont d'une seule arche de plus de 800 toises de large, d'environ 600 pieds de haut dans sa moindre élévation, et de 200 brasses au moins de longueur. La mer entroit par ce chemin jusqu'au fond de la baie, qui s'élargissant ensuite prodigieusement à droite et à gauche, formoit un magnifique bassin presque rond, d'environ quatre lieues et demie de large en tous sens.

En passant par-dessous cette voute pour arriver dans la baie, nous voulûmes sonder la profondeur du canal ; et nous ne trouvâmes pas de fond avec la sonde de quatre-vingt-dix brasses ; mais ce qui nous étonna davantage encore, ce fut d'entendre un bruit exactement semblable à celui de plusieurs torrens qui se précipiteroient d'un lieu élevé à travers mille rochers. On auroit dit qu'un fleuve immense rouloit avec fracas ses eaux sur nos têtes, et qu'il se jettoit impétueusement du haut de la montagne dans la baie.

Nous y entrâmes et nous la parcourûmes sans cesser d'entendre le même bruit, qui étoit plus ou moins fort à mesure de l'éloignement. Il nous étoit impossible d'apercevoir les eaux qui le produisoient, parce qu'à notre droite comme à notre gauche le bassin de la baie étoit bordé de grosses roches, dont les moindres s'élevoient à plus de 40 pieds au-dessus de nos grands mats.

La partie du rivage qui se trouvoit au fond vis-à-vis l'entrée étoit seule abordable. Elle offroit une belle plage de sable gris, escarpée dans quelques endroits; très-platte dans beaucoup d'autres. Cette plage avoit environ deux lieues d'étendue. Nous prîmes terre vers les six heures du soir, et après quelques tours de promenade, nous rentrâmes coucher à bord, fort satisfaits de notre découverte. Elle étoit d'autant plus agréable qu'elle nous avoit procuré la plus sûre de toutes les retraites.

Le lendemain à 6 heures du matin, M. de Grimaldi fit descendre à terre un détachement de 100 hommes, à dessein de pénétrer dans l'intérieur. Il voulut le commander lui-même, et il me nomma pour l'accompagner dans cette expédition qui, de militaire qu'elle étoit, dégénéra bientôt en simple partie de chasse.

Nous trouvâmes sur notre chemin une si prodigieuse quantité d'oiseaux de toutes espèces, que les trois-quarts du terns nous ne nous donnions pas la peine de tirer dessus: nous les prenions le plus souvent à la main, ou nous les assommions à coups de

crosse. Nous en eûmes bientôt un nombre tellement considérable que quand nous aurions voulu emporter notre gibier, cela nous seroit devenu impossible. Nous fûmes obligés, pour continuer notre route, de le laisser sur le terrain même, afin de le reprendre en revenant.

Après une marche de deux heures, nous arrivâmes au confluent de deux rivières dont l'une venoit de l'Est et l'autre de l'Ouest, et qui se réunissant en une seule, couloient ensemble devant nous au Sud, en ligne parfaitement directe.

Nous étions par ce moyen entourés d'eau de tous côtés. La baie se trouvoit derrière nous. Nous avions une rivière à notre droite, une autre encore à notre gauche; devant nous le confluent de ces deux rivières et le lit qu'elles s'étoient formé après s'être réunies. Nous suivîmes le rivage de celle qui couloit à droite. C'étoit la moins considérable; et cependant elle avoit environ 50 toises de large. Nous rencontrâmes en chemin quantité de ruisseaux qui venoient s'y rendre. Quelques uns avoient jusqu'à huit pieds de large, et ce ne fut pas sans peine que nous vîmes à bout de les franchir. Plus nous avançons, plus nous trouvions le chemin roide et difficile; plus aussi notre courage augmentoit; tant nous étions curieux de savoir d'où partoît une si prodigieuse quantité d'eau, à une distance si peu éloignée de la mer.

La marche étoit devenue si fatigante que nous fûmes obligés de nous reposer. On s'assit sur une belle pelouse où l'on fit un second déjeuner; à l'om-

bre d'un petit bois parsemé de roches. La plaine qui l'avoisinoit étoit traversée par une infinité de petits ruisseaux qui couloient fort près les uns des autres ; dans certains endroits il n'y avoit pas six pieds de distance entre leurs différens lits : tout le terrain , à perte de vue, en étoit sillonné, ce qui produisoit à nos yeux le même effet que les ornieres qu'on voit ordinairement dans les chemins de traverse les plus fréquentés.

Nous y trouvâmes une quantité d'oiseaux bien plus considérable encore que par-tout ailleurs où nous en avions vu. La surface de la terre en étoit couverte ; la plaine étoit blanchie de leur fiente. Quand ils prenoient leur vol, l'air en étoit obscurci , jusqu'à dérober aux yeux la clarté du soleil. Pour en atteindre quelques uns, il auroit suffi d'une pierre jettée même au hazard.

On se leva ; on continua la route. Au bout d'une demi-heure nous dépassâmes le bois , et nous nous trouvâmes engagés dans des rochers énormes qui s'élevoient à pic, et qui masquoient la vue à droite. Nous traversâmes ces rochers par des chemins horribles , et nous arrivâmes enfin dans un endroit où nous vîmes très-distinctement, sans aucun obstacle, un des plus magnifiques tableaux que la nature puisse jamais offrir à l'admiration des hommes.

Nous avions devant les yeux la partie Est de la montagne où est l'entrée de la baie, et le spectacle de plus de cent mille sources qui sortoient de son sommet et de ses flancs, et qui tomboient en grosses

nappes

nappes ou en cascades d'une hauteur perpendiculaire de plus de 1800 toises sur une pente d'environ trois lieues en tous sens.

Ce jour-là le ciel étoit chargé de quelques vapeurs qui obscurcissoient de temps en temps la face du soleil ; mais sitôt qu'il se trouvoit au milieu des nuages une place nette par où ses rayons pussent pénétrer, ils alloient réfléchir sur la montagne et sur les milliards de nappes et de gouttes d'eau qui de toutes parts sortoient de son sein , ce qui produisoit un tel éclat qu'il n'étoit pas possible à nos yeux de le supporter ; on auroit dit dans ces momens que la montagne étoit couverte de diamans.

A la distance où nous étions nous eûmes besoin de nos lunettes pour la mieux examiner ; elle nous parut composée d'une suite immense de rocs ou rochers bruns entassés sans ordre les uns sur les autres : nous en aperçûmes le sommet très-distinctement, la pointe la plus élevée étoit environnée d'un brouillard épais qui nous en déroboit la vue ; mais les parties inférieures étoient couvertes de neige jusques vers le tiers environ de la hauteur de la montagne ; le surplus étoit pelé ; stérile , haché , inaccessible presque par-tout ; à l'exception de quelques arbres épars çà et là , depuis sa base jusqu'à six cens toises environ au-dessus, nous n'y vîmes nulle part aucune trace de végétation ; mais en récompense, la croupe étoit couverte d'un superbe tapis de verdure entretenu par le passage continuel des eaux. Cette verdure étoit composée d'un gramen épais et menu de cinq à six pouces

de haut, parsemé d'une infinité de petites fleurs de couleurs différentes, et dont l'émail formoit un coup-d'œil enchanteur.

Nous fîmes encore quelques pas en avant pour examiner, de près, quelques unes des cascades voisines. Il y en avoit qui sortoient de bassins considérables, une entr'autres qui se déchargeoit dans un canal de plus de quarante arpens de superficie. Ce canal formoit étang; plusieurs de nos gens essayèrent d'y aller, notamment Pedro, le domestique de M. de Grisalva, qui tomba dedans et faillit s'y noyer.

Il étoit une heure après midi, il fallut songer à la retraite : nous étions tous dispersés, M. de Grisalva fit tirer les trois coups de fusil dont on étoit convenu pour signal de départ. Tout le monde se rassembla et nous partîmes à une heure et demie. Nous arrivâmes à quatre heures après midi au confluent des deux rivières, et nous dînâmes au bord de Peau avec le reste des provisions que chacun de nous avoit apportées. Nous reprîmes en route notre gibier, à la place où nous l'avions laissé, et nous ne fîmes de retour aux vaisseaux qu'à sept heures du soir, tous abondamment pourvus, excessivement chargés, mais harassés de fatigue.

M. de Grisalva fit distribuer aux équipages ce que nous avions apporté de gibier, nous en mangeâmes le soir, une partie à notre souper, et il en resta beaucoup encore pour le lendemain.

Notre principale affaire étant de nous radouber et d'arriver le plutôt possible à notre destination, dont

sùivant l'estime de M. de Grisalva, nous n'étions plus éloignés que de deux cens lieues. M. de Torribio avoit pendant son absence, donné l'ordre de décharger, sur le rivage, celui de nos vaisseaux qui étoit le plus maltraité, et de débarquer les bestiaux que nous avions à bord : on y avoit déjà procédé. Plusieurs tentes étoient dressées à terre quand nous arrivâmes : on avoit même planté des piquets pour attacher notre bétail pendant la nuit.

* Il consistoit en cinq vaches dont trois pleines, deux veaux, un taureau espagnol, deux chevaux entiers, trois jumens, deux bœufs, neuf brebis pleines, deux truies également pleines et un verrat. Il n'y avoit que les cochons qui se portassent bien, le reste n'étoit pas en très-bon état; nous avions besoin de fourrage vert pour le refaire et pour dissiper les symptômes de scorbut qui s'étoient manifestés sur plusieurs individus, notamment sur les vaches qui ne vouloient plus de notre foin.

Nous avions aussi besoin d'eau et sur-tout de bois; il nous restoit à la vérité quelques mâts de rechange et une assez bonne quantité de pièces de charpente, mais nous voulions avoir de quoi faire des remplacements en cas d'accident.

Ces différens objets ne manquoient point sur la terre où nous étions, le plus grand embarras étoit de les amener; il y avoit deux grandes lieues de distance de notre mouillage à la rivière; les futayes étoient encore plus éloignées; celles que nous avions rencontrées dans notre promenade, croissoient sur un

terrein entrecoupé de sources et de ruisseaux, ou au milieu de roches impraticables qui en rendoient l'exploitation presque impossible.

Il fut résolu que le lendemain matin on feroit encore une seconde course dans l'intérieur ; qu'on prendroit un autre chemin que celui de la veille ; qu'on s'occuperait sur-tout à chercher un lieu où l'eau et le bois fussent plus à proximité.

Comme nous ne voulions pas perdre de tems , on assigna , à chacun des gens de l'équipage , un genre d'occupation particulier. Les matelots eurent la commission de pêcher dans la baie , et de nous fournir de poisson frais ; on prépara , à cet effet , la seine et tous les autres filets dont nous étions pourvus. Les uns furent destinés à raccommoder les voiles , les autres à remplir d'eau les futailles , à couper du bois et à ramasser du fourrage. Les charpentiers devoient s'occuper sans relâche des radoub ; on leur fit construire deux cages de charrettes auxquelles nous voulions ajuster des roues et des essieux que nous avions à bord. Ces charrettes étoient nécessaires pour transporter le bois que nos gens avoient la commission d'abattre , elles nous furent par la suite de la plus grande utilité.

Quant à la seconde course à faire dans l'intérieur M. de Torribio en fut chargé , car M. de Grisalva avoit été atteint , le soir , d'un léger accès de fièvre qui ne lui permettoit pas de quitter son bord. Cette indisposition étoit une suite de la marche forcée qu'il avoit faite pendant le jour : un homme de son âge

n'étoit guères en état de la supporter ; il avoit sixante ans , et sa santé avoit beaucoup souffert de notre longue navigation.

Les cent hommes de détachement , que l'on avoit commandés pour accompagner M. de Torribio , eurent ordre de se tenir prêts pour le lendemain à quatre heures du matin. Je fus encore de ce second voyage , M. de Torribio et M. de Sala m'y entraînent , il me fut impossible de refuser. Nous partîmes à la pointe du jour afin d'avoir plus de tems à notre disposition , et cette fois , au lieu d'aller tout droit devant nous comme nous avions fait le jour d'auparavant , nous tournâmes à gauche en suivant le rivage de la baie.

A très-peu de distance du point de notre départ , nous rencontrâmes un rocher creux de 18 à 20 pieds de long , sur 9 environ de large. N'ayant aperçu aucune fuite à l'entour , nous prîmes d'abord qu'il n'étoit rempli que d'eau de pluie , nous en voulûmes boire ; elle nous parut très-légère et sans aucun mauvais goût ; je sondai alors avec la baguette de mon fusil et je m'assurai qu'elle n'avoit pas plus de deux pieds et demi dans sa plus grande profondeur.

Il y avoit , dans la baie , un canot qui nous suivait le long du rivage et qui portoit nos provisions ; comme il étoit important de constater si cette eau étoit suffisamment bonne pour souffrir l'embarquement , M. de Torribio envoya , au canot , quatre hommes qui nous en rapportèrent quelques vases avec lesquels nous essayâmes de l'épuiser ; mais le rocher se remplissant

à mesure que nous le vuidions, nous reconnûmes avec plaisir qu'il y avoit là une source vive, que cette source se perdoit sous terre par une petite fente que nous n'avions pas apperçue d'abord et qui se trouvoit dans le rocher à cinq ou six pouces au-dessous du sol.

Nous envoyâmes un homme aux vaisseaux pour annoncer à M. de Grisalva cette heureuse nouvelle, et pour le prévenir que nous avions fait halte en attendant sa réponse; elle n'arriva qu'au bout d'une heure: elle portoit qu'il alloit nous envoyer des fusilles à remplir.

Pendant tout ce tems nous étions entrés en chasse et nous avons abattu déjà une bonne quantité de gibier. C'étoit des pluviers, des râles, des coqs de bruyère, des frégates, des pétrels, des pies de mer noires à bec rouge, une espèce de perdrix à pattes jaunes et dont le bec étoit bleu, mais dont tout le reste du plumage ressembloit exactement aux perdrix d'Europe; des nigands noirs et blancs qui se perchoient, de tems en tems, par bandes sur les arbres; des goulands de mer, de gros canards argentés, de magnifiques poules d'eau, rouges; des hérons, des plongeurs que nous tirions dans la baie, ainsi qu'une infinité d'autres oiseaux, notamment des pingouins, qui sembloient ne devoir pas se trouver dans ces parages, où sans doute ils avoient été attirés par la montagne.

Nous y tuâmes principalement une espèce que nous n'avions vue encore nulle part, et dont la veille nous

avons trouvé la chair excellente. Cet oiseau est de la grosseur d'une oie; il est couleur gris de fer sur le dos et sur les ailes; il a le ventre fauve et les pattes noires; son bec est également noir et d'une forme à peu près semblable à celui d'un coq d'Inde. Il est remarquable par une sorte d'excroissance de la substance d'une crête, qui lui pend entre le bec et la gorge, et qui se partage en deux boules molasses et blanches comme la neige: le duvet fin répandu sur sa poitrine et son col, est si rare qu'il laisse, dans ces parties, la peau presque entièrement à découvert. Il a la queue courte et le dos arqué à peu près comme celui de la pintade; il paroît ne vivre que dans les plaines; nous en avons trouvé la veille au bord des ruisseaux où ils se promenoient en troupes de quarante à cinquante.

Cet oiseau est extrêmement lourd, il ne vole point, il ne se sert de ses ailes que pour aider sa marche, qui est d'ailleurs si gauche et si difficile que nous vîmes à bout d'en attraper plusieurs à la course; mais il a le bec extrêmement fort et il pince jusqu'au sang; ne sachant quel nom lui donner nous l'avons appelé le Tout-laid.

Nous en avons emmené, à bord, quatre de vivans que nous avons fort bien nourris avec de l'orge et du sarrazin, et qui mangeoient avidement les miettes de biscuit et autres débris de nos tables. Ils courroient après les mouches, et se jetoient même jusques sur les rats dont ils faisoient leur pâture. Ils devinrent si familiers, que quand nous mangions, ils venoient

quelquefois nous arracher les morceaux de la bouche.

Je suis persuadé que ces oiseaux pourroient vivre en état de domesticité; nous en eûmes la preuve à bord. Nous leur avions construit une petite niche où ils venoient se retirer tous les soirs; nous avions deux femelles que nous distinguâmes très-facilement à leur couleur d'un gris plus clair et moins foncé que dans les mâles dont la queue est d'ailleurs garnie de deux plumes noires qu'elles n'ont pas.

Tous les jours nous trouvions, dans la niche, deux œufs que ces femelles cachoient soigneusement sous leur paille; ces œufs étoient gris tachetés de rouge, à peu près de la grosseur de ceux des oies, mais plus allongés. Nous fîmes couver, à l'une des femelles, quinze œufs qui amenèrent douze petits qu'elle éleva fort bien.

La chair de ces oiseaux est blanche, extrêmement grasse, et excellente; elle a un goût de fumet agréable qui ne s'altère presque point dans l'état de domesticité; je la trouve infiniment préférable à celle de la dinde, qui est trop sèche, et je ne me rappelle pas d'en avoir mangé de meilleure.

Notre chasse cette fois fut plus agréable et moins embarrassante que celle de la veille, parce que nous ne fûmes point obligés d'emporter notre gibier nous-mêmes; on le conduisoit au canot à fur et à mesure que nous l'abattons.

Nous découvrîmes dans des trous de rochers et au pied des buissons quantité de nids de nos tout-lands dont nous emportons les œufs quand ils nous pa-

rissoient frais, et nous en mangeâmes à dîner d'excellentes omelettes faites avec leur graisse.

Entre trente-trois chasseurs que nous étions, nous eûmes, en moins de deux heures, à peu près trois mille pièces, le reste de notre monde portoit la poudre et le plomb, rebattoit ou ramassoit le gibier et l'emportoit au canot.

Quand les futailles furent arrivées on travailla jusqu'à midi à les remplir. Nous allâmes ensuite prendre sur le rivage de la baie un excellent dîner que nos gens nous avoient apprêté avec la chair et les œufs de nos tout-lands.

Ayant continué notre route à une heure après midi, nous ne tardâmes pas à entendre un bruit semblable à celui qui la veille avoit frappé nos oreilles, plus nous allions en avant, plus ce bruit augmentoit, il devint bientôt si considérable qu'il ne nous fût plus possible de parler sans crier. À deux heures un quart nous avions dépassé l'angle le plus éloigné de la baie; un vaste rideau de futayes de la plus grande beauté nous masquoit la vue des objets qui étoient derrière, et formoit une forêt si épaisse que nous ne jugeâmes pas à propos de nous y enfoncer dans la crainte de nous égarer; nous préférâmes prendre à droite pour en faire le tour en suivant la lisière.

Cependant le bruit des eaux étoit devenu effrayant. Nous avançons avec une sorte de terreur, une quantité prodigieuse d'oiseaux qui voltigeoient dans l'air nous annonçoient le voisinage d'une rivière ou d'un cours d'eau. Cinq minutes après nous arrivâmes dans

un lieu où un torrent de plus de quarante pieds de large, qui nous barroit le chemin, s'étoit ouvert un passage à travers la forêt; on voyoit encore les débris des arbres qu'il avoit renversés; son lit étoit jonché de gros troncs à demi-pourris ou parséme de pierres énormes qu'il avoit sans doute entraînés dans son cours.

La pente excessive du terrain l'avoit rendu tellement rapide que ses eaux blanchissoient d'écume et sautoient en flots élevés de plus de trois pieds au-dessus de leur niveau; on les auroit pris de loin pour un troupeau de moutons qui bondissoit dans la plaine. Ce spectacle nous saisit de cette sainte horreur dont parlent les poëtes, et nous admirions la nature, même dans ses désordres.

Nous détournâmes la lisière du bois en remontant vers l'endroit d'où venoit le torrent; ce lieu avoit l'aspect le plus sauvage. Sur la rive opposée du torrent nous vîmes une autre portion de la forêt qui nous parut plus noire, plus épaisse, et plus sombre que celle où nous étions.

Si le terrain s'exhaussoit à mesure que nous avançons, la forêt aussi devenoit moins épaisse. Nous rencontrâmes de tems en tems, quelques clairières à travers desquels nous vîmes à notre droite un second torrent et plus loin un troisième plus considérable encore que les deux premiers.

L'air commençoit à fraîchir, il étoit chargé de particules aqueuses qui retomboient sur nous en forme de pluie. Nous étions étourdis par un fracas telle-

ment épouvantable que l'explosion d'un canon de 48 n'auroit pas produit un semblable effet. En cet endroit le torrent tournoit à gauche; nous tournâmes avec lui, et en regardant au ciel, nous aperçûmes au sommet des plus grands arbres de notre droite une immense nappe d'eau qui renvoyoit sur nous une pluie si fine et si pénétrante qu'en un moment nous nous sentîmes mouillés jusqu'à la chair.

Il n'étoit pas possible de nous enfoncer dans le bois, une multitude incroyable de liserons, de lianes et autres plantes grimpantes s'étoient entortillées autour des arbres et le rendoient impénétrable. Les feuilles chargées de pluie; au moindre mouvement, à la moindre agitation de l'air, se changeoient en autant de gouttières qui nous inondoient. Il falloit se résoudre à retourner sur nos pas ou à marcher plus avant au risque d'être encore mouillés; à cet égard nous avions fait tous les frais et nous ne pouvions pas l'être davantage; nous eûmes le courage de continuer la marche en prenant toujours sur la gauche selon les sinuosités du torrent.

Les arbres qui se trouvoient à notre droite nous ayant enfin manqué tout-à-coup, nous vîmes la plus belle horreur, le plus sublime désordre que la nature puisse jamais offrir aux yeux des hommes.

C'étoit un rocher qui s'élevoit perpendiculairement à perte de vue, et qui s'étendoit également à perte de vue sur notre droite, et du haut duquel tomboient en cataracte, dans toute sa largeur, une multitude

de nappes d'eau, dont plusieurs étoient larges comme des fleuves.

Au bas de ce rocher il en existoit plusieurs autres sur lesquels ces nappes d'eau se précipitoient avec violence en bouillons gros comme les flots d'une mer en courroux ; et plus bas encore étoient d'autres rochers beaucoup moindres que les premiers, à travers lesquels les eaux s'échappoient en mille torrens qui se répandoient de différens côtés dans la vallée, et alloient se rendre je ne sais où.

Nous nous aperçûmes qu'à quelques pas du lieu où nous étions, le torrent dont nous suivions le cours tournoit à droite. Nous marchâmes jusqu'à cet endroit, où nous vîmes que le sol s'exhaussoit considérablement, et que nous commençons à marcher sur le roc vif. M. de Torribio monta sur un rocher qu'il trouva devant lui : nous le suivîmes. De ce rocher il monta sur un autre. Nous parvîmes successivement, de rocher en rocher, sur une esplanade très-élevée, d'où nous pûmes contempler à loisir la scène admirable dont nous n'avions vu qu'une partie. Cette esplanade formoit une terrasse d'environ 600 toises de superficie, et nous pouvions tous nous y promener à l'aise.

De cette place, où nous avions la forêt sous nos pieds, nous apercevions par-dessus les arbres de l'autre côté du vallon la campagne la plus riante. Des bouquets de bois répandus çà et là par les mains de la nature, avec un goût dont l'art ne sauroit ap-

procher ; des plaines, des coteaux, des vallées, des prairies émaillées de toutes sortes de fleurs, des ruisseaux qui serpentoient au travers, des rivières qu'on voyoit paroître et disparaître au milieu des arbres dont leurs rives étoient ornées de distance en distance ; les sites les plus riens, les perspectives les plus gracieuses ; en un mot, le solitude de la paix et du bonheur.

Nous cherchâmes, des yeux, la baie où mouilloient nos vaisseaux ; mais d'énormes rochers qui se prolongeoient sur notre droite nous en déroboient la vue.

Une foule d'oiseaux noirs qui avoient fait leurs nids dans le haut des rochers, passaient et repassoient au-dessus de nos têtes avec la rapidité de l'éclair. Il y en avoit de moyens, de grands et de très-grands dont l'envergure nous parut avoir dix à douze pieds. Ils se balancoient de tems en tems dans les airs en tournoyant et se précipitoient ensuite avec une rapidité surprenante ; comme pour fondre sur une proie.

Nous prîmes nos lunettes pour observer le vol de ces grands oiseaux, et leurs diverses évolutions dans l'air. Nous étions persuadés qu'ils étoient carnivores ou ictyophages. Ils nous en donnèrent eux-mêmes la preuve, car nous en aperçûmes très-distinctement plusieurs qui, après être abattus avec impétuosité, se relevoient de même, et emportoient dans leurs becs ou dans leurs serres, tantôt des corps blancs que nous prîmes pour des poissons, tantôt des corps

gris ou noirs, que nous présumâmes être d'autres oiseaux dont ils faisoient leur nourriture.

Nous dirigeâmes ensuite nos instrumens sur d'autres objets qui excitoient plus ou moins notre attention ou notre curiosité, et comme il n'étoit pas possible de nous entendre, quand nous apercevions quelque chose de remarquable, nous nous en avertissions par signes. M. Menez de Prada, l'un de nos officiers, tira tout-à-coup M. de Torribio par le bras, cherchant à lui faire comprendre qu'il avoit en vue quelque chose d'extraordinaire. Il agitoit ses pieds, il étendoit la main vers un objet qu'il paroissoit tenir au bout de sa lunette, et il exécutoit ces différens signes avec l'expression du plus grand étonnement.

Je promenois en vain mon instrument par-tout, je ne voyois que ce que j'avois déjà vu. Nous étions tous pressés autour de lui, impatiens de savoir ce qu'il vouloit nous dire. Voyant enfin qu'il ne pouvoit pas réussir à se faire entendre, il prit le parti de tenir sa lunette dirigée vers l'objet qu'il avoit vu, et fit signe à M. de Torribio de regarder : même étonnement de la part de M. de Torribio : surcroît d'inquiétude pour nous. Je regarde à mon tour, et je vois, non, sans surprise, des chevaux attelés à une charrue, et un homme derrière qui labourot.

Je rebraque ma lunette du même côté, je retrouve le même homme, la même charrue; j'en distingue un autre plus loin, et je crois apercevoir encore plus loin dans une prairie, des corps qui vont et qui viennent. Je présunai que c'étoit un troupeau de vaches. Ceux

qui avoient des lunettes virent la même chose que moi. Nos instrumens ayant été passés de main en main, nous restâmes tous convaincus de la vérité.

Le soleil étoit déjà fort avancé sur l'horison. Nous songeâmes à la retraite; nous avions peur d'inquiéter les équipages, et plus encore de marcher de nuit dans un lieu aussi sauvage, où nous nous serions infailliblement perdus. En faisant beaucoup de diligence, nous avions à peine le tems qu'il nous falloit pour arriver de jour.

Nous partîmes sur-le-champ; nous suivîmes les bords du torrent et la lisière du même bois qui nous avoit servi de guide. On marchoit d'autant plus vite que le terrain alloit en descendant. On franchit en courant l'endroit où nous avions été si fort inouillés, et l'on arriva dans la plaine; mais nous étions si fatigués que plusieurs de nos gens avoient de la peine à marcher. Il n'étoit pas prudent de nous séparer; il fallut attendre les traîneurs; il fallut même se reposer. Le voisinage de la montagne avoit rendu l'air vif et frais. Nous étions trempés jusqu'aux os, transis de froid, et nous ne pûmes arriver au canot qu'une demi-heure après le soleil couché.

Nous trouvâmes nos gens qui plioient bagage; ils étoient las d'attendre; ils alloient partir. La nuit commençoit à noircir, le ciel se chargeoit de nuages; un vent considérable du Nord-Ouest venoit de s'élever. Il souffloit avec tant de violence que les eaux de la baye, quoiqu'à l'abri de presque tous les côtés, en étoient fort agitées. Nous avions deux grandes

lieux à faire; nous désespérions d'en venir à bout.

Pour surcroît d'embarras, le canot qui nous suivait le long du rivage de la baie fut obligé de s'arrêter à moitié chemin. Le ciel étoit si couvert, et la nuit tellement obscure, qu'il y auroit eu du danger à le faire aller plus loin. Les matelots ne voyoient plus assez pour se conduire. Ils amarrèrent de leur mieux *perca not* sur le rivage; et vinrent avec nous.

Nous ne fîmes de retour au vaisseau qu'à huit heures et demie du soir, par une grosse pluie. On nous attendoit, et M. de Grisolva étoit dans la plus vive inquiétude. Malgré qu'il se sentit plus incommodé que la veille, il n'avoit pas voulu se coucher. M. de Fucal étoit avec lui quand nous arrivâmes. M. de Torribio fit en peu de mots le récit de notre voyage, sur lequel on mit à délibérer pour le lendemain. On alluma du feu pour nous sécher, et nous allâmes presque tous nous coucher. Je n'étois pas celui qui en avoit le moins besoin. Je me sentois malade; j'avois le frisson, et j'éprouvois par tout le corps des douleurs qui me menaçoient d'une indisposition sérieuse.

Le sommeil heureusement dissipa ces symptômes. Je me rendis le lendemain à la chambre du conseil, où l'on reprit les détails de notre dernier voyage, et l'on y ajouta la question de savoir s'il falloit nous faire connoître aux habitans, ou nous radouber au plus vite, et partir sans nous montrer.

Ce dernier avis prévalut. Ces habitans qui labouroient avec la charrue, qui avoient des chevaux, et qui

qui connoissoient les arts de l'ancien monde ne pouvoient être qu'une colonie envoyée par un peuple puissant; il n'y avoit cependant pas d'apparence qu'un peuple d'Europe eût songé à former un établissement dans ces parages, et cet établissement, au surplus, ne pouvoit être ni dangereux, ni considérable; mais nous avions intérêt de tenir notre expédition secrète et nous nous conduisîmes en conséquence.

M. de Grisolva renouvela l'ordre de s'occuper sans relâche des travaux que nous avions à faire. On partit sur-le-champ pour aller couper du bois dans la forêt que nous avions cotoyée la veille; on fit défense de tirer aucun coup de fusil.

La rivière étoit fort poissonneuse. Pedro, le domestique de M. de Grisolva, en avoit rapporté, la veille, du poisson superbe, et notamment des truites saumonées de la plus grande beauté, mais il ne fut plus permis d'y aller; il fallut s'en tenir aux poissons de la baie, ce qui ne fut pas pour nous une très-grosse privation, car nous y trouvâmes de quoi subvenir abondamment à tous nos besoins. Nous y prîmes des mulets, des poissons éléphants, des soles, des carelets, des poissons de rochers à taches bleues ou à rayures blanchâtres, des brèmes de mer couleur d'argent avec une tache noire sur le col, une autre espèce de brème noirâtre, du poids de sept à huit livres; des congres, des rayes, des nourrices, une espèce de petit saumon excellent; des poissons-perroquets, de petits maquereaux, un poisson barbu et rougeâtre, à peu près de la forme et de la grosseur

du barbillon ; un autre poisson jaune de la grandeur d'une carpe ; un autre encore de la forme d'un turbot, dont la chair est rouge et un peu coriace, mangée fraîche ; mais qui devient fort bonne quand elle est gardée. La majeure partie de ces espèces étoient d'un goût excellent.

La baie fourmilloit de quantité d'autres poissons que nous ne connoissons pas et dont plusieurs étoient si affreux que nous n'osions point y toucher.

En allant et venant sur la grève nous rencontrâmes de tems en tems de fort belles tortues vertes ; dont les plus petites ne pesoient pas moins de quatre-vingt livres ; et des écrevisses de mer qui excédoient en grandeur nos homards les plus gros.

Les rochers nous offrirent une quantité considérable d'excellentes moules, une espèce entr'autres qui avoit 14 à 15 pouces de longueur. Il y avoit aussi des pétonclés enterrés dans le sable, et en quelques endroits des huitres fort petites, mais grasses et d'une excellente saveur.

Je remarquai une vingtaine d'autres coquillages, comme limaces ; lepas, oreilles de mer, et autres productions marines, telles que les étoiles de mer, etc., dont plusieurs sont particulières à la terre sur laquelle nous étions descendus.

Quoique la chasse au fusil nous fût interdite, nous trouvâmes encore les moyens de nous procurer plus de gibier qu'il ne nous en falloit pour varier autant que nous le voulions notre régime diététique.

Tantôt nous faisons de grandes battues et tombion

à coups de pierres ou à coups de bâtons sur nos *tout-laid*s, tantôt nous les forçons à la course en nous plaçant trois ou quatre de manière à partir de différens points où nous pouvions nous relayer et leur couper la retraite.

Nous en primes aussi beaucoup au piège. Nous ajustâmes pour cet effet, sur les buissons, de grands filets qui tomboient jusqu'à terre où ils étoient retenus par de grosses pierres, de manière à ne laisser en bas aucune ouverture ; nous relevions un des côtés par le moyen d'un grand bâton que nous passions à travers le dernier rang de mailles ; nous posions les deux extrémités du bâton sur deux fourchettes de bois de hauteur convenable. A chacune de ces fourchettes, nous attachions une longue corde que l'un des chasseurs tenoit par le bout ; nous rabattions ensuite nos *tout-laid*s qui ne manquoient pas de se réfugier sous ces buissons. Si-tôt qu'ils y étoient entrés, on tiroit la corde, les deux fourchettes tomboient, et le bâton transversal n'ayant plus de point d'appui entraînoit dans sa chute le filet jusqu'à terre. C'est ainsi que nous prenions notre gibier tout vivant sans nous donner beaucoup de peine.

Les œufs ne manquoient pas non plus, nous en trouvions de tous les côtés, aux pieds des arbustes et dans tous les coins des rochers. En nous enfonçant un peu plus avant dans les terres nous aurions trouvé à discrétion des bananes ; des fruits à pain, et des noix de coco, et nous serions demeurés là toute la vie sans crainte de mourir de faim.

Mais il falloit pourtant quitter ce lieu de délices et d'abondance. Nos cages de charrettes s'étant trouvé faites nous les montâmes sur des essieux, nous y ajustâmes des roues ; nous y attelâmes nos chevaux ; et nous transportâmes, à bord, une assez bonne quantité de bois que nos gens avoient abattu.

Nos vaisseaux se trouvant parfaitement bien réparés et en état de tenir la mer, il fut résolu que le sur-lendemain nous mettrions à la voile. Nous employâmes nos deux derniers jours à serrer la nouvelle provision de fourrages que nous avions amassée ; nous fîmes rentrer à bord notre bétail, et nous appareillâmes le jour indiqué à neuf heures du matin.

Mais quelle fut notre surprise, lorsqu'arrivés à l'entrée de la baie nous nous vîmes repoussés par un vent impétueux qui s'engouffroit sous la voute de la montagne et nous en fermoit le passage. Nous travaillâmes huit jours à vaincre cet obstacle : il fut insurmontable ; il fallut faire de nécessité vertu, et retourner à notre première station qui nous avoit donné des moyens de subsistances que nous ne trouvions plus où nous étions.

Nous y revînmes, la consternation dans l'âme, il n'y avoit pas à délibérer sur le parti que nous avions à prendre dans une position aussi fâcheuse ; c'étoit de nous faire connoître des habitans, de les instruire de notre arrivée, et de leur envoyer une députation. Cet avis fut unanime.

On donna sur-le-champ, aux charpentiers, l'ordre de construire un petit bateau, qui fut commencé et

fini dans l'espace de cinq jours ; on le transporta dans une de nos charrettes jusqu'au bord de la rivière, et on l'y mit à flot.

Il étoit assez grand pour contenir huit à dix personnes ; on y embarqua une tente et des vivres pour trois jours. M. de Grisalva eut la générosité d'y entrer le premier : ayant l'honneur de nous commander, il devoit, disoit-il, nous donner à tous l'exemple du courage et du dévouement. Pedro, son domestique, voulut le suivre ; nous nous y jettâmes avec lui, M. de Torribio et moi. Plusieurs matelots s'offrirent de nous accompagner ; nous n'en primes que deux ; Pierre Mégan et François Sofalo, hommes sûrs et intrépides.

Nous partîmes à neuf heures du matin, au milieu des larmes de nos camarades qui sembloient ne nous laisser aller qu'à regret, et qui nous dirent adieu avec autant de douleur que si c'eût été pour toujours.

Le courant de la rivière étoit si rapide que nous fûmes bientôt emportés loin du rivage où nous vîmes encore, au bout d'un quart d'heure, nos camarades qui nous faisoient des signes et nous tendoient les bras, mais un moment après nous les perdîmes de vue.

Après avoir suivi, pendant trois heures, toutes les sinuosités de la rivière qui nous avoit menés tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest, nous nous trouvâmes, vers midi, au confluent d'une autre rivière qui se déchargeoit dans celle où nous étions et qui venoit de l'Ouest. Comme c'étoit de ce côté là que nous avions

vu les deux laboureurs, nous ne balançâmes point d'entrer dans cette nouvelle rivière.

Malgré la force de son courant, malgré sa profondeur qui étoit telle qu'à deux toises du rivage nous pouvions à peine atteindre le fond avec notre grand croc de dix-huit pieds, nous essayâmes de la remonter. M. de Torribio et moi, nous prîmes chacun une rame, Pedro agissoit avec le croc, et les deux matelots, qui étoient descendus sur le bord, tiroient le bateau à la corde.

Nous fîmes ainsi environ une demi-lieue, et nous arrivâmes dans un endroit où les deux berges de la rivière étoient, de chaque côté, couvertes de bois. Nos deux matelots n'ayant plus de place sur la rive pour tirer la corde, furent obligés de rentrer dans le bateau; nous l'attachâmes à un arbre et nous profitâmes de la circonstance, autant pour reprendre haleine que pour dîner, ce dont nous avons le plus grand besoin.

Notre repas fini, les deux matelots prirent les rames, nous, les crocs, et à force de bras nous vîmes encore à bout de dépasser le bois, ce qui nous rendit un chemin de hallage. Comme les matelots savoient manier le croc beaucoup mieux que nous, M. de Torribio et moi, nous jugeâmes plus à propos de descendre à terre. Pedro nous suivit, et nous nous mîmes tous les trois à tirer la corde. Ce second expédient nous réussit; nous fîmes encore de cette façon trois quarts de lieues en remontant.

Malgré qu'il fût encore très-grand jour, nous jugeâmes qu'il étoit tenu de chercher un lieu commode

où nous pussions passer la nuit. Nous apercevions de loin un petit bouquet de bois qui descendoit encore jusques sur le bord de la rivière, nous redoublons d'efforts pour l'atteindre et nous y arrivons, l'endroit nous paroît convenable; nous amarrons notre bateau à un arbre et nous descendons à terre dans l'intention de dresser, sur la lisière, la tente que nous avons apportée avec nous, lorsqu'un son de cornemuse vient frapper notre oreille.

M. de Torribio accourt le premier au bruit, et au tournant du bois qui ne se prolongeoit pas à plus de deux cens pas dans la plaine, il aperçoit dans une prairie un homme qui conduisoit une vingtaine de vaches.

M. de Torribio nous fait signe de venir vers lui, nous laissons là notre bateau avec tout ce qu'il y avoit dedans, et nous courons le rejoindre. Notre premier mouvement fut d'abord d'aller droit à la prairie, mais comme le troupeau venoit de notre côté, nous prenons à droite un sentier qui étoit le plus court chemin pour arriver au conducteur de vaches.

Le sentier nous mène à travers des plantations d'iguaines et de patates; nous marchons le long d'une jolie remise derrière laquelle nous apercevons d'un côté des terres nouvellement labourées, d'un autre côté, un champ où il y avoit de la luzerne; plus loin trois grandes meules avec une maison, couverte en bois et faite en planches comme un moulin à vent.

Le cœur nous battoit de joie; nous allons droit à la maison, nous en trouvons l'entrée ouverte, nous

traversons une cour immense entourée d'un mur de neuf à dix pieds assez bien bâti en terre et en pierres ; il y passoit un ruisseau qui faisoit marre dans le milieu et qui de là fuyoit dehors par une ouverture pratiquée dans le mur.

A gauche, vis-à-vis la marre, j'aperçois une porte : je frappe et j'entends une voix de femme qui dit en français : « Cet imbécille, qui frappe au lieu d'ouvrir ! Mademoiselle restez-là.

J'ouvre sur-le-champ, et nous entrons tous les six dans une grande salle où une femme d'environ quarante ans étoit assise au milieu de sept jolies filles dont la plus âgée avoit à peine dix-neuf ans.

A notre aspect, à la vue de nos habits d'uniforme, elle se lève épouvantée et jette un cri perçant qui est au même instant répété par ses sept filles.

Je cherche en vain à la rassurer ; j'ai beau lui dire que nous ne voulons lui faire aucun mal, que nous sommes des marins égarés qui venons lui demander l'hospitalité, elle étoit si interdite qu'elle ne répondoit pas.

M. de Grisalva avoit les cheveux tous blancs, et par son air vénérable il étoit bien plus capable que moi d'inspirer de la confiance. Il entendoit parfaitement bien le Français, mais quoiqu'il le parlât difficilement, il essaya aussi de calmer la frayeur de la dame, et s'annonça pour le capitaine commandant de trois vaisseaux Portugais, mouillés au Nord, dans une baie dont ils ne pouvoient plus sortir.

Comme il parloit encore, la porte s'ouvre ; j'aper-

çois une tête qui s'allonge, et j'entends une voix dont le son ne m'étoit point inconnu : Voisine, dit la voix, vous avez bien de la compagnie aujourd'hui. La dame aussi-tôt de se précipiter sur lui, ses filles de la suivre en criant, sauvez-nous. L'homme qui parloit entre, et à mon grand étonnement je reconnois le comte de ***, ancien capitaine de vaisseaux Français, dont j'avois été le secrétaire pendant toute la guerre d'Amérique.

Quoi, c'est vous ! s'écrie ce brave homme, en même-temps il me saute au cou et m'embrasse les larmes aux yeux ; il étoit vêtu d'une petite soubreveste de coutil rayé rouge et bleu, et d'un pantalon de toile grise.

Est-ce que vous venez de France ? mon ami ! ajouta-t-il avec émotion. Non Monsieur, lui répondis-je, mais je vous prie, faites rasseoir ces dames que nous avons effrayées. Elles se remirent à leur place et je commençai le récit de mes aventures. Je dis, au comte, comment j'étois parti de France en juin 1789, et ce que j'étois devenu depuis jusqu'au moment où nous étions allés nous embosser dans cette maudite baie qui nous retenoit en prison.

Quoi ! dit le comte, vous êtes là bas à la montagne trouée, vous n'y ferez pas naufrage ; quelque tems qu'il vienne on est là comme dans une boîte ; mais c'est un traquenart, je vous en avertis ; dans cette saison-ci une fois entré on y reste, et vous en avez pour six mois. Comment pour six mois, mécriai-je ! — Tant mieux mon ami, répliqua-t-il, cela fait que nous vous posséderons plus long-tems, on a toujours

du plaisir à se trouver avec ses compatriotes quand ils sont aimables.

Ce compliment à la Française ne fit pas rire mes compagnons de voyage, M. de Grisalva sur-tout en parut consterné, le comte s'en aperçut, il fit son possible pour le consoler. La dame, qui n'avoit plus peur, unit ses efforts à ceux du comte ; elle nous fit, ainsi qu'à M. de Grisalva, les protestations de service les plus obligeantes, et nous offrit l'hospitalité avec tant de grâces que notre brave commandant ne pouvoit pas trouver d'expression pour lui répondre, il balbutioit des remerciemens, moitié Français, moitié Portugais, et il étoit dans la plus grande confusion.

La dame heureusement reprit la parole et le tira d'embarras ; elle nous témoigna combien elle avoit été étonnée de nous voir ; elle nous avoua ingénument qu'elle nous avoit pris pour des officiers Français envoyés par le nouveau gouvernement de France pour la poursuivre jusques dans sa retraite, et notre apparition lui avoit causé une frayeur mortelle, mais qu'elle s'étoit pleinement rassurée depuis qu'elle avoit su que nous étions Portugais. Elle nous demanda ensuite comment nous avions fait pour découvrir qu'il y avoit des habitans dans l'île ; que l'intention de la colonie étant de se tenir cachée et de vivre jusqu'à nouvel ordre ignorée de tout le reste du monde ; elle avoit formé son établissement dans l'intérieur des terres, et s'étoit éloignée, à dessein, du rivage de la mer.

Je lui racontai alors l'histoire de notre voyage

la montagne, du côté de l'Ouest, où nous avons trouvé tant de cataractes et de torrens ; je lui parlai du hasard heureux qui nous avoit fait découvrir, avec nos lunettes, deux hommes labourant dans la plaine. J'entrai dans les détails de notre voyage sur la rivière et je n'oubliai ni la cornemuse, ni les vaches et leur conducteur, ni le petit sentier qui nous avoit conduits tout droit à la maison : Cela donna lieu à beaucoup de plaisanteries, à mille propos agréables de la part de la dame, dont l'esprit fin, délicat, orné, annonçoit qu'elle avoit reçu une excellente éducation. Son mari étant absent et ne pouvant nous faire lui-même les honneurs de l'hospitalité, elle s'en excusa avec autant de grâces que de bonté ; elle chargea le comte de nous amener bonne compagnie pour l'aider à célébrer notre bien-venue qu'elle disoit être une fête pour toute la colonie, et le comte sortit à l'instant pour mettre ses ordres à exécution.

Tant de politesses, tant de cérémonies nous obédoient, nous accabloient même. Nous aurions préféré à tout cela un bon lit et un morceau de pain ou de biscuit. Nos deux matelots juroient en portugais de toutes leurs forces. Ils demandoient à boire et à se coucher. Pedro dormoit sur sa chaise. La dame s'en débarrassa en leur faisant donner à souper. Ils allèrent ensuite s'installer tous les trois dans une grange de la maison. MM. de Grisalva, de Torribio et moi, nous mourions d'impatience d'en faire autant. Une grosse normande, que depuis j'appris être des environs de Caen, apporte trois tréteaux, traîne une

très-longue table de sapin que nous l'aidons à mettre dessus. Une belle nappe blanche de toile ouvrée est par elle étalée sur cette table. Des couverts, des assiettes d'argent, des serviettes, des couteaux, des caraffes de fin cristal, des bouteilles de verre, façon de Bordeaux, remplis de vin se trouvent en un clin d'œil rangées symétriquement à des distances raisonnables. Une flûte, deux violons et un tambourin se font entendre à la porte, et nous exécutent l'air connu : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*. Le comte entre accompagné de quatre hommes et de huit jeunes femmes ou demoiselles dans le négligé le plus séduisant. Deux autres dames se présentent après coup avec les quatre musiciens. On sert, et nous nous trouvons vingt-neuf à table.

Nous autres étrangers, nous ne pouvions revenir de notre étonnement. Sommes-nous transportés à Paris, madame, dis-je à la maîtresse de la maison. Cela se peut bien, mon ami, reprend le comte, madame est une enchanteresse.

On nous donna des pois verts, un ragoût de volaille cuite avec de la graine de *guingambo* ; un gros poisson blanc roti qui ressembloit à l'Alose, et qu'on avoit mis sur un plat de farce. Un pudding au riz, qu'on nous dit fait avec du jus de coco. On nous servit pour roti des pluviens, des râles, des beccassines, avec un gros oiseau que nous reconnûmes être un de ceux que nous avions appelés tout-laid. Vinrent au dessert, des sapotilles, des ananás, une espèce de prune à noyau triangulaire, des figues et diverses

sortes de confitures. Le vin étoit excellent. On nous avoit distribué dans des corbeilles de beau pain blanc de pur froment ; mais nos hôtes avoient des galettes de cassave qu'ils préféroient au pain.

Les propos furent gais, la joie franche, le souper délicieux. On parla de voyages, de chasse, de pêche, d'agriculture et de bestiaux. Je racontai l'histoire de mon naufrage, de ma prise par les sauvages qui avoient voulu me manger, et de ma délivrance miraculeuse. La mort de notre maître canonnier, qui fut massacré en notre présence, intéressa tout le monde. On me pressa tant de continuer le récit de nos aventures, que je ne crus devoir omettre aucun détail. Je parlai du rocher où nous avions trouvé l'inscription qui annonçoit le passage de M. de la Peyrouse en 1792, de l'île du malheur, où il avoit été massacré par les sauvages avec son équipage, et des détails qui nous avoient été donnés de son voyage par l'infortuné Le Paute. L'accident fâcheux arrivé à M. de Hurto, et sa fin déplorable excita les larmes de tous les convives. J'en revins, pour finir, à la cornemuse et aux vaches que nous avions trouvées dans la prairie. Je ramenai ainsi dans toute la compagnie la joie que le sérieux de mon récit en avoit un moment écartée.

On fit encore des plaisanteries sur la cornemuse et sur les vaches qui étoient, me dit la dame au nombre de dix-neuf. Elle n'en avoit pas la propriété toute seule ; et cette propriété ne servoit de rien à la colonie ; parce qu'elle n'avoit pas de taureau. Celui

qu'elle avoit amené étoit mort en route. Plusieurs des vaches pleines avoient tellement souffert dans la traversée qu'elles avoient avorté à bord. Celles qui s'étoient maintenues en santé n'avoient fait qu'un seul veau mâle qui s'étoit noyé dans un torrent. Nous ne savons pas, ajouta-t-elle, par quel moyen nous parviendrons à nous en procurer un autre.

Par moi, s'écria M. de Grisalva. Consolez-vous, madame, nous en avons un à bord : il est à votre service. Cette naïveté fit rire ; mais M. de Grisalva n'entendoit point malice. Il continua sur le même ton ; il vanta la vigueur de son taureau, et dit à la dame que l'animal étant de race espagnole, il feroit très-bien son affaire.

Cet ajouté fit rire encore davantage. On remercia M. de Grisalva : ses offres furent acceptées avec reconnaissance. La dame et toute la compagnie étoient ivres de joie. On boit à la ronde à notre santé ; on boit à celle de M. de Grisalva ; on boit à celle du taureau espagnol. Quand l'aurons-nous ? Quand viendra-t-il ? On auroit souhaité avoir des ailes pour l'aller voir sur-le-champ. Il fut résolu que le lendemain matin on assembleroit tous les habitans au son du tambourin ; qu'on enverroit une députation aux vaisseaux, et que la députation ramèneroit le taureau.

On avoit eu le projet de danser dans la cour. Plus de deux cens colous, hommes, femmes, garçons et filles s'y étoient rassemblés et nous attendoient ; mais il étoit dix heures du soir. On comprit que nous étions fatigués, et que nous avions besoin de nous coucher. Ce fut

alors à qui nous auroit. Il s'éleva entre tous les assistans un combat de générosité dont nous fûmes pénétrés jusqu'aux larmes. M. de Grisalva qui étoit extrêmement sensible n'eut pas la force de retenir les siennes ; il faillit se trouver mal. Je ne crois pas avoir passé dans ma vie un moment plus délicieux. En écrivant ces lignes, mon cœur en tressaille de plaisir, et j'en jouis encore par le seul souvenir.

Tout s'arrangea enfin à la satisfaction générale. La dame garda M. de Grisalva. Un des convives retint M. de Torribio, et le comte s'empara de moi. C'est mon vieil ami, dit-il, je ne me séparerai pas de lui.

Ce fut bien autre chose encore quand il s'agit de nous en aller. M. de Torribio et moi, nous ne marchions pas, on nous portoit. Braves étrangers, s'écrioit-on, vous ne vous en irez point, vous resterez avec nous. Oui, vous resterez, nous le voulons. Hommes, femmes, filles, tout le monde nous embrassoit, et nous arrivâmes chacun ainsi baisé au logis qui nous étoit destiné. Il ne me fut pas possible ce jour-là d'examiner celui du comte ; je ne vis rien, absolument rien que le bon lit qu'on m'avoit préparé, et dans lequel on me mit après m'avoir déshabillé malgré moi.

Je passai la nuit la plus douce, la plus tranquille ; je ne me souviens pas d'avoir jamais dormi aussi bien. Quand je me levai le lendemain le comte étoit déjà debout et prêt ; il m'emmena accompagné de ses deux filles. Elconore étoit le nom de l'aînée, la cadette s'appeloit Victoire. Je donnois le bras droit à Elconore,

Victoire tenoit le bras gauche de son père qui de son autre main serroit celle que j'avois libre. Nous marchons ainsi quatre de front, et nous arrivons sur une grande pelouse qui se trouvoit entre la maison du comte et celle de la dame chez laquelle nous étions d'abord descendus. C'étoit là le lieu d'assemblée de toute la colonie ; il y avoit au moins quatre-vingt personnes qui nous attendoient. On me reçoit comme un anant reçoit une maîtresse adorée ; je suis entouré en un instant ; les hommes me serrent entre leurs bras, les femmes m'embrassent aussi ; je sens sur ma joue les lèvres d'Éléonore ; la foule augmente ; M. de Torribio arrive d'un côté au milieu d'une compagnie nombreuse, et M. de Grisalva, de l'autre, avec la dame de la veille, accompagnés de plus de vingt-cinq personnes ; les femmes et les filles en jupes et corset de mousseline blanche ; les hommes en veste et pantalons de toile de coton rayée bleu et blanc, noués avec des cordons, à peu près comme des mariniers endimanchés ; chacun ayant la tête couverte d'un chapeau rond fait d'une sorte de joncs tissus et dont le bord se prolongeoit sur le devant dans la forme d'un bonnet de chasse : Vivent les étrangers, s'écrie-t-on de toutes parts simultanément, et à plusieurs reprises, aux vaisseaux la députation ! et on nomme, par acclamation, le comte avec deux autres personnages dont un avoit soupé la veille avec nous.

Douze hommes, chacun avec un fusil à deux coups, l'arme sous le bras, en chasseurs, se présentent pour nous escorter. Les trois députés, M. de Grisalva, M.

de

Torribio et moi, nous nous prenons bras dessus bras dessous, et nous marchons, du côté des vaisseaux, avec l'escorte, Pedro, et les deux matelots.

Nous passons à travers des terres cultivées, des bois, des prairies, des bosquets, nous trouvons partout la fertilité, l'abondance, l'ombre, le frais des gazons, des ruisseaux ; la nature tantôt sauvage et majestueuse, tantôt simple, riante, pleine d'élégance, qui étaloit tout ses trésors, qui prodiguoit toutes ses richesses aux heureux habitans de cette terre fortunée.

Après cinq quarts d'heure d'une marche qui nous avoit tenus dans une continuelle admiration, nous arrivons au bord d'un torrent de plus de cinq-cens pieds de large, guéable par-tout, mais au travers duquel de grosses pierres plates étoient placées de distance en distance en forme de pont : c'étoit l'ouvrage des colons. Nous passons ce premier torrent, nous en traversons de la même manière dix-huit autres presque aussi larges ; avec nombre de ruisseaux plus ou moins grands, dont tout le terrain étoit sillonné par petits intervalles. Nous voilà portés sur le rivage d'une rivière rapide et profonde que nous remontons en tournant, à droite, l'espace d'un quart de mille jusqu'à un endroit où nous la voyons sortir par-dessous des roches en bouillons effroyables.

Une épaisse couche de terre dont ces roches étoient couvertes les mettoit de niveau avec le sol des deux rives qui, dans cet endroit, avoient plus de trente pieds d'élévation. Nous parcourûmes ce pont naturel

dans toute sa largeur, et nous aperçûmes à droite dans le lointain, plusieurs gros courans d'eau qui descendoient de différens côtés et venoient se réunir en un seul et même lit pour former celui de la rivière à peu de distance du lieu où elle alloit se perdre sous terre.

Nous voulûmes être témoin de cette singulière opération de la nature. Nous allâmes, en conséquence, dans l'endroit même où la rivière passoit à travers les rochers, mais nous n'y aperçûmes ni chute, ni bouillonnement, et il nous parut que les eaux s'échappoient par infiltration.

Nous continuâmes notre route, et après avoir passé le pont nous nous trouvâmes dans une vaste plaine que nous ne tardâmes pas à reconnoître pour être celle qui s'étendoit devant la baie. M. de Torribio s'en aperçut le premier.

Les deux matelots s'en aperçurent aussi, et prirent les devans, avec Pedro, conformément aux instructions de M. de Grisalva. Ce brave homme étoit si curieux d'arriver que malgré son grand âge il nous donnoit à tous l'exemple du courage, et nous gourmandoit de ce que nous n'allions pas assez vite.

Nous avions déjà marché pendant trois heures, il étoit un peu plus de midi, on proposa une halte; nous mangeâmes quelques volailles froides que les gens de l'escorte avoient apportées; ils nous distribuèrent à chacun des galettes de cassave et une petite bouteille d'osier pleine d'un excellent vin de Bordeaux.

A une heure nous continuâmes notre route. A peine avions-nous fait quelques pas que nous entendîmes une salve d'artillerie; elle nous fit comprendre que nos deux matelots étoient à bord et qu'on savoit déjà aux vaisseaux que nous étions en marche.

Nous y arrivâmes une demi-heure après; nous trouvâmes tous les équipages rangés en haye sur le rivage, et M. de Fucal vint à notre rencontre avec l'état-major.

Tout le monde étoit descendu à terre, il n'étoit resté aux vaisseaux que les canonniers qui nous saluèrent de plusieurs bordées. Les matelots et les soldats de marine avoient dressé des tentes sous lesquelles nous conduisîmes nos hôtes et où nous trouvâmes les rafraîchissemens que M. de Fucal nous avoit fait préparer.

Ce jour fut pour tous les équipages un jour d'orgie, nous n'avions pas encore eu une aussi grande fête à célébrer; vin, eau-de-vie, liqueurs, rien ne fut épargné pour la rendre complete, nous ne dinâmes qu'à cinq heures, et nous mîmes, en avant, tout ce que nous avions de plus beau et de meilleur pour régaler nos hôtes; nous restâmes à table jusqu'à dix heures du soir que nous allâmes coucher à bord. Les matelots passèrent toute la nuit à boire et à s'enivrer.

Le lendemain à six heures du matin nous fîmes sur pied. Messieurs, dit le comte, la colonie ne m'a pas envoyé ici pour vous complimenter; parce qu'elle sait bien que les marins n'aiment pas les fadaïses,

mais elle m'a chargé expressément de vous enmener tous avec moi; vous n'avez rien à craindre ici pour vos vaisseaux, ils sont à l'abri de tout danger; vous ne pourrez sortir de cette baie avant six mois; qu'avez-vous besoin de rester sur vos bords à vous morfondre pendant qu'il y a là bas de bonnes gens qui vous désirent et qui vous attendent. Vous trouverez chez nous la véritable hospitalité, telle qu'on dit qu'elle étoit exercée dans les premiers âges du monde; nous ne sommes pas des patriarches, mais nous en avons les mœurs et la bonne-foi. Venez habiter, pendant quelque tems, nos humbles toits; venez y goûter, avec nous, la paix, la tranquillité, le bonheur; venez prendre votre part dans les trésors inépuisables que nous prodigue, en tout tems, le terroir le plus fertile qu'il y ait dans l'univers. Si vous aimez la chasse ou la pêche vous aurez de quoi vous satisfaire. Si l'oisiveté vous fait peur, nous vous procurerons autant de travail que vous en désirerez. Si enfin nos usages, nos mœurs, notre genre de vie et notre climat vous plaisent, nous vous offrirons un asile et des propriétés. Nous donnerons une femme et des terres à quiconque voudra rester avec nous. Allons mes amis, déjeunons d'abord, et partons ensuite; on nous attend pour midi, nous n'avons pas un moment à perdre.

* Messieurs, ajouta le comte, en nous montrant un homme de l'escorte, voilà un de vos compatriotes que je vous présente, si quelqu'un de vous n'entend

pas le Français, il vous expliquera dans votre langue naturelle les intentions de la colonie dont je ne suis que l'organe.

Ce discours prononcé avec noblesse et franchise fit sur nous la plus grande sensation et nous détermina. Nous rassemblâmes tout ce que nous avions de bétail, et nous lui fîmes prendre les devans sous la conduite des hommes d'escorte qui nous avoient accompagnés et auxquels nous adjoignîmes trente hommes des équipages. On attela les chevaux aux deux charrettes; on chargea l'une de fer et d'outils dont M. de Grisalva vouloit faire présent à la colonie; on mit sur l'autre une partie de nos bagages les plus essentiels, avec quelques volailles que nous avions à bord. On laissa provisoirement cinquante hommes aux vaisseaux qui furent chargés de mettre à terre le restant des objets que nous voulions encore emporter, et après déjeuner nous partîmes.

A onze heures nous avions dépassé tous les torrens, à midi moins un quart, nous rencontrâmes toute la colonie qui étoit venue au-devant de nous et qui nous reçut en triomphe. Plusieurs litières d'osier, à quatre places, peintes en rouge, dont les brancards étoient soutenus par des chevaux, attendoient M. de Grisalva et tous les officiers de l'état-major; Je montai dans une avec le comte, M. de Fucal et M. Gomez son lieutenant.

Nous descendîmes à l'hôtel-de-ville de la colonie; c'étoit une vaste maison de bois, faite comme une grange, et entourée d'un double rang de fenêtres pra-

tiquées à distances égales de six pieds en six pieds. L'ouverture de celles du bas commençoit à une toise environ au-dessus du sol, de sorte qu'étant dehors on ne pouvoit pas voir ce qui se passoit dans l'intérieur. Le rang supérieur se trouvoit à la hauteur de dix-huit pieds. Chaque fenêtre étoit garnie en dehors d'une espèce d'avent, en saillie, destiné à empêcher la pluie d'entrer. Une pièce de gros tricot à claires voyes, attachée en dedans à un rouleau en forme de stores, s'abaissoit ou se levait à volonté, et servoit à intercepter les rayons du soleil. Il n'y avoit d'ailleurs aucune autre fermeture.

L'intérieur du bâtiment étoit composé de deux grandes pièces séparées par une cloison de neuf à dix pieds. Nous entrâmes dans la première où nous fûmes reçus par une assemblée des principales femmes de la colonie, toutes vêtues de blanc avec un mouchoir, noué élégamment, autour de la tête, par une grosse rosette placée sur le devant. Elles nous reçurent avec autant d'aisance que de grâces.

Une grande femme de 22 à 24 ans, parfaitement belle, que j'ai appris depuis être la marquise de... nous fit, au nom de l'assemblée, un discours analogue à la circonstance, qu'elle prononça avec beaucoup de sentiment, et auquel M. de Fucal fit en inpromptu une réponse pleine d'esprit et de délicatesse.

Le comte nous introduisit ensuite dans la seconde pièce où nous trouvâmes M. de Grisalva, MM. de Torribio et de Sala, et nos autres officiers qui étoient arrivés avant nous. C'étoit une salle immense, dans

laquelle on avoit dressé deux tables de quarante couverts. La dame qui la première nous avoit donné l'hospitalité y faisoit les honneurs, et sembloit avoir été chargée de la direction du repas.

Les colons avoient travaillé la veille et tout le matin aux préparatifs. Ils avoient construit des hangars sous lesquels on faisoit la cuisine, et les avoient adossés à la partie extérieure du bâtiment qui regardoit le midi. Une porte pratiquée dans la salle où nous devions manger conduisoit à ces hangars, et devoit servir à introduire les différens services.

A deux heures, le comte et deux autres colons vinrent nous demander nos noms. Nous étions vingt-cinq officiers y compris M. de Grisalva. Cette opération faite, ils nous invitèrent à repasser dans la première pièce, et à choisir parmi les dames celle que chacun de nous desiroit avoir pour sa voisine.

M. de Grisalva jeta les yeux sur la baronne. (C'étoit la dame chez laquelle nous étions descendus en premier lieu.) M. de Torribio choisit Adélaïde, fille aînée de la baronne ; M. de Fucal, la marquise, et moi' Eléonore. Quand les choix furent tous faits, tant par nous que par les autres convives, nous rentrâmes dans la salle, où l'on avoit posé le premier service. Chacun prit la place qui lui étoit indiquée par une carte attachée à sa serviette, et fit asseoir sa voisine à côté de lui.

On avoit baissé les stores en dedans. Des hommes venoient de boucher en dehors toutes les fenêtres avec des toiles pour augmenter l'obscurité et faire valoir

les lumières d'une centaine de bougies placées tant autour de la salle que sur les tables dans de grands candélabres.

Celles-ci étoient garnies d'argenterie et couvertes de mets assaisonnés à la manière d'Europe. Au premier service succéda un second, puis un troisième. Le dessert étoit de la même magnificence que tout le reste. Vins, liqueurs, café rien ne manquoit.

On chanta des chansons françaises dont les paroles avoient tant de rapport à notre situation qu'elles sembloient avoir été faites exprès pour nous. Un petit orchestre composé de quatre violons, d'une basse, d'une flûte et d'un hautbois exécuta dans la pièce voisine des airs analogues. Il y eut ensuite bal et jeu qui durèrent fort avant dans la nuit.

Nous étions transportés dans un autre monde : ce fut en effet pour nous un spectacle bien étonnant que cet étalage de luxe et de magnificence dans une île où nous croyions ne rencontrer que des sauvages.

Pendant qu'on nous traitoit ainsi dans la salle d'audience, les autres colons régaloient de leur côté les matelots, les soldats de marine et tous les gens des équipages qui étoient venus avec nous. On n'entendoit que des chants, des danses et des cris de joie.

Quand vint le moment de nous séparer, chacun de nous fut conduit dans le logement qui lui étoit destiné. On nous assigna tous à venir déjeuner le lendemain dans le même lieu, et on nous fit accepter la proposition.

Je fus exact au rendez-vous : il n'étoit pas encore

neuf heures du matin lorsque j'entrai dans la salle avec le comte, chez lequel j'avois couché. L'assemblée ne fut complète qu'à dix heures. Elle étoit composée de douze principaux colons : il n'y avoit que nous deux étrangers et point de femmes. On nous offrit du thé de la Chine, qu'on nous servit dans de belles theyères du Japon. On nous apporta des compotes de fruits dans des jattes d'argent, et des melons excellens.

Après déjeuner M. de Grisalva pria l'assemblée de vouloir bien accepter, au nom des équipages, la voiture d'outils que nous avions amenée, et qui étoit destinée aux besoins de la colonie. Il y ajouta un bélier avec trois brebis pleines, et une belle truie également pleine. Il n'y avoit dans l'île ni cochons ni ni bêtes à laine. Cette circonstance donnoit à notre présent un relief d'autant plus considérable, mais il ne valoit pas encore les marques extraordinaires de reconnaissance que l'assemblée voulut bien nous témoigner. Elle délibéra en notre présence, nous vota des remerciemens en termes les plus flatteurs, ordonna que la nouvelle du bienfait seroit à l'instant même publiée à son de trompe dans toute la colonie; et qu'il seroit élevé, dans le lieu le plus apparent, un obélisque pour en perpétuer le souvenir.

Nous voulûmes réclamer contre des honneurs si considérables et si exagérés. Messieurs, dit alors un colon, la première vertu c'est de faire le bien; mais la seconde consiste à ne jamais oublier celui qu'on nous a fait. Vous venez de rendre à la colonie un service essentiel, en lui procurant deux races d'ami-

maux dont la propagation ne peut qu'augmenter nos ressources, notre aisance, notre prospérité. A moins que vous ne vouliez absolument que nous soyions des ingrats, par quel autre moyen pensez-vous que nous puissions nous acquitter si ce n'est en consacrant par un monument public la mémoire de votre généreuse action.

Le comte prit à son tour la parole et dit :

Nous sommes gentils-hommes Bretons, Poitevins et Angevins, presque tous officiers de la marine Française. Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il s'est fait en France une grande révolution; vous avez entendu parler des désordres effroyables qui en ont été la suite. Nous nous sommes retirés pour éviter l'orage, croyant qu'il ne seroit pas de longue durée; mais nous étions dans l'erreur; le mal en vieillissant n'a fait que s'accroître; pour n'avoir pas voulu en être les témoins nous en sommes devenus les victimes; on a incendié nos maisons, ravagé nos propriétés. O honte! des Français, sous prétexte de liberté ou d'égalité, ont porté la destruction par-tout, ils n'ont pas même épargné les chefs-d'œuvres des arts. En parlant humanité, ils ont égorgé une infinité de malheureux auxquels on avoit fait un crime du hasard de la naissance; et par un renversement d'idées, inoui jusqu'alors, c'est la philosophie qui a excité leur fureur, c'est elle qui a mis dans leurs mains le poignard homicide.

Il n'étoit plus possible de rester dans un pays où le crime passoit pour vertu, où l'assassinat étoit érigé

en patriotisme. Nous avons vendu nos biens, et nous nous sommes réfugiés en Angleterre; d'autres horreurs nous y attendoient. Nous y avons rencontré des milliers de forcenés, tout aussi lâches, tout aussi sanguinaires que les premiers, qui n'avoient quitté la France que pour y porter le fer et la flamme; pour conserver un vain nom et de misérables privilèges; ces malheureux ne craignoient point d'exciter contre leur patrie les forces combinées des rois de l'Europe, et d'offrir leurs bras parricides pour les aider à la déchirer.

Le gouvernement Anglais rioit de ces troubles, il les avoit fait naître; il cherchoit à les entretenir pour en mieux profiter; attisant par-tout le feu de la discorde, exaspérant les haines afin de préparer des vengeances; payant les différens partis pour les mettre aux prises et détruire ainsi la France par la France.

Un traité proposé entre les puissances les plus formidables, et auquel avoit présidé l'Angleterre, venoit d'être conclu à Pilnitz; il ne s'agissoit de rien moins que d'accabler la France ou de la conquérir. Ce que vous ne croirez jamais, ce que je n'aurois pas cru moi-même si je n'en avois été le témoin, les plats valets de la cour de Louis XVI, ces illustres chevaliers Français qui se disent grands seigneurs, et qui par leur orgueil autant que par leur corruption, sont devenus la cause première de tous nos maux; prêtoient les mains à cet exécrationnel projet d'envahissement! Ils formoient déjà leurs plans pour mettre en avant

la petite noblesse et recueillir, sans s'exposer, le prix de sa valeur.

Ils envoyoient des quenouilles à ceux qui refusoient de prendre les armes contre leur malheureuse patrie, et les abreuvoient d'humiliations. Pour ne pas être entraîné par ces torrens de crimes et de factions, il ne suffisoit pas de quitter l'Angleterre, il falloit aussi quitter l'Europe, c'est ce que nous avons fait. Nous nous sommes rassemblés d'abord au nombre de quatre-vingt, tous pères de famille, pour aviser au parti que nous avions à prendre dans une aussi effroyable calamité, et nous avons résolu de nous aller établir dans quelqu'une des îles de la Mer du Sud, bien persuadés d'y trouver des hommes beaucoup moins méchans que les Européens.

Nous avons acheté, à cet effet, trois gros vaisseaux et une flute. Nous nous sommes procuré des chevaux, des vaches, des outils, des ouvriers de tous états qui ont bien voulu consentir à nous suivre. Plusieurs Français qui n'avoient pas été de notre première assemblée nous ont demandé à faire partie de l'expédition. Nous sommes partis tous ensemble; nous avons emmené avec nous nos femmes, nos enfans, nos richesses, et notre entreprise a complètement réussi.

C'est le 18 janvier 1793, que nous sommes descendus sur cette terre. Nous en avons été les premiers habitans, et nous l'avons appelée l'île hospitalière. Elle a au Sud-Ouest un port excellent dans lequel nous sommes d'abord entrés; c'est là que nous avons

débarqué; c'est de là que nous sommes venus nous établir dans ce lieu commode et champêtre; il nous a offert un asile conforme à nos goûts; il remplit parfaitement nos intentions qui sont de n'être vus de personne et de vivre ignorés des peuples farouches de l'Europe.

Vous voyez, Messieurs, que nous avons mis le tems à profit. Réduits d'abord à coucher sur nos vaisseaux ou bien sous la tente, nous sommes venus à bout de nous construire des maisons; elles ne sont que de bois, mais qu'importe, nous y sommes à l'abri de la pluie et des injures de l'air. Nous y avons trouvé le plus grand des biens, le bonheur.

Il n'existe pas ici un seul ménage qui n'ait son toit, son domicile particulier. Chacun de nous a mis la main à l'œuvre. On travailloit avec cœur et comme pour soi. Pendant que les hommes étoient à l'ouvrage, les femmes apprêtoient les alimens. Il n'y avoit pas un moment de perdu; tout se trouva achevé en moins de six mois. Nous avons eu assez de loisir encore pour défricher des terres et semer les graines que nous avions apportées d'Europe.

La terre où nous sommes est plus que suffisante pour subvenir à tous nos besoins. Quand bien même notre colonie s'accroîtroit de moitié tous les ans, elle trouveroit encore pendant un siècle au moins de quoi subsister sans beaucoup de travail. Notre île a 45 lieues de long sur 28 de large; le terroir y est presque par-tout fertile, couvert d'arbres fruitiers, et de plantes utiles; leur végétation continuelle nous assure

en tout tems, et dans toutes les saisons, une subsistance aisée, abondante, salubre; s'il nous falloit comme en Europe mettre le terrain en culture, vous voyez qu'il ne nous manqueroit pas de long-tems.

Les productions qu'on rencontre ordinairement sur toutes les îles de la Mer du Sud croissent ici avec profusion et l'on y trouve même la majeure partie de celles que possède la Chine; si jamais cette ressource venoit à nous manquer, n'avons-nous pas la mer qui de toutes parts nous environne? Elle nous fournit une quantité innombrable de poissons délicieux, cette quantité en est tellement inépuisable que nous en trouverions assez pour approvisionner toute l'Asie; nos rivières sont pour nous des viviers toujours ouverts et toujours pleins.

Les petites îles qui règnent autour de nous nourrissent une infinité de grosses tortues dont le poids ordinaire est de cent cinquante à deux cens livres. Le gibier y est aussi nombreux qu'ici; un homme seul avec le piège le plus grossier peut en prendre, en un seul jour, beaucoup plus qu'il ne lui en faut pour vivre une semaine.

Si un jour notre population devient considérable, nous enverrons des colonies sur ces petites îles, les pères y établiront leurs enfans, nous y élèverons des forts pour nous protéger contre les insultes des peuples ravisseurs; où nous y formerons des manufactures pour nous mettre en état de n'avoir besoin de personne; mais il nous faut des étoffes pour nous couvrir. Celles que nous avons apportées d'Europe ne suffisent

pas pour nos besoins, nous avons été obligés d'envoyer deux de nos vaisseaux pour en acheter. Le premier qui devoit aller à Canton en est revenu. Le second, qui étoit parti pour Batavia, nous a donné beaucoup d'inquiétude; mais il est arrivé depuis huit jour; le baron de... est allé au port, et nous l'attendons ce soir; puisse-t-il nous annoncer de bonnes nouvelles et une bonne cargaison.

Ce discours du comte nous jetta dans une profonde rêverie. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer le courage de ces Français vertueux qui avoient passé tant de mers pour s'épargner un crime; c'est sans doute le plus beau triomphe que la philosophie puisse jamais obtenir sur des hommes.

Nous allions nous retirer, lorsqu'un grand bruit se fait entendre à la porte: c'étoit le baron qui venoit d'arriver. Messieurs, dit-il en entrant, je viens d'apprendre que vous aviez fait en mon absence d'excellentes acquisitions, et moi je vous annonce de nouvelles recrues pour la colonie. Le navire que vous aviez envoyé à Batavia charger des marchandises, a relaché au Cap, suivant vos instructions. Vous sâvez qu'en partant d'Angleterre plusieurs Français avoient promis de nous rejoindre dans un an si les affaires de France ne prenoient pas une tournure plus favorable, et que le rendez-vous étoit au Cap. Eh bien, ils ont tenu parole; ils nous y attendoient depuis deux mois sur un navire hollandais qu'ils ont acheté, et qui est avec le nôtre mouillé dans le port. On dit que leur nombre passe deux cens. Ils nous

demandent des chevaux et des voitures pour transporter leurs bagages, et dans quinze jours ils seront ici. Nous n'aurons pas de quoi les loger si nous ne leur construisons quelques habitations pour les recevoir provisoirement. Ainsi, messieurs, il faut dès aujourd'hui nous mettre à l'ouvrage.

Nous nous levâmes simultanément pour offrir nos services. On les accepta. Tous les hommes de la colonie furent convoqués pour l'heure de midi. M. de Grisolva rassembla pour la même heure les gens des équipages qui étoient présents. On donna les ordres nécessaires; on distribua les outils convenables; on dina à la hâte, et après dîner nous partîmes au nombre d'environ quatre cens hommes, pour un endroit appelé par les Colons la forêt haute, distant de près d'une demi-lieue des habitations. Nous y arrivâmes à deux heures un quart. Nous y trouvâmes environ 1500 pieds d'arbres abattus que les charpentiers dressèrent sur des échafauds pour les scier de long.

Ce premier jour fut employé en préparatifs. Nos meilleurs ouvriers étoient allés aux vaisseaux chercher le reste de nos équipages; mais ils furent de retour le même soir, et le lendemain nous eûmes nos deux voitures avec cent hommes de renfort. Nous partîmes à trois heures du matin, et nous fîmes ce jour-là tant d'ouvrage que chacune de nos charrettes avoit amené aux habitations quatre grands voyages de planches.

On travailla tous les jours suivans avec la même ardeur.

ardeur. A la fin de la première semaine nous avions déjà construit douze maisons auxquelles il ne manquoit plus que la couverture, et qui étoient chacune capables de contenir au besoin deux ménages. Elles avoient trente pieds de long sur vingt de large.

On fit plus de besogne encore pendant la seconde semaine: on acheva de couvrir les douze premières maisons: on en éleva et couvrit dix-sept autres dont on ne jugea pas à propos de faire les dedans afin de perdre le moins de tems possible. D'après le plan convenu chaque maison étoit séparée de cent toises l'une de l'autre afin de donner à l'air une plus libre circulation, et de ménager, à chaque famille, la place nécessaire pour former autour de son habitation une basse-cour avec un jardin.

Le 19 août, à dix heures du matin, on vint annoncer que les équipages du vaisseau Hollandais arriveroient le lendemain. Comme nous craignons de n'avoir pas encore assez de place pour loger tout le monde, nous proposâmes, à la colonie, la construction de deux hangars de cent pieds de long qui seroient placés aux deux extrémités des habitations, et qui serviroient à loger provisoirement les hommes. Ces deux hangars pouvoient être achevés dans le même jour, le plus difficile étoit la couverture. On y travailla sans relâche pendant la journée: le lendemain à midi tout fut fini.

A deux heures nous entendîmes un tambour et une musique militaire; tous les colons se rassemblèrent sur la grande place pour aller au-devant, mais ils n'en

eurent pas le tems ; car presque aussitôt nous vîmes arriver beaucoup de femmes dans huit charrettes dont cinq appartenoient à la colonie. Ces charrettes étoient entourées et suivies de quelques autres femmes et d'une soixantaine d'hommes qui marchaient à pied. On les conduisit à la salle d'audience où j'entrai avec eux, accompagné du comte et d'Eléonore que la curiosité avoit également attirée.

Il y avoit cent vingt-cinq femmes ou filles et soixante-seize hommes. Le plus âgé de tous ces individus n'avoit pas cinquante ans ; une bonne moitié n'étoit que des enfans. On les fit entrer les uns après les autres ; on demanda à chacun, son nom de baptême et de famille, quel étoit l'objet de son voyage et son intention. C'étoit le baron qui faisoit toutes ces questions. Un autre colon tenoit un grand livre bleu et inscrivoit les noms à mesure ; il faisoit ensuite signer les réponses qui signifioient toutes à peu près la même chose, et par lesquelles on demandoit à être inscrit sur la liste des citoyens de la colonie, à la charge d'en observer les loix. Les pères signoient les réponses pour leurs fils et les mères pour leurs filles, quand ceux-ci n'avoient pas dix-huit ans ou n'étoient point mariés.

Je reconnus, parmi les nouveaux débarqués, un charron du faubourg S. Antoine. et un serrurier de Paris qui avoit travaillé pour moi quand je demourois rue Neuve des Petits-champs ; mais les colons y trouvèrent plusieurs amis et connoissances, entr'autres, un colonel, un capitaine d'infanterie, un membre de

parlement ; un ancien juge de baillage en Bretagne, un médecin, et notamment la veuve d'un officier de marine auquel on avoit fait couper la tête. Elle étoit âgée de vingt-et-un ans, et elle allaitoit un jeune enfant dont elle étoit enceinte lorsqu'elle perdit son mari.

Cette belle veuve paroissoit inconsolable ; l'air de douleur qui étoit répandu sur sa figure la rendoit intéressante ; on voyoit qu'il y avoit dans sa démarche bien plus de désespoir que de philosophie. Quand on lui demanda comment elle avoit pu se déterminer à faire un voyage de si long cours, elle tira de sa poche une liasse de journaux français qu'elle jetta sur la table et dit en pleurant, Messieurs vous l'allez voir lisez.

Nous nous jettâmes avidement sur ces papiers qui avoient pour nous le mérite de la nouveauté, mais nous n'y vîmes que des horreurs. La France étoit convertie d'échafauds. Un scélérat y régnoit en maître et y exerçoit les plus exécrables proscriptions. O mon ami ! me dit le comte, ces pages de sang me font frémir. Emigrer pour être forcé de prendre les armes contre sa patrie ; rester pour être assassiné ; quelle alternative que celle du crime ou de la mort ! comment pourrois-je me repentir d'avoir fui ces barbares.

Eléonore qui avoit pris quelques unes de ces feuilles ne put en achever la lecture ; son cœur étoit gonflé de soupirs ; elle ne pleuroit pas, mais elle étoit dans un accablement stupide : c'est l'effet que produisent les grandes douleurs sur les âmes qui sentent vive-

ment. Le comte lui-même sembloit pétrifié, et ce jour qui devoit être pour la colonie un jour de réjouissance fut changé en un jour de deuil et de consternation.

On avoit dressé, sur la place publique, un grand nombre de tables; des mets agréables avoient été préparés par toutes les femmes de la colonie; on avoit retardé le dîner de deux heures, et cependant quoique tout le monde eût faim, on mangea peu. Les danses qui devoient s'exécuter le soir n'eurent pas lieu: chacun se retira chez soi la tristesse dans l'âme.

Les nouveaux venus furent installés dans les logements qui leur étoient destinés. On donna aux femmes des lits tant bons que mauvais; les hommes en attendant mieux se retirèrent sous les hangars où ils couchèrent, les uns sur des hamacs et les autres sur du foin.

Mais la nuit calma les mauvaises impressions de la veille: pour les dissiper tout-à-fait on se donna le lendemain, 27 août, beaucoup d'occupation; on continua la construction des maisons; on projeta l'élevation d'un grand magasin pour serrer les approvisionnemens de la colonie; et on choisit, à cet effet, un emplacement sur le bord de la rivière.

Le port dans lequel mouilloient les vaisseaux de la colonie n'étoit éloigné que de six à sept lieues. On y envoya le comte pour presser le débarquement de la cargaison des deux navires qui venoient d'arriver; il me proposa de l'accompagner, et pour me déterminer il me dit qu'Eléonore seroit du voyage.

Nous partîmes le 22 à huit heures du matin, dans

une espèce de cariole assez mal suspendue, et nous arrivâmes au port sur les deux heures après midi, nous descendîmes chez un Monsieur Ducray qui étoit le facteur de la colonie: il vint nous recevoir à la porte et nous invita à prendre notre part d'un excellent dîner qu'on alloit lui servir.

Sa maison, la première que les colons eussent bâtie en arrivant, étoit grande, vaste, spacieuse, et avoit reçu, à diverses époques, plusieurs accroissemens. C'étoit l'hotellerie de la colonie, on y tenoit des lits toujours prêts pour les colons voyageurs. J'y trouvai en arrivant une cinquantaine de personnes dont la plus grande partie se mit à table avec nous.

Après dîner je visitai la maison ainsi qu'un petit bâtiment à côté qui servoit de corderie. J'allai voir le dortoir où il y avoit cinquante-deux lits à demeure, enfermés tous par de petites cloisons de bois; il y régnoit beaucoup de propreté. Madame Ducray avoit la direction de ce lieu, elle étoit aidée dans ses fonctions par ses deux filles dont l'aînée avoit pour mari un matelot Suédois, de la plus grande taille; la cadette n'étoit pas encore pourvue.

Après le dîner nous laissâmes Eléonore entre les mains de Madame Ducray, et nous fûmes conduits sur le port par son mari et son gendre qui étoient à la tête des ouvriers: quarante matelots travailloient à débarquer la cargaison des deux navires; et déposoient à mesure les marchandises dans de longs bateaux couverts qui servoient de magasin. Il y en avoit déjà deux de chargés; on attendoit pour le lendemain des

chevaux avec lesquels on devoit leur faire remonter la rivière dont l'embouchure étoit dans le port même.

Je vis là toute la marine de la colonie. Elle consistoit en quatre bâtimens : le vaisseau Hollandais qui avoit amené les nouveaux venus formoit le cinquième. C'étoit un navire de douze cens tonneaux, les autres étoient plus petits. Celui armé en flûte formoit la seule force maritime de la colonie ; il me parut en très-bon état.

Le port est capable de contenir plus de cinq cens vaisseaux. Il est formé par un bras de mer de deux ou trois mille de large qui s'avance de plus de dix-huit lieues dans les terres. Ce beau canal est terminé par l'embouchure de la rivière. Les vaisseaux y sont mouillés en tout tems sur 15 à 20 brasses d'eau.

L'habitation de M. Ducray ne fut pas la seule que je trouvai dans ce canton. J'en comptai huit autres moins considérables, rangées de distance en distance sur les bords du canal, et qu'on me dit appartenir aux gens du port. Nous entrâmes dans une où étoit une femme, de vingt-cinq ans, qui faisoit cuire un morceau de raze dans un pot de terre. Elle nous offrit des galettes de cassave et des sardines que nous n'acceptâmes point faute d'appétit. Cette femme étoit enceinte ; elle avoit un jeune enfant mâle, de 15 à 18 mois, couché dans un petit hamac.

Le soir nous rentrâmes à l'hôtellerie où nous fîmes la partie de Madame Ducray. Nous jouâmes d'abord un reversi, mais ensuite la compagnie s'étant beaucoup accrue nous fûmes obligés de quitter les cartes.

Madame Ducray proposa d'abord un Colin-Maillard qui nous occupa pendant une heure. On en vint ensuite à d'autres jeux où l'on donnoit des gages ; mais un jeune homme de l'équipage du vaisseau Hollandais entra avec un violon, et l'on quitta tout pour la danse.

Eléonore qui avoit reçu en France une brillante éducation étoit la plus habile à ce genre d'exercice. Elle exécuta une Allemande avec son père, et elle attira l'admiration de tout le monde. Je n'avois pas encore remarqué aussi bien que dans cette occasion la taille avantageuse et toutes les grâces de cette fille charmante. Elle vint s'asseoir à côté de moi ; je sentis cette fois mon cœur palpiter. Les mouvemens de la danse, en animant son teint, en le colorant plus qu'à l'ordinaire, avoit communiqué un éclat céleste aux roses de son visage ; il régnoit sur toute sa personne un air de décence qui la rendoit plus séduisante encore. Tout le monde savoit qu'elle étoit belle ; tout le monde le voyoit, elle seule ne s'en doutoit pas.

Je m'approchai du comte et je lui dis : vous avez une fille adorable, il faudroit être sourd et aveugle pour ne la point aimer. Mon ami, reprit-il, l'amour vous fait-il peur, et pour l'empêcher d'entrer seriez-vous homme à vous crever les yeux ou à vous boucher les oreilles ; arrangez-vous comme il vous plaira, mais si vous voulez être des nôtres, il faudra vous résoudre à faire un choix. Il ne me donna pas le tems de répliquer ; il me quitta.

Ces paroles du comte me jetèrent dans une rêverie

profonde. Vouloit-il par là me proposer sa fille et me donner occasion de la lui demander, je ne savois que penser et j'aurois été fort embarrassé de lui répondre. Pour m'achever Madame Ducray vint à son tour m'entreprendre : Quel pauvre cavalier vous êtes, me dit-elle, comment ! vous nous amenez une jolie demoiselle et vous ne la priez seulement pas une seule fois à danser ! Oh ! Monsieur, vous nous trompez, vous parlez le Français, mais vous ne l'êtes pas.

Ce sarcasme de la fine Madame Ducray me perça jusqu'au fond de l'âme ; je balbutiai quelques mots d'excuse et je me levai sur-le-champ pour aller prier Eléonore qui accepta en rougissant. Nous finies ensemble notre partie dans une contre-danse dont je ne savois pas les figures ; l'on me fit ensuite danser avec elle un menuet, je m'en tirai mieux, mais pas, à beaucoup près, aussi bien qu'elle.

La soirée passa comme l'ombre. Le souper vint, on affecta de me placer à côté d'Eléonore, et je commençai à comprendre que Messieurs les colons vouloient intéresser mon cœur à demeurer pour toujours avec eux.

Nous étions trente-six à table y compris M. Ducray et sa famille ; il y avoit vingt-cinq personnes de l'équipage du vaisseau Hollandais qui étoient restées pour veiller au chargement des bagages dans les bateaux, et parmi ces vingt-cinq personnes on comptoit huit femmes. Ces dames qui étoient jeunes et fort aimables rendirent le souper si agréable, par leur propos joyeux et par leurs chants, que nous eûmes toutes les peines

du monde à quitter la table pour nous aller coucher. Il étoit deux heures du matin quand nous nous séparâmes.

Le lendemain 23, les chevaux qui devoient remonter les bateaux par la rivière, arrivèrent à midi avec le nommé Choquet, maréchal de la colonie. Il nous dit qu'on travailloit à force au magasin et qu'il seroit achevé sous peu de jours, mais qu'on avoit besoin de coignées pour abattre des arbres et qu'il falloit en mettre sur les bateaux.

Il nous annonça encore un autre attelage dans huit jours ; il nous avertit, en outre, que le conseil de la colonie ayant arrêté un dénombrement général pour le 15 septembre, il falloit s'arranger de manière à ce que tout le travail du déchargement fût fini à cette époque. Une lettre du conseil qu'il remit à M. Ducray portoit la même chose, et sur-le-champ M. Ducray en communiqua l'ordre à tous ses ouvriers.

Choquet partit le 24, de bonne heure, avec les deux bateaux et quatre matelots qu'on lui donna. Nous attendîmes nous-mêmes pour en faire autant, l'arrivée du second attelage. Tout se trouva prêt suivant l'ordre du conseil. Nos huit dames avec le reste de l'équipage du vaisseau Hollandais s'embarquèrent sur la rivière. Le comte, Eléonore et moi, nous prîmes notre route par terre dans la même cariole qui nous avoit amenés, et nous fîmes de retour, aux habitations le premier septembre après midi.

Pendant notre absence, qui n'avoit duré que dix jours, on avoit achevé le magasin. Il portoit deux cens

pieds de long sur douze d'élevation, non compris la couverture; on nous assura qu'il auroit été fini deux jours plutôt si l'on n'eût pas manqué de planches. Je ne pouvois concevoir qu'un ouvrage de cette importance eût pu se faire en si peu de tems; en France il auroit coûté six semaines. Les colons n'avoient cependant que vingt-deux charpentiers, encore falloit-il y comprendre ceux de nos vaisseaux; mais on leur avoit apporté le bois; on avoit transporté les pièces de charpente sur l'emplacement du bâtiment; à mesure qu'elles avoient été dressées; d'autres hommes les avoient couvertes de planches: il n'y avoit pas eu un moment de perdu. Cet exemple étonnant de célérité fut consacré par une inscription qu'on mit sur la porte du magasin même, en lettres jaunes vernissées, qui portoient ces mots: *Au bon emploi du tems, Dix jours ont suffi pour commencer et finir cet ouvrage.*

La construction des maisons n'avoit pas été à beaucoup près avec autant d'activité, parce que les bucherons et les scieurs de long n'avoient pu fournir assez de bois et de planches, quoiqu'ils fussent au moins deux cens. Le reste de l'équipage du vaisseau hollandais étant arrivé, on fut obligé de le loger provisoirement dans le magasin.

Au milieu de tous ces embarras le conseil de la colonie ne perdoit pas une seule occasion de la rendre heureuse et florissante. Il fit assembler les nouveaux colons pour leur donner lecture des lois provisoires, et leur faire prêter un serment qu'il appelloit le

serment public, parce qu'il devoit être fait en présence de toute la colonie sur la grande place. On convoqua d'abord les hommes, ensuite les femmes. La cérémonie s'en fit le 3 septembre, avec une décence religieuse qui nous en imposa.

Une de ces lois portoit que toutes les propriétés seroient communes pendant les quinze premières années, et régloit la part et portion que chacun devoit avoir dans la propriété générale jusqu'à l'expiration de ces quinze années.

Une maison devoit provisoirement appartenir à la famille qui l'habitoit; mais s'il y avoit quelques réparations à y faire, c'étoit la colonie toute entière qui en étoit tenue.

S'il arrivoit un nouveau venu, ou s'il se trouvoit un nouveau ménage à établir, la colonie étoit également tenue de lui fournir une habitation.

Chacun devoit apporter à la masse commune le tribut de son industrie. Les produits de la chasse, de la pêche, la récolte des champs et des fruits étoient partagés ou séquestrés, pour servir aux besoins des colons, et leur être distribués à certaines époques.

Il étoit dit, par une autre loi, que le célibat étant un état aussi contraire au vœu de la nature qu'à la conservation des bonnes mœurs, tout homme âgé de 23 ans, toute fille âgée de 17 ans étoient tenus de s'unir par mariage, dans le mois qui suivroit, l'âge fixé par cette loi, à peine d'être chassé de la colonie. Il n'y avoit d'exception qu'en faveur des veufs âgés

de 50 ans, ou des veuves qui auroient passé le tems de la fécondité.

Une loi si favorable à la population étoit nécessaire dans un commencement d'établissement ; mais les colons y avoient ajouté une disposition particulière d'une singularité remarquable. Si, dans le cours de la première année du mariage, la femme ne donnoit aucune preuve de fécondité, les époux avoient le droit de se séparer. Mais s'ils consentoient à rester encore ensemble, à défaut de survenance d'enfant pendant le cours de l'année d'ensuite, leur mariage étoit suspendu par la seule force de la loi. La cohabitation ne leur étoit plus permise. La femme devoit se retirer dans une maison particulière, et y demeurer six mois. Si, au bout de ce tems, il y avoit preuve de grossesse, la suspension du mariage étoit levée, et la femme rendue à son mari. Dans le cas contraire, le mariage étoit déclaré nul, et chacun des époux tenu d'en contracter un autre dans le mois de cette séparation légale.

Si, dans le courant de la première année, ou avant le terme fatal prescrit pour la séparation légale, il y avoit survenance d'enfans, ou une marque quelconque et non équivoque de fécondité de la part de la femme, le mariage devenoit définitif, mais il n'étoit pas pour cela indissoluble.

Les deux époux, ou l'un d'eux pouvoit demander le divorce, tant qu'il n'y avoit de leur union que deux enfans vivans. S'il y en avoit trois le divorce n'étoit plus permis. Mais une femme qui auroit donné

le jour à cinq enfans ne pouvoit plus quitter son mari ni en être quittée, quand bien même tous les enfans seroient morts ; à moins que ce ne fût d'un consentement réciproque, et même dans ce cas le divorce ne pouvoit être accordé que lorsque le mari n'étoit plus d'âge à épouser une autre femme : cet âge étoit fixé à 50 ans.

Je demandai quel avoit été le motif de cette disposition de la loi qui ôtoit au mari la faculté de quitter sa femme quand elle lui avoit donné cinq enfans. On me répondit qu'une mère de famille qui auroit eu cinq enfans, ayant rempli sa tâche envers la nature et la colonie, dans ce cas le divorce ne pouvoit être considéré de la part du mari que comme un caprice injurieux ou une ingratitude.

Je demandai encore pourquoi, quand il y auroit trois enfans vivans le divorce ne seroit plus permis ? On me dit qu'il n'avoit pas été introduit pour faire du mariage un jeu de libertinage, mais qu'on l'avoit employé comme un moyen nécessaire pour augmenter le plus possible le nombre des habitans de la colonie. Qu'une femme qui avoit trois enfans vivans étoit censée avoir à cet égard payé sa dette de citoyenne. Que la crainte de perdre un de ces trois enfans, et de se voir par-là exposé au divorce, entretiendroit chacun des époux dans le désir d'en avoir davantage, et qu'on parviendroit ainsi à faire tourner l'intérêt particulier au profit de l'intérêt général.

Je hasardai une dernière question sur la disposition qui admettoit le divorce quand il n'y avoit que deux

enfants. On m'observa que le divorce des pères et mères étant dans l'état social un malheur pour les enfans, on avoit pensé, qu'un père et une mère devoient emporter la balance sur deux enfans, mais que trois l'emportoient sur le père et la mère; car, disoit-on, en supposant que le divorce fût nécessaire au bonheur des père et mère, tous les individus étant égaux aux yeux de la loi, il seroit ridicule de vouloir que deux personnes fussent heureuses au préjudice de trois. C'étoit résoudre la question par une opération arithmétique qui me ferma la bouche.

Toutes ces loix au surplus n'étoient que provisoires; elles étoient nécessitées par les circonstances impérieuses d'un premier établissement. Chacun étant obligé au mariage, et réduit, faute de nombre suffisant, à ne pouvoir choisir un époux à sa convenance il falloit bien que ces alliances forcées trouvassent un correctif dans la faculté du divorce.

La population étoit encore favorisée par d'autres moyens non moins puissans. Un père qui n'auroit eu que trois enfans ne pouvoit aspirer aux emplois publics de la colonie. Il falloit en avoir quatre vivans pour être admis au conseil. Trois enfans vivans donnoient la simple qualité d'électeur, mais on n'avoit pas même voix délibérative quand on n'en avoit que deux. Ainsi les enfans devenoient une véritable richesse et un moyen d'ambition ou de prérogatives. C'étoit la noblesse de la nature.

Cette dernière loi ne devoit être mise en vigueur qu'au bout de cinq ans. Le comte qui n'étoit père

que de deux enfans, et quelques autres principaux colons, en étoient seuls exceptés en qualité de fondateurs.

Les enfans appartenoient à la colonie; elle étoit chargée de leur entretien et de leur éducation; ils ne pouvoient rester chez leurs père et mère que jusqu'à l'âge de cinq ans; le gouvernement s'en emparoit ensuite et les plaçoit aux écoles publiques où ils devoient être nourris et instruits; savoir: les filles jusqu'à l'âge de douze ans, et les garçons jusqu'à seize. La loi portoit même qu'ils y seroient logés; mais cet article n'avoit pas encore eu d'exécution faute d'emplacement convenable; et les jeunes élèves alloient en attendant coucher tous les soirs chez leurs parens.

Il y avoit deux petits bâtimens adossés l'un à l'autre qui servoient provisoirement d'écoles: celle des filles étoit tenue par une Madame Legras qui avoit été, en Angleterre; ce qu'on appelle dame de compagnie dans les grandes maisons. Elle étoit fort bien élevée; elle savoit parfaitement l'Anglais et l'Italien; née Française, elle connoissoit sa langue par principes. Elle avoit trente-six ans et étoit devenue la femme d'un Monsieur Euler qui tenoit l'école des garçons.

Il me parut qu'elle étoit fort disposée à donner des citoyens à la colonie, et qu'elle avoit bonne envie d'acquiescer à son mari le droit d'être élu membre du conseil, car elle avoit déjà eu un enfant, et elle étoit enceinte du second.

M. Euler étoit plein de feu et de vivacité, il avoit la tête exaltée, il n'aimoit que les choses extraor-

dinaires, et il étoit là dans son centre, aussi n'auroit-il pas changé son sort pour l'empire du monde. Il enseignoit le Latin et le Français, donnoit des leçons d'écriture, de calculs et d'algèbre; savoit assez de mathématiques pour en montrer à ses élèves les premiers élémens.

Il étoit aidé dans ses fonctions par un jeune homme de vingt-un à vingt-deux ans, qui s'appelloit Boiron, et qui avoit épousé, trois mois auparavant notre arrivée, la fille d'un nommé Gueroux, l'un des charrons du lieu. C'étoit sans contredit une des plus belles personnes de la colonie.

M. Boiron apprenoit à lire aux garçons, Madame Boiron, qui avoit le même emploi dans la classe des filles, s'étoit mise dans le cas de n'être pas répudiée par son mari, pour cause de stérilité, car elle étoit grosse.

Le jour où j'allai rendre visite à M. Euder, j'étois accompagné de MM. de Fucal et Gomez. Il nous retint tous les trois à dîner : cela nous donna occasion de le connoître et de l'apprécier. Nous parlâmes politique et morale : il s'en tira en philosophe instruit et homme plein de mœurs et de probité ; il nous parut un peu sévère, un peu exagéré dans ses opinions, mais du reste parfaitement bien placé où il étoit.

Il avoit d'excellens principes sur l'éducation : il nous dit à ce sujet des choses neuves ; c'étoit d'ailleurs son caractère de ne pas opérer comme tout le monde. Sa manière quoique nouvelle et particulière n'en étoit pas

pas moins bonne, excellente même ; mais il avoit de la vanité, et il croyoit que ce qu'il faisoit étoit le *nec plus ultra*. Ce fut lui qui nous dit la manière dont on devoit élever les enfans de la colonie. Il entroit dans son plan de faire apprendre un métier à chacun de ses élèves, et ce plan avoit été approuvé par le conseil.

Nous avons ici plus besoin d'ouvriers que de savans, disoit avec raison M. Euder, avec un métier on vit par-tout : l'industrie est une fortune qui s'emporte.

C'étoit une grande vérité dont nous avons continuellement la preuve sous les yeux. On ne manquoit pas de colons qui parlassent leur langue correctement, ou qui eussent reçu, ce qu'on appelle en Europe, une bonne éducation ; mais tous ces gens-là dont le nombre étoit grand ne valoient pas le tailleur qui leur faisoit des habits, le charpentier qui façonnoit ou dressoit leur bois de construction, le serrurier qui raccommodoit leurs outils ou qui leur en forgeoit de nouveaux. Je n'ai jamais si bien compris que dans cette occasion jusqu'à quel point l'utile l'emporte sur l'agréable.

La belle marquise et beaucoup d'autres femmes dansoient en perfection, chantoient de même, causoient avec esprit ; on ne s'ennuyoit jamais auprès d'elles ; mais elles ne savoient rien, elles n'étoient bonnes qu'à faire des enfans, et c'est en cela seul qu'elles pouvoient servir à la colonie.

Nous quittâmes M. Euder sur les trois heures ; ou

plutôt M. Euder nous quitta pour aller faire sa classe, et nous sortîmes bien pénétrés de ce que nous avoit dit ce brave homme. M. de Fucal alla trouver la belle marquise, M. Gomez s'en fut je ne sais où, et moi je rentrai chez le comte où je logeois. Je le trouvai qui s'amusoit à tourner des bâtons de chaises dont je vis une grande quantité dans un petit laboratoire qu'il s'étoit pratiqué derrière sa chambre à coucher.

Eh bien ! mon ami, s'écria-t-il, qu'en dites-vous ? Autrefois que j'étois Comte, je ne savois comment m'occuper ; j'allois à la chasse, à la comédie, au jeu ; je m'ennuyois par-tout, et je faisois enrager mes domestiques : à présent que je suis tourneur, je fais des chaises pour ceux qui en ont besoin ; je m'amuse en travaillant ; je suis utile et content, plus content que jamais mon ami, sur-tout depuis que vous êtes ici : lequel des deux états est préférable de celui que j'avois ou de celui que j'ai maintenant ? — C'est sans contredit celui de tourneur puisqu'il vous rend heureux. — Moi, heureux ! oh ! oui, sans doute, plus heureux mille fois que quand j'étois en France : mais il manque quelque chose encore à mon bonheur. — Eh ! quoi donc Monsieur le comte ? — Vous m'appellez toujours comte, je ne veux point de ce titre là, il ne m'appartient plus ; je suis Monsieur, tout court, et de plus votre ami si vous désirez l'être. — Ah ! Monsieur pourriez-vous douter de mon cœur ? — Je puis donc compter sur vous ? — A la vie et à la mort. — Eh bien, laissez-moi finir cette chaise, et allez m'attendre auprès d'Eléonore.

J'obéis, j'entrai chez Eléonore : je la trouvai seule dans sa petite chambre, qui étoit à côté de celle où couchoit son père. Elle travailloit. Dès qu'elle me vit elle quitta son ouvrage pour me recevoir.

Pardonnez, mademoiselle, lui dis-je, en entrant, je n'aurois pas osé prendre la liberté d'entrer chez vous si M. votre père ne me l'eût accordée lui-même. Il m'a permis de l'attendre auprès de vous, et cette faveur n'est pas la moins insigne de toutes celles dont il m'a comblé jusqu'à ce jour.

Elle me répondit en rougissant, et du ton le plus embarassé, des choses extrêmement honnêtes. J'étois moi-même aussi embarassé qu'elle ; je balbutiois, je ne savois où mettre mes bras, encore moins comment je ferois pour soutenir la conversation qui, après quelques mots d'usage, expira sur nos lèvres.

Nous restâmes un moment sans parler ni l'un ni l'autre. Je ne savois quelle étoit la cause du trouble d'Eléonore : le mien étoit extrême. La vue de cette charmante fille ; son air de candeur et d'innocence enchaînoient ma langue, m'inspiroient un respect qui me rendoit gauche, et qui augmentoit ma confusion.

Je sentis à la fin la nécessité de rompre le silence. Je m'en tirai par des lieux communs. Je parlai de M. Euder et de mille choses indifférentes qu'Eléonore écoutoit avec très-peu d'intérêt ; mais ayant épuisé toutes mes idées, et ne sachant plus que dire, je fis tomber la conversation sur le comte, sur les bontés extraordinaires qu'il avoit eues pour moi. Je vantais sa générosité, sa franchise, sa probité ex-

trême, qui ne s'étoit jamais démentie. Je disois à Eléonore que je l'estimois heureuse de tenir le jour d'un père si tendre et si vertueux.

Son cœur se dilatoit à chaque parole qui sortoit de ma bouche : des larmes de joie mouilloient ses beaux yeux. Une piété filiale si rare et si touchante ajoutoit un nouveau prix aux charmes d'Eléonore. Etoit-ce l'amour ou l'admiration qui en ce moment l'emportoit dans mon cœur ? Je n'en sais rien ; mais je ne voyois plus ; j'étois hors de moi-même, et j'allois me jeter à ses pieds lorsque le comte entra. Ah ! monsieur, m'écriai-je, on dit que la vertu est exilée de la terre ! la voilà de retour : vous en êtes le père !

Mon Eléonore ! dit-il, en embrassant sa fille, elle m'est plus chère que la vie. Je suis honteux de tous les sacrifices qu'elle a faits pour moi. Une femme s'exposer aux dangers d'une navigation longue et périlleuse ; quitter une fortune assurée qu'elle avoit à Londres, pour suivre un vieux radoteur de père, et aller avec lui chercher au bout du monde, sur un sol étranger, un établissement qui, suivant toute probabilité, ne devoit pas être bon ; n'est-ce pas là, mon ami, le comble de l'héroïsme ? Ce projet qu'aujourd'hui vous trouvez si beau, parce qu'il a réussi, il n'a été conçu que dans un moment de désespoir ; mais en étoit-il moins extravagant ? Ne pouvions-nous pas aborder sur une terre ingrate et stérile, tomber entre les mains de peuples antropophages, ou mourir tous de faim au milieu d'un desert. Si, après tant de travaux, de peines et de dangers, mon

Eléonore n'étoit pas heureuse, je mourrois de honte et de douleur.

Pendant tout ce discours, l'aimable fille avoit la bouche collée sur les mains de son père. Ce tableau touchant élevoit mon âme ; j'étois immobile, et dans une sorte d'extase.

Le 15 de ce mois est le jour fixé pour le dénombrement de tous les habitans de la colonie ; ainsi, continua le comte, voilà bientôt le tems qu'Eléonore doit passer entre les bras d'un homme. Parmi ces nouveaux venus que je ne connois pas, quelqu'un vane la demander, et suivant nos lois il faut absolument que l'un d'eux devienne mon gendre. O mon ami ! si vous n'étiez pas ici, si je ne vous avois jamais revu, ce jour seroit moins affreux pour moi. Mais ce climat ne vous plaît pas ; la beauté de nos campagnes n'a aucun charme à vos yeux. Ce sol fertile qui fournit à tous nos besoins ne vous est point aussi cher qu'à nous : cette vie champêtre a un genre de félicité qui ne vous convient nullement. Vous allez dans quelques mois nous quitter sans retour, et je vois qu'il faut me préparer d'avance à cette séparation douloureuse. O mon ami ! cette idée me déchire le cœur.

Et le mien aussi est déchiré, lui dis-je, avec transport ! Moi, vous quitter ! en aurai-je la force ? en aurai-je le courage ? Un devoir sacré, plus fort que l'amitié, plus puissant que l'amour lui-même, ma parole d'honneur, m'appelle au Brésil : j'irai ; mais quand j'aurai rempli la mission qui m'a été confiée,

je reviens ici demeurer pour toujours ; j'en jure au nom de la reconnaissance dont je suis pénétré pour toutes les bontés que vous m'avez témoignées autrefois, pour celles dont vous m'avez comblé depuis que je suis ici, et pour celles encore dont vous m'accablez aujourd'hui : j'en jure au nom de cette belle et vertueuse Eléonore : elle est un dieu pour moi.

Ma réponse avoit attéré le comte ; il tomba dans un abattement extraordinaire. Eléonore paroissoit absorbée de douleur ; elle avoit la tête appuyée sur ses coudes ; des soupirs involontaires sortoient de tems en tems de sa poitrine oppressée.

Je m'approche d'elle en tremblant, pouvant à peine respirer moi-même, et je lui demande la cause de son chagrin qui me desespéroit. Pour toute réponse elle jetté sur moi un regard de tendresse, et répand un torrent de larmes.

O regard expressif ! regard plein de charmes, qui m'expliquoit tout mon bonheur. J'étois aimé ; je n'en pouvois plus douter. Eléonore, lui dis-je, en me précipitant à ses pieds, c'en est fait, je suis à vous pour la vie. Mais Eléonore ne m'avoit pas entendu, elle s'étoit évanouie.

Cet accident tira le comte de la léthargie profonde où il étoit enseveli. Nous essayons en vain de rappeler les esprits d'Eléonore ; il fallut que j'allasse chercher du secours. Deux voisins arrivent : la baronne accourt elle-même avec toute la compagnie qu'elle avoit chez elle. En un moment la maison du comte est remplie de monde. On deshabile Eléonore ; on la couche :

tout le monde se retire, et moi je reste avec le comte, le baron, le chirurgien et la jeune victoire.

Il faudroit avoir été dans ma position pour avoir une idée de l'état horrible d'anxiété, d'embaras et de confusion où je me trouvois. J'étois absorbé, je n'osois lever les yeux, et je m'aperçus que tout le monde les avoit tournés sur moi. Après quelques momens de silence je demandai au chirurgien s'il y avoit du danger pour la santé d'Eléonore. On me répondit qu'elle se portoit mieux.

Je demandai encore quelles étoient, dans la colonie, les formalités à remplir quand on vouloit s'unir par mariage. On me dit qu'il falloit se faire inscrire sur la liste des citoyens, et prêter serment d'obéissance aux lois de la colonie. Eh bien, repliquai-je, mettez-moi sur la liste.

Le baron sort à l'instant et rentre le moment d'après avec le registre bleu que j'avois déjà vu. Puis-je, ajoutai-je, mettre une condition à mon acceptation ? — Laquelle ? — Je demande la liberté d'aller au Brésil acquitter ma parole d'honneur. Je suis dépositaire du testament de M. de Hurto. Il m'a fait promettre en mourant d'exécuter ses volontés dernières, elles sont sacrées pour moi. Il m'a chargé de remettre une somme de cinquante mille livres à la famille de ce malheureux Hernando qui a péri avec lui. Avez-vous des loix qui s'opposent à ma détermination ? Aucune, mon ami, dit le comte ; mais je vous déclare que si vous ne renoncez pas à ce projet, d'aller au Brésil, vous n'aurez pas ma fille.

O mon père ! lui répondis-je, faut-il que je perde si-tôt la mémoire d'un homme qui m'a comblé de bienfaits ? pouvez-vous exiger que je trahisse l'amitié et que je devienne tout à la fois ingrat et parjure ? — Non mon ami, je ne veux pas que tu sois ingrat ; mais oses-tu t'arrêter à de si vains scrupules ? n'y a-t-il que toi dans le monde pour exécuter le testament dont tu parles ? Je me charge, moi, de faire tenir à la famille d'Hernando tous les secours que ton ami lui a légués ; je ferai plus, j'y ajouterai le double, mais tu n'iras pas au Brésil. Comment donc aimes-tu, si tu peux si froidement quitter ta maîtresse ? de quelle étrange façon espères-tu qu'elle t'aimera toi-même, si tu penses qu'elle pourra consentir à ce que tu l'abandonnes. Crois-tu que j'irai, moi, te donner ma fille, quand je saurai que dans quelques mois tu devras la délaisser pour aller faire peut-être un second naufrage et ne plus revenir.

Ces objections du comte étoient si raisonnables, et la possession d'Eléonore d'un prix si grand à mes yeux, que je ne fis plus de difficulté. Je signai mon inscription sur le registre, et je prêtai serment entre les mains du baron.

Victoire, qui étoit restée auprès de sa sœur, vint nous dire qu'elle se portoit infiniment mieux, qu'elle étoit levée, qu'elle se rhabilloit, qu'elle alloit venir. Effectivement elle entre et va s'asseoir à côté de son père.

Je m'approche d'elle ; je lui annonce ce qui vient de se passer ; que je suis au nombre des citoyens de

la colonie ; que je puis maintenant aspirer au bonheur d'être son époux ; que j'ai l'assentiment de son père et qu'il ne me manque plus que le sien. Mon bonheur seroit imparfait, Mademoiselle, lui dis-je en finissant, si votre cœur m'étoit donné par un autre que par vous-même.

Eléonore confuse garda le silence ; mais sa réponse étoit dans ses yeux. Elle jeta sur moi un regard plein d'amour ; et se précipita ensuite entre les bras de son père.

Allons, dit le baron, finissons cet enfantillage, on voit bien que tout le monde ici est d'accord. Monsieur Senaux ! (c'étoit le nom du chirurgien) allez chercher trois témoins vous ferez le quatrième. Le chirurgien sort et revient avec trois autres colons, du nombre desquels se trouva M. Euder. Les témoins arrivés, le baron m'adresse la parole, et continue ainsi :

— Consentez-vous de prendre Eléonore pour votre femme ? — Oui Monsieur. — Et vous Eléonore, acceptez-vous Monsieur pour votre époux ? Répondez. — Je l'accepte. — Lisez, à haute voix, l'un après l'autre cette formule. Nous lisons : elle portoit que nous déclarions à Dieu et aux hommes nous prendre pour mari et femme ; que nous promettons remplir l'un envers l'autre, et envers nos enfans, les devoirs d'époux et de parens ; que nous soumettions les conditions de notre mariage aux loix de la colonie. — Eléonore vous connoissez ces loix ; elles recommandent aux femmes la pudeur et la chasteté ; elles annullent

le mariage pour cause d'adultère; elles le punissent par un exil perpétuel; les connoissez-vous? — Oui Monsieur. — Les entendez-vous bien? — Oui Monsieur. — Avez-vous besoin que je vous les explique encore? — Non Monsieur. — Voici un papier où elles sont écrites; qu'elles soient écrites aussi dans le fond de votre cœur. Levez la main, jurez de les observer avec exactitude? — Je le jure. — Et vous Français aimable, qui venez d'être témoin des sermens d'Eléonore, qui allez jouir de ses charmes et de sa fidélité, béni-soit à jamais le jour où vous êtes venu chez nous. Vous avez entendu ce que je viens de dire à Eléonore: je vous le répète à vous-même. Nos loix défendent à qui que ce soit de toucher à la femme qui ne lui appartient point. La colonie chasse de son sein l'homme adultère. Comme citoyen, comme époux, comme père, vous aurez de grands devoirs à remplir, et sans doute vous les remplirez; mais sur-tout n'oubliez jamais que le premier de tous est la conservation des mœurs. Ce cahier que je remets entre vos mains contient le texte de nos loix: conservez-le comme un dépôt précieux confié à votre probité; soyez-en le gardien fidèle: le jurez-vous? — Oui, je le jure. — Messieurs qui venez d'entendre leurs sermens, la loi vous oblige à déposer contre eux, si vous appercevez que jamais ils les violent: vous le promettez? — Nous le promettons. — Et vous, père d'Eléonore, dit-il au comte, cette union vous convient-elle? — Elle fait le bonheur de ma vie. — Signez votre consentement? — Le comte signe. — Futurs époux signez la formule? — Eléonore

et moi, nous signons. — Témoins signez aussi? — Les témoins signent. — Eléonore donne le baiser d'amour et de fidélité, aux termes de la loi? — Eléonore vole dans mes bras et m'applique sur la bouche un baiser brûlant. — Croissez et multipliez suivant la loi de la nature, dit le baron, je déclare que vous êtes époux. La nouvelle de mon mariage étoit déjà répandue dans toute la colonie. La cérémonie en eut lieu à huit heures du soir, le 6 septembre 1794. Dès qu'elle fut achevée la foule qui environnoit la maison entra. Les hommes s'emparèrent de moi, les femmes se saisirent d'Eléonore; on nous sépara tous les deux, nous fûmes enlevés dans toute la force du terme; c'étoit l'usage. On me conduisit chez M. Senaux chirurgien du lieu, dont la maison étoit sur la grande place au centre des habitations. C'est là que je reçus toutes les félicitations des hommes de la colonie, et c'est aussi là que je soupai. Il y avoit une table de vingt couverts qui m'attendoit; il ne s'y trouva pas une seule femme. On rit, on but, on plaisanta beaucoup pendant une partie de la nuit; on ne se retira qu'à deux heures du matin, et j'allai me coucher dans un bon lit. M. de Grisalva et M. de Fucal avoient été du souper, j'avois peur qu'ils ne blamassent ma détermination; ils l'approuvèrent.

Le lendemain, nouvelles visites; dès la pointe du jour il y avoit du monde à ma porte: tous ceux que je n'avois pas vu la veille vinrent me féliciter. J'aurois désiré m'échapper pour aller rejoindre ma femme, mais la foule affectoit, par malice, de me retenir. Je

ne pus sortir qu'à midi, encore fus-je escorté d'un monde si considérable, que je n'eus pas la liberté d'aller où je voulois.

On me mena dans la maison de mon beau-père qu'on avoit augmentée, pendant la nuit, d'une vaste chambre, au fond de laquelle on avoit ménagé un alcôve où étoit dressé un lit nuptial. On y avoit travaillé toute la nuit, et l'on y travailloit encore; on en avoit tendu l'intérieur avec des toiles; elle étoit extrêmement propre.

A peine étois-je installé que je vis entrer Eléonore accompagnée de la baronne et de plusieurs autres femmes. Dès que nous fûmes réunis, tout le monde se retira; on ferma la porte, et on nous laissa seuls. Un quart d'heure après, une procession de femmes précédée de musiciens vint se présenter à notre porte. Chacune embrassa la mariée et lui offrit un ustencil de ménage ou un meuble quelconque. Arriva ensuite une autre procession toute composée d'hommes, qui m'apportèrent des chaises, un fusil, une bêche, et plusieurs sortes d'outils. Ils distribuèrent des bouquets à toutes les dames et en présentèrent, à ma femme, un qui étoit énorme.

Les membres du conseil parurent à leur tour, ayant le baron à leur tête, et me donnèrent au nom de la colonie un trousseau considérable, qui consistoit en plusieurs pièces de mousselines ou de toile de coton pour mon usage et celui d'Eléonore.

Le baron qui étoit l'orateur nous adressa un discours où il n'y avoit rien de trop ni de trop peu, et

qui étoit aussi flatteur pour moi que pour ma nouvelle épouse. Il engagea les assistans à reprendre leurs occupations accoutumées, et leur déclara que la colonie avoit de trop grands travaux à faire pour qu'elle pût s'occuper à célébrer mon union avec Eléonore aussi dignement qu'elle le méritoit; que les nouveaux colons n'étoient pas encore logés; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, si l'on vouloit que les ouvrages commencés fussent terminés pour le 15 septembre, époque à laquelle on devoit faire le dénombrement général de tous les habitans.

Cette déclaration du baron fit retirer tout le monde et me rendit à ma chère Eléonore. Il ne resta chez moi que mon beau-père, le baron, et quatre autres membres du conseil qui se prièrent à dîner. Je crus d'abord que le dîner alloit se faire chez mon beau-père, car nous n'avions rien, absolument rien, pour recevoir ces Messieurs, pas même une serviette; mais tout étoit prévu et arrangé pour que le repas fût pris chez moi. Eléonore qui faisoit les honneurs et qui étoit plus au fait que moi des usages de la colonie fit passer la compagnie dans le salon de son père où nous reçûmes la visite de MM. de Grisalva, de Torribio, de Fucal, et autres principaux officiers des trois vaisseaux Portugais; la baronne, la marquise, et cinq à six autres des principales femmes de la colonie y vinrent aussi.

A l'exception de la baronne qui sembloit être la pour nous faire honneur, toutes les autres étoient jeunes et jolies, on les avoit probablement choisies

exprès, J'y remarquai la jeune veuve de cet officier de marine qui avoit été décapité en France ; elle, Adélaïde, Eléonore, la marquise et Madame Boiron, étoient sans difficulté les cinq plus jolies femmes de toute la colonie. En moins d'une demi-heure, nous nous trouvâmes vingt-cinq personnes : c'étoit sans doute le nombre requis et convenu, car aussi-tôt que ce nombre de vingt-cinq fût completté, le baron éleva la voix pour dire qu'il falloit dîner.

Toute la compagnie repassa en conséquence dans la salle où étoit le lit nuptial ; nous y trouvâmes une table de vingt-cinq couverts servie en belle argenterie. Je pris ma place à l'un des bouts ayant Eléonore à ma droite et Adélaïde à ma gauche. Le repas se passa avec la plus grande décence. On n'y fit aucune mauvaise plaisanterie, il avoit été sérieux d'abord ; il s'anima beaucoup au dessert. Le baron qui étoit un homme charmant nous égaya par toutes sortes de farces plus plaisantes les unes que les autres ; mais parmi les rieurs celui qui emporta la pomme fut un Monsieur Pollard qui faisoit partie de l'équipage du vaisseau Hollandais nouvellement arrivé. Il étoit, à lui tout seul, capable d'amuser deux cens personnes. Ce jeune homme avoit pour le genre comique un talent d'autant plus extraordinaire qu'il ne se répétoit jamais. Il imitoit parfaitement le cri de plusieurs animaux, et notamment celui du chat quand il est en colère, quand il appelle sa femelle, et quand il fait l'amour. Il donnoit du cor avec une serviette aussi bien que si c'eût été l'instrument lui-même. Il imitoit, à s'y

tromper, les sons de la vielle et du hautbois. Contrefaisoit la vielle quand elle chante, quand elle gronde sa fille, ou quand elle dit des douceurs à un jeune homme ; le mari qui bat sa femme, la femme qui lui rend, le voisin qui veut les séparer et qui est rossé ; les trois bavardes qui se disputent ; les deux begues qui se moquent l'un de l'autre ; l'ivrogne, le marchand de vin et son garçon ; le marchand d'onguent pour la brûlure et pour les corps aux pieds etc. L'embarras étoit son triomphe ; il entremêloit si bien les voix des hommes, des femmes, des charretiers, des passans ; rendoit leurs propos, leurs juremens, et leurs cris, avec tant d'art et de naturel, qu'on auroit dit qu'il y avoit là cinq cens personnes ; il imitoit jusqu'au bruit des charrettes quand elles se heurtent ; jusqu'au claquement des fouets, et aux trépignemens des chevaux quand ils donnent leur coup de collier.

Les contes pour rire de M. Pollard étoient si piquans, avoient tant de sel et d'originalité qu'ils triomphèrent du sérieux de notre jeune veuve ; son front se dérida, ses yeux s'animèrent, quelques verres de vin du Cap qui lui furent versés à propos achevèrent de la mettre à l'unisson des autres dames de la compagnie ; elle finit par être aussi gaie, aussi aimable qu'elle étoit belle, grâces aux talens de M. Pollard, qui lui faisoit la cour et qui cherchoit à en faire sa femme.

Il fallut, bon gré malgré, que tout le monde chantât. La jeune veuve commença la première, quoiqu'elle n'eût pas la voix très-forte, elle fit le plus grand

plaisir par ses modulations agréables et pleines de gout ; mais la marquise enleva tous les suffrages. Eléonore et Adélaïde exécutèrent ensemble un duo qui fut suivi de plusieurs couplets en forme d'épitalame, dont j'avois l'honneur d'être l'objet : ils avoient été composés par quelqu'un de la compagnie. Eléonore y mit tant de sentiment et d'expression que j'en fus pénétré jusqu'aux larmes. Chansons bachiques, chansons d'amour, vaudevilles, rondes, pots-pourris, tous les genres furent épuisés.

Quand vint le tour de M. Collot toute la compagnie se ressouvint qu'il étoit l'auteur des couplets que m'avoit chantés Eléonore. On lui en fit de nouveaux complimens. La marquise lui dit, au nom de toutes les dames, que puisqu'il savoit faire d'aussi jolis vers, elles le choisissoient pour leur poète en titre.

M. Collot, en homme galant et spirituel, leur répondit par les couplets suivans qu'il leur chanta sur un air de l'opéra des bonnes gens représenté à Paris il y a 15 à 16 ans.

Air : Des bonnes gens.

Je suis, pour vous fillettes,
Un poète de renom.
Je fais des chansonnettes
En vers de toute façon :
Ma muse vient de Cythère,
L'Amour est mon Apollon,
Sur tous les tons pour vous plaire
J'accorde mon violon.

De tout mon savoir faire,
Belles, vous êtes l'objet ;
Je puis vous satisfaire
Sur plus d'un galant sujet,
Ma muse, noble ouvrière,
Ne veut rien pour la façon,
Un baiser est le salaire
De ma plus longue chanson.

Un jour la jeune Lise
M'avoit promis un baiser,
Bergère sans franchise,
Elle veut le refuser.
Ah ! lui dis-je, tu m'obsèdes
Par ce long retardement,
Je ne fais crédit qu'aux laides,
Les belles payent comptant.

C'étoit nous donner à tous un ordre positif d'embrasser les dames, et cet ordre charmant fut exécuté d'abord par M. Collot, ensuite par chacun des autres convives. J'en profitai pour appliquer sur la bouche d'Eléonore un baiser qu'elle ne manqua pas de me rendre.

M. Pollard nous donna pour son bouquet une nouvelle représentation qui nous amusa beaucoup. Il se fit escamoteur, mit sa serviette devant lui en forme de tablier, nous escamota très-adroitement de petites boules, puis de grosses balles, puis enfin des fruits qu'il y avoit sur la table ; il nous fit avec beaucoup

de dextérité plusieurs tours de cartes, et nous divertit ainsi pendant une demi-heure.

Le baron prit ensuite la parole. Mes amis, dit-il, la vie que nous menons est une bien douce vie, convenons-en. Avoir une femme qu'on aime et dont on soit aimé; lui faire des enfans tant qu'on peut; boire la petite goutte tant qu'on veut; ne manquer de rien; n'avoir jamais peur de mourir de faim, ni de soif; nourrir sa famille, l'élever, l'établir, sans qu'il en coûte; vivre pour travailler; ne jamais travailler pour vivre. Le soir trouver sans faire beaucoup de chemin une société aimable, où l'on joue, où l'on rit, où l'on s'amuse; souper avec ses enfans, ou dans un cercle d'amis; avoir encore à qui parler la nuit quand on se couche ou quand on se réveille; ne plus s'embarrasser de ce que font, ou ne font pas les puissans de la terre; n'est-ce pas le véritable bonheur? il est ici. Il n'est pas chez vous, Messieurs les Portugais, avec tout votre or et toutes vos richesses, vous ne possédez rien si vous n'avez pas comme nous le contentement du cœur.

M. de Grisalva! est-ce qu'il n'a pas bien fait, ce brave homme, de vous planter là, et d'épouser Eléonore au lieu de retourner dans votre Brésil avec vos sauvages; ne vaudroit-il pas mieux, pour vous tous, rester avec de bonnes gens qui vous tendent les bras, qui vous offrent leurs cœurs, leur fortune, et de jolies filles. Pensez-y bien, faites vos réflexions. Pour moi qui suis vieux je vais m'aller coucher parce qu'il est tard. Voilà des jeunes gens qui attendent que nous

soyons partis pour en faire autant. Ils ont certaines affaires qui ne nous regardent pas, nous les géçons, croyez-moi, séparons-nous.

On suivit l'avis du baron, tout le monde se retira et nous ne restâmes plus que trois, mon beau-père, Eléonore et moi.

Mes enfans, dit-il, embrassez-moi; que je vous donne ma bénédiction paternelle. Eléonore! ma fille! ma chère fille! aime bien ton mari, aime-le de toute ton âme. L'amour conjugal est le plus saint des devoirs et la plus douce félicité. Si quelque tracasserie quelque contrariété viennent troubler ton ménage, oppose à la mauvaise humeur une tendre soumission, une conduite irréprochable. Et toi mon ami, n'abuse pas des leçons que je lui donne, fais de ta supériorité le moins d'usage que tu pourras: que ta tendresse compose sa puissance; qu'elle règne sur ton cœur par l'estime, par la vertu, par l'amour: ne lui refuse jamais cet empire aimable, il sera la source de ton bonheur.

Mon beau-père, en prononçant ces mots, sembloit être inspiré; c'étoit pour nous un Dieu qui parloit. Eléonore et moi, nous nous jettâmes à ses pieds pour le supplier de conserver toujours, à ses enfans, les mêmes bontés, la même tendresse; pour lui offrir nos deux cœurs comme un hommage de respect, comme un tribut d'estime et de reconnaissance.

Cette scène m'avoit causé une émotion si vive qu'à force de sentir je pouvois à peine respirer; mais Eléonore m'en préparoit une autre d'un genre bien différent.

Quand mon beau-père se fût retiré et que je me trouvai seul avec elle, Mon ami, me dit-elle en sautant à mon cou, j'ai une grâce à vous demander. A Eléonore une grâce ! c'étoit un ordre pour moi. Parle, lui répondis-je, explique-toi, tu seras obéie sur l'heure. Elle voulut continuer, mais ses sanglots étouffoient sa voix, elle versoit un torrent de larmes. Cette douleur subite un premier jour de noces, au moment où nous allions ensemble monter dans le lit nuptial, me fit une impression d'autant plus violente qu'elle contrastoit avec la joie amoureuse dont j'étois alors enivré. Qu'avez-vous, lui dis-je, Eléonore ? tirez moi de l'inquiétude affreuse où vous me jetez. Etes-vous ou n'êtes-vous pas mon épouse ? — Oui je le suis, s'écria-t-elle, mais en vertu de loix qui te donnent le droit de me quitter. — Me crois-tu capable d'en abuser ? — Si tu me quittes j'en mourrai. — Tu comptes donc bien peu sur l'amour dont je brûle pour toi ? — Ah mon ami ! cette séparation peut arriver malgré toi, malgré nous. Plus nous nous aimerons plus elle sera cruelle. Si nous n'avons pas d'enfant, il faudra donc que, moi vivante, j'aie la douleur de te voir passer dans les bras d'une autre. Cette idée me désespère. — Par quel moyen puis-je prévenir un semblable malheur ? que faut-il faire ? que veux-tu ? — Ce que je veux ! être unie à toi pour toujours par un lien indissoluble qui ne dépende ni du caprice ni de la volonté des hommes ; être mariée suivant le rite de la religion dans laquelle on m'a élevée. Que ce soit folie ou superstition, peu importe ; ne m'ôte pas cette

douce erreur de laquelle dépend le calme de ma conscience et la tranquillité de ma vie. — Tu le veux, Eléonore, j'y consens ; mais crois-tu par-là éviter le malheur que tu crains ? plus notre union sera sacrée plus nous serons misérables ; cette loi qui prononce la séparation à défaut d'enfans oblige aussi les époux séparés à contracter un nouveau mariage ; pourquoi mêler au notre quelque chose de religieux ? si tu en fais un nœud sacré qui soit au-dessus des conventions humaines, vois à quoi tu t'exposes ; tu ne pourras plus en contracter un second sans crime et sans adultère, ou bien il faudra que tu désobéisses ; si tu désobéis on te chassera ; tu perdras ton père et ta sœur, tu perdras ton mari, tu te perdras toi-même. Eléonore, restons comme nous sommes ; notre union est légitime puisqu'elle est fondée sur les loix de ta nouvelle patrie ; tu as fais serment de les exécuter, pourquoi voudrois-tu les enfreindre ? pourquoi exiger de moi que je signale par un parjure mon entrée dans la colonie ? La première de toutes les religions c'est d'être honnête homme, et de se conformer aux usages de son pays.

Eléonore fut inexorable ; elle me reprocha de ne la point aimer assez pour courir avec elle le risque d'un exil. Elle exigea que notre mariage fut célébré par un prêtre catholique. Il y en avoit trois dans la colonie, mais elle refusoit leur ministère parce qu'eux-mêmes s'étoient mariés. Il fallut que je sortisse à onze heures du soir pour aller chercher l'aumônier (du vaisseau de M. de Fucal) qui logeoit tout près.

de notre maison, chez le nommé Frol, serrurier. Je fis relever tout le monde, on me dit que le révérend père étoit chez la marquise.

Je m'y transportai sur-le-champ, j'y trouvai M. de Fucal avec le religieux, et trois autres Portugais. Comment c'est vous, dit M. de Fucal, à l'heure qu'il est, un premier jour de noces. J'étois dans une agitation qui ne me permettoit guères de faire attention à ses plaisanteries. Je le tirai tout de suite à l'écart pour lui exposer qu'Eléonore exigeoit absolument qu'elle et moi nous fussions mariés par un prêtre catholique; que je venois chercher l'aumônier et des témoins afin de conclure à l'instant cette affaire qui étoit pour moi si pressante que je ne voulois pas la remettre au lendemain.

Parbleu, répliqua M. de Fucal, vous êtes le bienvenu. Vous cherchez des témoins et moi j'en ai besoin d'un, vous ferez le quatrième. J'ai trouvé votre exemple si bon à suivre que ce soir même j'épouse Madame. mon révérend va nous donner la bénédiction nuptiale; ainsi allez vite chercher votre chère Eléonore et revenez promptement, nous vous attendrons, nous ferons d'une pierre deux coups.

Je pars à l'instant, je traverse, en courant, tout l'espace qui séparoit l'habitation de la marquise de celle d'Eléonore; je l'emmène telle qu'elle est au lieu du rendez-vous. Aussi-tôt notre arrivée la cérémonie commence, je sers de témoin à la marquise, M. de Fucal devient à son tour celui d'Eléonore; nous recevons tous les quatre la bénédiction nuptiale des

main de l'aumônier, qui lui-même nous en dressa et remit les actes; et nous nous séparâmes en nous promettant réciproquement un secret inviolable sur ce qui venoit de se passer.

Quoiqu'en sortant de chez nous Eléonore et moi, nous eussions pris toutes les précautions possibles pour ne pas réveiller son père, il nous avoit entendus. La porte de notre chambre étoit fort mal ajustée, elle crioit sur ses gonds quand on l'ouvroit ou fermoit; les séparations de l'intérieur n'étant faites qu'en simples cloisons de bois; il avoit recueilli une partie de notre conversation. Quand nous entrâmes nous le trouvâmes qui nous attendoit. La première question qu'il nous fit ce fut de nous demander d'où nous venions et pourquoi nous étions sortis si tard.

Eléonore parut troublée à la vue de son père, mais elle ne savoit pas mentir, et au risque d'en courir sa disgrâce elle lui avoua ingénument la démarche que nous venions de faire.

Le comte écouta cet aveu avec une sensibilité mêlée de crainte. Il s'en alla en soupirant sans approuver ni blâmer; et cette fois Eléonore fut à moi sans réserve.

Le lendemain nous fîmes nos visites, et nous allâmes d'abord chez le baron, qui m'annonça que le conseil m'avoit nommé agent de la colonie; il m'en présenta la commission que j'acceptai avec reconnaissance. Cette commission étoit écrite à la main, et revêtue d'un grand sceau de cire verte. Elle me donnoit, dans la colonie, une très-grande consistance, mais beaucoup

de travail. J'étois chargé particulièrement de l'inspection des bâtimens, de la conduite des travaux, de la distribution des vivres, et de tous les détails de l'intérieur. C'étoit une espèce de ministère fort au-dessus de mes forces, sur-tout dans la circonstance. La colonie venoit de recevoir un accroissement considérable. Nous avions beaucoup de monde à loger, à classer, à occuper. Il falloit connoître au juste le nombre des habitans et le savoir faire de chacun. Je fis au baron toutes ces observations : il sentit que j'aurois besoin d'être aidé et d'avoir avec moi un adjoint. Il me promit d'en parler le jour même au conseil. Comme je me retirois pour continuer le cours de mes visites, je rencontrai M. de Fucal qui entroit avec la marquise, et quatre habitans, pour faire procéder à la cérémonie de leur mariage dans la forme adoptée par la colonie.

Pendant la journée il arriva un accident fâcheux. La femme d'un nommé Traquin, charpentier, en lavant du linge à la rivière, tomba dans l'eau. Pierre Mégan, matelot portugais, qui pêchoit dans les environs avec plusieurs de ses camarades, étant accouru aux cris des assistans, vint à bout de rattrapper cette malheureuse, et la ramena mourante sur le rivage.

Cela me donna occasion d'entrer en fonctions. Je me transportai sur le lieu avec M. Senaux : nous y trouvâmes le médecin qui étoit venu avec l'équipage du vaisseau hollandais, et un jeune homme nommé Allais qui étoit passé dans le même vaisseau en qua-

lité de chirurgien. Ils avoient déjà administré à la noyée les secours nécessaires, et l'avoient rappelée à la vie.

On la transporta sur-le-champ à l'hôpital de la colonie. Je suivis la malade ; j'entraî dans cet hôpital que je n'avois jamais vu. C'est un bâtiment de cinquante pieds de long sur quarante de large, et haut de vingt-cinq y compris le comble, sur lequel on a ménagé plusieurs ouvertures qu'on peut boucher ou déboucher à volonté, par le moyen de chassiss ouvrans ou fermans, afin de renouveler l'air ou de l'empêcher d'entrer. Il règne autour de ce comble une galerie à garde-fous large de deux pieds, qui sert aussi de gouttière pour l'écoulement des eaux, et à laquelle on monte par une échelle de meunier.

L'intérieur est divisé en deux salles de grandeur égale, séparée l'une de l'autre par un mur qui coupe le bâtiment dans la moitié de sa largeur. Chaque salle contient douze lits à demeure, six d'un côté et six de l'autre, tous fermés par des rideaux de grosse toile de coton, à carreaux rouges et blancs. L'une de ces salles est destinée aux hommes ; l'autre aux femmes. A chaque bout, du Nord au Midi, sont pratiquées deux grandes croisées qu'on ouvre de tems en tems pour entretenir un courant d'air.

Ce bâtiment, construit six mois avant mon arrivée dans l'île, est en bois vernissé comme tous les autres habitations : il en est séparé par un ruisseau de cinq à six pieds de large. On l'a élevé dans une belle prairie qui sert de promenade aux convalescens.

L'hôpital est dirigé par un M. Bouard, autre chirurgien de la colonie. Il demeure avec son épouse dans une petite maison servant d'apothicairerie laquelle est adossée au grand bâtiment d'où l'on y communique par une porte d'entrée.

M. Bouard comme chirurgien n'étoit pas, heureusement, fort occupé, car il n'y avoit alors aucun malade dans la salle des hommes, mais il ne manquoit pas de besogne comme apothicaire et comme accoucheur.

Madame Bouard, son épouse, faisoit le métier de sage-femme et passoit pour être habile. Quand j'arrivai elle étoit en opération, cette circonstance m'empêcha d'entrer dans la salle des femmes, mais M. Bouard me dit qu'il y en avoit cinq; celle de Traquin faisoit la sixième; elle étoit la seule qui fût sérieusement incommodée; les autres y étoient venues pour y faire leur couches.

Je présentai à M. Bouard ma commission, il m'introduisit par-tout où je pouvois décentement entrer. Il me fit voir son apothicairerie; elle étoit parfaitement bien tenue et fournie de tout ce qu'on pouvoit désirer en ce genre. Il me montra ensuite sa bibliothèque composée d'environ huit cens volumes de médecine, de chirurgie et de botanique.

Son appartement étoit petit; mais distribué avec beaucoup d'intelligence. Il l'avoit arrangé lui-même. La plus grande pièce formoit son laboratoire; toutes les drogues y étoient classées dans le plus grand ordre et renfermées dans des pots ou dans des bouteilles de verre avec des étiquettes. On voyoit au milieu une

grande table haute et large de trente six à quarante pouces, longue de cinq pieds, composée d'un ais de cocotier. Derrière ce laboratoire étoit sa bibliothèque qui lui servoit de cabinet, et dont la vue donnoit sur la prairie. A côté il s'étoit ménagé une petite chambre carrée où il conservoit plusieurs objets d'histoire naturelle très-curieux, et des pétrifications de la plus grande beauté.

Il me fit voir le squelette du premier enfant qui étoit né dans la colonie; une magnifique collection de papillons, de sphinx, de phalènes et autres insectes. Ce qui me frappa le plus fut une espèce de bec croisé empaillé qu'il appelloit *Apis crucifera omni color*, et qu'il avoit tué sur la montagne. C'est peut-être le plus bel oiseau du globe. Nous lui avons compté quinze couleurs différentes. Il est de la grosseur d'une grive. Le tour de son bec et de ses yeux est d'un rouge de sang. Il a le dessus et le derrière de la tête jusqu'à la moitié du col d'une belle couleur noire parsemée de petits points également rouges de sang. Le reste du col et toute la partie supérieure du dos sont d'un bleu d'azur qui en se prolongeant vers le croupion, se nuance d'un mélange de blanc et de rose pâle, sur-tout à l'endroit où sont les couvertures du dessus de la queue. Sa gorge est blanche, et cette couleur en s'étendant jusques sur la poitrine y devient brillante comme de l'argent. Le haut du ventre et les côtés sont d'un brun marron piqué de blanc. Il a le bas-ventre roux et les jambes grises. Les couvertures du dessous de la queue sont brunes dans leur milieu.

bordées de blanc et mêlées d'une teinte de couleur carmin. Les couvertures du dessus des ailes sont vert olive, celles du dessous grisâtres. Les plumes de l'aile sont entièrement jaunes, à l'exception de leur bord extérieur qui est couleur d'argent. La queue est composée de douze plumes d'une couleur d'or mêlée de vert et de bleu de saphir. On diroit que cet oiseau est peint. M. Bouard le croit très-rare ; depuis son séjour dans l'île, il n'en a vu que trois ou quatre ; il vit, à ce qu'il paroît, dans des bois de sapins qui sont sur la montagne du côté des torrens.

M. Bouard me fit voir en outre de beaux mortiers de bois qu'il avoit tournés lui-même, et qui s'étoient pétrifiés dans les eaux d'une fontaine éloignée des habitations d'environ deux lieues.

Il m'assura que ces eaux étoient chaudes, qu'elles se pétrifioient elles-mêmes dans les plaines où elles se déchargeoient à très-peu de distance de leur source, et pour m'en convaincre il me présenta plusieurs vases qu'il avoit faits avec ces eaux en les versant dans des moules.

Ces vases sont à demi transparens, d'une couleur de rouille claire, et vont fort bien au feu.

M. Bouard qui avoit beaucoup voyagé me dit qu'il avoit vu auprès de Guankabalika au Pérou une fontaine dont les eaux avoient aussi la même propriété : que les habitans en formoient des pierres toutes taillées, en les versant aussi dans des moules et qu'ils s'en servoient pour construire leurs maisons.

Je ne me lassois pas de la conversation de ce res-

pectable colon. Il avoit en chimie et en botanique des connoissances très-distinguées. Je demeurai avec lui assez long-tems pour voir Madame Bouard son épouse. C'est une femme de vingt-six ans qui n'est ni laide ni jolie ; mais elle cause fort bien et a beaucoup d'esprit naturel. Elle est la fille d'un chapellier de Lyon. Elle arriva accompagnée de sa sœur âgée de quinze à seize ans à qui elle apprend l'état de sage-femme.

La jeune personne montre à ce qu'il paroît beaucoup de dispositions, M. Bouard en est très-content. C'est elle qui a soin des malades ; elle s'en acquitte, dit-on, avec autant d'intelligence que de propreté ; mais si elle attend que sa beauté lui donne un mari elle court grand risque de n'en avoir jamais. Un accident affreux lui a gâté toute la figure ; sa nourrice l'a laissé tomber dans le feu, et elle a la moitié du visage brûlé.

Ce qu'il y a de plaisant c'est que je ne pouvois aller nulle-part sans rencontrer de femmes enceintes. Madame Bouard l'étoit de six mois au moins ; pendant qu'elle portoit étoit son premier.

Je quittai M. Bouard, ou plutôt, je m'arrachai de chez lui, et je me retirai dans l'intention d'en faire mon ami particulier. Il est sans contredit l'homme le plus instruit de toute la colonie. Sa philosophie est douce et bien plus aimable que celle de M. Euler, homme exagéré, rempli de présomption, et qui s'imagina que l'austérité forme la vertu.

Il me parut que jusqu'à présent on n'avoit pas assez remarqué le mérite de ce savant chimiste ; laborieux

et modeste ; uniquement occupé de son art , il étoit comme enseveli dans son hôpital , et l'on ne parloit pas plus de lui , que s'il n'eût jamais existé.

Je me proposai de le venger de cet oubli injurieux , et aussi-tôt que je fus de retour pour rendre compte de ce que j'avois fait , je ne pus m'empêcher de lui payer le juste tribut d'éloges qu'il méritoit. Je me déclarai son défenseur , et je reprochai aux membres du conseil leur indifférence pour un homme que je regardois comme le citoyen le plus recommandable de toute la colonie.

Mais on m'observa très-bien que dans les premiers jours d'un nouvel établissement on ne pouvoit guères s'occuper de sciences et d'arts ; qu'on avoit d'abord songé au plus nécessaire qui étoit de se loger et de se substantier ; que l'arrivée du vaisseau hollandais en augmentant le nombre des habitans faciliteroit sans doute les moyens d'amélioration ; et qu'après le dénombrement général on s'arrangeroit de manière à mettre tout le monde à sa place.

On m'annonça que M. de Fucal ayant épousé la marquise et s'étant déterminé à se fixer pour toujours dans l'île , on l'avoit nommé pour être mon adjoint dans les opérations qu'on venoit de me confier. Elles étoient d'autant plus pressées que l'époque du dénombrement général approchoit.

Il fallut remettre à un autre jour la noce de M. de Fucal , laisser de côté toute idée de fête ou de plaisir , pour ne plus songer qu'au travail. Nous étions au 10 septembre , et l'ouvrage n'avançoit pas aussi

promptement que nous l'aurions désiré. Nous avions encore une quarantaine de personnes qui couchoient sous les hangars ou dans le magasin , parce que beaucoup de maisons n'étoient point achevées.

Les charpentiers avoient profité de mon mariage avec Eléonore pour aller à la chasse et se divertir. Les matelots des équipages Portugais en avoient fait autant ; ils voulurent continuer à l'occasion des noces de M. de Fucal. Il fallut céder à leurs instances ; M. de Grisalva leur fit distribuer à chacun une double mesure d'eau-de-vie ; la colonie leur donna des vivres et du vin à discrétion ; ils passèrent toute la journée à boire et à s'enivrer.

Mais le lendemain , 11 , dès le grand matin , tout le monde fut à l'ouvrage ; on s'y livra avec plus d'ardeur que jamais. Nous eûmes ce jour-là plus de six cents travailleurs. M. de Fucal et moi nous avions si bien pourvu à la distribution des vivres , qu'on ne fut pas obligé de se déranger pour les repas , aussi perdit-on le moins de temps possible.

On avoit fait tant de choses le 11 , que le lendemain , 12 , on se piqua d'honneur pour tout terminer dans la journée. Les membres du conseil quittèrent leur audience pour venir travailler ; les femmes même voulurent mettre la main à l'œuvre. On prit à peine le temps de manger.

Malgré tant de courage et d'efforts réunis , il resta encore quelque chose à faire ; ce ne fut que le 13 à midi que M. de Grisalva posa la dernière planche.

Je profitai de ce moment pour faire tirer des boîtes

que les canonniers portugais avoient préparées pendant la nuit. Le reste du jour fut employé en fêtes, en danses, en divertissemens; mais M. de Fucal et moi nous n'eûmes pas pour cela le tems de nous amuser.

Il fallut, au milieu de tous ces embarras, installer chacun dans la maison qui lui étoit destinée, pourvoir au transport des meubles et des ustencils qu'on avoit amenés dans les bateaux; faire la distribution des vivres, et donner à chaque nouveau colon le trousseau qui lui revenoit, aux termes de la loi.

Toute la journée du 14 nous suffit à peine pour terminer ces minutieuses opérations, malgré que nous fussions aidés par le baron, par M. Senaux et par MM. Euder et Collot.

Le 15 septembre, jour indiqué pour le dénombrement général de tous les habitans de la colonie, chacun se rendit à neuf heures du matin sur la grande place, suivant la proclamation qui en avoit été faite la veille.

L'appel nominal ne fut ni long ni difficile. On avoit fait sur le registre d'inscription le relevé de tous les noms, et on en avoit formé des listes alphabétiques, c'est-à-dire, que chaque lettre avoit sa liste particulière composée des noms dont elle étoit l'initiale.

Chacune des listes étoit divisée en quatre classes. La première classe comprenoit les gens mariés. On avoit mis dans la seconde ceux qui devoient l'être dans le mois aux termes de la loi. Les adultes étoient portés

portés dans la troisième, et les enfans dans la quatrième.

Tout garçon depuis seize jusqu'à vingt-trois ans étoit censé adulte : toute fille depuis douze jusqu'à dix-sept étoit rangée dans la même classe.

La composition de ces différentes listes avoit été faite par M. Collot, avec beaucoup d'ordre et d'intelligence. Elles furent distribuées entre les membres du conseil : chacun d'eux fit l'appel des personnes comprises dans la liste qu'il avoit. Les adultes répondoient eux-mêmes; mais les père et mère répondoient pour leurs enfans quand ils étoient dans la quatrième classe.

Comme les arrangemens étoient connus de tout le monde; comme chacun savoit quel étoit le membre du conseil qui avoit la liste ou son nom étoit couché, l'opération du dénombrement ne dura pas deux heures.

Voici quel en fut le résultat.

Habitans de tout âge, de tout sexe portés sur le registre d'inscription. 1287

Savoir : dans les habitations de l'intérieur :

Hommes et femmes mariés 239 ménages, formant en tout 478 individus. Ci 478

Hommes tenus de se marier dans le mois. 81

Femmes à marier. 142

Garçons au-dessous de 23 ans et au-dessus de 16 34

Filles au-dessous de 17 ans et au-dessus de 12 60

Garçons de 16 ans et au-dessous. 129

* Filles de 12 ans et au-dessous.	103
Hommes non-mariés au-dessus de 50 ans, et qu'on ne pouvoit forcer au mariage, aux termes de la loi.	8
Femmes au-dessus de 45 ans, non-mariées, et non-sujettes au mariage.	2
Total.	1037

M. Ducray avoit fait la veille le dénombrement des habitans du port; il en avoit envoyé au conseil le résultat. Il portoit :

Hommes et femmes mariés, 64 ménages formant en tout 128 individus. ci	128
Hommes à marier dans le mois	4
Femmes ou Filles à marier.	7
Garçons au-dessous de 23 ans et au-dessus de 16.	18
Filles au-dessous de 17 ans et au-dessus de 12.	26
Garçons de 16 ans et au-dessous.	39
Filles de 12 ans et au-dessous.	28
Total y compris l'équipage du Vaisseau qui revenoit du Cap.	250

Depuis l'établissement de la colonie il étoit né 265 enfans dont 146 garçons 119 filles.

Il étoit mort 18 garçons et 11 filles, non compris 12 fausses couches; et il ne restoit plus d'enfans vivans nés créoles que 236 individus.

Il s'étoit fait 152 mariages: tous les autres avoient été contractés en Europe.

On avoit perdu dix-sept hommes; trois avoient été tués par la chute d'un arbre; deux s'étoient noyés; douze étoient morts de maladie; savoir: quatre dans l'île, et huit en mer; pendant les deux voyages entrepris pour la colonie. Ces dix-sept hommes étoient tous mariés.

Trois femmes étoient mortes, deux de maladie, une seule en couches.

On avoit d'un autre côté des espérances de remplacement très-brillantes. Sur trois cens trois femmes mariées deux cens quarante-cinq étoient enceintes. Le conseil avoit à ce sujet des notes d'autant plus précises qu'il existoit une loi qui obligeoit les femmes à faire dans un terme prescrit la déclaration de leur grossesse. Cette déclaration devoit avoir lieu dans les six premières semaines, et il étoit probable qu'il y avoit encore quelques femmes dans le cas d'en faire une.

Il n'y a rien au monde de si curieux que de voir avec quelle ardeur on travaille ici à la population; c'est pour une femme un titre de gloire de pouvoir prouver qu'elle est enceinte, mais aussi c'est un malheur ou une honte de ne l'être pas. Si le même esprit continue, si la même fécondité se soutient encore pendant vingt-cinq ans, il y a lieu de croire qu'à cette époque l'île hospitalière sera peuplée de plus de quarante mille âmes; et qu'avec les seuls accroissemens de sa population telle qu'elle est aujourd'hui, elle aura dans un siècle plus d'un million d'habitans. Quatre mariages étoient dans le cas d'être déclarés

nuls et dissous pour cause de stérilité, notamment celui de Monsieur et Madame Valdier. Le mari en jettoit la faute sur sa femme, la femme en accusoit son mari. Ces deux époux paroissoient beaucoup moins désespérés de leur séparation que confus de n'avoir pu donner comme les autres des citoyens à la colonie. Cette façon de penser me parut bien contraire à celle qu'on a communément en Europe où les femmes craignent de devenir mères. Cela prouve du moins que plus on est heureux, plus on aime à se reproduire ; il n'y a que le malheur ou la pauvreté qui puisse étouffer dans les cœurs un sentiment si doux et si conforme à la nature.

La séparation légale de Monsieur et de Madame Valdier fut prononcée publiquement. Je n'en parle ici que parce qu'elle a été suivie d'un événement très-agréable pour toute la colonie et pour moi, en particulier, qui m'intéressois à Madame Valdier. Il a été constaté, deux mois après sa séparation, qu'elle étoit enceinte, et elle est rentrée avec son mari. C'est une jeune femme de vingt-quatre ans, fraîche, bien portante, qui a été à Paris et à Londres la fille de chambre d'Eléonore et qui l'a voulu suivre par-tout. Tous les colons en général étoient fort affligés de voir que le nombre des femmes l'emportoit de beaucoup sur celui des hommes. M. Collot avoit observé que sur deux cens trente-quatre personnes bonnes à marier le nombre des femmes excédoit de soixante-quatre celui des hommes.

La différence étoit à peu de chose près aussi con-

sidérable dans la classe des adultes, puisque sur cent trente-huit individus il n'y avoit que cinquante-deux mâles, et par conséquent trente-quatre filles de plus.

Dans la quatrième classe, où l'on comptoit deux cens quatre-vingt-dix-neuf enfans, l'excédent étoit de trente-sept en faveur des garçons, mais cette légère circonstance n'étoit pour la colonie que d'un secours fort éloigné ; les filles étant dans le cas d'être mariées cinq ou six ans avant les garçons, la différence devoit encore exister long-tems.

Les femmes sur-tout en étoient désespérées : dans un pays où l'intérêt pécuniaire n'influoit en aucune façon sur les alliances, le choix des hommes tomboit toujours sur les plus jeunes et les plus jolies ; celles qui étoient le moins bien partagées du côté de la beauté couroient grand risque de n'avoir jamais d'époux.

Cela pouvoit donner lieu à des jalousies, à des haines, et ce qui étoit plus à craindre que tout le reste, à une dépravation de mœurs très-préjudiciable à la prospérité de la colonie.

Il étoit probable que les filles délaissées s'accoutumeroient difficilement à des privations contraires au droit de nature ; qu'elles ne pourroient pas se résoudre à vivre seules, sans aucune espérance d'établissement, condamnées à une nullité absolue, privées des droits, des honneurs, et de la considération dont jouissoient les personnes mariées.

On devoit bien penser que pour sortir de cet état d'humiliation elles mettroient en usage tous les moyens ;

qu'elles employeroient les pièges du libertinage ; ou qu'elles prêteroiént l'oreille à la séduction ; et c'est malheureusement ce qui arriva.

Les équipages des vaisseaux Portugais étoient composés de matelots et de soldats de marine fort disposés au plaisir, et fort peu délicats sur les moyens de s'en procurer. Les danses, les divertissemens auxquels on s'étoit livré depuis deux jours, et où ils avoient joué un très-grand rôle, leur avoient donné occasion d'approcher les filles de la colonie ; ils cherchèrent à les corrompre, et sous prétexte qu'ils vouloient demeurer dans l'île pour s'y établir, ils parvinrent à en séduire plusieurs.

Pierre Mégan, l'un des meilleurs matelots des équipages Portugais, homme d'ailleurs plein de probité et d'intelligence, fut le premier qui succomba à la tentation. Il séduisit la fille d'un colon, et fut surpris avec elle en flagrant délit, dans un petit bosquet, à deux portées de fusil de la rivière.

Cette affaire eut des suites très-graves. Le conseil allarmé se plaignit à M. de Grisalva de ce que les matelots Portugais abusoient d'une manière aussi infâme des droits de l'hospitalité ; plusieurs étoient soupçonnés de secrettes intelligences avec quelques autres femmes de la colonie ; on demanda leur éloignement et particulièrement la punition de Mégan.

L'honneur et la reconnoissance obligeoient M. de Grisalva de sévir, et il sévit. Il renvoya aux vaisseaux tous les Portugais soupçonnés ; destitua Mégan de son grade, et le fit mettre aux fers ; donna ordre à tout

le reste des équipages de sortir des habitations ; et les fit camper sous des tentes le long de la rivière, avec défense d'entrer dans les habitations sans un ordre signé de lui.

Ces défenses qui frappoient sur les innocens comme sur les coupables, indisposèrent les matelots contre ceux de leur camarades qui par leur conduite y avoient donné lieu. Ils se jetèrent sur eux pour les massacrer : on eut beaucoup de peine à les sauver de leur fureur.

Le plus criminel de tous étoit Stirck, sergent des soldats de marine. Ce misérable quoiqu'attaqué du mal vénérien eut assez peu de délicatesse pour le communiquer à une jeune fille de seize ans qu'il avoit trompée en lui signant une promesse de mariage, et il eut l'impudence de s'en vanter.

M. de Grisalva vouloit le faire pendre ; il l'auroit sans doute mérité par sa conduite infâme ; mais le mal étoit fait, et sa mort même n'y pouvoit pas remédier. On appaisa M. de Grisalva parce qu'il avoit de la raison ; les matelots n'en ont pas toujours ; on parvint cependant à leur arracher Stirck d'entre les mains ; ils déclarèrent qu'ils ne le rendoient que pour obéir aux ordres de leur commandant, mais que si jamais il remettoit le pied sur l'un des trois vaisseaux ils le tueroient.

Cette déclaration embarrassa beaucoup. Stirck n'étoit pas un bon sujet. Déserteur en Allemagne, en France, en Espagne, il avoit servi sous quatre puissances. Il n'étoit parvenu au grade de sergent qu'à

cause de son talent. Il parloit quatre langues et écri-voit supérieurement, mérite rare dans un soldat ; mais quoiqu'il demandât à réparer sa faute en épousant la jeune fille qu'il avoit séduite, la colonie ne se soucioit pas d'admettre dans son sein un homme d'une telle immoralité ; on l'envoya provisoirement à l'hôpital, en attendant qu'on ait pris sur son compte un parti définitif.

Il falloit d'ailleurs venger les mœurs par un premier acte de sévérité, et c'est à quoi le conseil se détermina. Il prit des informations sur tout ce qui s'étoit passé. Sept filles furent accusées de libertinage avec les Portugais ; les deux convaincues furent condamnées à être chassées de la colonie ; mais à l'égard des cinq autres sur lesquelles il n'y avoit que des soupçons plus ou moins graves, il fut ordonné qu'elles ne pourroient être demandées en mariage, par aucun homme, qu'au préalable toutes les autres filles ou femmes n'ayent été elles-mêmes pourvues.

Cette punition étoit, après l'exil, la plus grave qu'on pût infliger : elle vouoit les coupables au mépris de tous les habitans, et produisit un effet admirable.

Les deux exilées en pleurs furent promenées, pour l'exemple, autour des habitations et ramenées chez elles. On leur donna pour prison la maison où elles demeuroient, en attendant l'exécution de leur jugement auquel il fut sursis jusqu'à la guérison de celle qui étoit malade.

La nouvelle de cette condamnation étant parvenue aux oreilles de tous les gens des équipages Portugais,

ils essayèrent de fléchir la juste sévérité du conseil ; ils lui présentèrent un mémoire qui fut rédigé par M. de Torribio, et dans lequel ils exposoient que si l'on vouloit faire grâce aux sept coupables, cinquante-neuf d'entr'eux, qui n'étoient pas mariés, offroient de demeurer pour toujours dans la colonie, et d'y prendre les femmes qu'on voudroit leur donner.

Stirck réitéra ses offres d'épouser la jeune fille qu'il avoit séduite, Megan fit la même chose.

Une proposition de cette importance méritoit un profond examen : comme elle tendoit au bien-être et à l'accroissement de la colonie, elle fit fléchir la loi et força le conseil à l'indulgence.

Mais il ne s'y détermina qu'à la dernière extrémité. Comme il s'agissoit d'enfreindre une loi à laquelle tout le monde avoit coopéré, le conseil ne voulut pas prendre cette infraction sur lui. Il crut nécessaire de consulter tous les habitans, et de les inviter par une proclamation à émettre leur vœu dans cette affaire.

On prit d'abord l'avis des hommes, qui opinèrent, à la presque unanimité, pour la grâce des coupables ; il n'y eut que M. Euder et quatre autres colons qui tinrent pour l'exécution stricte et littérale de la loi, mais on ne les écouta pas.

On jugea aussi qu'il étoit à propos de consulter les femmes sur une question si intéressante pour les mœurs, non pas qu'on voulût leur donner aucune part dans le gouvernement de la colonie, il s'agissoit seulement de les intéresser au maintien des bonnes mœurs et de la chasteté, en leur laissant une certaine

influence d'opinion dans toutes les affaires où il en seroit question : cela me parut extrêmement sage et bien pensé. Elles sentirent toute la délicatesse de ce procédé, et déclarèrent, unanimement, qu'elles s'en rapportoient à ce que décideroit le conseil.

Enfin, on consulta M. de Grisalva ; on lui demanda si l'arrangement proposé par les cinquante-neuf Portugais de demeurer dans l'île et d'y prendre femmes pouvoit lui convenir, et si cela ne nuiroit pas au succès de l'expédition dont il étoit chargé.

Il répondit que loin de mettre obstacle à l'exécution de leur projet dont il auroit voulu pouvoir partager avec eux tous les avantages, il s'estimeroit trop heureux d'avoir procuré à la colonie une occasion d'accroissement et de prospérité.

Il n'avoit d'ailleurs aucun droit sur les gens de l'équipage du vaisseau naufragé, ni même de celui que commandoit M. de Fucal. Ces deux navires appartenoient à M. de Hurto qui n'avoit emmené avec lui que des hommes de bonne volonté. Ces volontaires n'étoient liés par aucun engagement, du moins vis-à-vis de M. de Grisalva ; et s'ils en avoient contracté envers M. de Hurto, sa mort prématurée et la perte de son navire rendoit à chacun la parole qu'il pouvoit avoir donnée.

J'avois en outre le droit de garder le vaisseau commandé par M. de Fucal : le testament de M. de Hurto m'en rendoit propriétaire. Je venois d'accepter un titre de citoyen qui m'obligeoit d'apporter à la masse commune tout ce que je possédois ; par consé-

quent ma propriété étoit celle de la colonie. Cette circonstance forçoit à repartir sur les deux vaisseaux qui restoient les équipages des deux qui manquoient ; mais cette répartition devenoit impraticable, attendu l'impossibilité qu'il y avoit de faire tenir sur deux navires si petits le monde de quatre.

Ainsi, M. de Grisalva, loin de s'opposer à la détermination des cinquante-neuf Portugais qui vouloient s'établir dans l'île, étoit au contraire fort intéressé à ce que beaucoup d'autres prissent le même parti.

D'après toutes ces explications il n'existoit plus de difficultés. Les cinquante-neuf Portugais furent admis au nombre des citoyens : le conseil leur donna des femmes.

Mégan obtint sa liberté : il épousa sa maîtresse. On voulut bien donner à Stirek la jeune fille dont il avoit abusé. Il fut seulement sursis à leur mariage jusqu'à leur parfaite guérison.

La jeune veuve dont j'ai parlé se rendit aux vœux de M. Pollard, Adélaïde devint l'épouse de M. Collot, et tout s'arrangea si bien dans l'espace d'une huitaine de jours qu'il ne resta plus que très-peu de filles à marier.

Mais il nous arrivoit de tems en tems quelques Portugais pour prendre parti ; et bientôt il se trouva plus d'hommes que de femmes.

Il étoit tems d'aviser aux moyens de mettre, comme disoit le conseil, tout le monde à sa place, en con-

séquence on invita les habitans, et en particulier les nouveaux venus, à déclarer ce qu'ils savoient faire, et quel étoit l'état que chacun d'eux vouloit embrasser.

Quand tout le monde eut fait à cet égard sa déclaration, on distribua le travail de manière à ce que personne ne restât oisif.

Nous avions un médecin, quatre chirurgiens, trois charrons, six menuisiers, quinze charpentiers, dix-huit maçons, un tailleur de pierre, deux couvreurs en tuiles, un couvreur en paille, cinq serruriers, cinq tourneurs, y compris mon beau-père, quatre cordonniers, neuf tailleurs, deux bourreliers, un coutelier, deux arquebusiers, deux tonneliers, un brasseur, un tanneur, sept jardiniers, un vigneron, quatre-vingt-cinq terrassiers, bucherons, scieurs de long et autres manouvriers, trois charbonniers, deux carriers, deux tuiliers, trois chaudronniers, un ferblantier, trois vanniers, trois maréchaux, six tisserands, deux faiseurs de bas au métier, deux mineurs Portugais, trois peintres-vernisseurs, deux faiseurs de sabots, onze cordiers dont trois étoient Portugais, deux ouvriers en draps qui au besoin pouvoient servir de tisserands, vingt-cinq labouréurs ou garçons de charrua, soixante-trois matelots ou pêcheurs, un fourbisseur, douze cuisiniers, un épinglier, trois cloutiers, deux fondeurs, trois horlogers, quatre orfèvres, trois imprimeurs, un graveur en taille-douce, un excellent mécanicien, quatre potiers de terre, un verrier, deux

boisseliers, deux maîtres d'école, quatre boulangers, deux bouchers qui n'avoient pas d'occupations, un berger, et deux perruquiers.

Nous avions, en outre, dans M. de Fucal un bon ingénieur et un mathématicien très-fort; dans M. Bouard un chimiste profond, un habile botaniste; dans M. Collot un poëte aimable, d'une littérature distinguée. Mon beau-père et le baron avoient des connaissances nautiques et astronomiques qui n'étoient pas communes.

Tout le reste des hommes étoit composé de gens de plumes, d'anciens militaires ou marins, d'anciens marchands, de soldats et de domestiques. La plupart savoient lire et écrire, et avoient reçu en Europe plus ou moins d'éducation. On tâcha de tirer parti des talens de chacun. C'est parmi eux qu'on prit les chasseurs, les écrivains, les gens de bureau, les inspecteurs et distributeurs de vivres; on en mit plusieurs chez les gens de métier.

On trouva parmi les femmes, des couturières, des blanchisseuses, des ouvrières en linge, des fileuses, des cuisinières, et même deux sages-femmes, y compris Madame Bouard. La marquise devenue Madame de Fucal, et plusieurs autres furent employées à faire des filets; il n'y eut personne sans occupation: la colonie présentoit par-tout l'image du travail et de la joie.

On réunit, pour le bien du service, les métiers qui avoient ensemble quelqu'analogie. Chacun jusqu'à présent avoit fait sa petite cuisine: ce qui occasionnoit

aux femmes une grande perte de tems, tous les ménages n'étoient d'ailleurs pas suffisamment pourvus d'ustensils nécessaires ; il fallut remédier à cet inconvenient qui se faisoit beaucoup sentir dans le chef-lieu des habitations où le nombre des colons étoit considérable.

Voici comment on s'y prit. On désigna plusieurs maisons où chacun devoit aller prendre ses repas ; on garnit ces maisons d'une suffisante quantité de tables à peu près comme on voit, dans les grandes villes, chez les restaurateurs. Chaque table étoit composée de douze à vingt convertis, et destinée à une société particulière. Des amis ou des personnes qui se convenoient formoient ensemble une société et adoptoient une certaine table, nulle autre personne de cette société ne pouvoit y être admise à moins qu'elle ne fût invitée.

A une heure indiquée, chaque société se réunissoit, et alloit s'asseoir à la table qui lui étoit assignée, et qui étoit servie à peu près comme toutes les autres, car la portion de l'un ne valoit pas mieux que celle de l'autre ; chacun mangeoit à sa faim et tant qu'il vouloit.

Ces différentes maisons avoient leurs cuisiniers et cuisinières qui préparoient les mets, servoient ou lavoient les plats, les assiettes, de sorte que l'action de faire la cuisine et la domesticité étoient devenus les emplois publics.

Quand les chasseurs revenoient le soir ou pour l'aurore, ils apportoient le produit de leurs chasses dans

une maison qu'on appelloit la vivanderie ; les pêcheurs y déposoient aussi le poisson de leurs pêches entre les mains du vivandier général, qui ensuite distribuoit le tout dans les différentes maisons publiques où l'on alloit manger.

Ceux qui étoient chargés de la récolte des fruits, de faire la cassave ou de cuire le pain, agissoient de même. Les tables et cuisines n'étoient jamais au dépourvu ; il y régnoit au contraire une abondance extraordinaire.

Il y avoit toujours trois services, non-compris le dessert qui étoit composé de toutes sortes de fruits. Chacun avoit sa chopine de vin, son petit verre de rhum et sa tasse de café.

Cette manière de vivre en commun, qui a commencé environ trois semaines après mon mariage, dure encore, et nous nous en trouvons tous parfaitement bien. Elle a des avantages sans nombre. Elle réunit les citoyens sans les confondre ; entretient parmi eux l'harmonie, la bonne intelligence et la douce amitié. Quand on est ainsi rassemblé on parle, on rit, on s'amuse, on a plus de gaieté ; on n'est pas comme dans l'intérieur des ménages de l'Europe, toujours en tête-à-tête avec une femme qui boude, ou des enfans que l'on gronde. La grande société dissipe ; elle chasse l'ennui et la mauvaise humeur. Le soir, quand on rentre chez soi on est toujours d'accord, et ce qu'il y a de plus agréable, on n'a jamais d'embarras.

L'ivrognerie ; ce vice dégoûtant qui dégrade l'homme, n'est plus chez nous qu'un être de raison ; chacun

ayant sa part déterminée, ne peut prendre plus de boisson qu'il n'en a besoin.

Il n'y a non plus ni perte ni gaspillage; les débris des tables servent à nourrir la volaille et les cochons.

Si quelqu'un se présente à table sans être mis proprement ou avec décence; s'il se permet quelques propos malhonnêtes ou contraires aux bonnes mœurs, il en est repris sur-le-champ, ou renvoyé chez lui avec son dîner, et cette punition, sans être flétrissante, produit toujours sur les coupables assez d'effet pour que chacun se comporte de manière à ne la pas mériter.

Malheureux sera le jour où nous quitterons cette vie heureuse et patriarcale pour avoir chacun notre propriété, nos aisances particulières; c'est alors que naîtra l'orgueil, l'intérêt personnel, le désir d'avoir au-delà de ce dont on a besoin.

M. de Torribio qui voyoit tout cela étoit enchanté; il se désespéroit de ne pouvoir être des nôtres. Il avoit laissé au Brésil une femme et des enfans qui le rappelloient dans sa patrie. Sans cette circonstance, lui et beaucoup d'autres Portugais se seroient déterminés: la patrie est là où l'on est tranquille et heureux.

Notre manière de vivre fut le modèle de notre manière de travailler. Les gens d'un même métier furent rassemblés dans un même atelier. Les tailleurs furent mis avec les tailleurs, les serruriers avec les serruriers, et ainsi de suite dans chaque état.

Le

Le plus intelligent est à la tête de l'atelier, c'est lui qui est chargé de conduire les ouvrages et de commander aux autres.

Ce nouvel arrangement a produit d'excellens effets. Nos travaux se font plus vite ils s'exécutent avec plus d'ordre et d'intelligence.

Nous avons déjà une buanderie fort commode, elle consiste dans un long bateau couvert, établi le long de la rivière ou travaillent les blanchisseuses, un angar à côté à quelques toises du rivage sert à couler les lessives et à faire sécher le linge quand il pleut. sitôt que le linge est sec on le transporte dans le lieu où sont toutes les repasseuses, celles-ci, après leur ouvrage fait, le rapportent aux colons tous les dimanches matin.

La propreté est une des vertus les plus recommandées dans la colonie; aussi l'on peut dire qu'elle y est extrême. Dans la distribution générale qui a été faite du linge de corps, chaque colon, homme ou femme, a eu deux paires de draps et une douzaine de chemises. On a donné, en outre, ou completté à chaque homme, trois habits composés d'une soubre-veste et d'un pantalon d'une toile de coton plus ou moins foncée, suivant sa profession; un chapeau, une douzaine de mouchoirs, quatre bonnets de coton, et six serviettes.

La part de chaque femme en vêtemens a été de trois deshabillés complets de toile de coton et d'une robe de mousseline blanche des Indes.

Les fichus, les bonnets, les mouchoirs et les ser-

viettes ont été livrés dans la même proportion des vêtemens.

Un homme doit recevoir, en outre, tous les six mois, une chemise, deux mouchoirs, un habit neuf. Tous les ans, un bonnet de coton avec un chapeau et tous les deux ans, une paire de draps.

Il revient à chaque femme, par semestre, une chemise, quatre mouchoirs, un deshabillé, deux bonnets et deux fichus; et tout les deux ans, une paire de draps et même une robe si elle est mariée.

Avec un pareil trousseau on n'est sàle que quand on veut l'être; aussi la malpropreté n'est pas tolérée. Un individu quelconque, homme, femme ou fille, qui se présenteroit à table sans être mis blanchement seroit chassé. On est à cet égard tellement susceptible, que les serruriers eux-mêmes, avant de venir s'asseoir à la table publique, sont obligés de changer de linge et de vêtemens pour paroître propres.

Cette rigueur extrême avoit d'abord beaucoup contrarié nos Portugais qui sont naturellement fort négligés sur leur extérieur; mais actuellement ils y sont accoutumés et s'en portent mieux.

Un homme, de Lisbonne ou de Paris, qui seroit transporté ici d'un coup de baguette, en voyant la tenue et la mise de tout le monde, s'imagineroit arriver positivement dans un jour de fête; mais le lendemain, le sur-demain, et tous les autres jours suivans, il verroit encore la même chose.

Quoique le voisinage de la montagne rafraichisse extrêmement le climat de l'île, la chaleur y est en-

core d'une certaine force, et il y fait même toujours aussi chaud qu'à Paris dans le cœur de l'été. Notre faculté de médecine nous ayant observé que l'usage des bains étoit nécessaire pour augmenter la fécondité de nos femmes, et nous maintenir tous en bonne santé, nous avons élevé des bains publics sur la rivière. Il y en a pour les deux sexes, chacun peut s'y baigner sans être vu; C'est Mégan qui est à la tête du bain des hommes, son épouse dirige celui des femmes.

Nous avons agrandi la maison de M. Bouard; nous y avons établi un cabinet d'histoire naturelle; ainsi qu'une école de médecine et de chirurgie.

Le cabinet d'histoire naturelle a été fort enrichi par M. de Torribio qui a eu la bonté de nous laisser tous les objets dont il avoit des doubles. Si nos chasseurs tuent quelqu'oiseau extraordinaire, ils l'apportent à M. Bouard. Si nos matelots ou nos pêcheurs trouvent un beau coquillage ou prennent quelque poisson rare ils les lui remettent entre les mains. Grâce à ses soins notre collection ne laisse pas que d'être déjà considérable. M. de Torribio qu'un même goût qu'une même passion pour l'étude ont lié très-étroitement avec lui, l'aide beaucoup dans ses travaux; ils sont continuellement ensemble.

Nous devons à M. Bouard la savonnerie que nous venons d'établir. Il a trouvé le moyen de nous faire une très bonne soude avec une espèce d'algue, plante marine qui croit en abondance sur nos côtes; cette soude est infiniment supérieure à celle qu'on obtient

en France des cendres du vareck. Elle nous a donné un savon de la meilleure qualité. Malheureusement nous manquons d'huile ; mais nous avons de quoi en faire plus qu'il ne nous en faudra pour notre consommation : nous attendons que notre moulin soit achevé ; on y travaille dans ce moment.

M. Bouard a entrepris, avec M. de Torribio, dans l'intérieur de notre île, un voyage où il a fait les plus précieuses découvertes. Nous ne connoissons pas toutes nos richesses ; elles sont immenses. Comme tous les détails que je pourrais donner à cet égard appartiennent à la botanique et à l'histoire naturelle ; j'en parlerai en son lieu.

Notre école de médecine et de chirurgie est déjà composé de quatorze étudiants. M. Bouard qui en est le professeur, y donne aussi des leçons de chimie ; de botanique et de physique expérimentale. C'est là que nos savans se réunissent sous les auspices de la colonie : nous en avons fait une petite académie.

Nous avons aussi tourné nos vues du côté de l'agriculture comme étant le premier et le plus essentiel des arts, et dans deux ans nous espérons avoir du vin. Notre vaisseau dernièrement arrivé du Cap nous en a rapporté de la vigne avec plusieurs tonnes remplies de marc de vendange que nous avons semé à la volée pour faire du plan.

Cet expédient a été imaginé par M. Boze, colon laboureur ; il a réussi au-delà de nos espérances ; nos grains de raisin ont levé parfaitement bien, et ils ont

déjà poussé des brins de huit pouces. Quand ces brins seront plus forts, nous les transplanterons et nous nous formerons un vignoble. Notre vigneron et son fils préparent déjà la terre qui doit les recevoir.

Nous sommes persuadés que notre raisin mûrira, ou du moins tout porte à nous le faire croire. L'air n'est pas ici aussi chaud qu'à St. Domingue, il est de plus continuellement rafraîchi par les vents qui viennent de la montagne dont le sommet est toujours couvert de neige. La grande chaleur ne se fait sentir que dans les endroits à l'abri de ces vents, et ce ne sera pas ceux-là que nous choisirons pour y planter nos vignes.

Le muscat de Madère et des Canaries vient d'ailleurs parfaitement bien aux Antilles, il s'y est parfaitement acclimaté par la seule raison que le plan sort d'un pays dont la température ne sera pas absolument trop éloignée celle qui règne dans ces dernières îles. C'est, nous a dit M. Boze, une règle très-importante qu'il faut toujours suivre quand on veut transporter dans un pays chaud les arbres ou plantes d'un pays froid : aussi nous y sommes-nous conformés avec exactitude. La température du Cap approchant beaucoup de la nôtre, la vigne du Cap doit avoir chez nous un plein succès.

Oh ! que nous serons heureux le jour où nous ferons notre première vendange ! avec quel plaisir délicieux nous boirons la première bouteille de notre vin ! il n'y a pas un seul colon qui ne s'en divertisse d'avance.

Nous avons formé la résolution de cultiver les cannes sauvages qui croissent presque par-tout sur notre île, et à cet effet nous avons nétoyé plusieurs terrains auprès de nos habitations, nous les avons séparés en quarrés d'une trentaine de pas chacun, et nous y avons planté des morceaux de canne. C'est M. Boze qui a dirigé tout ce travail; il a suivi la méthode adoptée à la Martinique et dans les autres îles Françaises.

Après avoir divisé le terrain comme je viens de dire, et l'avoir dressé, il a pris un cordeau pour planter les cannes en lignes droites. La distance de quatre pieds entre chaque rang lui a paru la plus convenable et la plus commode pour le sarclage.

Quand son alignement a été achevé, il a placé au bout de chaque ligne un de ses travailleurs armé d'une houe sur le manche de laquelle étoit marqué la distance qu'il falloit laisser entre les fosses à faire dont chacune devoit avoir dix-huit à vingt pouces de long, cinq à six pouces de large, sept à huit pouces de profondeur.

A mesure que les fosses se trouvèrent faites, de jeunes colons, de la classe des adultes, jettèrent dans chacune d'elles deux morceaux de canne sauvage de quinze à dix-huit pouces de long. D'autres travailleurs qui suivoient remplirent chaque fosse de la terre que les premiers en avoient tirée, et ajustèrent les deux morceaux de cannes de manière à ce que le bout qui venoit du côté de la tête sortit de terre d'environ trois pouces, et qu'à l'extrémité opposée le bout de l'autre morceau fût arrangé de même.

On avoit pris pour cette opération un temps humide et pluvieux comme étant le plus favorable. Quand elle a été entièrement achevée, M. Boze s'est occupé d'un autre travail, qui avoit pour objet de clore le terrain de cette plantation.

Il a semé tout-au-tour, au cordeau, une suffisante quantité de pépins d'orange de la chine que l'un de nos vaisseaux avoit apportés de Canton; il en a fait trois rangées éloignées l'une de l'autre d'environ deux pieds; il a espacé ces pépins de manière à ce qu'il y eût entre eux une distance de douze à quinze pouces. Pour défendre ce semis, il a enfoncé de chaque côté des pieux ou échelats, et y a entrelacé des branches de béjuque, espèce de saule pliant qui croît en abondance sur notre île.

Cette première plantation est un modèle que nous propose M. Boze. Voilà comme il veut que nos habitations soient un jour disposées.

Ceux d'entre-nous qui ont vu les colonies françaises de la Martinique et de Saint-Domingue, s'accordent à dire que les oranges de la Chine font les meilleurs clôtures. Ils sont armés d'épines longues et fortes qui s'entrelacent au point de faire des hayes impénétrables. Ces arbres en croissant prennent de la grosseur, se rapprochent, se serrent et se joignent si fortement qu'ils finissent par composer un seul et même corps aussi plat qu'une muraille; aussi valent-ils mieux que tous les autres arbres qu'on employe au même usage.

Ils méritent encore la préférence par l'abondance

et l'agrément de leurs fruits , qui servent à désaltérer les passans , et dont les animaux s'accoutument fort bien , sur-tout les chevaux , qu'ils engraisent.

M. de Grisolva avoit sur son bord quatre oliviers en caisse ; il a eu la bonté de nous en offrir deux. Il étoit impossible de nous rendre un service plus signalé. La colonie , en reconnaissance , lui offrit le droit de cité pour lui et toute sa famille. Cela fut l'occasion d'une fête magnifique , qui surpassa toutes celles que jusqu'alors on avoit données : elle fut célébrée le 8 novembre 1794.

L'obélisque qui avoit été voté en l'honneur des équipages portugais se trouva prêt pour la cérémonie. Il est le premier monument de pierre qu'on ait élevé dans le sein de la colonie. c'est Bralle , un de nos maçons qui en a donné le plan et qui l'a exécuté avec ses camarades. Les pierres employées à sa construction ont été tirées de notre fontaine pétrifiante dont les eaux ont été versées dans des moules faits exprès sur les dessins et d'après les proportions indiqués par Bralle.

Ce monument est une pyramide carrée de trente pieds d'élevation sur dix huit de large à sa base , terminée à son sommet par une grosse boule de quatre pieds de diamètre.

Sur chacune des faces est un morceau de bois noir pétrifié de trois pieds quarrés incrusté dans la pierre , qui contient une inscription en relief dont les lettres portent 18 lignes.

Sur la première , tournée au Nord , on lit ces mots :

Le 18 janvier 1793 des Français persécutés sont venus s'établir ici : ils n'ont jamais pris les armes contre leur patrie.

Sur la seconde , qui regarde le Sud , on lit ce qui suit :

L'an 1794 , Antoine de Grisolva , portugais , nous a donné des bestiaux et des oliviers. Vive la mémoire de notre bienfaiteur.

La troisième , qui est à l'Est , porte :

Hommage à la Patrie.

La quatrième , qui est à l'Ouest , porte :

Hommage à la bienfaisance.

Les lettres de ces diverses inscriptions ont été peintes en jaune pour les faire trancher davantage avec la couleur noire du fond.

On dit que tout le reste de la pyramide n'est qu'une seule masse de cristal. Les pierres dont elle est composée y ressembleroient parfaitement si elles n'étoient empreignées d'une légère teinte de rouille ; elles sont à demi-transparentes , et repercutent les rayons du soleil de manière à ce qu'on ne puisse les regarder fixement.

La boule établie sur le sommet de la pyramide est ceinte d'une large bordure en bois noir également pétrifié après coup , et dont la sculpture est l'ouvrage de Thomas Merlot , un de nos menuisiers. On y lit ces mots , écrits ou sculptés sur cette bande en lettres de relief également peintes en jaune.

Elle est pure comme nos cœurs.

Pour donner à M. de Grisolva le plaisir de la sur-

prise, on avoit élevé ce monument à son insçu, il étoit caché par un échaffaudage de charpente recouvert en planches, qui avoit l'air d'une maison.

Le matin du jour de la cérémonie il passa devant sans s'en appercevoir ; mais pendant qu'il étoit à la maison de ville pour y recevoir le titre de citoyen et faire au conseil ses remerciemens, on avoit donné des ordres pour faire enlever la charpente, nétoyer la place, mettre tout le monument à découvert.

Cette opération fut faite avec tant de célérité qu'à son retour quand il repassa dans le même lieu accompagné des douze membres du conseil il aperçut la pyramide dont l'éclat prodigieux étonna ceux-mêmes qui l'avoient élevée.

Chacun doit se figurer quelle dût être à cette vue la position de M. de Grisalva. C'est un homme simple, plein de bonté, sans ostentation, dans qui l'action de faire le bien est si naturelle que pour peu qu'on lui en témoigne de la reconnoissance il croit toujours ne l'avoir pas méritée ; aussi je puis affirmer que dans ce moment-là qui eût été mille fois beau pour un autre, il éprouva beaucoup plus de confusion que de véritable jouissance.

A l'époque de cette fête notre nouvelle plantation de cannes venoit d'être achevée ; il l'alla voir avec les membres du conseil ; il voulut voir aussi notre plan de vigne qu'il trouva fort avancé. Il se retira extrêmement satisfait de l'intelligence et des talens de M. Boze. Il nous prédit que notre archipel seroit un jour peuplé d'une multitude immense de citoyens

et que la colonie alloit être la souche d'un peuple nombreux et florissant. Puisse cette heureuse prédiction avoir tout son accomplissement.

Les éloges de M. de Grisalva eussent été faits pour nous encourager si nous avions eu besoin de courage, l'intérêt de notre prospérité nous en donnoit assez, nous n'étions pas non plus de trempe à croire aux prophéties ; mais telle est la nature des hommes que les choses merveilleuses les frappent toujours fortement ; l'idée de devenir les pères d'un peuple nombreux, l'espérance de laisser après nous une mémoire immortelle, exhaltoient notre âme et nous rendoient capables des plus grandes choses.

M. Boze sur-tout étoit électrisé : comme cultivateur, il aspiroit à la gloire d'embellir sa nouvelle patrie par des plantations utiles ; et de l'enrichir de tous les trésors de l'agriculture.

Monsieur, me disoit-il, je veux que dans vingt ans nous puissions nous passer de tout l'univers. Je me charge de vous donner du pain, de la viande, des habits, des souliers, du linge, du sucre, du café, du chocolat, du thé, de l'huile, des chevaux, du bois, des maisons, des vaisseaux, et de fournir généralement à tous vos besoins. Ces richesses ne sont pas dans ma tête, elles sont là, s'écrioit-il en frappant du pied la terre. Voilà un sol fertile dont il faut tirer parti ; voilà des sauvages qu'il faut contraindre à nous donner de meilleurs fruits. Il y a ici des miracles à opérer.

Il me parloit avec enthousiasme et comme un homme

sûr de son fait. Nous nous promenions ensemble de long de cette plantation de cannes dont j'ai déjà parlé, qu'il avoit fait faire quelques jours auparavant. Il supposoit que la haye des pépins d'orange étoit déjà haute et produisoit des fruits ; qu'un homme ayant chaud, et passant comme nous près de cette haye, y cueilloit une orange pour se rafraichir ; — Eh bien, Monsieur, il ne pourra pas la manger sans se res-souvenir de moi ; c'est Boze, dira-t-il, qui a semé cet arbre qui me désaltère.

Il me monroit les cannes dont les premiers jets commençoient à pousser. Il se les représentoit comme étant déjà mûres et bonnes à couper ; — On va les porter au moulin, on en fera du sucre, et la première fois qu'on s'en servira on ne pourra s'empêcher de dire : cest Boze qui a sucré aujourd'hui notre café.

L'orgueil n'entroit pour rien dans les discours de cet excellent homme, il étoit seulement entraîné par un excès de zèle et de satisfaction ; il convenoit qu'on pouvoit faire aussi bien que lui, le surpasser même ; mais il ne pouvoit résister à la joie qu'il ressentoit d'avoir été choisi par la colonie pour être le directeur de tous les travaux relatifs à l'agriculture. Quoique cette marque de confiance le rendit glorieux, elle ne lui donnoit que de l'émulation, elle ne lui inspiroit qu'un désir effréné de répondre par ses soins, par son exactitude, par une persévérance infatigable à la bonne opinion qu'on avoit conçue de ses talens. Il se soucioit peu qu'on le regardât comme le plus habile, pourvu qu'on lui sût bon gré de ce qu'il avoit

fait. C'étoit le flatter infiniment que de lui dire qu'il rendoit de grands services à la colonie, et qu'il s'acquittoit parfaitement bien des fonctions de sa place.

Je vançois avec raison et de très-bonne-foi les travaux qu'il avoit faits jusqu'alors, le zèle et l'intelligence qu'il y avoit mis : il m'interrompit en me sautant au cou pour m'embrasser. M. Boze me serroit si fort que j'ai cru qu'il alloit m'étrangler.

À quelque distance du lieu où nous étions il y avoit un champ que douze de nos terrassiers étoient en train de défoncer : nous nous en approchâmes pour voir les travailleurs. Cela me donna l'occasion d'examiner plus particulièrement la nature du sol.

Je le trouvai composé d'une terre franche de couleur jaune ou rousse, couverte à la surface de deux pieds de terreau, antique résultat de tous les débris de végétaux qui s'y étoient accumulés depuis des siècles.

M. Boze me dit l'usage qu'il entendoit faire de ce champ. Il le destinoit à l'établissement d'une pépinière, et à des plantations d'arbres utiles. C'est là qu'il vouloit semer du café, des amandes de cacao, des grains de corossolier, et le reste de ses pépins d'orange.

Plus loin, il faisoit nettoyer un vaste et spacieux terrain pour y élever tous les arbres qui viennent de boutures et sur-tout pour y multiplier le manioc, arbrisseau dont la racine sert à faire la cassave.

Son projet étoit aussi de rassembler dans un seul

et même lieu, auprès des habitations, tous les arbres et toutes les plantes indigènes de l'île; il l'a depuis exécuté avec le plus grand succès. M. Bouard l'a beaucoup aidé dans cette grande entreprise qui assure à la colonie des ressources inépuisables.

Le 17 septembre 1794, la plantation des deux oliviers, que nous a donnés M. de Grisalva, a été faite en grande cérémonie à quatre heures du soir en présence de M. de Grisalva lui-même, et de toute la colonie assemblée.

La femme de M. Boze et celle de M. Bouard sembloient s'être donné le mot pour accoucher ce jour-là. Elles avoient chacune mis au monde un enfant mâle. Cette circonstance ajouta à la cérémonie une solennité de plus, celle du baptême.

La nouvelle de ces deux accouchemens s'étoit répandue le matin d'assez bonne heure pour donner le tems de dresser, sur le lieu même où devoient être plantés les oliviers, un petit autel qui fut couvert d'une belle toile de coton blanche, et garni de larges oreillers pour y déposer les nouveaux nés.

Les deux oliviers furent amenés au son du tambour, sous l'escorte des musiciens de la colonie, et des équipages Portugais qui se rangèrent en haye de droite et de gauche vers l'endroit par où devoit passer M. de Grisalva.

Il arriva accompagné de M. de Torribio, de Madame de Fucal et d'Eléonore, comme étant tous les quatre destinés à remplir les fonctions de parain et de marraine.

MM. Boze et Bouard les suivoient par derrière ayant chacun leur enfant dans les bras.

Quand ils furent rendus sur le lieu de la scène où les attendoit un aumônier Portugais. Les deux pères s'approchèrent de l'autel; ils y placèrent ensuite leurs enfans, aux acclamations d'une foule nombreuse rangée en cercle, et au milieu des battemens de mains universels.

Les nouveaux nés furent baptisés en plein air. On commença par l'aîné, c'étoit celui de M. Boze, il fut présenté au baptême par Eléonore et M. de Grisalva; Madame de Fucal et M. de Torribio présentèrent celui de M. Bouard. Les deux enfans furent appelés Olivier, par allusion aux deux arbres dont on alloit faire la plantation.

Dès que la cérémonie du baptême religieux fut achevée on commença celle du baptême civique conformément aux loix de la colonie.

M. Collot dont le tour étoit arrivé de présider le conseil parut avec le livre qui servoit à inscrire les naissances, et vint à l'autel occuper la place de l'aumônier qui s'étoit retiré. Il prit dans ses mains le livre qu'il portoit, l'ouvrit et lut à haute et intelligible voix la formule suivante:

A qui appartient cet enfant? — Trois assistans répondirent, à M. Boze. — A qui appartient cet autre enfant? — Trois autres assistans répondirent, à M. Bouard. — M. Boze êtes-vous présent? — Oui. — Approchez? — M. Boze approche. — Reconnoissez-vous cet enfant pour être le vôtre? — Oui. — Quel est

son sexe? — Masculin. — Quelle est sa mère? — Thérèse Sollier. — Votre prénom? — Nicolas. — Votre âge? — Trente-huit ans. — Votre état? — Cultivateur. — Quel âge a Thérèse Sollier? — vingt-quatre ans. — Est-elle votre femme légitime? — Oui. — Où est l'acte qui le prouve? — Le voici. — Nicolas Boze, la colonie vous remercie de lui avoir donné un citoyen, elle vous charge de remercier en son nom Thérèse Sollier, cet enfant dont vous êtes père n'est plus à vous, il appartient à la colonie. Dites à Thérèse Sollier qu'on le lui laisse entre les mains afin qu'elle remplisse envers lui les devoirs de mère et de citoyenne; afin qu'elle élève son enfance; qu'elle protège sa faiblesse; dites-lui qu'elle en ait soin comme d'un dépôt qui lui est confié, et qu'elle doit rendre dans cinq ans aux termes de la loi.

M. Collot adressant ensuite la parole à l'enfant de M. Boze, il dit : Crois et grandis pour le bonheur de la colonie afin de lui rendre à ton tour tout ce qu'elle va te donner. Ton nom est Olivier; sois utile comme cet arbre, sois doux comme son fruit. La colonie te reconnoît pour son fils.

Ce que M. Collot venoit de faire pour l'enfant de M. Boze, il le fit pour celui de M. Bouard en répétant la même formule.

On procéda ensuite à la plantation des deux oliviers. Ils étoient ornés de rubans, de baneroles, de guirlandes et de couronnes de fleurs. On les plaça avec leurs caisses, chacun dans le trou qui lui étoit destiné.

M.

M. Boze, comme directeur des travaux de l'agriculture, vint présenter à M. de Grisalva une pelle neuve dont le manche étoit revêtu d'une frange d'or et d'un morceau d'étoffe écarlate; il l'invita au nom de la colonie à vouloir bien jeter, dans chaque trou, la première pelletée de terre.

Je vais le faire, répondit M. de Grisalva, mais au nom d'Olivier Boze que je viens de tenir sur les fonds baptismaux, je prie M. de Torribio de vouloir bien en faire autant pour l'enfant dont il est le parrain; et si la qualité de citoyen dont on vient de m'honorer, me donne ici voix délibérative, je demande qu'à la naissance de chaque enfant, il soit planté par sa famille un arbre qui en perpétue le souvenir, j'ai vu cet usage pratiqué dans plusieurs cantons de l'Amérique septentrionale; je le crois excellent.

La demande de M. de Grisalva fut adoptée avec enthousiasme, les membres du conseil qui étoient présents, délibérèrent sur cette proposition, et firent à ce sujet une loi qu'on promulgua le lendemain, elle portoit, que dans chaque famille le père ou la mère ou à défaut le plus proche parent, et à défaut de parents, les présidens du conseil, planteroient ou feroient planter à l'avènement d'une naissance, un arbre fruitier qui porteroit le nom du nouveau né, que si la saison ne permettoit pas cette plantation, elle seroit différée jusqu'au moment où on pourroit la faire avec succès, que si l'arbre venoit à périr pendant la vie de l'individu au nom duquel il auroit été planté, il en seroit planté une autre à sa place.

T

Qu'au décès de chaque individu, il seroit aussi planté par sa famille dans un lieu qu'on prépareroit, un arbre forestier qui porteroit le nom du mort, que ce lieu seroit appelée la forêt des morts, que si le défédé s'étoit signalé par de belles actions ou de grands services, son arbre funéraire seroit toujours remplacé en cas qu'il vint à périr, et choisi d'une espèce différente que celle de tous les autres, le conseil s'étant réservé d'indiquer incessamment l'espèce d'arbres qui seroit adoptée pour consacrer la mémoire des morts illustres.

Une loi si sage aura je le pense d'admirables effets; examinée sous le point de vue moral, elle est digne de l'homme honnête qui l'a provoquée, cet arbre fruitier planté à la naissance d'un citoyen, ne lui dira-t-il pas toujours qu'il est né pour être utile et pour travailler; quel est l'homme qui ne le verra pas avec affection, qui n'en prendra pas soin comme de lui même, qui pourra sans plaisir se reposer sous son ombre? qui osera y porter une hache criminelle? son fruit sera cueilli avec respect, il sera mangé avec délices. C'est son père, c'est sa mère, c'est son ayeul, c'est son enfant que chacun croira voir dans cet arbre religieux. Des souvenirs si chers sollicitent à devenir à son tour époux et père; ils attachent au sol, ils font aimer la patrie, ils pénètrent l'âme et la disposent à la vertu.

Quelle impression devra produire un jour, sur l'homme sensible ou sur celui qui aura des talens, une promenade dans la forêt des morts. Il ne pourra

faire un pas sans y trouver un père, un frère, un ami; il me faudra mourir aussi, dira-t-il, le moment approche peut-être où mon arbre funéraire sera placé dans ce triste lieu. En voici un qui surpasse tous les autres en grandeur. Avec quelle vigueur il pousse, vers le ciel, ses bras majestueux. C'est celui d'un citoyen qui s'est distingué par ses mœurs, par ses talens, par ses belles actions. C'est celui d'un tel: et le mien! sera-t-il confondu parmi tous ces arbres vulgaires? qu'ai-je fait pour la vertu? qu'ai-je fait pour la patrie? ne pourrai-je à mon tour en mériter un semblable? il ne pourra sortir de ce bois sacré sans penser à la gloire ou à la vertu.

Cette loi sera encore très-favorable, sous plus d'un rapport; elle entretiendra parmi les habitans le goût de l'agriculture, et elle conservera, dans la colonie, une quantité de bois toujours suffisante au besoin des colons. L'inconvénient contraire se fait assez ordinairement sentir dans les pays dont la population augmente promptement. On en a vu qui étoient couverts de forêts il y a un siècle, et où le bois aujourd'hui est d'une rareté si extrême qu'à peine en peut-on trouver pour cuire les aliénés.

Le lendemain de la promulgation de la loi dont je viens de parler, le conseil déclara que l'ébène noir seroit l'arbre funéraire qu'on planteroit à la mort des hommes illustres, et que le balayon rouge seroit consacré aux funérailles des femmes qui auroient bien mérité de la patrie. Depuis ce moment on ne parle plus dans l'île que de se rendre digne de l'ébène ou

du balayon. Ces deux arbres qui croissent pareillement aux Philippines et dans plusieurs autres contrées du monde, sont ici d'une force et d'une hauteur prodigieuse, l'ébène sur-tout qui passe en grosseur les arbres les plus monstrueux que j'aye jamais rencontrés en Europe.

Ainsi dorénavant l'ébène noir sera notre laurier et le balayon rouge notre myrthe. Les autres arbres devoient servir indistinctement aux morts vulgaires; mais MM. Boze et Bouard ont fait à ce sujet une juste réclamation; ils ont demandé qu'on n'employât que les arbres forestiers qui demandoient à être les plus multipliés. Ils ont cité l'arbre soyeux qui n'est pas ici assez commun et qui mérite de l'être davantage par son extrême utilité. M. Bouard croit que c'est le *Leibo* du pays de Guayaquil. Il est très-haut et fort touffu, il a la feuille ronde et de grandeur médiocre. Il produit une petite fleur qui pousse dans les aisselles des feuilles, et à laquelle succède une espèce de coccon long de deux pouces et large à peu près de la moitié de sa longueur. Ce coccon dans sa maturité crève et s'entr'ouvre, il en sort une touffe ou plutôt un flocon de petits fils soyeux et rougeâtres plus doux et plus fins que le coton. Ces fils soyeux ont l'avantage de ne jamais s'affaïsser ni se durcir par la pression. Ils conservent toujours une sorte d'élasticité qui croît et s'augmente par la chaleur. Nous en avons fait des matelats. Ceux sur lesquels je couche en sont remplis, et depuis le tems ils n'ont rien perdu de leur mollesse qui semble au contraire s'augmenter tous les jours.

Cette espèce de soie à une propriété singulière dont j'ai été moi-même convaincu par mes propres yeux. Lors de l'arrivée de l'équipage du vaisseau Hollandais, tous ceux qui en avoient ramassé quelques provisions l'apportèrent sur la grande place pour en faire des matelats aux femmes; pendant le tems qu'on cousoit ces matelats, le soleil qui donnoit à plomb et qui étoit fort chaud ce jour là, fit tellement gonfler la soie dont on les avoit remplis que plusieurs toiles crèverent. On fut obligé pour éviter cet inconvénient de continuer l'ouvrage à l'ombre d'un petit bois qui donnoit sur la rivière.

M. Bouard indiqua encore plusieurs autres arbres, notamment le bois de sandal, le palmier, le cèdre, le calbassier, une espèce de savonier dont le fruit écrasé nous sert provisoirement à blanchir notre linge; une espèce de noyer dont le fruit est excellent pour faire de l'huile; un grand et gros arbre à écorce épineuse que M. Bouard croit être le même que le bonde du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique; plusieurs autres encore, et en particulier le calémouc, *Agallochum præstantissimum*, assez rare ici, mais qui croît en abondance dans l'île Célèbes et à la Cochinchine; il désira que cet arbre fût spécialement affecté à la sépulture des enfans à cause du parfum délicieux de son bois, afin de faire comprendre aux habitans par cette espèce d'allégorie, que l'innocence est le premier des biens, et pour ainsi dire le parfum de la vie.

Le conseil adopta toutes les observations de M. Bouard, et la loi fut rectifiée en conséquence. A peine fut-elle rendue que tout le monde s'empressa de l'exécuter. chacun se mit à planter des arbres de naissance, c'est M. Boze qui les a fournis. Il est venu à bout de se procurer dans les bois assez de plan pour contenter tous les colons et pour en garnir ses pépinières.

Le bois des morts servira de promenade. On prépare dans ce moment-ci le terrain qui doit le recevoir. Il sera planté en quinconce : mais notre jouissance est encore bien éloignée. Si nous ne trouvons pas de sujets assez jeunes nous serons obligés de semer de graine.

Les environs de nos habitations sont tous en pleine culture. Lors de mon arrivée on avoit déjà fait beaucoup de défrichemens : ils s'étendent actuellement à plus d'une lieue de rayon. Chacun a aujourd'hui son jardin planté de manioc, d'ignâmes, de patates, de melons d'Europe, d'ananas, de patates, et de grosses raves excellentes qui ressemblent assez aux carottes des Philippines, de carottes sauvages qu'on mange comme des poires dont elles ont à peu près le goût; de beaucoup d'autres racines particulières au pays, et d'une très-petite quantité de plantes potagères.

Chacun de ces jardins a environ un arpent et demi d'étendue, un seul suffiroit pour nourrir une famille de douze personnes, quand bien même on n'auroit pas la ressource des bois où l'on trouve des noix de cocos, du fruit à pain, et une quantité considérable

d'autres fruits de toutes les espèces. Le sol ici est plus riche encore qu'à Méico, et la variété des productions infiniment plus grande.

Le bananier est si commun qu'on en trouve à chaque pas dans les champs. On n'en a mis dans les jardins pour l'avoir plus à sa proximité. Cet arbre plante, comme l'appelle M. Bouard, est absolument le même que celui qui croît dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; mais il n'est pas ici aussi beau qu'à Méico, ou plutôt ceux de Méico sont d'une espèce différente, ainsi que je l'observerai en tems et lieu.

A l'extrémité des jardins commencent les pièces de bled et de grès millet, qu'on appelle improprement en Europe bled de Turquie; dans les bas nous avons des terres humides ensemencées de riz qui est ici de la plus grande beauté. Nous avons aussi quelques pièces de luzerne pour nourrir la nuit nos bestiaux qui rentrent tous les soirs. C'est la même plante que celle dont sont couverts les environs de Lima, au Pérou; elle vient fort bien ici. On la coupe régulièrement une fois tous les deux mois.

A l'Ouest, du côté de l'hôpital, nous avons des champs de pois et de guingambo, légumes dont nous faisons une très-grande consommation.

Il y avoit à mon arrivée huit charrières continuellement occupées à labourer et à défricher. A présent nous en avons douze et quarante-quatre chevaux et juments, y compris ceux des équipages Portugais dont nous avons eu la permission de nous servir.

Les nouveaux colons qui sont arrivés sur le vaisseau

Hollandais nous en ont apporté six, dont deux chevaux entiers et quatre jumens.

On a choisi les plus beaux, on en a formé un haras. Il est établi dans la prairie de l'hôpital, et composé de dix jumens poulinières et d'un assez bel étalon. C'est Simon Pardin, maréchal, qui en a la direction.

Ce haras existoit à mon arrivée, il n'y avoit alors que six jumens, et par conséquent nous n'avons encore que six poulains d'environ six mois, qui ne sont point compris dans le nombre des quarante-quatre chevaux dont je viens de parler.

Il paroît que le climat de l'île leur convient parfaitement, tous ces animaux se portent bien, il n'en est pas encore mort un seul depuis l'établissement de la colonie. Pardin pense qu'on pourra mettre, à deux ans, les jeunes chevaux au travail, parce que la chaleur accélère leur croissance. Si cela est, dans cinq ans nous pourons doubler le nombre de nos charrues et défricher d'autant plus de terrain.

Toutes nos vaches sont pleines, grâces au taureau de M. de Grisolva. Ce sera encore pour nous un surcroît de ressource : nous conserverons les genisses et nous couperons les mâles pour en faire des bœufs. Cela nous fournira de nouveaux attelages et par conséquent de nouvelles charrues.

Nous aurons aussi du beurre qui nous manque. Nous sommes obligés quant à présent de nous servir d'huile ou de la graisse de ces oiseaux *tous-laits* que M. Bouard nomme plus noblement *coqs* de la Mer du Sud. Il prétend que c'est une espèce de coq-d'Inde;

il en a effectivement les mœurs et les inclinations : il n'en diffère qu'en ce qu'il attaque et mange les rats et les souris, animaux qui malheureusement ne sont pas inconnus ici.

La truie que M. de Grisolva nous a donnée a mis bas treize petits cochons dont nous allons également multiplier l'espèce.

Le vaisseau Hollandais nous a apporté deux chèvres, un bouc et deux chevreaux mâle et femelle, avec deux dogues, deux chiens de chasse aussi mâle et femelle, un matou et une chatte.

Nous avons le coq-d'Inde, la pintade, le canard, l'oie, le paon et le coq ordinaire : celles de ces six espèces qui sont venues avec les premiers colons ont déjà beaucoup multiplié, les poules sur-tout qui sont au nombre de plus de cinq cens. Dans un an ce nombre sera décuple parce qu'on laisse couver tous les œufs.

Les brebis que nous tenons de M. de Grisolva ont fait leur portée, nous aurons par conséquent un troupeau.

Quand je songe à notre position qui s'améliore de jour en jour, à la vie patriarcale que je mène, à ce que je disois à Méieo en voyant le bonheur des sauvages, je sens toute la grandeur du bien, et j'avoue que je ne m'attendois pas à le rencontrer si-tôt. Après un voyage de trois jours que j'ai fait avec M. Boze pour aller chercher de jeunes arbres dans les bois ; après trois jours de peine, de fatigues, où il m'a fallu coucher dans un hamac sous un toit de feuil-

lage. Je suis rentré ce soir chez moi ; j'ai été reçu dans les bras de la beauté , dans ceux de ma divine Eléonore. O momens enchanteurs , caresses délicieuses , tendres embrassemens d'une femme adorée ! je n'ai pas assez d'une âme pour vous sentir. Mon Eléonore est mère : elle porte dans ses entrailles le fruit de nos amours. Cette nouvelle heureuse que je tiens de sa bouche met le comble à ma félicité. Jour mille fois beau où je planterai l'arbre de naissance de mon premier-né ! que vous êtes lent pour mon impatience !

Quand je suis entré j'ai trouvé tous mes amis qui m'attendoient pour me complimenter sur la grossesse d'Eléonore. J'y ai trouvé aussi mon beau-père. Viens mon ami , s'écria-t-il , viens que je t'embrasse , viens que je te serre contre mon cœur ; je puis mourir à présent , je ne crains plus la mort. A peine eut-il assez de force pour prononcer ces derniers mots. Il retomba sur sa chaise comme un homme qui succombe sous un fardeau qu'il ne peut plus supporter.

Nous allâmes souper au réfectoire public et dès que nous entrâmes , toutes les autres sociétés qui s'y étoient rassemblées avant nous se levèrent pour nous recevoir. Leur repas commencé fut interrompu , on réunit toutes les tables en une seule , la soirée se passa dans les plaisirs et dans la joie , Eléonore fut l'âme de cette petite fête. Elle étoit si aimée et si digne de l'être !

* Le lendemain qui étoit dimanche un grand nombre de femmes de la colonie toutes mères de famille s'assemblèrent suivant l'usage devant notre porte , à dix

heures du matin et vinrent prendre Eléonore pour la conduire à la maison commune ou suivant la loi elle devoit faire sa déclaration de grossesse et être inscrite sur la liste des mères.

Mon beau père , le Baron , M. de Fucal , MM. Boze et Bouard , M. Pollart et tous mes autres amis se présentèrent aussi pour me mener à cette cérémonie ou ma présence étoit nécessaire.

Nous y trouvâmes M. Collot , qui nous y attendoit comme président du conseil. Dès que nous fûmes arrivés il nous fit approcher du bureau , prit la déclaration d'Eléonore , écrivit son nom sur la liste des mères , et nous mit à chacun sur la tête une couronne de fleurs.

Jeunes époux , dit ensuite M. Collot , la colonie vous donne par mes mains ces deux couronnes , comme un emblème de la fécondité. Suspendez-les à votre lit nuptial ; respirez le doux parfum des fleurs dont elles sont composées. Elles ont été cueillies sur des arbres fertiles qui tous les ans donnent des fruits : imitez-les ; soyez comme la nature , qui se reproduit toujours , et qui ne se repose jamais. Je déclare aux termes de la loi que votre mariage est définitif.*

Ce jour auroit dû être encore pour Eléonore et pour moi un jour de fête , mais le travail et les affaires l'emportèrent sur le plaisir ; je restai au conseil pour lui rendre compte de mon voyage.

Il avoit été fort pénible. Nous nous étions avancés à douze lieues dans les terres , à travers un pays si couvert que nous avons couru vingt fois le risque de

nous perdre. A cela près nous avons eu de quoi satisfaire notre curiosité, et nous avons été bien récompensé par la collection d'arbres précieux que nous avons rapportés,

Je ne connois rien de comparable à la beauté des paysages que nous avons parcourus. A chaque pas c'étoit une nouvelle scène, des tableaux différens, des points de vue si charmans que quand on en avoit vu un il falloit encore en voir un autre pour croire qu'il en pût exister d'aussi agréable.

Mais ce qui m'a étonné plus que tout le reste; c'est que nous avons trouvé par-tout la même fertilité, la même abondance, avec une variété de productions d'autant plus piquante qu'elle offroit à nos yeux, en arbres, en plantes, en fruits, des objets que nous n'avions jamais vus.

Des plantins, des bananiers, des cocotiers monstrueux, des arbres à pain, des *Ateira*, des mangliers, des corossoliers, des *Chirimoyas*, des grenadilles, des ananas nous offroient à l'envie leurs fruits délicieux. mais combien d'autres fruits que nous ne connoissions point, auxquels nous n'avons pas touché.

Nous avions si peu besoin de provisions que pour faire plus de place dans la voiture nous avons jetté là toutes celles que nous avons apportées, et cependant nous étions douze voyageurs, non compris Martin Bimbolle et son fils qui conduisoient la voiture.

Parmi les productions végétales que nous avons rapportées en grand nombre il y avoit une feuille de *Tallipot* d'une largeur si considérable qu'elle auroit

pu mettre vingt hommes à convert. Nous l'avions roulée comme une carte géographique. Elle formoit dans cet état un rouleau plus gros que le bras d'un homme, et qui occupoit en longueur tout le fond de la voiture.

M. Boze la présenta au conseil comme une curiosité. On la déroula pour la mieux voir, on la posa sur le plancher, et on l'y étendit comme un tapis. Quoique la salle fût assez vaste pour contenir soixante-dix à quatre-vingt personnes, elle couvrit un bon tiers de la pièce. On la sortit dehors et on la dressa dans le milieu de la place, sur des pieux, en forme de tente, pour l'exposer aux regards des colons.

Il n'y avoit dans toute la colonie que deux hommes qui connussent ces feuilles extraordinaires; c'étoit François Sofalo qui avoit déjà fait trois fois le tour du monde, et André Neliz, tous deux matelots portugais. Ils avoient vu le *Tallipot* à Ceylan et personne pas même M. Bouard, ne se doutoit que cet arbre fût aussi une des productions de l'île hospitalière.

Sofalo nous assura que les feuilles du *Tallipot* se fortifioient en séchant; qu'elles ne cessoient pas d'être souples et maniables; que les insulaires de Ceylan les découpoient en pièces et s'en faisoient des manteaux de voyage pour se garantir de la pluie et du soleil; qu'on en couvroit des maisons; que ces couvertures duroient au moins six ans; mais que l'arbre ne portoit du fruit que l'année de sa mort; qu'il pousoit alors de belles fleurs jaunes dont l'odeur étoit si forte et si insupportable près des maisons qu'on

étoit obligé de les abattre quand ils commençoient à jeter leurs boutons, d'autant plus que si on les coupoit auparavant on y trouvoit une fort bonne moëlle qu'on réduisoit en farine pour faire des gateaux qui avoient le goût du pain blanc.

Ces assertions furent confirmées par Neliz : ainsi en supposant que ces deux Portugais nous aient dit la vérité, ce sera encore pour nous un moyen d'épargner, dans beaucoup d'occasions, nos planches et nos toiles.

J'avois trouvé dans le fond d'une ravine une masse d'or brut du poids de cinq marcs, c'étoit une preuve qu'il y avoit dans l'île des mines de ce métal précieux. Je n'en avois rien dit à personne pour avoir la gloire d'annoncer le premier cette bonne nouvelle ; mais on reçut mon morceau d'or avec tant d'indifférence que je ne pus m'empêcher d'en témoigner de l'étonnement.

Nous savons bien qu'il y a de l'or ici, dit un membre ; tous les jours on nous en apporte, nous en avons des morceaux bien plus gros que le vôtre. Quand il arrive qu'un torrent se dessèche nous en trouvons dans son lit. Le sable de nos rivières en est rempli, mais nous n'en ramassons que quand nous en avons besoin pour envoyer en marchandise quelqu'un de nos vaisseaux ; quatre jours de travail suffisent pour fournir de quoi payer la cargaison d'un navire.

Puisse l'amour de l'or ne jamais entrer dans nos cœurs ! il corromploit nos mœurs et nous rendroit paresseux.

Vous savez notre secret, gardez-le, n'en parlez pas à ces Portugais de peur qu'il ne leur prenne envie de troubler notre bonheur et d'attenter à notre liberté.

On mit mon morceau d'or dans le trésor de la colonie, et je m'en retournai avec M. Boze pour aller voir Louis Monnet, l'un de nos tisserands, qui étoit venu à bout de filer de la laine du leibo et d'en faire une trame.

Si ce premier essai a tout le succès qu'on en attend ici, nous pourrons nous passer d'envoyer aussi souvent nos vaisseaux dans l'Asie. Ces fréquens voyages nuisent à la colonie beaucoup plus qu'ils ne lui profitent, nous perdons toujours quelque colon dans la traversée.

Nous avons au surplus beaucoup de cotonniers dans l'île, et si comme on le pense la laine de leibo n'est pas d'un usage aussi bon, nous filerons le coton. Monnet pense différemment. Il croit la laine du leibo plus fraîche, nous le laisserons faire, c'est l'expérience qui nous apprendra s'il a raison. Il nous a demandé vingt fileuses, nous les lui avons données. Elles ont toutes des rouets mécaniques qui filent douze brins à la fois. Ces rouets sont de l'invention de M. Valin, notre mécanicien.

En sortant de chez Louis Monnet, je suis entré dans l'atelier des charpentiers. On y finissoit trois ouvrages très-importans, notre moulin à bled, notre moulin à huile, et notre moulin à sucre. Les deux

premiers sont maintenant établis sur la rivière. Nous avons déjà fait de l'huile et de la farine.

Le troisième a été élevé auprès de la nouvelle plantation de cannes faites par M. Boze. Nous l'avons essayé avec des cannes sauvages, et nous en avons obtenu un sucre qui n'est pas mauvais. Il n'est plus question que de le bien raffiner, ou s'occupe à présent de tous les moyens d'y parvenir.

Pour ménager notre vin nous avons depuis quelques jours imaginé d'en faire avec le palmier, comme les nègres d'Afrique. Nous avons employé les mêmes procédés et obtenu les mêmes résultats. Il y a tel arbre qui nous en a fourni jusqu'à quinze pintes dans vingt-quatre heures. Le 28 novembre on nous en a servi pour la première fois et il a été réglé que nous en boirions pendant quatre jours de chaque semaine.

Je me suis opposé de toutes mes forces à cette innovation, le vin du palmier n'est pas aussi sain que celui de la vigne, il enivre de même, et la facilité qu'on aura de s'en procurer pourra donner lieu à beaucoup d'excès. Il valoit mieux ne boire que de l'eau, c'est l'opinion de M. Euder, et cette fois, je suis de son avis.

Le 29 fut un jour malheureux. Un vent impétueux amena, sur les dix heures du matin, un orage épouvantable accompagné de tonnerre et d'une pluie si abondante que la rivière éprouva une crue subite de près de trois pieds : les parties basses de nos plantations furent incendiées. Un ouragan déracina plusieurs arbres

arbres, et pensa renverser la maison de M. Collot qui fut découverte en entier. La prairie de l'hôpital où nous avions établi notre haras s'étoit changée en lac, il n'y avoit plus de communication d'une habitation à l'autre : la terre étoit devenue si molle par la grande abondance des eaux qu'on ne pouvoit faire un pas sans enfoncer jusqu'à mi-jambes : par malheur encore ce jour-là presque tout le monde étoit dehors. Mon beau-père qui sortoit rarement ne se trouvoit pas chez lui, la majeure partie des membres du conseil étoient dans le même cas.

La pluie ayant cessé tout-à-coup vers midi ; le soleil qui étoit dans toute sa force raffermît assez la terre pour qu'on pût se tenir dessus. A deux heures chacun se rendit au réfectoire public : je m'y transportai avec Eléonore, moins encore pour dîner que pour y apprendre des nouvelles.

De vingt personnes que nous étions ordinairement à notre table il ne se trouva d'homme que moi et M. Collot, qui nous conta tout son désastre et nous pria de lui donner l'hospitalité jusqu'à ce que sa maison fût rétablie.

Les femmes se désoloient. A quatre heures du soir il n'y avoit encore personne de rentré. L'inquiétude alors devint générale. M. Collot et moi nous offrîmes d'aller à la découverte ; on ne voulut point nous laisser partir. Nous restâmes dans cet état d'anxiété jusqu'à près de six heures qu'enfin nous vîmes entrer Thomas Doille, un de nos labouréurs. Il venoit rendre compte

ou président du conseil (M. Collot) de ce qu'il savoit et de ce qu'il avoit vu.

Il nous apprit que le ruisseau de l'hôpital en se débordant avoit produit un torrent considérable qui avoit pris son cours du côté de la rivière et coupé par conséquent toute communication entre les plantations de M. Boze et nos habitations ; que le nommé Forlier, âgé de 19 ans, ayant voulu le passer à gué avoit été entraîné et s'étoit probablement noyé.

Qu'ayant été témoin de cet accident il avoit attendu pécoquement des plus grandes eaux avant de risquer le passage et qu'il l'avoit ensuite franchi avec ses chevaux sans aucun danger. Il ajouta qu'il croyoit à présent le torrent tout à fait dissipé, et que sans doute nous ne tarderions pas à voir arriver les absens.

Effectivement tout le monde à sept heures et demie étoit rentré, à l'exception du jeune Forlier qui le lendemain matin fut trouvé mort au milieu d'un champ de riz à travers duquel le torrent avoit passé.

Cet aimable jeune homme fut universellement regretté. Il étoit très-assidu aux leçons de M. Bouard, chez lequel mon beau père et plusieurs membres du conseil s'étoient rendus pour être présens à une nouvelle expérience : c'étoit un essai de poudre à canon que M. Bouard avoit fabriqué lui-même avec du soufre qu'il avoit trouvé dans l'île, et du salpêtre qu'il avoit obtenu d'une certaine terre en la lessivant.

Ces Messieurs se doutant bien que le mauvais temps les empêcheroit de rentrer à l'heure ordinaire, avoient

envoyé le jeune Forlier aux habitations, pour prévenir des causes de ce retard imprévu, afin de ne laisser personne dans l'inquiétude; il avoit été assailli par la grande pluie, et en voulant, pour arriver plus vite, traverser le torrent que le ruisseau de l'hôpital avoit formé, il y avoit péri victime de son zèle.

Le baron lui avoit promis Félicité, sa troisième fille; il s'étoit rendu digne de cette alliance honorable, par sa conduite comme par ses talens.

On lui fit des funérailles magnifiques. Toutes les filles et tous les jeunes garçons s'assemblèrent pour procéder à cette triste cérémonie. Ils portèrent le corps dans la prairie de l'hôpital où il fut inhumé suivant le vœu de M. Bouard, qui le pleura comme son fils. On lui éleva un tombeau en terre, et ce tombeau fut couvert de fleurs: on l'a depuis orné d'arbustes odoriférans où de tems en tems les filles et les garçons vont attacher des guirlandes.

Le champ sur lequel on trouva son corps fut appelé le champ de Forlier, et toute la colonie honora sa mémoire en portant son deuil. On va incessamment planter son arbre funéraire dans le bois des morts; ce sera le premier. M. Collot, qui devoit être son beau-frère, s'est chargé de lui faire une épitaphe.

La colonie n'avoit pas encore éprouvé d'orage semblable à celui qui avoit donné lieu à ce funeste accident, il avoit causé des ravages considérables, les plantations de M. Boze étant sur un terrain un peu élevé, ne souffrirent presque point, mais nos pièces de riz furent détruites; il fallut resémer de nouveau.

les près de l'hôpital étoient couverts d'une si épaisse couche de limon, que nos chevaux furent plus de quinze jours sans pouvoir y pâturer, nos champs de pois et de guingambo ont été entièrement dépouillés par les eaux.

Pour obvier à l'avenir aux dangers d'une pareille inondation, il fut décidé qu'on feroit le long du ruisseau de l'hôpital, une levée assez forte pour garantir nos pièces de riz, et toutes les terres basses sur lesquelles nous étions dans l'usage de semer celles de nos plantes potagères qui aiment l'humidité.

Nous faisons déjà nos dispositions pour commencer ce travail, lorsque nous vîmes arriver M. Ducray et trois autres colons du port, qui nous amenèrent une famille de sauvages; elle étoit composée de six personnes, le père, la mère, et quatre enfans dont le plus âgé n'avoit pas sept ans, ils avoient été poussés jusqu'à l'entrée du canal où ils avoient fait naufrage, leur pirogue étoit venu se briser sur la côte et nos matelots avoient été assez heureux pour les sauver.

Le mari étoit un très bel homme d'environ six pieds, fort, nerveux, et gros à proportion de sa taille; une corde de la grosseur du pouce, faite avec des filaments de cocotiers, lui serroit si extraordinairement les reins qu'il avoit l'air d'être coupé en deux; un morceau d'écorces lui enveloppoit les parties naturelles, et se prolongeoit en pointe de la manière la plus indécente, cette pointe s'avançoit de plus d'un pied, elle étoit soutenue par un bout de ficelle at-

taché à sa ceinture, et assujettie de manière qu'elle se tenoit toujours droite; il n'avoit d'ailleurs aucun vêtement sur tout le reste de son corps qui étoit fort sale, et peint d'une couleur brune qui empêchoit de distinguer celle de sa peau.

La femme avoit cinq pieds deux pouces. Elle étoit très-laide et plus sale encore que le mari. Une grande et vilaine gorge lui pendoit jusques sur le nombril. Elle avoit le ventre d'une grosseur si démesurée que nous la crûmes enceinte. D'après le témoignage de M. Senaux elle l'étoit véritablement. Cet état ne l'empêchoit pas d'allaiter encore un de ses enfans. Un grand morceau d'une sorte d'étoffe brune plus grosse que de la toile à serpillière étoit tournée autour de ses reins et attaché à peu près comme les manieurs attachent leur ceinture. Il y en avoit un bout qui pendoit le long de sa cuisse. Ce morceau étoit assez large pour cacher sa nudité, et descendoit jusques vers la partie qui est au-dessus du genou.

Le plus âgé et le plus jeune des enfans étoient des mâles les deux de l'âge intermédiaire des filles.

Toute cette famille avoit l'air égaré, le sentiment de la crainte paroissoit agir puissamment sur eux, la femme sur-tout étoit toute tremblante.

Cette nouvelle s'étant répandue sur le champ, toutes les femmes de la colonie quitterent leur ouvrage, et accoururent de toutes parts pour voir ces sauvages. Nous fûmes obligés de les faire entrer dans la salle du conseil, pour ne pas les laisser exposés aux regards de la multitude.

On commença d'abord par les dépouiller de leurs vêtemens, qui infectoient. Le plus difficile étoit d'ôter la corde que le mari avoit autour des reins. Elle étoit si fortement serrée que les chairs revenoient par-dessus; mais comme il se prêta volontiers à cette opération, on en vint à bout sans le blesser.

Quand tout cela fut fait on apporta une baignoire, et on leur fit prendre à tous un bain d'eau chaude pour les décrasser, car ils exhaloient une odeur insupportable. Nous vîmes alors la couleur naturelle de leur peau : elle étoit d'un olive un peu plus foncé que celle des habitans de Méieo.

Ils avoient la tête remplie de vermine : on la leur rasa. Leurs cheveux, quoique frisés, n'étoient point laineux. Quand ils furent bien propres et bien parfumés, on leur donna des chemises et des vêtemens conformes à leurs différens sexes.

Dans cet état ils parurent en public, et attirèrent la curiosité de tout le monde par leur gaucherie excessive. Nos femmes ne se lassoient point de les regarder.

A l'heure du diner on les conduisit au réfectoire public, où on leur donna de quoi manger. Ils s'en acquittèrent avec un appétit dévorant, comme des gens qui n'auoient rien pris depuis huit jours. M. Ducray nous assura cependant qu'il ne les avoit pas laissés jeuner.

Sur la fin du repas, voyant qu'on les traitoit si bien, qu'on les régaloit de sapatilles, d'ananas, de figues, de chirimoyas et de plantains, fruits qu'ils con-

noissoient sans doute, ils prirent de la gaité se mirent à rire, à chanter, à danser, à faire mille sortes d'extravagances.

Nous aurions été charmés de savoir d'où ils venoient, s'ils étoient bien éloignés de leur patrie, et connoître les détails de l'aventure qui les avoit amenés jusques chez nous; mais nos signes ne furent pas entendus, ou du moins nous ne comprîmes rien à leurs réponses, qui paroissoient n'avoir aucun trait à ce que nous leur demandions.

Quoique nous n'entendissions absolument rien à leur langage, nous apprîmes cependant, ce jour-là, que le mari s'appelloit Ataamaïdé, et la femme Ataaseulement. C'est peut-être un usage chez eux que le mari joigne à son nom celui de sa femme.

Nous avions bien l'intention de les faire demeurer avec nous et de les civiliser; mais nous ne voulions pas les retenir de force; ils pouvoient au premier moment se sauver dans les bois, où il nous eût été impossible de les rattraper. Pour les attacher davantage nous imaginâmes d'enlever deux de leurs enfans, et de les mettre entre les mains de M. et de Mme. Euder.

Ce projet eut tout le succès que nous en avions espéré; mais le moment de la séparation fut pour eux un moment de douleur et de désespoir. Ataamaïdé devint furieux quand il s'aperçut qu'on emportoit deux de ses enfans; il voulut se jeter sur les ravisseurs; et c'est là que nous eûmes un échantillon de la force extraordinaire de ce terrible sauvage. Douze

des plus forts hommes de la colonie purent à peine le contenir.

Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner par la violence, il employa les supplications et les larmes; se jetta à nos pieds pour nous redemander ses enfans et à grands coups de poing se meurtrit si fort le visage qu'il en fit jaillir quantité de sang.

Ataa pleuroit aussi : elle se déchiroit avec les ongles le front et les joues; mais elle étoit moins furieuse et plus tranquille.

On eut beaucoup de peine à leur faire entendre que leurs enfans n'étoient pas perdus, et on leur promit qu'ils les reverroient le soir. Effectivement on leur tint parole; mais on reconduisit les enfans chez M. Euder; on ne cessa pas de les amener ainsi tous les jours à la table publique, et nos sauvages finirent par s'y accoutumer si bien qu'ils ne disent plus rien à présent.

Ataamaidé commence à se rendre utile. Il travaille actuellement avec nos vanniers et nous fait de jolis paniers à la mode de son pays. Il vient d'amener, chez nos dames, l'usage des chapeaux de jonc; c'étoit le meilleur moyen de faire parler de lui. Il est actuellement aussi propre qu'il puisse l'être, et nous en sommes tous parfaitement contens. Je ne crois pas non plus qu'il ait lieu de se plaindre de nous. Il est bien vêtu, bien nourri, et n'a pas envie de s'en aller.

Ataa, sa femme, lave la vaisselle à la cuisine, balaie le réfectoire où je mange, sert fort bien à table; et est mise toujours proprement.

Mais ils n'entendent pas encore un seul mot de Français, je doute même qu'ils puissent jamais le prononcer; par conséquent nous ne saurons jamais au juste d'où ils viennent, ni à quelle distance est leur patrie; ils la nomment *Comoagendée*, et ils nous ont montré l'Ouest.

Il n'est pas probable non plus qu'ils aient jamais reçu la visite d'aucun Européen, car ils ne connoissoient pas l'usage du fer et n'avoient aucune idée des métaux, ni des effets de la poudre à canon. La première fois que je montrai un fusil à Ataamaidé il le regarda avec admiration; mais il ne savoit pas du tout l'usage que j'en voulois faire, et quand je tirai la détente, au bruit de l'explosion, il tomba à la renverse comme un homme frappé de la foudre.

Cette histoire de sauvages fit dans la colonie assez de sensation pour nous consoler des dommages que l'orage nous avoit causés. Une partie de notre récolte avoit été détruite; nous avons réparé cette perte par un surcroît de travail. Il nous est mort un homme et nous en avons acquis six autres.

Deux jours après ce fâcheux événement, la femme de Joseph Ducaut, un de nos tailleurs, étoit accouchée de deux enfans mâles. C'étoit la première fois que pareille chose arrivoit dans la colonie. On a regardé la naissance de ces jumeaux comme une faveur du ciel qui remplaçoit M. Förlier par cette double reproduction.

Ainsi dans la vie on profite de tout; l'événement le plus naturel a toujours quelque rapport avec notre

situation présente, et suivant l'application qu'on en fait, on s'en sert ou pour s'affliger davantage ou pour se consoler tout à fait.

L'expérience de la poudre à canon fabriquée par M. Bouard n'ayant pas eu lieu le jour du grand orage à cause du mauvais tems ; on l'avoit remise au 3 décembre. Je profitai de l'occasion pour y aller. Les officiers de la flotte Portugaise y avoient été invités, ils s'y rendirent ; M. de Grisalva malgré qu'il fût malade s'y transporta aussi.

A dix heures du matin l'expérience commença, elle finit à la satisfaction des assistans et à la gloire de M. Bouard, comme il arrive dans tout ce qu'il entreprend. Il fut démontré que sa poudre valoit mieux que celle des Portugais ; qu'elle étoit infiniment supérieure à celle que les premiers colons avoient apportée d'Angleterre, et même à la poudre royale de France dont mon beau-père avoit conservé quelques livres.

Il peut se faire que dans le trajet la nôtre ait perdu un peu de sa qualité ; mais celle de M. Bouard est blanche et par conséquent moins sale que la nôtre ; elle ne crasse point l'arme ; il en faut un tiers de moins ; elle chasse plus loin ; n'est pas susceptible de prendre aussi facilement l'humidité, et ne s'évente point.

Il m'en a donné deux ou trois charges pour en faire l'essai moi-même : je l'ai exposée pendant huit jours au grand air, la pluie est tombée dessus, le soleil l'a resséchée ; je m'en suis servi, elle a pris feu aussi

promptement que si elle n'avoit jamais été monillée.

Ainsi, grâces soient rendues à M. Bouard qui a transplanté les arts d'Europe dans un désert de la Mer du Sud, et qui les y a perfectionnés. Cet événement, l'un des plus extraordinaires qui soient arrivés sur le globe, fera époque dans l'histoire du monde.

Le conseil et toute la colonie n'étoient pas en état de payer un service de cette importance. Que falloit-il donner à M. Bouard ? des richesses ? c'est bon pour l'Europe, ici nous n'en avons pas besoin. Nous trouvons l'or dans le sable de nos rivières, parmi les pierres que roulent nos torrens, sur les cailloux de nos moindres ruisseaux ; il naît dans nos montagnes ; il brille sur nos rochers, et nous marchons dessus sans nous donner la peine de le ramasser.

Quelle sera donc la récompense de M. Bouard ? La gloire. Elle est de tous les tems, de tous les pays ; c'est par-tout le seul prix digne des véritables talens.

Le 3 décembre, le soir même du jour que M. Bouard avoit fait son expérience, le conseil lui envoya une députation extraordinaire pour le prier d'assister, le lendemain, à l'une de ses séances publiques.

En conséquence, il fit publier que le 4 décembre seroit un jour de fête ; qu'il y auroit cessation de travaux ; que chacun se trouveroit sur la grande place qui étoit le rendez-vous générale de toute la colonie.

Les officiers et tous les équipages Portugais avoient été invités. M. de Grisalva, trop malade pour commander lui-même, avoit chargé M. de Torribio de commander en sa place. M. de Grisalva ne pouvoit

pas le flatter plus agréablement. Il s'agissoit de faire honneur à son ami, et son ami étoit l'homme du monde qu'il estimoit le plus.

A huit heures du matin il arriva, tambour battant sur la grande place, à la tête de tous les soldats de la marine portugaise, chacun avec un gros bouquet dans le canon de son fusil. Il les rangea sur deux lignes, et entra dans la chambre du conseil pour, dit-il, prendre ce jour-là ses ordres.

Les membres étoient assemblés depuis une heure; on consulta M. de Torribio, il fut d'avis d'aller avec sa troupe au-devant de M. Bouard, pendant que le conseil feroit dans la place ses dispositions pour le recevoir.

On me nomma de la députation qui devoit accompagner M. de Torribio, nous partîmes à neuf heures et nous rencontrâmes M. Bouard qui traversoit tranquillement la prairie de Phôpital sans se douter que tous les préparatifs qu'on faisoit étoient pour lui.

M. de Torribio l'embrassa le premier, et lui apprit qu'il venoit le chercher de la part du conseil. Nous retournâmes avec lui sur la place où nous arrivâmes à neuf heures et demie.

Tous les habitans de la colonie s'y étoient déjà rassemblés; le conseil l'y attendoit sous une toile immense qui traversoit toute la place. Il y fut reçu aux acclamations générales, et au bruit de plusieurs salves de mousqueterie pour lesquelles on s'étoit servi de la poudre qu'il avoit faite.

Il s'approcha du bureau autour duquel étoient

placés tous les membres. M. Collot, après l'avoir invité d'y prendre place lui fit un discours improvisé qui excita les applaudissemens universels, et dans lequel il lui annonça que le conseil le recevoit au nombre de ses membres. S'étant ensuite approché de lui, il lui posa sur la tête une couronne de fleurs.

Dans ce moment une fanfare se fit entendre, et quand la musique eut cessé, M. Collot renforçant sa voix pour demander silence, récita les vers suivans à celui qu'il venoit de couronner :

Si la trompette de la gloire

Sonne déjà pour toi,

Combien aux filles de mémoire

Tu vas donner d'emploi !

Le tems portera ta couronne

A la postérité;

Ce n'est pas moi qui te la donne,

C'est l'immortalité.

Ce compliment étoit aussi flateur que bien mérité, et tous les assistans répétèrent en chœur les quatre derniers vers comme il suit :

Le tems portera ta couronne

A la postérité;

Ce n'est pas moi qui te la donne,

C'est l'immortalité.

Il est impossible de célébrer avec plus d'enthousiasme qu'on ne l'a fait les talens de M. Bouard. Voilà comme par-tout on devoit honorer le véritable mérite.

Il y eut le soir, danse, illumination, feu d'artifice; nous n'avions plus de raison pour ménager notre poudre, et nous en brûlâmes quelques livres en faveur du héros de la fête. Sôfalo nous fit des pétards, des fusées volantes, des bombes, des chandelles qui réussirent aussi bien que si elles eussent été faites par le plus habile artificier.

Les branches d'un arbre résineux qui croît ici en abondance nous servirent pour les illuminations. Il n'y avoit d'autre cérémonie à faire que de les allumer par un bout, et de les laisser brûler comme des bougies.

M. Bouard avoit été proclamé, d'une voix unanime, président du conseil, pour en exercer l'office au premier janvier suivant, époque à laquelle devoient cesser les fonctions de M. Collot; mais il demanda la permission de ne point accepter sous prétexte que les travaux de la présidence étoient incompatibles avec ceux de son cabinet.

On lui accorda cette permission nonobstant la loi qui portoit qu'il n'étoit permis à personne de refuser un emploi public. Le tems d'un homme tel que lui étoit trop précieux et trop nécessaire à la colonie pour le distraire de ses savantes occupations.

Il se retira de bonne heure après nous avoir témoigné toute sa reconnaissance: c'étoit à lui que nous en devions. Il nous promit de nous donner bientôt du verre et de la porcelaine, et de redoubler d'activité pour augmenter le bien-être de la colonie par de nouvelles découvertes.

Cette fête qui s'étoit passée à la satisfaction universelle fut suivie d'un événement très-malheureux qui plongea la colonie et les équipages Portugais dans la plus profonde douleur. Ainsi dans la vie la peine est toujours à côté du plaisir.

M. de Grisalva qu'on avoit cru d'abord légèrement incommodé étoit réellement attaqué d'une maladie fort grave. Ce brave officier avoit caché son mal, espérant pouvoir le surmonter. Ses forces ne répondirent point à son courage. Il logeoit dans la maison du baron qui en rentrant chez lui le trouva dans l'état le plus inquiétant.

On fit venir tous les médecins et chirurgiens de la colonie, qui se rendirent sur-le-champ auprès de son lit. Dès que M. Bouard en fut prévenu il s'y transporta de même et arriva au milieu de la nuit.

Le malade ne pouvoit plus parler; il avoit la peau brûlante; il éprouvoit de tems en tems des convulsions accompagnées de spasme. On voyoit qu'il souffroit des douleurs violentes dont on ignoroit la cause.

Enfin, après avoir cherché par-tout, M. Bouard s'aperçut que la douleur du malade provenoit d'une tumeur qui lui étoit survenue sur le côté gauche.

Les remèdes de l'art ne le soulageant pas, son état empirant de jour en jour au point de faire désespérer de sa vie, M. Bouard a pris sur lui d'ouvrir la tumeur; l'opération s'est faite le 6 décembre; elle a complètement réussi. Il a sauvé le meilleur des hommes, et s'est couvert d'une nouvelle gloire.

Nous eûmes presque dans le même tems un autre

chagrin à éprouver. Il y avoit parmi les nouveaux venus des gens de qualité qui murmuroient de tout, et qui regardoient au-dessous d'eux certains emplois qu'on leur avoit donnés ; entr'autres un jeune étourdi rempli de suffisance que les passagers avoient pris à bord par charité, qui n'avoit apporté pour toute fortune que les mauvais habits dont il étoit couvert et son titre de marquis.

Parce qu'il avoit été sous-lieutenant en France dans un régiment de ligne, il se croyoit le premier homme du monde, et cependant il savoit à peine écrire. Pour tirer parti de son incapacité on l'avoit mis au nombre des chasseurs. Quand on étoit en chasse il se séparoit toujours des autres, affectoit de ne tirer que sur des oiseaux dont le plumage lui plaisoit, usoit beaucoup de poudre et ne rapportoit presque jamais rien.

A table comme ailleurs il ne répondoit que quand on l'appelloit M. le marquis ; il ne lioit conversation qu'avec les gens qu'il croyoit de sa sorte ; et quand il adressoit la parole aux autres, il y mettoit un ton de suffisance dont on étoit révolté.

On n'auroit fait aucune attention à la hauteur impertinente d'un pareil fat, s'il n'avoit eu une douzaine d'imitateurs qui le copioient en tout et qui lui formoient une sorte de parti.

Le 15 décembre étoit un jour consacré. On devoit célébrer la fête des métiers. Chaque profession devoit apporter son chef-d'œuvre et le plus habile recevoir une récompense. On avoit donné aux chasseurs l'ordre

de nous apporter le plus de gibier qu'ils pourroient parce que nous voulions ce jour-là nous régaler.

Celui qui les commandoit s'appelloit Joseph Goneau, il avoit été garde-chasse de mon beau-père et il entendoit parfaitement bien son métier. Il communiqua les ordres qu'il avoit reçus aux quarante-deux hommes qu'il avoit sous lui et par conséquent à monsieur le marquis.

Goneau qui étoit dans l'intention de nous donner pour ce jour-là quelque chose de meilleur qu'à l'ordinaire, proposa une chasse aux cachepots ou aux noirs, noms que nos chasseurs donnent indistinctement à des oiseaux noirs qui se retirent dans les montagnes et qui s'y terrent comme des lapins. Ces oiseaux dont la chair est délicate ressemblent beaucoup à ceux qu'on appelle diables ou diabolins à la Guadeloupe, peut-être sont-ils de la même espèce. Il falloit les aller chercher à quatre lieues de-là par des chemins remplis de rochers, et dans des lieux d'un accès difficile. Il falloit s'absenter pour toute la journée, partir de bonne heure, revenir tard, emporter son dîner, peut-être même coucher en route.

Cette partie ne plut point à M. le marquis, ni à plusieurs autres Messieurs de sa trempe, aimant beaucoup leurs aises, croyant être dans la colonie uniquement pour se divertir et pour être nourris aux dépens du public.

Ils déclarèrent nettement qu'ils n'iroient pas à la chasse aux cachepots ; invectivèrent Goneau qui insistoit, prétendant que des hommes de leur naissance

n'étoient pas faits pour obéir à un valet comme lui.

Goneau étoit brave et vigoureux. Il fond avec sa troupe sur les mutins, les amène à la chambre du conseil et expose le fait. Ils répondent avec la même inpertinence, ne donnant pas d'autre raison de leur désobéissance que celle de dire qu'ils ne sont pas faits pour obéir à un valet.

Le jeune marquis avec sa voix aigre crioit plus fort que les autres ; il demandoit vengeance de l'outrage qu'on venoit de faire à des gentils-hommes en les traînant ainsi dans la place publique comme de vils criminels.

Le baron qui présidoit le conseil, en l'absence de M. Collot, leur répondit qu'il n'y avoit point de valet dans la colonie ; que tous les hommes y étoient égaux ; qu'il n'y existoit entre les citoyens d'autres différences que celles établies par la loi ; et que si l'on comptoit les rangs par le nombre des services, ces Messieurs seroient les derniers citoyens.

Qu'avez-vous fait, ajouta-t-il, depuis que vous êtes arrivés ? A quoi êtes-vous bons ? N'êtes-vous ici que pour y mettre le trouble ou manger nos provisions ? Nous croyez-vous assez sots pour nourrir davantage des frêlons tels que vous ?

Ces Messieurs parloient de leur naissance comme si elle donnoit du pain ou des vertus. Vouloient-ils nous infecter des vices de l'Europe ? nous amener l'orgueil de cette noblesse insolente qui avoit perdu la France par son faste et par ses débauches ? le baron étoit noble aussi, mais il rougissoit de porter un titre

devenu méprisable depuis qu'il ne disoit plus rien ni pour l'honneur ni pour la patrie. Des marquis comme vous, ajouta-t-il en finissant, ne valent pas une amorce du fusil de Goneau.

Il ne s'agissoit pas de venger l'injure personnelle faite à Goneau, celui-ci étoit trop bonneté homme pour faire attention à un outrage qui partoît d'une source aussi basse ; mais le conseil ne devoit pas souffrir que les inférieurs méconussent l'autorité de leurs chefs. Pour humilier l'orgueil de M. le marquis et de ses adhérens, il les condamna tous à servir à table pendant quinze jours ; défendit à qui que ce fut de prendre ou de donner à l'avenir aucun titre de noblesse, ni de se faire appeller autrement que par son nom, afin d'effacer jusqu'au souvenir d'aucune distinction humiliante parmi des hommes qui devoient tous se regarder comme frères. Le baron en donna le premier exemple ; déclara qu'il renonçoit pour lui et pour ses descendans à son titre de baron ; et qu'il prendroit dorénavant celui de Leclerc. Mon beau-père adopta celui de Frigot ; chacun des nobles fit comme eux. Les refusans eussent été chassés.

M. le marquis et ses complices servirent à table pendant quinze jours, la serviette sur le bras comme de véritables laquais ; trop heureux que l'indulgence du conseil ait puni leur délit par une aussi légère correction.

Goneau exécuta son projet de chasse ; il emmena avec lui Ataamaidé, dans lequel il trouva un chasseur intrépide et plein d'intelligence : il resta deux jours

absent, arriva le 14 décembre à 5 heures du soir, lui trentième, chargé d'une quantité si considérable de cachepots qu'il y en eut de quoi régaler tout le monde.

Le lendemain 15, les gens de métier s'étant tous rassemblés sur la place, le conseil vint y prendre séance sous un grand pavillon élevé devant la pyramide qu'on avoit pris soin d'orner, dès le matin, de festons, de guirlandes, et des attributs de tous les différens métiers.

Il avoit été décidé la veille que chaque corporation qui seroit dans le cas de recevoir le prix d'encouragement le donneroit elle-même à celui de ses membres qu'elle en jugeroit digne. M. Collot fit sentir les motifs de cette décision dans un discours très-bien fait qu'il prononça à l'ouverture de la séance.

Les corporations se présentèrent ensuite successivement, en commençant d'abord par celle des cultivateurs qui, aux termes de la loi, avoit le premier rang. Les autres parurent dans l'ordre que le sort leur avoit assigné.

M. Boze qui parloit au nom des cultivateurs rendit compte, au conseil et à tout le public, des améliorations et des défrichemens qu'on avoit faits pendant l'année, et il donna un aperçu des travaux qu'il étoit convenable d'exécuter dans le courant de l'année prochaine.

Les détails dans lesquels il entroit intéressoient tout le monde. La diction simple et naturelle de l'orateur ajoutoit encore un nouveau prix à ce qu'il disoit. Il fut écouté avec tant de plaisir, et l'on trouva ses ré-

sultats si satisfaisans, qu'il fut couvert d'applaudissemens.

Il avoit peuplé ses pépinières d'une foule d'arbres utiles presque tous indigènes; il y élevoit l'arbre au suif, l'arbre au vernis, le cirier, l'arbre à thé de la Chine et du Japon, et beaucoup d'autres végétaux aussi utiles que précieux.

Il se promettoit de pouvoir fournir, l'année prochaine, autant d'arbres de chaque espèce qu'il en faudroit pour donner à chacun de quoi garnir son jardin.

Il venoit de faire une superbe plantation de café et une belle cacaotière; il avoit l'intention de multiplier l'herbe à lin de la nouvelle Zélande, et celle que nous avons trouvée à Méiop qui est meilleure encore et d'une espèce différente.

Quarante-deux hommes qui le suivoient défilerent devant le conseil, chacun avec son présent qu'il déposa en passant. Les uns apportoient des fruits dans des paniers; les autres des gerbes, des fleurs, du miel et de la cire qu'ils avoient trouvé dans nos bois ou l'on rencontre une multitude innombrable d'abeilles.

M. Collot fit à cette corporation un discours plein de sentiment, d'éloquence et de raison, où il engagea tous les habitans en général à tourner leurs vues du côté de l'agriculture. Il remit ensuite à M. Boze, au nom de la colonie, une médaille d'or pendue à une chaîne de pareille métal, qu'il lui passa au col, en récompense des grands services qu'il avoit rendus. Cette médaille d'or étoit l'ouvrage de M. Tureau l'un de nos orfèvres.

Il fit, en outre, présent à la corporation d'une bêche d'argent, ouvrage de M. Duval, notre second orfèvre. Cette bêche, sur laquelle on avoit gravé ces mots : *Au plus digne*, étoit le prix d'encouragement que la corporation devoit décerner au mérite.

Nicolas Nedlin et Jean-baptiste Pardola, nos deux arquebusiers, parurent ensuite et offrirent au conseil savoir : Nedlin, un superbe fusil de prix, et Pardola, une carabine de la plus grande beauté.

Ils exposèrent qu'ils avoient réparé les armes de tous les chasseurs, et qu'ils avoient fait en outre, dans leur année, trente fusils neufs avec cinq paires de pistolets.

On leur remit une médaille d'argent qui devoit être adjugée à celui de leurs quatre apprentifs qui s'étoit le plus distingué. Ils la délivrèrent sur-le-champ à François Pardoux qui avoit fait, lui tout seul, une paire de pistolets.

C'étoit le tour des menuisiers; ils parurent ayant à leur tête Thomas Merlot homme absolument illettré, quoiqu'excellent ouvrier. Ils n'avoient aucun chef-d'œuvre à présenter; mais ce qui valoit mieux, ils avoient fourni tous les colons de meubles, et nous leur devons beaucoup de reconnaissance.

M. Collot la leur exprima dans des termes très-honorables, fit présent à Merlot d'une équerre d'or, en récompense du travail qu'il avoit fait à la pyramide, et lui en remit une d'argent pour être délivrée à celui que sa corporation en jugeroit le plus digne après lui.

Les vanniers vinrent après; ils offrirent divers petits ouvrages de leur profession parmi lesquels on distingua un charmant panier de jonc de la forme des paniers arabes. Ataamaïd en étoit l'auteur. On lui donna pour récompense deux beaux bonnets de coton brodés en soie qu'il mit fièrement sur sa tête.

Les tisserands nous apportèrent diverses trames de leur fabrication; entr'autres de la toile de coton; et une étoffe composée avec du fil de pitte.

Bralle nous donna le plan d'un bâtiment qu'il se proposoit de construire en pierres, et qu'il destinoit à servir d'Hôtel-de-ville.

Edmé Colni, l'un de nos cordonniers, pour suppléer au cuir, qui déjà nous manque, a trouvé le moyen de nous faire des souliers avec de la corde. Il y est parvenu en tordant ensemble plusieurs filamens de la bourre filandreuse du cocô auxquels il a fait prendre la forme de la semelle. Cet ouvrage ne manque point de propreté il l'a rendu solide en y amalgamant une sorte de gomme élastique qui découle d'un arbre de nos bois. Cette gomme couvre parfaitement bien la semelle, empêche l'humidité d'y pénétrer et la rend aussi lisse que le cuir.

Il n'étoit pas possible de nous proposer dans le moment quelque chose de plus utile ni de plus agréable. Nous avons tout, excepté de quoi nous chausser; nous allons être réduits à porter des sabots; mais grâce à l'intelligence de Colni, nous sommes maintenant en état de nous passer de cuir.

Il se sert pour dessus et pour empeigne d'une

toile quelconque qu'il trempe dans sa gomme, ce qui la rend imperméable et luisante. La boue ne tient pas sur ses nouveaux souliers ; on l'enlève facilement avec un peu d'eau, et ils ont l'avantage d'être toujours propres et cirés.

Le conseil récompensa l'ingénieur cordonnier par une médaille d'or semblable à celle qu'il avoit donnée à M. Boze ; et depuis ce moment on n'a plus porté dans la colonie que des souliers à la Colni.

Tous les autres gens de métiers passèrent successivement eu revue, et vinrent recevoir le prix d'encouragement.

Nos chaudronniers nous avoient fait des chaudières, des casseroles ; des poissonnières, des baignoires ; ainsi que des grandes chaudières pour cuire le sucre de nos cannes sauvages et celui que nous espérons tirer des plantations de M. Boze. Le cuivre étant un des articles dont nous sommes le mieux pourvus ; ils ont de l'ouvrage pour long-tems.

Nos charrons nous avoient fait des charrues, des roues, des haquets, des échelats, des piquets et des voitures de toutes espèces.

Nos couvreurs en tuile et nos tuiliers, qui travailloient ensemble, étoient venus à bout de nous cuire de la tuile et de la brique fort bonne avec laquelle nos maçons avoient déjà construit quatre superbes fours.

Les charbonniers avoient alimenté nos cuisines de charbon, article d'autant plus nécessaire pour nous, que n'ayant pas de cheminées, c'est notre seule res-

source pour cuire nos alimens et pour chauffer nos forges.

Les charpentiers étoient, sans contredit, ceux de tous nos ouvriers qui avoient le plus travaillé. Nos maisons, nos moulins, notre buanderie sont en grande partie leur ouvrage. Antoine Credo, l'un d'eux, est venu avec un projet de pont en bois qu'il veut établir sur la rivière et qui n'aura qu'une seule arche. Joseph Poncet a présenté le plan d'un moulin à scie qu'il se propose d'exécuter. Edme Roubeau veut construire une machine à remonter les bateaux et va faire une grue pour enlever les pierres.

Nos tourneurs nous avoient tourné des chaises, des manches d'outils, des vases de cocos et de bois odoriférans ; avec quantité d'autres petits meubles. Ils ont beaucoup aidé nos menuisiers dans leurs travaux. Nous leur devons les moules qu'employent nos potiers de terre quand ils vont travailler à la fontaine dont les eaux se pétrifient.

Notre coutelier exposa qu'il avoit fourni toute la colonie de couteaux, de ciseaux, de serpes, de rasoirs ; qu'il avoit entretenu nos outils, qu'il les avoit repassés avec soin, et qu'il n'en pouvoit faire davantage. Tout le monde lui rendit justice ; il avoit bien employé son tems, et travaillé avec tant de zèle, que nous ne concevons pas comment il a pu suffire à l'ouvrage que nous lui avons donné. Il a quatre apprentifs qui dans un an seront capables de le seconder.

Les deux tonneliers nous avoient pourvus de tonneaux, de cuiviers, de baquets et de sceaux ; mais leur

plus important ouvrage est une cuve à laquelle ils travaillent dans ce moment, et qui pourra contenir cent muids de vin.

Les maçons avoient élevé la pyramide et fait quantité de clotures. Ils avoient construit une cave capable de contenir deux cens pièces de vin. Ils avoient établi tous nos fourneaux à forge et ils préparoient déjà les pierres qui devoient servir à l'élevation de notre hôtel-de-ville, ils employent à cet effet les eaux de la fontaine aux pierres liquides ; ainsi que l'appelle M. Collot, en les versant dans des moules d'où elles sortent toutes taillées.

Nos carriers nous avoient fait de la chaux.

Nos Serruriers nous avoient forgé des bèches, des plaques à charrue, des instrumens à ratoires de toutes les espèces et des outils pour toutes les professions encore bien que les premiers colons eussent apporté une ample provision de ces différens articles, il nous manquoit encore beaucoup de choses et la forge n'étoit jamais sans occupation : faute de charbon de terre on y consommoit du charbon de bois.

Les Maréchaux avoient travaillé avec les Serruriers à l'exception de Pardin qui a soin du haras, et qui fait l'office de médecin vétérinaire sous la direction de M. Bouard, chez lequel les deux autres vont aussi trois fois par semaine, prendre des leçons.

Le fourbisseur étoit de tous nos ouvriers celui qui avoit eu le moins de besogne pour son état, il avoit cependant aidé le coutelier dans plusieurs circonstances. C'étoit lui qui forgeoit les lames ; mais le conseil qui

vouloit mettre la colonie sur le pied militaire alloit lui donner de l'occupation.

Les Cloutiers et les Epingliers nous avoient fourni de clous d'épingles, d'éguilles et même de fil d'archal. Les clous sur-tout, qui étoient devenus pour nous un article de consommation très-majeur, leur avoient donné beaucoup d'ouvrage ; mais ils avoient suffi à tout, même dans le plus fort de la construction.

Les tailleurs avoient habillé une partie de la colonie ; mais ils sont en trop petit nombre, quoique nos vêtemens ne consistent que dans une simple sobreveste et un pantalon de toile, beaucoup de nouveaux venus ne seroient pas encore habillé de neuf, si les femmes n'eussent travaillé pour leurs maris.

Notre couvreur en paille avoit appris à rempailler des chaises, et s'en acquittoit fort bien.

Nos deux bourelliers, qui n'avoient pas eu assez d'occupation à faire les colliers de nos chevaux de trait, avoient aussi rempli l'office de sellier. Les soupentes de nos voitures de voyage, les harnois de nos autres chevaux étoient leur ouvrage. André Tirlet, l'un d'eux, est un homme rempli d'adresse et d'intelligence, tailleur, perruquier, menuisier, charpentier, jardinier, il est propre à tout et fait tout ce qu'on veut.

Les deux fondeurs s'étoient occupés à fondre ce que nous avions de métaux, ils nous en avoient fait des chandeliers et beaucoup d'autres petits meubles. Ils avoient réduit en lingots la poudre d'or et les

perites que nous ramassons de tems en tems, dans nos ravines ou dans nos ruisseaux.

Nos pêcheurs et nos matelots ne nous avoient pas laissé manquer de poisson. Ils avoient pourvu d'une manière si efficace à cette partie de nos approvisionemens qu'ils nous en avoient fourni chaque jour beaucoup au-delà de nos besoins ; et ils y avoient mis tant de variété que nous ne mangions jamais en poisson deux fois de suite la même chose : tantôt ils nous apportoient des huîtres, des homards, des coquillages agréables et de la marée fraîche ; tantôt ils nous régaloient d'anguilles, de truites saumonées, d'écrevisses et de poissons d'eau douce, tous excellens ; ils firent présent au conseil d'une quantité considérable de Perles fines dont plusieurs étoient grosses comme le pouce.

Nos faiseurs de bas nous avoient fabriqué des bonnets de coton dont nous faisons usage les jours de travail, la chaleur du climat nous dispensoit de porter des bas ; mais nos chasseurs en avoient besoin quand ils alloient dans les montagnes où l'air est vif et froid. Ils nous faisoient aussi des vestes et des pantalons d'une seule pièce.

Ils avoient apporté avec eux une douzaine de métiers et Alexandre Minel, notre épinglier, leur en a fait encore deux autres aussi bons que ceux qui lui avoient servi de modèle.

Ils ont chacun deux élèves qui sont déjà aussi habiles que leur maître, et quand notre filature de coton sera en pleine activité il ne nous restera en bonneterie aucune chose à désirer.

Nos Orfèvres avoient toujours été occupés ; ils venoient de nous faire les timballes d'or dans lesquelles nous buvons, non pas par luxe, mais par nécessité faute de verre ; qui est devenu si rare depuis mon arrivée, qu'on ne s'en sert actuellement que dans les repas de cérémonie.

Nos potiers de terre vinrent nous déclarer qu'ils trouveroient moyen de nous faire des gobelets, pour boire, avec les eaux de la fontaine aux pierres liquides ; s'ils réussissent nous pourrions peut-être nous passer de ces timballes d'or dont la vue est si dangereuse pour ceux qui ont connu le prix qu'on attache en Europe à ce brillant métal. Ils espèrent aussi nous faire avec les mêmes eaux des caraffes, des caffetieres, des tasses et soucoupes. Ils n'en ont obtenu jusqu'à présent que des marmites qui vont très-bien au feu et des assiettes assez propres.

Les trois horlogers étoient occupés depuis leur arrivée dans l'île à l'établissement et à la confection d'une horloge qui doit annoncer l'heure à tous les habitans du chef-lieu de la colonie. Ils ont promis que cette horloge seroit prête et finie dans un mois, c'est-à-dire au 15 janvier prochain.

Nos Boisseliers avoient travaillé à nous faire des sceaux, des soufflets de forge, des mesures de bois et d'autres petits ustencils notamment des Cribles, qu'ils ont faits avec la peau d'une espèce de Raye.

Nos faiseurs de sabots nous avoient fourni des pelles, des fourches, des sabots, ils travailloient avec nos boisseliers.

Nos imprimeurs avoient une presse dont la serrurerie étoit de Frol, et la menuiserie de Merlot ; mais ils n'avoient qu'une très-petite quantité de caractères, à peine suffisoient-ils pour composer deux feuilles.

Notre graveur en taille douce est occupé à leur en graver de nouveaux : s'il réussit, nous aurons une imprimerie montée ; mais à quoi nous servira-t-elle ? nous manquons de papier, peut-être se trouvera-t-il parmi nous quelqu'un d'assez ingénieux pour nous en faire.

Nos Perruquiers sont la barbe à ceux qui ne savent pas se la faire eux mêmes ; ils coupent les cheveux aux hommes et aux femmes, mais comme nous ne sommes pas fort élégants ils n'ont aucune occupation pour la frisure. Nous portons les cheveux plats, courts et sans poudre, comme de véritables paysans : nos femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir rouge ou blanc et depuis l'arrivée d'Ataïmaidé elles mettent quelque fois pas dessus un petit chapeau de jonc moins encore par coquetterie que pour se garantir des trop grandes ardeurs du soleil.

Nos quatre boulangers sont chargés de nous faire le pain de froment et la cassave. Ils ont sous leurs ordres vingt femmes qui apprêtent ou rapent la racine du manioc. Nos Bouchers, faite d'autres besogues travaillent avec eux.

Les Bucherons et les scieurs de long sont toujours pressés. Ils travaillent dans les bois à nous abattre des arbres à les équarrir à les mettre en planches et en madriers. Ils font des poutres, des solives et des bois de charpente excellens.

Nos téréassiers ne sont jamais oisifs non plus, ils s'occupent dans ce moment à faire une levée auprès du ruisseau de l'hôpital pour protéger nos champs des inondations que pourroient occasionner les débordemens de ce ruisseau.

Les grands travaux qu'on avoit eu à faire depuis l'établissement de la colonie et sur-tout depuis mon arrivée n'avoient laissé à personne assez de tems pour perfectionner aucun ouvrage ; aussi, à l'exception de la filature de la laine de Leibo, de la poudre à canon de M. Bouard et de la pyramide, il n'y eut rien de nouveau ni d'extraordinaire.

MM. Euder et Boiron parurent devant le conseil à la tête de leurs écoliers au nombre de quarante-trois. L'un d'eux nommé Joseph Mahot qui avoit mérité le prix, vint le recevoir de la main du président.

Ainsi finit la cérémonie. Nous finies ensuite sur la grande place, un dîner de Spartiates auquel assistèrent tous les habitans, hommes, femmes et enfans. Il faisoit le plus beau tems du monde, une légère brise rafraichissoit l'air délicieusement, le ciel étoit suffisamment couvert pour nous mettre à l'abri des rayons du soleil, et nous n'avions pas à craindre de pluie.

On porta des santés à la prospérité de la colonie, à la France, à l'Agriculture, aux Arts et à la Nature. M. Collot dans cette circonstance fit briller son esprit par des couplets aussi agréables qu'ingénieux qu'il avoit arrangés sur des airs analogues et que nous répétâmes avec enthousiasme.

Après le dîner, qui se prolongea jusqu'à près de

cinq heures, les chasseurs tirèrent au blanc; les jeunes gens dansèrent. L'on joua aux quilles, aux barres, à la boule, au ballon, à la longue paulme, à la balançoire, et à toutes sortes d'autres jeux. Edme Chanvelle, un de nos charpentiers, avoit fait un jeu de bague, qui fut élevé, établi et posé en moins d'un quart-d'heure. et qui amusa beaucoup nos dames.

Le soir, à la brune, on illumina, la fête dura jusqu'à minuit, avec des transports de joie si bruyans et si extraordinaires qu'une armée entière n'auroit pas fait plus de tapage. Les équipages portugais qui avoient dîné avec nous n'avoient pas peu contribué à augmenter le tumulte.

Je rentrai chez moi plus fatigué que diverti; mais étonné des ressources immenses que nous avons, et qui passaient l'idée que je m'en étois formée jusqu'alors. M. de Torribio vint ce jour-là coucher chez moi. Je suis dans l'admiration, me dit-il, en rentrant, il n'y a pas deux années que vous êtes établis ici, et je vous trouve plus avancés que beaucoup de peuples anciens de l'Europe. Les Portugais ni les Espagnols n'auroient pas eu le courage d'achever dans dix ans ce que je vous ai vu commencer et finir depuis cinq mois que nous sommes ici. Inconcevables Français! vous êtes tout à la fois solides et frivoles, philosophes et fous; chez vous les extrêmes se touchent. Le lendemain, comme nous étions à déjeuner ensemble, nous parlâmes de ce qui s'étoit passé la veille, et de l'étonnante industrie des Français dont il comparoit l'infatigable activité avec la paresse et l'indolence

lence des Portugais du Brésil, nation ignorante et bigote, qui passe sa vie à faire des visites, à brûler des cierges devant l'image de la vierge, à illuminer des églises, à chanter des *oremus* qu'elle n'entend pas, et à jouer à la chapelle, du matin au soir, comme les enfans.

J'ignore, dit-il, quand les têtes portugaises deviendront plus saines, mais je doute fort que la raison aye de long-tems accès dans de pareilles âmes. Il se mit ensuite à me raconter ce qu'il avoit vu à Rio-janeiro dans la ville de Saint-Sébastien où le peuple est plongé dans une stupidité religieuse, telle qu'il n'y a rien à espérer de lui, ni du côté des arts, ni du côté de l'industrie.

La conversation s'étant prolongée, nous eûmes occasion de parler des Anglais, de l'immense étendue de leur commerce, des grands établissemens qu'ils avoient faits dans toutes les parties du monde, et notamment à la baie de Botanique dans la Nouvelle-Hollande; je m'étendis sur les talens de leur célèbre capitaine Cook et sur les découvertes de cet intrépide navigateur, que je me représentois comme étant, après Christophe Colomb, l'homme qui avoit rendu le plus de services à la géographie. Il n'a, disois-je, presque rien laissé à faire à ceux qui devoient venir après lui.

Vous voyez cependant, répliqua M. de Torribio, qu'il n'a pas trouvé l'île où nous sommes, ni les groupes qui l'environnent. Méteo et Moarée ont échappé à ses recherches. Ce vaste océan de la Mer du Sud renferme sans doute encore beaucoup d'autres terres

qui lui étoient inconnues, témoin Connoagendée, la patrie de votre sauvage; l'île du Malheur et toutes les autres découvertes de M. de la Peyrouse qui, s'il eût vécu, eût peut-être fait de plus grandes choses encore.

Nous ne pûmes nous empêcher de déplorer la perte de cet estimable officier. Nous connoissions quelques-uns des principaux événemens qui lui étoient arrivés à l'époque de sa relâche à la baie de Botanique en 1788. Nous savions qu'il avoit touché au Kamschatka; qu'à l'Ouest de la Californie il avoit perdu une chaloupe remplie de matelots et d'officiers; que treize hommes de ses équipages avoient été massacrés à l'île des navigateurs; au nombre de ces treize personnes étoit un Monsieur de Langle que mon beau-père avoit beaucoup connu; il avoit été fort bien reçu aux îles Sandwick, et nous regrettions de n'avoir pas de plus grands détails sur ce qui s'étoit passé depuis son départ de la Nouvelle-Hollande; ceux que nous tenions de ce malheureux Lepaute, que nous avons vu mourir, suffisoient pour nous convaincre que la relation de son voyage eût été du plus grand intérêt et très-utile à la marine, par la quantité de nouvelles terres qu'il a découvertes sur la situation desquelles nous n'avons malheureusement que des renseignemens imparfaits.

Comme nous étions encore sur le compte de M. de la Peyrouse, nous vîmes entrer M. Gomez qui vint annoncer à M. de Torribio; qu'enfin les vaisseaux portugais alloient être dégagés de leur prison. et qu'on n'attendoit plus que l'entier rétablissement de M. de Grisalva pour mettre à la voile.

Cette nouvelle satisfaisante fut reçue par M. de Torribio avec une sorte de regret. Il étoit déjà si bien accoutumé qu'il auroit désiré de bon cœur ne jamais s'en aller. Un soupir involontaire sortit du fond de sa poitrine, Mon ami, me dit-il, voilà bientôt le moment où nous allons nous séparer. Je vous avoue que je le vois arriver avec douleur. Comment aurai-je la force de vous quitter, de quitter M. Bouard, mon savant et respectable ami. En m'éloignant d'ici, je laisserai ce que j'ai de plus cher au monde après ma femme et mes enfans. Ses yeux se remplirent de larmes, et il étoit aussi inquiet, aussi agité que s'il eût été question de monter à bord à l'instant même pour appareiller.

Voulant le dissiper, je le conduisis chez M. Bouard, avec lequel nous passâmes la journée. Nous allâmes voir le jardin de Botanique, dans lequel je m'étois déjà promené plusieurs fois, et qui venoit d'être considérablement augmenté par les soins de nos sept jardiniers.

Ce jardin est un carré long qui peut contenir environ quatre arpens. Un large fossé le ferme à chaque bout. Le ruisseau de l'Hôpital lui sert de limites d'un côté; et de l'autre côté, il est bordé par un autre ruisseau, un peu plus petit qui le traverse dans son entier, et qui va se décharger dans celui de l'Hôpital. Les jardiniers, pour avoir de l'eau à proximité, ont fait serpenter ce petit ruisseau tout autour des carrés avec un art et une intelligence peu commune, de sorte qu'on ne peut pas faire trente pas sans pas-

ser sur un des petits ponts qu'ils ont établis pour communiquer d'un carré à l'autre, sans être obligé de sauter le ruisseau.

Cette méthode ingénieuse entretient la fraîcheur dans toutes les planches; rend la végétation si forte et si vigoureuse que je n'ai jamais vu nulle part d'arbres ni de plantes en meilleur état. Les eaux du ruisseau filtrant à travers les terres, leur donnent assez d'humidité pour que les jardiniers se dispensent d'arroser malgré la chaleur du climat qui, lorsqu'il n'y a pas d'air, est dans les bas beaucoup plus considérable qu'à Méieo.

Le jardin étant dans la prairie même de l'hôpital, et par conséquent dans un fond, le vent d'ailleurs ne soufflant plus depuis quelques jours de la montagne trouée, la chaleur y est excessive dans ce moment-ci. Nous sommes obligés de nous promener chacun un parasol à la main, et cependant nos jardiniers n'ont pas encore jetté sur la terre une seule goutte d'eau.

De jeunes arbres qui n'ont pas deux ans de plantation rapportent déjà du fruit. M. Bouard a observé que la nuit dernière une grenadille plantée au pied du mur de sa maison a poussé de quinze pouces.

M. de Torribio n'admire ni les arbres ni les plantes; mais il admire nos hommes qui labourent, du tems qu'il fait, n'ayant sur la tête qu'un simple chapeau de paille pour se garantir des vives ardeurs du soleil.

L'oseille ici se multiplie d'une manière prodigieuse; il suffit d'une simple tonffe pour couvrir bientôt toute une planche.

Le pourpier et la chicorée viennent fort bien, surtout le pourpier qui est une plante indigène. La chicorée a été apportée d'Europe.

Les oignons dégénèrent en ciboules, ils ne tournent pas, suivant le langage de nos jardiniers, qui attribuent cet effet à ce qu'ils s'enterrent trop quand on les sème de graine, ils prétendent que pour réussir à en avoir de beaux il faudroit les déchausser et ne laisser en terre que le bout de la racine, ils pousseroient moins en feuilles; mais ce seroit un ouvrage de patience qui ne vaudroit pas la peine qu'on se donneroit.

M. Bouard pense qu'une trop grande végétation nuit à la perfection de cette plante bulbeuse, que pour l'avoir ici telle qu'elle croît en Europe, il faudroit un terrain moins humide que celui de notre jardin, un sol plus léger, plus sablonneux, un lieu élevé, et de la graine créée.

En récompense les échalottes croissent en perfection ainsi que le persil, le cerfeuil et la pimpernelle, pourvu qu'on les coupe souvent, ce qui vient à l'appui de l'opinion de M. Bouard qu'une trop forte végétation s'oppose quelquefois aux progrès d'une plante.

Les panais, les raves, les carottes, les salsifs et les betteraves viennent beaucoup mieux qu'aux Antilles, les carottes sur-tout qui parviennent à une grosseur monstrueuse; mais ces légumes sont ici fort négligés, on n'en trouve que dans le jardin de M. Bouard qui en conserve l'espèce.

Les nayets de France ont totalement dégénéré. Leur

racine devient ici tellement fibreuse et coriace qu'ils ne sont pas mangeables. Ils montent si haut et sont si abondans en feuilles que nous avons le projet d'en faire un fourrage pour nos vaches.

La laitue est tendre, excellente, et de la plus grande beauté, j'en ai vu d'aussi grosses que la forme d'un chapeau.

La romaine vient mal, elle monte trop vite, elle ne pousse pas. Elle pousse une tige qui s'élève quelquefois jusqu'à cinq pieds.

Les pois verts, les melons et les concombres sont les seuls légumes d'Europe auxquels on soit ici le plus attaché parce qu'ils y sont d'une qualité supérieure. Les melons sur-tout, dont l'odeur est aussi délicieuse que leur goût est exquis. Ils ne demandent aucune espèce de culture, il suffit de faire un trou en terre et d'y déposer deux ou trois grains de semence, la nature fait le reste.

Les concombres n'y conservent pas ce goût de vert qu'elles ont en Europe, elles y acquièrent une odeur aromatique très-agréable, et changent tellement de nature qu'on peut les manger crues.

Nous manquons d'artichauts, d'asperges et de cardons. Nous ignorons absolument quel pourroit être chez nous le succès de ces trois légumes.

Mais nous en avons qui sont indigènes et que les premiers colons ont trouvés en arrivant. De ce nombre est l'herbe potagère appelée guingambo; c'est absolument la même que celle des Antilles. Elle produit

un fruit à côtes, gros comme un œuf de poule, et rempli de graines grisâtres qu'on fait cuire comme le pois avec du gibier ou de la volaille.

Nous avons aussi plusieurs sortes de fèves, la plupart ne sont que curieuses. Il n'y en a que deux bonnes à manger. La première vient sur une tige haute, branchue et ligneuse, garnie de feuilles triangulaires d'un vert pâle. Sa fleur légumineuse ressemble assez à celle de la pensée, excepté qu'elle est infiniment plus grosse. A cette fleur succède une cosse longue de sept à huit pouces, qui contient un double rang de semences plates d'un roux clair comme la lentille, dont la figure représente un cercle aplati sur l'un de ses bords.

Cette semence est grosse comme une fève d'Espagne; on en fait d'excellente purée. Etant écrasée elle produit une farine d'un jaune de saffran; un peu glutineuse et légèrement aromatique. La plante est annuelle.

La seconde est du genre de la fève d'Angola, étant semée en terre elle produit une sorte d'arbrisseau, plante qui rapporte la même année. Elle pousse une tige droite, ligneuse; et aussi haute que celle du tournesol. Cette tige est remplie dans l'intérieur d'une moëlle rouge, mais sèche comme celle du sureau. Elle est revêtue d'une écorce fibreuse qui s'enlève aisément elle est travaillée à jour; on dirait de la dentelle. Sa feuille est ronde, dentelée sur les bords, luisante, d'un beau vert en dedans, blanche et cotonneuse en dehors. Sa fleur vient en grappe comme celle de l'acacia; elle est d'un beau jaune, fort visqueuse, et répand

une odeur agréable. Elle produit une grosse gousse ronde qui ressemble en grand à celle de la lentille, et qui ne contient qu'une seule semence ronde, ridée, qui a la forme d'une figue sèche.

Cette semence étant cuite et bouillie dans l'eau s'enfle considérablement et contient une substance qui a la consistance du flanc.

L'île hospitalière produit aussi de grosses raves qui sont de l'espèce de celles qu'on appelle camotés aux Philippines; une sorte de navets gros comme la tête, ronds et jaunes; des patates ou pommes de terre dont la chair est noire, et qui diffèrent peu de la truffe pour le goût. On s'en sert dans les ragoûts en guise de champignons.

Les carottes sauvages, dont j'ai déjà parlé, sont grosses comme la cuisse; c'est une espèce de betterave. Il y en a de rouges, de jaunes, de blanches. Cette racine se mange cuite dans l'eau ou rôtie. On la coupe aussi par tranches et on en fait des salades avec du rhum ou de l'eau-de-vie. Leur goût approche de celui des poires de bon-chrétien.

Il y a encore quelques autres légumes ou plantes potagères, mais en très-petit nombre. Elles sont comprises dans les observations qu'a faites M. de Torribio, il a eu la complaisance de me confier son manuscrit, j'en ai extrait ce qu'il y avoit de plus digne d'être connu, et j'en donnerai la note séparément.

Il ne se passa rien d'extraordinaire dans la colonie jusqu'au 30 décembre qu'un matelot Portugais nommé Carrero vola, dans un de nos réfectoires publics, deux

timbales d'or. On voulut arrêter le coupable: il se défendit, blessa grièvement, d'un coup de couteau, Pierre-Blondeau, un de nos chasseurs, et s'enfuit dans les bois.

Catherine Pernot, femme de Bonaventure Gobin, l'un de nos scieurs de long, disparut le même jour et alla rejoindre Carrero. M. de Torribio envoya contre eux un détachement de douze hommes qui revint sans les avoir rencontrés. Ils s'étoient enfoncés dans les terres où probablement ils n'auroient mené qu'une vie errante et misérable.

L'état-major des vaisseaux Portugais se forma en conseil de guerre pour juger Carrero et le condamna par contumace à être pendu.

Toute la colonie prit cette affaire à cœur, et le conseil résolut de ne rien épargner pour faire arrêter les coupables. Goneau fut chargé de l'expédition. On lui donna ordre de les amener morts ou vifs. Il avoit avec lui quarante-deux hommes, M. de Torribio lui adjoignit douze Portugais.

Ils partirent le 2 janvier à sept heures du matin, après s'être divisés en plusieurs escouades de cinq à six hommes qui prirent tous des chemins différens; mais ils rentrèrent le 10 sans avoir pu découvrir la moindre trace de ceux qu'ils cherchoient.

On désespéroit de rencontrer les deux fugitifs lorsqu'ils vinrent eux-mêmes nous fournir l'occasion de les prendre. Nos bucherons étoient dans l'usage de laisser leurs outils sur le lieu même où ils travailloient.

Dans la nuit du 11 au 12, sur les trois heures du matin, Carrero vint leur en voler plusieurs. Nos charbonniers qui avoient, ce jour-là, couché dans le bois, l'entendirent et coururent avertir Goneau. Celui-ci partit sur-le-champ avec ce qu'il put rassembler de monde, on cerna le bois, on trouva d'abord Catherine Pernot, on découvrit ensuite Carrero qui étoit monté sur la faite d'un arbre dans l'intention de se cacher parmi les branches.

Sur la menace qu'on lui fit de lui tirer un coup de fusil, il descendit, et le 12, à midi, on l'amena avec sa compagne dans la chambre du conseil.

La nouvelle de cet événement étant parvenue aux oreilles de l'état-major des équipages Portugais, il réclama Carrero. On le lui remit.

Catherine Pernot étoit âgée de vingt-trois ans. Il n'y avoit pas quatre mois qu'elle étoit mariée avec Gobin. Celui-ci demanda la dissolution de son mariage pour cause de libertinage, sa requête fut accueillie, on prononça le divorce; on condamna Catherine Pernot à l'exil, et l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour mettre à exécution l'arrêt émané du conseil.

Le jugement par contumace qui condamnoit Carrero à la mort fut confirmé; mais M. de Grisalva voulut bien commuer la peine et lui faire partager l'exil de Catherine Pernot.

M. de Torribio a été chargé de les conduire dans une île déserte qui git à trois lieues de distance de la nôtre. Avant de partir les deux coupables ont de-

mandé à être unis par mariage d'après le rite catholique romain. Ils ont reçu la bénédiction nuptiale des mains d'un aumônier Portugais.

On leur a fait à chacun un trousseau convenable; on leur a donné des meubles et des outils de toutes les espèces; on les a pourvus de vivres pour un an. Le vaisseau qui devoit les transporter s'est trouvé prêt le 15. Ils ont mis à la voile le 16 et sont arrivés le 17 à midi au lieu de leur exil. On les a débarqués dans un anse, à l'Est, que M. de Torribio a baptisé du nom d'anse du repentir. Le lieu qu'ils ont choisi pour leur habitation est à deux cens toises environ du bord de la mer, auprès d'un beau ruisseau d'eau douce assez abondant en poissons. Ce ruisseau paroît avoir sa source dans un mondrain qui est au milieu de l'île.

La soirée du 17 a été employée à poser la charpente de la cabane qui doit provisoirement leur servir de retraite, on en avoit apporté les pièces toutes taillées. On leur a laissé des planches pour achever le reste et faire la couverture. Ils ont paru fort résignés et n'être pas trop mécontents de leur sort.

M. de Torribio a fait une course dans l'intérieur de l'île. Il estime sa longueur à cinq ou six lieues, et sa largeur à trois. Elle abonde en lataniers en cocotiers et en plantains; il y a quelques arbres à pain mais en petite quantité. Le terrain qui avoisine le rivage de la mer est un peu graveleux et couvert d'une herbe grossière, mais plus loin il est meilleur quoi-

qu'en général il ne vaille pas celui de l'île Hospitalière, il est un peu sablonneux.

Dans la plaine la surface de la terre est semée par-ci par-là de quelques bosquets ; mais le mondrain et toutes les parties hautes sont couvertes de bois.

À une lieue en avant dans les terres du côté de l'Est, M. de Torribio a rencontré un étang d'eau saumâtre qui peut avoir une lieue de tour et dont les bords sont couverts de ces arbres qu'on appelle mangles ou palutiviers. L'aspect de ce lieu sauvage inspire, dit M. de Torribio, une sorte de mélancolie ; on croiroit voir l'averne.

Il a passé la nuit sous la tente avec son monde, et n'a mis à la voile que le lendemain matin 18 janvier. Il est arrivé le dix-neuf avec un beau cormoran qu'il avoit tué. A son départ les deux exilés fondirent en larmes. Ils le prièrent de vouloir bien intercéder pour eux auprès du conseil de la colonie pour abrégier le tems de leur exil qui étoit illimité. Carrero lui a demandé un filet. Il lui a observé qu'on lui avoit laissé une suffisante quantité de lignes et d'hameçons ; que les productions du lieu où il étoit relégué étoient plus abondantes qu'il ne falloit pour subvenir à tous les besoins de deux personnes ; que c'étoit à lui à trouver dans son travail et dans son industrie les autres ressources qui pouvoient lui manquer ; à l'égard du tems de son exil, que sans doute l'indulgence du conseil, qui avoit déjà obtenu la commutation de sa peine, auroit égard à sa conduite et à son repentir.

M. de Torribio s'est au surplus acquitté en homme sensible de la commission dont ces malheureux l'avoient chargé, et il a obtenu qu'on iroit de tems en tems leur rendre visite et leur porter tous les secours qu'exigeroit l'humanité.

Je désire, et tous les honnêtes colons désirent avec moi, que ce premier acte de sévérité produise dans l'âme des coupables d'heureux changemens ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que Catherine Pernot étoit une des filles soupçonnées d'avoir eu de secrètes intelligences avec les Portugais. Un premier pas dans le crime conduit à des crimes nouveaux, Mon observation confirme cette malheureuse expérience.

M. de Torribio a trouvé à son retour la santé de M. de Grisalva beaucoup améliorée : il se sent actuellement en état de tenir la mer. Il a fixé son départ au premier février prochain. Cette nouvelle nous affecte extrêmement ; nous voyons arriver avec douleur cette cruelle séparation qui va nous priver de nos amis. Depuis le jour que M. de Grisalva nous a fait cette fatale déclaration la tristesse règne dans toute la colonie. Nous ne manquons de rien ici, nous avons tout ce qu'il faut pour satisfaire ; je ne dis pas seulement nos besoins, mais même nos jouissances particulières, et cependant il n'y a pas un de nous qui ne s'aperçoive que l'amour de la patrie l'emporte sur toutes les autres affections. Le Sainoïde, le Groenlandais, le Kamkchadale préféreroit ses campagnes glacées, ses déserts, et son huile de poisson, au climat tempéré de certaines régions d'Europe ; aux

plaines fertiles et riantes de l'île Hospitalière; aux vins délicieux de cette France que nous avons quittée et après laquelle nous soupirons.

Mon beau-père est rêveur depuis quelques jours; il paroît occupé du même objet que moi. Quand on songe au champ qui nous a vu naître, quand on en est éloigné de plusieurs mille lieues, quand on a perdu l'espoir ne le revoir jamais, il n'y a point de philosophie qui puisse tenir contre un souvenir si douloureux et si cher.

Les portugais ont commencé le 20 à faire les préparatifs de leur départ, et à transporter sur leurs vaisseaux tous les objets qu'ils avoient débarqués. Leur bétail est parti le 21.

Le 22, tous les officiers portugais invitèrent les membres du Conseil et les principaux habitans de la colonie à venir avec eux dîner sous leurs tentes avant qu'elles fussent emportées. C'étoit le repas des adieux. Je fus du nombre des convives ainsi que M. Bouard. Il n'y eut ni joie ni gaité. On ne mangea point. Il sembloit que nous ne nous fussions réunis que pour pleurer ensemble.

Au dessert, M. de Grisolva, après nous avoir témoigné combien tous les équipages portugais et lui en particulier avoient de grâces à rendre aux habitans de la colonie pour les services essentiels qu'ils en avoient reçus, pour la manière amicale et généreuse avec laquelle on leur avoit donné depuis six mois l'hospitalité, nous dit d'un air attendri: je vous appartiens à double titre. Vous m'avez donné le droit

de citoyen et vous m'avez rendu la vie. Je vais remplir l'objet de ma commission. Je vais m'exposer à de nouveaux dangers; mais si je suis assez heureux pour que la mer respecte mon vaisseau; je viendrai mourir au milieu de vous. Je ferai mieux; par-tout où je trouverai des Français malheureux ou fugitifs, je les recevrai sur mon bord, et je vous les amènerai; vous pouvez compter sur ma parole, je vous la donne au nom de l'honneur.

Et moi, dit M. de Torribio, si ma femme et mes enfans veulent me suivre, je fais aussi le serment d'être à vous. Toute idée de patrie s'évanouit à la vue du bonheur véritable que l'on goûte ici.

Nous ne répondîmes que par des larmes; par le silence du sentiment. Cette scène attendrissante dura quelques minutes. Nous étions tous si affectés que nous ne pouvions prononcer une seule parole.

Enfin M. Bouard se jeta au col de M. de Torribio. Mon ami; dit-il, j'ai l'âme serrée; et jamais de ma vie je ne me suis senti malade comme aujourd'hui. Mettez la main sur ce cœur qui vous aime de l'amitié la plus tendre. Dans quelque coin du monde que vous soyiez, il sera toujours à vous. Il faut bien prendre son parti, et se soumettre à cette dure loi de la nécessité qui ordonne que nous nous séparions avant de mourir; mais je ne pourrois survivre à cette séparation déchirante, si je n'avois l'espoir de vous revoir un jour, comme vous venez de nous le promettre. Je tâcherai, en vous atten-

dant, de me consoler avec l'étude qui console de tout, excepté des pertes de l'amitié.

Nous quittâmes nos amis. et nous leur fîmes promettre qu'ils viendroient dîner avec nous le lendemain. Ils se rendirent à l'invitation sur les midi. La table fut servie dans la chambre du Conseil. M. Taudau qui en étoit le nouveau président, avoit fait, le matin, toutes les dispositions nécessaires pour recevoir nos hôtes d'une manière digne d'eux et de nous.

Après le dîner qui se passa, comme celui de la veille, en protestations d'amitié, d'attachement et de reconnaissance, M. Taudau pria les officiers portugais de vouloir bien accepter, au nom de la colonie, 80 sacs de farine de froment, chacun du poids de 300 livres, une collection d'ignâmes très-considérable, 40 barriques de poisson salé, du fruit à pain, des noix de coco et toutes les provisions dont ils pouvoient avoir besoin pendant leur voyage.

Il chargea M. de Torribio d'exécuter au Brésil le testament de M. de Hurto dont je lui remis à l'instant l'original entre les mains. Il déclara que la colonie n'étoit pas dans l'intention de profiter du legs que m'avoit fait M. de Hurto : le vaisseau de M. de Fucal en étoit l'objet : il pria M. de Grisalva ou celui des officiers portugais qui retourneroit le premier au Brésil, de le remettre aux héritiers de M. de Hurto.

Le vaisseau que nous avons rendu aux Portugais,
leur

leur est d'autant plus nécessaire qu'ils n'auroient pas eu de place pour serrer leurs fourrages, et comme il leur reste encore assez de monde pour y mettre un équipage de quarante hommes, ils y établirent leur magasin.

Ils avoient fait depuis quelques jours une assez grande provision d'herbes; mais M. Taudau les assura qu'il leur seroit délivré le lendemain quatre mille bottes de luzerne, et un millier de paille : c'étoit tout ce que nous pouvions leur offrir pour le moment. Jamais présens ne furent donnés d'aussi bon cœur, ni acceptés avec plus de reconnaissance.

Messieurs les officiers portugais furent en outre priés de vouloir bien emporter la tinballe d'or dans laquelle chacun d'eux avoit bu. Nous voulions par-là leur laisser un gage durable de notre amitié.

J'accepte, dit M. de Torribio, et je jure de ne jamais boire que dans cette coupe. Je la montrerai à mes compatriotes; ils rougiront de voir que dans une colonie qui n'a que deux ans d'existence les arts ont déjà fait plus de progrès qu'à Lisbonne même, notre capitale.

Mon beau-père, qui étoit le trésorier de la colonie, prit à son tour la parole. Il exposa qu'il avoit promis de doubler le legs fait à Hernando; que le conseil lui avoit permis d'exécuter cette promesse, et d'y ajouter 600 marcs d'or fin, pour subvenir aux frais que ces messieurs auroient à faire dans le cas où ils trouveroient l'occasion de nous amener quelques-uns de nos compatriotes. Les lingots avoient

été apportés le matin. Il les remit à l'instant même à M. de Grisalva, qui promet de ne nous amener que d'honnêtes gens. Il prendra, sur leur morale et leur conduite, les informations nécessaires.

Nous avons encore eu le bonheur de passer avec nos amis les journées des 24, 25, 26 et 27 : ils sont restés avec nous pour surveiller le transport de leurs provisions. Tous les chevaux et toutes les voitures de la colonie ont été occupés pendant ces quatre jours.

Demain, 28, nous nous quittons définitivement, et nous nous faisons les derniers adieux. Ce moment-là sera terrible. Presque tous les habitans passent comme moi la nuit, et veulent profiter de l'occasion pour écrire à tous leurs amis d'Europe, d'Amérique ou d'Asie. Dieu veuille que vous receviez mon barbouillage. Vous en blâmez le style, sans doute ; si n'est ni brillant ni pur ; j'ai tout écrit à la hâte ; presque en courant, sans avoir eu le tems d'employer la lime ni la polissoire. Si ma négligence et mes incorrections vous déplaisent, j'aurai au moins le mérite de l'exactitude.

Comme je ne suis pas un *Tite-Live*, je ne me suis pas permis de faire comme lui les discours de mes héros. Ceux que vous lirez sont mot à mot tels qu'ils ont été prononcés. Vous savez que j'ai la mémoire extrêmement heureuse ; vous devez vous souvenir qu'étant à Paris avec vous, au sortir d'une représentation de *Mystapha* et *Zeangir*, je vous ai récité toute la pièce ; que j'ai fait la même chose

pour *Zuza* et pour *Cédipe* chez *Admete*. Mes voyages et mes aventures n'ont pas encore altéré ma mémoire ; elle est toujours la même, quoique je prenne du tabac comme un Suisse.

J'avois aussi contracté l'habitude d'en fumer ; mais *Eléonore* a cassé ma pipe. Je serai même bientôt obligé de renoncer au tabac en poudre ; nous n'en avons presque plus : il n'en vient pas chez nous, et nos sages du conseil n'ont pas voulu s'en pourvoir, afin de nous le faire tout-à-fait oublier.

Je me porte admirablement bien, et je suis heureux dans toute la force du terme, même par-delà. Il me vient quelquefois des idées de patrie, mais j'ai tort. Il paroît que décidément l'Europe est ou va être en feu : l'orage au moins ne viendra point jusqu'à moi.

Il ne tient qu'à vous de venir partager le bonheur dont je jouis ; il est inimaginable. Il faudroit *Voltaire* ou *Jean-Jacques* pour décrire toutes les beautés de l'île *Hospitalière*. C'est peut-être le coin de terre le plus admirable et le plus étonnant qu'il y ait sur le globe. La montagne trouée mérite elle toute seule que pour la voir on fasse le tour du monde.

Vous trouverez ci-joint l'extrait du manuscrit de *M. de Torribio*, en ce qui concerne les différentes productions de notre paradis. Il n'est pas aussi long que la nature du sujet semble devoir le comporter, je n'en ai pris que le plus intéressant.

Dans le cas où vous jugeriez à propos de suivre mon avis, qui est de venir le plutôt possible avec *Claire* et *Angélique*, tâchez de nous amener quelques

Français, sur-tout des maçons, des tailleurs et des cordonniers; songez que nous avons ici beaucoup de filles à marier et point de maris.

On vous donnera un paquet avec une petite boîte cachetée, ficelée et couverte d'une toile bleue, dans laquelle vous trouverez 24 marcs d'or fin, que vous employerez tant pour vos besoins, que pour payer le voyage de ceux qui voudront prendre parti.

Soit que vous partiez avec eux, soit que vous ne partiez point, il faudra s'embarquer pour le Cap de Bonne Espérance; on ne manquera pas où vous êtes d'occasions pour faire la traversée; on trouvera au mois d'octobre prochain, dans la baie de la Table, un vaisseau qui viendra les prendre, les premiers venus attendront trois mois.

Si pour le bien de la chose, vous croyez devoir rendre publics les mémoires que je vous envoie, ou si vous en faites passer la copie en Europe, ayez bien soin de supprimer les noms ou de les changer, et d'effacer ou distraire tout ce qui est relatif au gissement des terres, et aux différens degrés du méridien dans lesquels nous les avons trouvées placées.

Ici il y a une lacune.

D'après les raisons que je viens de vous déduire vous sentez combien il est important de garder, jusqu'à nouvel ordre, le silence à ce sujet.

Il est trois heures du matin, adieu, portez-vous bien, je vais me coucher: Tout à vous.

C

A Eden, dans l'île Hospitalière, ce 28 janvier 1795.

P. S. J'ai oublié de vous dire que nous avons besoin de fer et d'acier; faites votre possible pour nous en procurer, vous adresserez le tout à M. Graafe gouverneur du Cap, ou à M. Gordon, commandant des troupes hollandoises; si ces deux messieurs n'y sont plus, vous ferez comme vous pourrez. Il est neuf heures, je pars à dix pour aller reconduire mes amis.

Vous ne vous attendiez pas sans doute à recevoir une lettre du paradis, mais c'est un paradis où l'on pleure, car certainement la journée ne se passera pas sans que je verse des larmes; adieu mon ami, adieu.

Vous voudrez bien faire passer les lettres ci-incluses à leurs adresses.

EXTRAIT

Du Manuscrit Portugais de M. de TORRIBIO.

On peut dire avec raison que l'île Hospitalière est un véritable paradis. Elle mérite à plus d'un titre ce nom divin. On y trouve toutes les commodités de la vie, jointes aux douceurs de la plus aimable société qu'il y ait au monde. Elle est habitée par une colonie de Français fugitifs. Ils y ont introduit tous les arts d'Europe. Ils en ont fait le séjour de la paix, du bonheur et de la vertu.

Cet hommage éclatant que je rends à des hommes qui ont exercé envers nous les devoirs de l'hospitalité la plus tendre, qui nous ont traités comme des amis, comme des frères, comme des enfans chéris, quoiqu'ils ne nous connussent point; cet hommage, dis-je, n'est pas dicté par la simple reconnaissance, sentiment trop foible pour tant de générosité, c'est l'admiration seule qui me l'arrache.

Le gouvernement qu'ils ont adopté est une sorte de république administrée par un sénat qu'ils nomment, dans leur langue, conseil d'administration. Ce conseil fait toutes les loix, règle toute les affaires, et réunit tous les pouvoirs.

Si quelqu'un veut avoir l'idée de ce que c'est qu'une république parfaite, qu'il n'aille pas la chercher dans Platon ni ailleurs, l'île Hospitalière lui en fournira

le modèle véritable. On n'y reconnoît d'autre propriété que la maison où on loge, les vêtemens dont on se couvre, et la gloire qui vient des talens ou de l'industrie, tout le reste est en commun.

Une institution si singulière et qui rapproche les hommes si près de la nature seroit sans doute absurde, impraticable même, chez un peuple nombreux, quand bien même il ne seroit pas corrompu. Mais dans un pays où la population ne s'élève point au-delà de treize cens personnes, y compris les enfans, elle a des effets admirables, et elle durera aussi long-tems que le nombre des habitans pourra le comporter; aussi, quant à présent elle n'est que provisoire.

Si je juge du succès de cette colonie par ses commencemens, par ses loix organiques en ce qui concerne les mariages et la population, je serois tenté de croire que dans quelques siècles elle étonnera l'univers.

L'île Hospitalière est composée d'un groupe d'îles qui s'étendent, dit-on, à plus de quatre cens lieues. Celles qui l'entourent sont disposées de manière qu'en y élevant quelques fortifications toutes les forces du monde ne seroient pas dans le cas de la réduire.

Elle présente l'abrégé de toutes les merveilles de la nature dans ce qu'elle a de plus horrible, de plus noble et de plus gracieux.

Il n'y a rien de si frappant, de si admirable, de si étonnant, que cette montagne trouée dont la cime s'élève dans les nues, dont la base est cachée si avant dans l'abîme, qu'au pied même on ne trouve pas de

fond à 90 brasses. C'est, dans ce genre, le plus sublime ouvrage du Créateur. Un très-fort vaisseau de guerre pourroit passer à l'aise, voiles déployées, sous le pont majestueux qu'elle produit.

Ici M. de Torribio donne la description de la baie qui est derrière la montagne, de divers torrens qui en descendent, des cascades et des cataractes qui les forment. Cette partie de son ouvrage est aussi vraie que supérieurement écrite. Je regrette que le tems ne m'ait pas permis de traduire cet excellent morceau. Je passe au climat et aux productions.

Le climat de l'île est si favorable à la santé, l'air qu'on y respire est si salutaire et si pur que pendant les six mois qu'a duré notre relâche, nous n'avons pas eu un seul malade, si j'en excepte M. de Grisalva qui l'étoit déjà depuis long-tems et qui a eu le bonheur d'y recouvrer la santé.

La chaleur devoit y être beaucoup plus considérable qu'à l'île de Méico où nous avons séjourné quelque tems avant d'arriver à celle-ci ; cependant le voisinage de la montagne trouée et les vents qui soufflent de-là pendant une partie de l'année rafraîchissent tellement l'atmosphère, que dans certaines parties et à certaines expositions il n'y fait pas plus chaud qu'à Lisbonne.

A mesure qu'on approche de la montagne, l'air devient sensiblement plus vif et plus froid, il se réchauffe en raison de ce qu'on s'en éloigne plus ou moins. Au port *entre terre*, (c'est le nom que nous avons donné au port établi sur le petit golphe dont j'ai parlé

dans ma relation) qui est distant de la montagne d'environ dix bonnes lieues, la chaleur est d'un degré plus forte qu'à *Eden*, chef lieu des habitations ; elle est cependant quelquefois très-considérable dans les parties basses et dans les vallées qui sont à l'abri des vents.

La disposition du sol est telle qu'excepté certains endroits accessibles de la montagne où il gèle quelquefois ; les lieux où la chaleur est moins grande jouissent de la température printannière des belles contrées du Midi de l'Europe ; et dans les endroits abrités, la plus vive chaleur qu'on ressent ordinairement n'excède pas de beaucoup celle qu'on éprouve aux Canaries dans le plein cœur de l'été. Mais cette température est continuelle ; elle n'a varié que de trois ou quatre degrés pendant tout le tems de notre séjour ; et cela n'étoit arrivé que quand les vents chauds du Sud ou du Sud-Est avoient soufflé quelques jours de suite.

Le nombre extraordinaire de ruisseaux et de torrens qui arrosent l'île de toutes parts, et les torrens dont elle est coupée, contribuent sans doute aussi à tempérer les grandes ardeurs du soleil qui, d'ailleurs, ne se montre jamais six heures de suite. Le ciel est souvent couvert de nuages ; et il pleut régulièrement trois ou quatre fois par semaine ; mais les pluies ne sont jamais longues ; elles durent deux ou trois heures, et quand une fois il a tombé de l'eau, on est sûr d'avoir beau tems tout le reste de la journée.

Dans l'île Hospitalière, on dit qu'il fait beau quand

le ciel est tout gris, et que les nuages sont élevés; car alors il ne pleut point, et l'air est délicieux. C'est tout le contrepied en Europe, où le beau-temps consiste dans un ciel d'azur accompagné d'un grand soleil.

La fréquence des pluies qui quelquefois sont abondantes, y entretient toujours la terre dans une sorte d'humidité favorable aux plantes et aux arbres. Aussi les campagnes sont-elles couvertes d'une verdure perpétuelle. La végétation y est par-tout d'une vigueur étonnante. Elle est la même sur les lieux élevés que dans le fond des vallées. C'est un spectacle digne d'admiration.

Les soirées ne sont ni trop fraîches ni trop chaudes; on n'a pas besoin de changer d'habits comme il arrive dans certaines contrées de l'Amérique; et plusieurs de nos gens ont passé la nuit à la belle étoile, sans en avoir jamais ressenti la moindre incommodité. Les charbonniers, les bucherons de la colonie couchent souvent dans les bois par parti de plaisir ou pour se rafraîchir, et jamais je n'ai appris qu'aucun d'eux en soit revenu malade.

J'ai beaucoup examiné les diverses productions de cette île enchantée; et dans cette partie, je me suis fait aider par un colon respectable qu'on nomme M. Bouard. C'est un savant profond rempli de talents et de modestie qui est à le premier homme et qui le seroit encore dans plus d'une académie. Je ne me doutois pas jusqu'à quel point j'étois ignorant; c'est à lui que je dois l'avantage de savoir me rendre

justice. Dans les quatre mois de leçons qu'il m'a données, j'en ai plus appris que dans tout le reste de ma vie. Les connoissances dont il a orné mon esprit, sont sans doute à mes yeux des dons inestimables; mais le plus grand, le plus beau, le plus magnifique présent qu'il m'ait fait, c'est celui de son cœur. Je lui ai voué une amitié éternelle, et je ne sache pas qu'il y ait sur la terre un homme qui en soit plus digne que lui.

L'île Hospitalière n'a point d'autre quadrupède particulier qu'un petit animal que les habitans appellent improprement Sauter, et qui tient le milieu entre l'écureuil et l'opossum. Il a la tête d'un cochon d'Inde; son corps, long de huit à neuf pouces entre tête et queue, est couvert d'un poil cendré; les pattes de devant n'ont pas plus de quatre pouces; celles de derrière en ont quinze, et douées d'une force musculaire si extraordinaire qu'il saute facilement à une grande distance. Sa queue a trois fois la longueur de son corps; elle est garnie d'un poil touffu comme celle de l'écureuil. Il lui sert pour s'accrocher aux branches, auxquelles il demeure suspendu; et se procurant dans cet état une sorte de balancement, il vient à bout d'attraper tous les fruits qui sont hors de sa portée.

Cet animal est frugivore; il fait beaucoup de dégâts, et s'est multiplié considérablement. La femelle a un sac sous le ventre où elle porte ses petits, dont le nombre n'excède jamais celui des mammelles que la nature lui a données: elle n'en a que deux.

Nos gens en ont tué plusieurs, et ont trouvé leur chair assez bonne. Elle est noirâtre comme celle du lièvre. Un sauteur écorché et vidé ne pèse pas plus de trois à quatre livres. Il a quelques rapports avec le Kangaroo de la Nouvelle-Hollande; mais celui-ci est infiniment plus gros, puisque son poids est entre 30 et 120 livres.

M. de Torribio a donné, en naturaliste, la description complète et anatomique de cet animal; j'en ai supprimé tous les détails; ils vous auroient ennuié.

On trouve aussi dans l'île Hospitalière des rats et des souris absolument semblables aux animaux de la même espèce qu'on voit en Europe. Je ne les crois pas indigènes, et je présume qu'ils sont venus avec les vaisseaux qui ont amené les premiers colons.

Les oiseaux sont en si grand nombre que si on ne les éloignoit à coups de fusil, ils ravageroient tout, et deviendroient un véritable fléau. Comme on ne les souffre point aux environs des habitations, ils n'y sont guères plus communs que dans un pays très-giboyeux; mais quand on s'écarte à deux ou trois lieues, les plaines et les montagnes en sont quelquefois couvertes comme d'un voile.

Les espèces les plus multipliées de ceux qui vivent dans les plaines sont le coq de la mer du Sud, la caille et celui que les habitans appellent babillard.

La description du coq de la mer du Sud est dans ma relation. Je l'ai supprimée.

La caille ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle

a les pattes et le bec rouges comme du sang. Ce gibier est extrêmement gras et d'un excellent goût.

Le babillard est un peu plus gros que la perdrix grecque; il a les pieds jaunes avec un petit ergot; le bec rouge et les yeux bordés de la même couleur. Cet oiseau a d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec la bartavelle. Il vit en troupe, excepté dans le tems de la couvée. Il rappelle continuellement. Son cri est extrêmement aigre et désagréable; il ne cesse de le faire entendre. C'est de-là que lui est venu son nom; celui de criard lui auroit encore mieux convenu.

Les trois espèces dont je viens de parler sont le gibier qu'on mange le plus communément dans l'île Hospitalière; les habitans n'ayant pas encore de viande de boucherie, en font une consommation considérable; et ils ont été, à nous autres portugais, du plus grand secours. Les chasseurs en reviennent toujours chargés. Malgré l'énorme quantité qu'ils en ont tué pendant notre séjour, le nombre n'en avoit pas diminué; elles sont seulement devenues un peu plus farouches; à l'approche des chasseurs, elles se retirent dans les bois et dans l'intérieur des terres. Cela n'empêche pas que dans l'espace d'une matinée, un mal-adroit ne puisse encore en rapporter 80 à 100 pièces pour sa part.

Il y a dans l'île beaucoup d'autres sortes d'excellent gibier moins abondant, il est vrai, que le précédent; mais qui n'est pas tellement rare qu'on ne puisse tous les jours aisément s'en procurer. On y voit des pigeons de diverses couleurs dont les plus beaux sont

bleu de roi, des tourterelles jaunâtres, d'autres dont le plumage est argenté, des quercerelles, des râles de différentes espèces, notamment la foulque et le râle d'eau du Bengale dont le bec est long et jaune, le col brun, les jambes sans poil et les griffes noires; des pintades, des coqs sauvages du genre de ceux connus ailleurs sous le nom de coqs de bruyère; des nonnettes. On y trouve l'oiseau impérial et beaucoup d'autres qu'on rencontre par-tout sous la même latitude.

Mais il en existe qui sont particuliers à l'île Hospitalière. Parmi ces derniers, on en distingue un fort singulier que les habitans appellent *Commissaire*. Il a le corps d'un noir de jais très-brillant. Sa grosseur est celle du coq-d'Inde. Sa queue est disposée de même. Il fait la roue comme lui; quand il a déployé les plumes de sa queue, on croiroit voir un damier. Elle est parsemée de grandes taches blanches presque carrées placées régulièrement en échiquier qui produisent aux yeux un effet charmant. Ce qu'il a de plus étonnant est la tête; elle a quelque ressemblance avec celle de l'oiseau qu'on nomme au Sénégal *Combbird* ou le *Peigné*. Elle est couverte d'une sorte de plumes blanches aussi fines que des cheveux, longues de quatre pouces, frisées par le bout, et qui lui descendent jusques vers la moitié du cou en forme de perruque poudrée. C'est par-là seulement qu'il ressemble au peigné; mais il en diffère à bien d'autres égards. Il lui pend au bas du bec une espèce de cravatte blanche comme la neige, composée des mêmes

plumes fines que celles de la tête et séparée dans le milieu par une raie noire qui la partage en deux parties parfaitement égales. Cette cravatte couvre une portion de sa poitrine: elle a l'air d'un rabat.

Cet oiseau est rare et fort difficile à tirer. Il se lève de très-loin, fuit au moindre bruit, mène une vie solitaire. Il s'accouple dans le mois de septembre. C'est alors seulement qu'il devient accessible; il appelle sa femelle, la poursuit avec ardeur et paroît dans toute sa beauté; mais la saison de ses amours ne dure que quinze jours; une fois que ce temps est passé, il ne faut plus espérer qu'on pourra le joindre. La femelle couve probablement au milieu des rochers, dans des lieux qui n'ont jamais vu la présence de l'homme. Sa ponte doit être au moins aussi considérable que celle de la perdrix. J'ai vu plusieurs fois des mères avec une quinzaine de petits. A peine ai-je pu m'en approcher de cinq cens pas; malgré mes précautions. Elles ont l'odorat si fin qu'elles sentent le chasseur même lorsqu'elles ne le voyent point. Il seroit peut-être possible de les prendre au piège. On ne l'a point encore essayé. M. de Sala en a tué un par hasard d'un coup de carabine chargée à balle; mais tout habile chasseur qu'il soit, cette bonne fortune ne lui est jamais arrivée qu'une seule fois quoiqu'il l'ait tentée souvent depuis. Les colons eux-mêmes n'en ont pu tuer que quatre dans l'espace de six mois;

Leurs chasseurs qui se sont organisés en compagnie, au nombre de quarante-deux, ont tenté un jour de les atteindre avec des canardières. Tout le corps avoit

marché; ils avoient entouré, à une très-grande distance, un des endroits où ces oiseaux ont coutume de se retirer, et en retrécissant le cercle à mesure qu'ils avançoient, ils espéroient les attaquer de tous les côtés; mais alors les commissaires s'étant élevés, dans l'air en spirale à une hauteur prodigieuse, furent bientôt hors de portée.

On trouve dans l'île un autre oiseau presque aussi difficile à tirer, quoique plus commun que le précédent. Les habitans l'ont nommé *Roi du Sud*. Il est de la grosseur d'une grive; sa couleur est noire et cendrée; il porte sur la tête, au lieu de plumes, une excroissance charnue d'un beau rouge dentelée sur les bords et arrondie en cercle comme une couronne. A quelque distance près, il ressemble beaucoup au *Xolin* des Philippines. Il est fort friand de fruits, et sur-tout de bananes.

La blessure est un charmant oiseau qui tire son nom de son plumage. Il est blanc par-tout, excepté à la naissance des ailes, où il a, de chaque côté, une tache de forme irrégulière, rouge comme du sang. On diroit qu'une balle de fusil l'a traversé de part en part. Il ne ressemble point du tout à la tourterelle des Philippines qui a aussi sur la poitrine une pareille tache. Il ne roucoule point; son chant approche de celui du merle. Il est cependant plus prolongé. Comme il s'approprie très-facilement, les dames de la colonie en font leur amusement. Il n'est pas fort difficile sur la nourriture. Il vit de graines, et mange très-bien celle du guingambo. Il aime beaucoup les pois verts, le

le gros millet et le pain de froment. Sa chair est un bon aliment; mais on'en fait peu d'usage; il est respecté à cause de sa beauté, on le déniche jeune, et on l'élève à la brochette, les plumes de sa queue se prolongent comme celles de la veuve. Il porte sa tête avec vanité, gratte, fait la poule; enfile sa gorge quand il est content, et baise voluptueusement sa maîtresse, en battant des ailes comme si elle lui donnoit la becquée; il est d'autant plus aimable que jamais il ne salit les habits, ni les appartemens; il va toujours déposer sa fiente dans le même endroit. On a seulement la précaution d'y mettre un peu de sable, et il y enterre ses ordures avec beaucoup de propreté.

La *Sphere* est encore un oiseau particulier de l'île Hospitalière; mais celui-ci est très-farouche et ne veut pas s'approprier. Ceux qu'on prend vivans se laissent mourir de faim; et quelques jeunes qu'ils soient, on ne parvient jamais à les élever. La nature n'a formé nulle part un plus bel animal. Il surpasse en grosseur le pigeon ramier. Sa queue est jaune avec une plume blanche de chaque côté. Le champ de son plumage, dans toutes les autres parties du corps, est d'un bleu céleste parsemé de petites figures triangulaires qu'on prendroit pour des étoiles. Il porte, sur la poitrine, une tache ronde dont les bords sont d'un brun maron qui s'éclaircit insensiblement jusqu'au point de paroître, dans le milieu, couleur de flamme. Les colons disent plaisamment qu'il *prend la lune avec les dents*; et en effet, cette tache a l'air d'une lune. Son bec, droit, pyramidal, très-pointu et verlatre, res-

semble à celui du Héron étoilé; il est seulement un peu plus petit : il se nourrit d'insectes et de bayes. Sa chair est grasse et succulente, et a un petit goût de sauvageon qui n'est pas assez fort pour être désagréable. On le mange à la broche.

Les campagnes et les bois sont remplis d'une infinité de petits oiseaux dont quelques-uns ont le chant mélodieux. Le plus remarquable est le *Gosier d'or*.

C'est une espèce de serin bigarré de jaune et de gris-blanc, dont le mâle a, comme le moineau franc, une marque noire sous le bec; c'est le rossignol de l'île Hospitalière.

M. de Torribio parle ici des trente-deux espèces d'oiseaux qui habitent nos bois; dans ce nombre, il y en a dix-neuf de connues. Les autres sont nouvelles. Voici ce qu'il dit de l'araignée.

L'araignée est un petit oiseau un peu moins gros que l'alouette. Il mérite d'être connu par la structure singulière de son corps et par sa difformité. Il est couleur d'écorce d'arbre. Il n'a point de queue; mais seulement un simple croupion revêtu d'un duvet fin. Ses ailes sont disposées de manière qu'elles forment un rond convexe comme le chapeau d'un champignon. Elles couvrent si parfaitement son corps et sa tête, qu'on ne voit ni l'un ni l'autre. Comme cette tête n'est pas plus grosse que le col, on croiroit qu'il n'en a pas, si l'on ne voyoit au bout de celui-ci deux petits yeux noirs et un bec jaunâtre très-essilé d'un pouce de long. Le col a l'air de sortir de l'estomac. Les pattes sont grêles et jaunâtres comme le bec. Chacune d'elles est

munie de sept doigts arrangés en ligne circulaire, longs de trois pouces depuis leur base jusqu'à la naissance de l'ongle, et composés de trois articulations d'égale grandeur; l'oiseau ne s'appuie que sur la dernière de ces trois articulations. Les deux autres sont en l'air comme les pattes d'une araignée à laquelle il ressemble d'ailleurs par son cri; qui est une espèce de taquement. Il se pose ordinairement sur le bout d'une branche ou sur le tronc d'un arbre; et il choisit toujours celui dont l'écorce approche le plus de la couleur de ses plumes. On passeroit vingt fois à côté de lui sans l'appercevoir; il ne s'effraie point du bruit que l'on fait, reste toujours à la même place; et ne prend la fuite que quand on touche à l'arbre où il s'est placé. Alors il file comme une souris dans le haut des branches où il se tapit de nouveau, et on le perd de vue sur-le-champ. Comme il ne s'arrête jamais plus bas qu'à huit ou neuf pieds de terre, il est fort difficile de le surprendre, même quand on le voit, ce qui est extrêmement rare. On n'a rien appris dans l'île sur la manière de vivre de cet oiseau curieux. On ne sait ni comment il niche, ni comment il s'accouple. Les habitans disent qu'il est rare. Je le crois plus commun qu'on ne pense: je l'ai souvent entendu taquer dans les bois; mais je n'ai pu en voir qu'un seul en liberté. Ce fut un bûcheron de la colonie qui me le montra. Il étoit au bout d'une grosse branche, dans un état d'immobilité parfaite: on le fit sauter en lui jettant un bâton.

Le lendemain le même bûcheron m'en apporta un

qu'il avoit pris vivant , en lui présentant un bouchon de paille allumée, dont la fumée l'avoit étourdi. Il a vécu trois jours sans manger, quoique je lui eusse donné des araignées et des fourmis, dont on prétend qu'il fait sa nourriture. Il contrefaisoit le mort quand je voulois y toucher ; mais un matin je me suis aperçu qu'il l'étoit véritablement. Cet oiseau sent un goût de bois pourri très-désagréable. Je l'ai bien conservé, et je pense que ce ne sera pas une des pièces les moins précieuses, que j'enverrai en Portugal, si j'ai le bonheur d'arriver à bon port.

Le genre des oiseaux aquatiques est ici très-varié : je puis ranger, dans cette classe, la foulque et le rat-d'eau du Bengale, dont j'ai déjà parlé comme gibier ; mais il y en a encore beaucoup d'autres, dont plusieurs sont excellens. La majeure partie m'étoit absolument inconnue.

M. de Torribio entre dans de très-longes détails sur soixante-seize espèces d'oiseaux aquatiques qu'il a observées dans l'île Hospitalière. Il parle de la chouette, de l'albatros, du cormoran, du canard, du martin-pêcheur, du pélican, et de beaucoup d'autres qu'il avoit vus tant aux Grandes-Indes, qu'au Brésil et ailleurs, comme le rabo-forcado des Espagnols, le caripa, le calcamar, le tapon des Philippines, l'aigle de mer, etc. Le temps ne m'a pas permis de le suivre dans cette longue et savante nomenclature, qui contient plus de quarante rôles de son manuscrit. Il passe ensuite aux oiseaux de proie : il parle du milan, de la chouette, du vautour, du gerfault, de l'é-

couffe, de l'aigle, et de quelques autres. Il finit cet intéressant article par la description de l'aigle botté. Ce qui suit est de M. de Torribio.

L'aigle botté ne diffère de l'aigle noir que par sa taille monstrueuse, sa queue blanche et ses pieds revêtus de longues plumes couleur de rouille, qui s'avancent horizontalement de plus de trois pouces, et dont le bout est courbé vers le ciel : on diroit qu'il a des bottes. La membrane qui couvre la base de son bec est jaune comme dans l'aigle de mer. Cet oiseau formidable a quatre pieds depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue ; pèse plus de quinze livres, a neuf pieds et demi d'envergure, vole avec une rapidité étonnante, et attaque de préférence ceux qui, comme lui, vivent de proie ; il a lui-même souvent besoin de se défendre, parce qu'ils se réunissent plusieurs pour fondre sur lui. Un jour que je me promenois avec M. de Gomez, à l'ombre, sur la lisière d'un bois, à une demi-lieue environ du prés de l'hôpital, nous fûmes témoins ensemble d'un combat entre un aigle botté et cinq vautours presque aussi gros que lui, la victoire fut balancée long-tems, mais enfin l'aigle fut mis en fuite.

Quand je songe à cette immense quantité d'oiseaux qui habitent l'île Hospitalière, je serois tenté de croire qu'elle est voisine d'un continent ou de quelque autre terre très-considérable, si d'ailleurs tous les voyages qu'on a faits avant nous dans ces parages ne m'assuroient du contraire : des îles peuvent échapper aux recherches d'un navigateur, mais un continent se-

trouve toujours, je ne puis donc attribuer cette extrême multiplication d'oiseaux qu'à la fertilité prodigieuse de l'île Hospitalière, et de toutes celles qui l'environnent, les habitans prétendent que leur Archipel occupe sur le globe un espace de plus de quatre cens lieues de long, que toutes les terres se touchent ; que la distance qui existe entre la plus éloignée et celles qui l'avoisinent n'est pas de 10 lieues ; que plusieurs ne le sont qu'à quatre, à trois et même à deux seulement. Toutes ces îles étoient désertes avant l'arrivée des Français. Si, comme il y a lieu de le croire, elles n'ont pas été habitées depuis qu'elles existent, on ne doit plus s'étonner que les oiseaux s'y soient retirés de préférence ; ils y ont trouvé un asile commode et sûr pour couvrir leurs œufs ou élever leurs petits. Ils n'y ont eu à craindre que les oiseaux de proie, ennemis dangereux, sans doute, mais moins formidables encore que l'homme.

M de Torribio passe ensuite à l'article des poissons. Il convient lui-même qu'il a observé ce genre très-superficiellement. Il commence d'abord par les animaux amphibies ; il parle ensuite des poissons de mer, et il finit par ceux d'eau douce.

Je n'ai trouvé, dit-il, qu'un très-petit nombre d'animaux amphibies, qui sont le Carret dont l'écaïlle s'emploie dans les fabriques ; la Tortue verte qui est bonne à manger ; l'*Anguis platara* du chevalier Linnée ; le lézard ordinaire, et un autre extrêmement curieux que les Français ont appelé bourse de renard : c'est un animal qui ressemble, à bien des égards, à la

tortue d'eau douce. Il a deux écaïlles osseuses d'un gris de terre, parsemé de taches blanches irrégulières, comme on en voit sur certains rochers, dont ces écaïlles ont exactement la couleur. L'inférieure est plate ; la supérieure, moins large que l'autre, est concave et entourée d'une peau membraneuse qui, dans son état naturel, a l'air d'un bourrelet, et que l'animal contracte ou allonge, quand il veut, de plus de dix pouces, de manière à former un sac profond dont il ferme l'entrée en comprimant les bords, comme si c'étoit une bourse. Quand il pleut, il allonge son bourrelet, ouvre sa bourse, et répand, sur le cercle membraneux qui la compose, une humeur aussi visqueuse que la gluë. Lorsque sa bourse est remplie d'eau il attend, dit-on, sur le rivage de la mer, qu'un oiseau passe et y vienne boire. Au moment où le volatile allonge le cou pour atteindre au fond de la bourse, il la resserre, lui prend la tête, l'étouffe, et en fait sa proie ; s'il le manque, l'oiseau, qui est pris par les pattes, ne peut plus s'en aller ; il l'emporte au fond de l'eau, le noie, et le mange.

J'avoue que je n'ai jamais été témoin d'un fait si extraordinaire, et que j'ai bien de la peine à le croire, malgré qu'il m'ait été attesté par plusieurs Français dignes de foi. Mais un jour étant allé au port d'entre terre, je rencontrai un de ces amphibies qui étoit dans le sable ; je l'avois d'abord pris pour une pierre, et, je ne l'eusse point remarqué, si on ne me l'eût montré. Je le touchai sur le dos

avec un bâton que je tenois à la main, et, sur-le-champ, il enferma dans sa bouche le bout de mon bâton; il l'y tint serré si fortement, que j'enlevai de terre l'animal, malgré qu'il pesât quinze livres. Il a quatre pattes, deux devant, deux derrière, armées chacune de cinq ongles crochus et noirs, en quoi il diffère de la tortue de terre, qui n'a que quatre ongles sur les pattes de devant. Il peut, comme elle, les faire sortir ou rentrer à son gré, de même que la queue et la tête. Quand le col est retiré en dedans, une peau ruile, épaisse et ridée, couvre cette tête en manière de casque; elle est petite, avec un museau pointu. La mâchoire est armée d'un rang de quatorze dents, dont deux sur le devant sont incisives; deux autres, de chaque côté, très-aiguës, et celles du fond molaires. Je ne doute point que cet animal ne soit carnivore ou ictyophage: j'en ai pris deux autres encore depuis. Je n'en ai pu conserver qu'un seul qui vit encore, et que j'ai nourri, jusqu'à présent, avec du poisson. Sa chair est blanche et fort délicate, à ce que disent les matelots du port; je n'en ai jamais goûté.

M. de Torribio ne donne pas beaucoup plus de détail que moi sur les poissons de mer et d'eau douce: comme j'en ai parlé dans ma relation, je passerai cet article sous silence. Le thon, la bonite, l'albicore, et sur-tout la dorade, sont la meilleure marée qu'on mange chez nous. La truite saumonée, l'anguille et la lancette, espece de carpe qui a une arete tranchante, sont, parmi les poissons d'eau douce, ceux qui méritent la

préférence. Je passe à l'article où M. de Torribio traite des végétaux: je n'indiquerai que ceux dont je n'ai pas fait mention, et je retrancherai les descriptions. C'est lui qui parle.

On peut ranger encore, dans la classe des herbes potagères, le *spilantus* à fleurs rougeâtres, qui est un cresson du Brésil, ainsi qu'une plante qui ressemble à Pépiniard, et qui sert aux mêmes usages: c'est, je crois, celle qu'on nomme *Kolilu* sur les bords de la Gambr.

Les fruits de l'île Hospitalière sont abondants et très-variés. Ils consistent dans ceux qui suivent, savoir: la banane, le fruit du plantain, espèce de bananier; les pastèques; les melons; la sapotille; le fruit à pain; la noix de coco; le chirimoya; la pomme de canelle, (c'est le fruit de l'ateira, arbre qui croît aussi dans l'Inde); la poire de guave; le jaka; le jombo; le mangoué; la petite grenade, qui n'est autre chose que le fruit du mangostan; la figue; le fruit du manglier; celui du tamarin dont on fait des confitures; et enfin, celui du *Batan* que les Malais nomment *Duriao*.

Tous ceux dont je viens de parler sont déjà connus et croissent dans plusieurs autres parties du monde; mais il en existe qui sont particuliers à l'île Hospitalière, et ceux-là méritent une description séparée. Tel est, par exemple, l'œuf de sucre, ainsi nommé par les habitans, parce qu'il a effectivement la forme d'un très-gros œuf. Son écorce est blanche, unie, transparente et piquetée de rouge quand il est dans

sa maturité. L'arbre qui le porte a beaucoup de ressemblance avec le noyer d'Europe, il est aussi grand. La semence de ce délicieux fruit est plate, oblongue, avec de petites raies rouges et blanches. La chair est d'un rose pâle presque blanc, fondante encore plus que la pêche d'Europe, et laisse dans la bouche une eau si sucrée qu'on la prendroit pour du sirop ambré. Il mûrit au mois de septembre. Plus il est gâté, meilleur il devient, avantage que n'ont pas ordinairement les fruits à chair fondante qui se corrompent facilement. Celui-ci, avec le temps, acquiert la consistance d'une pâte sèche qu'un confiseur auroit préparée ; de vert d'eau qu'il étoit d'abord, il devient jaune et ridé comme un pruneau ; se couvre ensuite d'une petite croute sucrée qui le fait paroître confit. Toute la préparation consiste à l'exposer au soleil pendant deux ou trois jours. Je ne connois, dans le monde, aucun fruit qui ait cette propriété, si ce n'est les *Tse-Tse* des Chinois dont celui-ci est peut-être une variété. Comme je ne connois le *Tse-Tse* que parce que j'en ai entendu dire je ne suis pas capable de décider la question.

Un autre fruit très-agréable encore, quoiqu'à bien des égards inférieur au précédent, est la pelotte de fil, nom qui lui vient de ce qu'il a la peau marquée d'une infinité de petite raies exubérantes, de couleur grise, qui ont quelque ressemblance avec du gros fil de chanvre. La pelotte de fil croît sur un arbre de la force et de la grandeur du pommier dont les feuilles longues, étroites, dentelées, d'un vert luisant ex

dessus, pâle sur le revers, tiennent à la branche par une grande queue rouge. Le fruit se pèle avec un couteau. Sa chair est croquante, elle recèle dans son milieu un noyau rond, dur, rempli de petits trous, qui renferme une amande également ronde, amère, couverte d'une pellicule rose et d'un blanc tirant aussi sur le rose. Ce fruit a la forme d'une pomme de calville, excepté du côté de la queue où il finit en poire, et du côté de la tête où la nature a placé un trou profond de trois ou quatre lignes assez large pour qu'on puisse y insérer le bout du doigt. Je ne saurois définir positivement son goût, mais son odeur approche de celle de la fraise.

Un troisième est une espèce de prune oblongue, renflée par le milieu, violette, à pulpe verte, avec un petit noyau raboteux à trois angles inégaux. Cette prune a cela de particulier que le bout qui tient à la queue est placé dans une petite cloche qui, si elle n'étoit pas verte, ressembleroit parfaitement à celle dont le cul du gland est enveloppé. L'arbre qui porte cette prune a au plus trente pieds d'élévation. Il produit un effet charmant par ses petites feuilles bordées de rouge qui s'agitent au moindre vent comme celles du tremble.

Il y a encore un fruit qui ressemble au brugnon, et qui en a conservé le nom. Nous l'avons trouvé à Méieo, je n'en parlerai point, mais je ne passerai pas sous silence celui qu'on appelle serpent. Il a plutôt la figure d'un concombre tortu. Sa grosseur est celle du poignet aux deux extrémités, et du bras dans la

milieu. Sa chair est jaune, fondante, et légèrement acide. Il est rempli de pépins noirs dans presque toute sa longueur. Ces pépins sont enfermés dans de petites capsules jaunes d'une substance sèche et presque ligneuse. Ce singulier fruit vient sur un arbre qui n'a d'analogie avec le saule pleureur que parce que ses branches tombent presque jusqu'à terre. Ses feuilles sont jaunâtres, longues de trois pouces, et en forme de lance. Il a tout, au plus quinze pieds de haut. Le fruit naît sur le gros bois. Il a dix-huit pouces de long. Sa peau est lisse, d'un rouge violet avec des places blanches, irrégulières, qui ne sont pas dans le même endroit sur un autre fruit du même arbre. La queue est plate, de la largeur du doigt, longue de trois pouces, rude au toucher, verte et plus filamenteuse que ligneuse.

Les habitans de Pile Hospitalière jouissent encore de beaucoup d'autres espèces de fruits, tant à noyaux qu'à pépins, dont le moindre vaut encore mieux que le meilleur du Portugal, et c'est ce qui me fait dire que ces heureux Français vivent dans le paradis.

Ils en ont un qu'ils appellent la poire de bergamotte, à cause de sa forme, mais il en diffère du reste prodigieusement. Sa peau ressemble à de la pelure d'oignon rouge; elle est difficile à rompre. La chair s'y amolît sur l'arbre même, au point que quand on y touche on croiroit prendre une vessie où l'on auroit mis de la pâte, l'impression du doigt y reste pendant plus d'une heure. Ce fruit n'est pas très-gros, il se cueille aisément. L'arbre qui le porte n'est pas plus

grand qu'un jeune figuier. Il pousse au pied quantité de rejettons qui se courbent vers la terre et n'a point de tronc principal. Les feuilles sont raboteuses en dessous et couvertes en dessus d'un duvet fin, lanugineux, blanchâtre. Elles sont découpées à trois angles, dont celui du milieu est le plus grand. Les enfans s'amuseut de ce fruit, ils y font un trou, le voident fort aisément en aspirant la pulpe intérieure qui est verte et rafraîchissante: quand il ne reste plus que la peau, ils la remplissent d'eau, y font un autre trou sur le côté avec une épine, et s'en servent de séringue pour se jeter de l'eau au visage. C'est un fruit à pépin, mais très-souvent il n'en a pas.

L'île Hospitalière a un platane qui est fort différent de celui qu'on nomme ailleurs plantain, et son fruit ne ressemble pas non plus à celui du plantain. C'est une petite pomme grise à pépin aigrelette d'une odeur exquise. On le mange pour s'embaumer la bouche; on le porte pour sentir bon; on le met dans sa chambre pour y respirer un doux parfum. C'est le fruit favori des dames de l'île; elles l'appellent la sultane ou la cassolette, il est digne de son nom. Sa feuille est aromatique; elle répand, quand on la broie, une charmante odeur.

Le velours est une sorte de pavie plate, couverte d'un duvet rude qui ne se rebrousse pas quand on passe la main dessus il revient à la même place. Ce fruit est excellent; c'est une véritable pêche qui a un goût de vanille délicieux. La peau s'enlève facilement;

il seroit peut-être dangereux, ou tout au moins désagréable, de la manger avec le fruit.

L'abricot de l'île Hospitalière n'est pas réellement le même fruit que celui qu'on voit en Europe. Il est vert, taché de petites pointes blanches et de la forme d'un rognon de porc. Il a quatre noyaux très-petits, placés à côté l'un de l'autre en carré. Ces noyaux ressemblent à ceux de la nefle. L'abricot est le seul fruit en Europe dont il approche le plus pour le goût, voilà sans doute pourquoi on lui en a donné le nom; mais il est beaucoup meilleur. Il faut en manger avec modération parce qu'il est échauffant et fiévreux.

Les lieux élevés produisent des noyers à-peu-près semblables aux nôtres; mais leurs noix sont extrêmement petites et dures. Pendant notre séjour, les habitans ont commencé, pour la première fois, à en extraire de l'huile; elle s'est trouvée fort bonne.

J'ai vu aussi une espèce particulière de corossol dont le fruit est rouge et délicieux. L'arbre qui porte la noix d'acajou y est rare: je n'en ai rencontré que trois ou quatre; mais, dans l'intérieur des terres, il est peut-être plus multiplié.

M. de Torribio entre encore dans beaucoup de détails sur d'autres arbres fruitiers qu'il a remarqués, et sur leurs différens fruits. Il donne même la liste de tous les arbrisseaux et des bayes qu'ils produisent. Chaque article est accompagné d'une description.

Il croit, dit-il, dans l'île Hospitalière, une espèce de groseiller qui vient par-tout. Son fruit est à-peu-

près semblable à celui qu'on nomme, en France, cassis: il est d'un violet clair et brillant, un peu rougeâtre d'un côté, disposé en grappes, dont chaque grain est gros comme la groseille à maquereau, et remarquable par une épine blanche dont il est armé sur la tête. Cette épine occupe la place que tenoit la fleur; mais l'arbruste lui-même n'en a point. Ses feuilles sont larges comme la main, d'un vert jaunâtre, absolument de la même forme que celle du groseiller d'Europe. Il vient en touffe, pousse du pied beaucoup de rejettons, s'élève à la hauteur d'un homme. Le fruit renferme cinq à six petits pépins ronds: il est aussi juteux que le raisin: écrasé, il rend une liqueur verte qui fermenté comme le vin, très-acide sans être désagréable. On pourroit en faire une boisson qui auroit le mérite d'être extrêmement rafraîchissante.

M. de Torribio finit ce long article par quelques observations sur le bananier, qu'il regarde comme une transition des plantes aux arbres. Il ajoute:

Nous en avons trouvé à Méieo une espèce qui diffère de tous ceux qu'on voit dans l'île Hospitalière, aux Indes et ailleurs, en ce qu'elle est plus grosse et branchue: les feuilles ne se trouvent point au sommet rassemblées en faisceau, mais elles viennent autour de la tige principale, de laquelle sortent d'autres tiges latérales grosses comme le bras, qui, chacune, portent une ou deux bananes monstrueuses.

Je passerai, avec lui, très-rapidement aux arbres

frutiers ou autres dont les fruits ne se mangent pas. Il commence par le cirier.

Le cirier de l'île Hospitalière est un arbre de moyenne taille, qui a l'écorce blanche. Ses feuilles sont longues et dentelées ; elles répandent une odeur forte. Il pousse des feuilles vertes. Ce *Myrica cerifera* n'est pas positivement le même arbre que celui qu'on voit à la Chine : la cire blanche que produit ce dernier est l'ouvrage d'un ver ; ici c'est de l'arbre même que la cire sort et découle ; elle se forme sans qu'il soit besoin de faire aucune incision , et paroît sur la superficie de l'écorce , où elle demeure attachée à-peu-près comme la glue s'attache à certains arbres. Au moment où elle se montre au-dehors, elle est aqueuse et transparente ; mais , à l'air, elle prend de la consistance, et s'épaissit à mesure qu'elle découle. Sa couleur est verte , et son odeur très-sauve.

L'arbre au suif est aussi une des productions de l'île Hospitalière : c'est le *Croton subiferum* de Linnæe, et probablement le même que celui qui croît à la Chine. Cet arbre est grand comme le poirier de la plus grande espèce : j'en ai vu plusieurs qui s'élevoient à plus de quarante pieds ; mais , communément, leur hauteur moyenne est de vingt-cinq à trente pieds. Ses feuilles ressemblent à celles du bouleau, ou, mieux encore, à celles du peuplier ; elles sont d'un vert foncé, lisses en-dessus, un peu blanches en-dessous, minces, sèches, taillées en losange, avec les angles de côté arrondis, et le bout allongé en pointe.

pointe. Si l'on considère l'arbre au suif du côté du tronc et des branches, le cerisier est, de tous les arbres d'Europe, celui qui en approche le plus. Il a l'écorce lisse, douce au toucher, et d'un gris-blanc ; les branches sont longues, minces, flexibles, sans feuilles jusques vers la moitié ; à l'endroit où celles-ci commencent, elles sont écartées les unes des autres ; mais, à mesure qu'elles approchent de l'extrémité, elles deviennent plus serrées et plus petites ; elles finissent par former au bout une espèce de touffe composée de feuilles encore plus petites que toutes les autres, qui se roulent sur les bords et se creusent comme celles de buis.

Les fleurs qui paroissent à l'extrémité des rameaux sont des espèces de chatons en forme d'épis garnis de fleurs mâles et femelles, sans éclat. Le fruit vient en grappes ; il est renfermé dans une capsule brune, qui représente une figuré à trois angles arrondis ; cette capsule contient quelquefois deux, et le plus souvent, trois grains de la grosseur d'un pois, qui ont chacun une coque ou enveloppe particulière ; cette coque est ronde, dure et aplatie à l'endroit seulement où les grains se touchent ; ceux-ci sont couverts d'une couche de suif assez solide pour résister au doigt. La tige qui soutient la grappe se divise en autant de filets minces qu'il y a de grains dans la cosse, et y sont attachés assez fortement pour qu'elle puisse les supporter.

Cette capsule n'est pas d'une seule pièce, comme dans les pois ou autres plantes légumineuses ; mais

elle est composée de plusieurs petites feuilles creuses, ovales, qui tombent l'une après l'autre quand le fruit est en maturité : et, le laissent entièrement à découvert, c'est alors qu'il paroît suspendu aux fils de la tige.

La couche grasseuse qui couvre le fruit est blanche : pour la retirer, on broie ensemble la coque et la graine, et on les fait bouillir : la chaleur, en fondant la graisse, la fait monter à la surface ; on la retire alors avec une écumoire à mesure qu'elle s'élève, et elle se condense à l'air au point d'acquérir la consistance du suif ; mais, employée seule, elle couleroit trop, et ne seroit pas d'un bon usage. Les habitans en font de la chandelle très-bonne en y mêlant de la cire d'abeille, ou de celle qu'ils récoltent sur leurs ciriers ; celle-ci est préférable à cause de son parfum, et parce qu'elle est extrêmement sèche : ils mettent, dans cette chandelle, une mèche de coton comme en Europe ; elle donne une lumière forte, et, quand il y a de la cire de cirier, elle répand, en brûlant, une odeur douce et très-agréable ; mais elle dure moins que la chandelle de suif animal, et, à plus forte raison, moins encore que la cire de bougie : celle-ci sera toujours préférée ; elle demande moins de préparation, et elle est si abondante, qu'on en trouve par-tout dans les bois. Ils sont remplis d'abeilles.

Le cirier et l'arbre au suif sont, d'ailleurs, très-disséminés, pour qu'on puisse compter sur une récolte suffisante ; il faudroit parcourir un trop

grand espace, perdre, par conséquent, un temps précieux. Les habitans sont dans l'intention de les rapprocher de leurs maisons, et de les cultiver en grand. Lorsqu'ils seront plus multipliés, il y aura peut-être de l'avantage à s'en servir de préférence à la cire ; mais ce temps ne paroît encore bien éloigné.

On trouve ici le camphrier, le balayon rouge, l'ébène noir, différentes sortes de palmiers, le sampale ; qu'on nomme improprement tamarin, du nom de son fruit ; le calembouc, très-rare ; le cèdre, le bois de sandal, le calbassier, le leibo, ou, pour mieux dire, un arbre qui lui ressemble ; une espèce de tulipier dont la fleur, en forme de tulipe, est rouge et blanche, et large comme la main ; l'aquila, que les Français nomment bois d'aigle ; le latanier, le talipot, et quelques autres, dont plusieurs fournissent d'excellent bois de construction.

Le plus commun de tous, parmi ces derniers, est nommé, par les habitans, chêne marbré ; mais ce n'est pas un véritable chêne. L'arbre a quatre-vingt ou cent pieds d'élévation, et trois ou quatre brasses de tour. La feuille est grande, faite en forme de lyre, étroite au milieu, large au deux bouts. Le fruit est une espèce de gland de la grosseur d'une noix, lisse, d'un vert marbré de blanc et de jaune, qui tient à une longue queue comme les cerises douces. Le bois est à peu près semblable à celui du chêne, très-dur, facile à fendre quand on le prend de droit fil. Les habitans en font de belles planches, de grosses poutres

et de fortes solives qu'ils employent dans la construction de leurs maisons.

Un autre arbre, non moins utile, est l'arbre de fer, ainsi baptisé à cause de son bois ; mais il s'en faut bien qu'il soit le même que le *Pao de ferco* ; (arbre connu par tous les naturalistes sous le nom de bois de fer,) celui-ci ne lui ressemble en rien ; il a la feuille du hêtre et l'écorce de l'orme. Ses branches s'élèvent, en pyramide, droit vers le ciel, à peu près comme celles du peuplier. Ses fleurs, gris de lin, sont légumineuses et en grappes. Il leur succède des cosses, longues d'un pied, rassemblées en paquet, attachées à la même tige par une petite queue, et contenant, chacune, huit ou dix semences, ou fèves noires, qui ressemblent, par la forme, au fruit du fusain.

Cet arbre n'est pas aussi abondant que le premier mais il est aussi gros et plus précieux encore par la qualité de son bois, d'un beau gris, respecté des vers par son extrême amertume. Il n'est pas si dur qu'on ne puisse aisément le travailler. On dit qu'il se conserve très-bien dans l'eau et qu'il ne pourrit point. Je ne suis point demeuré assez long-tems dans l'île pour en faire l'expérience ; mais, je serois tenté de le croire, sinon incorruptible, du moins capable de résister long-tems ; parce qu'il est empreigné d'une sorte de gomme huileuse qui le préserve de l'humidité. Quand on le fait bouillir il en sort une espèce de graisse, tenace, filandreuse, verdâtre, qui com-

munique à l'eau une amertume insupportable. Son écorce est un vomitif puissant.

Un troisième, plus multiplié que le précédent, est le joli bois. Il est haut de cinquante à soixante pieds, il en a communément huit à dix de tour et quelquefois davantage. Son tronc est extrêmement droit, sans aucune branche jusqu'à la distance de plus de trente pieds de terre. Son écorce est rougeâtre, spongieuse, de la nature de celle du liège, mais elle n'a pas six lignes d'épaisseur. Ses feuilles qui croissent aux extrémités des branches sont d'un vert pâle, rougeâtres en dessous, rondes, armées, dans leur circonférence, de quinze petites pointes dont la plus grande est celle qui se trouve au bout.

La fleur ressemble à celle de la cinéraire à fleurs bleues *Cineraria amelloides*. Elle est radiée, les pétales sont bleus et le disque est jaune. Il en résulte un fruit rouge à peu près de la même forme que celui de l'épine vinette, excepté qu'il est plus gros et plus long. Ce fruit n'a point de chair, c'est un noyau bleu couvert d'une peau rouge très-mince, aussi n'est-il bon à rien ; mais en récompense le bois est de la plus grande beauté. Le fond en est d'un jaune d'or parsemé de petites mouches rouges et bleues ; il prend bien le poli ; on ne s'en sert que pour meubles. Il l'emporte par son éclat et par son grain sur tous les autres bois que je connoisse.

J'ai encore remarqué cinq ou six autres espèces d'arbres, notamment un grand sumac qui a quelque affinité avec le vernis du Japon, une espèce d'érable dont

La feuille est odorante; et un gommier particulier duquel on tire une gomme brune qui, en séchant, devient élastique.

La montagne produit des pins d'une grosseur monstrueuse, dont on pourroit faire les plus beaux mats du monde.

M. de Torribio entre ici dans beaucoup de détails que j'ai cru devoir supprimer. Il remarque qu'en général l'île Hospitalière possède la majeure partie des grands arbres de l'Afrique et des Indes orientales; qu'elle en a onze espèces qui lui sont particulières. Peut-être que dans l'intérieur des terres il en auroit trouvé d'autres qu'il n'a pas eu le tems de voir. Il parle du casuarina du bambou, du cassia fistula et de plusieurs autres cassia, d'une espèce de sassafras très-beau, de quelques peupliers et mélèzes qui jusqu'alors n'étoient pas connus. Mais il faut abréger. Je passe avec lui aux arbrisseaux. Je ne ferai que les indiquer car je m'aperçois que, même en abrégeant, je suis encore trop long.

Il range dans cette classe le *mimosa farnesiana* à feuilles de sensitive; le cameli; l'arbre à thé; le cotonier; le caracolle, *phaseolus caracalla*; l'ambrette, *hibiscus abelmoschus*; deux *amomum* qui ont quelques différences avec celui du Madagascar; plusieurs espèces de genets et de citises, dont un fort grand donne des fleurs jaunes en grappes; il le regarde comme le *crotalaria incanescens* de Linnée.

Il y compte aussi le *laurus cinnamomum*; l'*erythrina picta*; l'*erythrina corallodendron*; la *guattarda speciosa*; un beau rhododendron; quelques *mimosa* et *sida*

particuliers; le *callophillum*; plusieurs jasmins, rosiers, et autres arbrisseaux à fleurs odorantes, dont quelques-uns répandent un parfum délicieux.

Je passe aux plantes et je laisse parler M. de Torribio, lui-même, qui a beaucoup abrégé cet article.

On trouve dans les bois, dans les champs, dans les prairies, presque tous les oignons à fleurs du Cap de Bonne-Espérance, tels que les gladiolés, les *hemianthus*, les *ornithogales*, les *ferraria*; celui qu'on nomme le pain des Hottentots, avec une infinité d'autres comme *antholyses*; iris bulbeux et plantes à feuilles ensiformes. J'ai remarqué dans le jardin botanique une charmante anémone, infiniment supérieure à celle des Indes qu'on connoît en Europe.

On y voit l'*amarillis reginae* de Linnée; deux ou trois autres variétés de *belladones*; le *cannacorus*; le lys jaune doré connu sous le nom d'*amarillis aurea*; un beau martagon presque aussi grand que celui du Canada. Sa fleur est d'un beau rouge éclatant parsemé de petits points jaunes. Elle répand une odeur de vanille. Si forte qu'elle seroit capable d'incommoder dans l'intérieur d'un appartement.

Il y a aussi, dans ce jardin, plusieurs espèces d'*astroemeria*, quelques Narcisses assez beaux, tous odorans, à l'exception d'une variété à fleurs blanches, qui ne sent rien. J'y ai vu le *crocus orientalis*, et plusieurs belles renoncules; la *sida abutilone*, la *sida planiflora*, et quelques autres variétés de *sida*; quatre espèces d'*achillées*; plusieurs *arum*; l'*aloës succrotin* l'*aloës plicatilis*, celui nommé, par les Français, patte

d'araignée, *aracnaïdea*, et deux autres que M. Bouard a nommés, l'un, *hirsuta flore pulcherrimo*, et l'autre, *squamosa flore luteo* (ces deux dernières plantes sont particulières); quelques amarantes, notamment l'*amaranthus caudatus*, et celui tricolor; la *verbena bonariensis*; cinq espèces de *gomphrena*, l'*asclepias curassavica*, l'*asclepias parvi flora*, et deux autres encore; quelques centaurees curieuses, dont une très-odorante; des *ocymum*, ou basilics d'un genre nouveau, dont le plus beau est celui qui a les feuilles argentées, *cum flore purpureo*; la bourrache des Indes; le cierge à grandes fleurs, *cactus grandi florus*, le *cactus mamillaris*, le *melo cactus*; la baselle rouge, *basella rubra*; celle blanche, *alba*; celle à feuilles en cœur, *cordi folia*; la luisante, *lucida*; et toutes les arroches possibles: une jolie cupidone à fleurs rouges, ainsi que celle à fleurs jaunes qui est déjà connue; un superbe *tropæolum*, qui monte à près de vingt pieds, et dont les fleurs sont plus larges qu'une piastre; (cette capucine est une des plus belles plantes qu'il y ait au monde, par l'abondance extraordinaire des charmantes fleurs qu'elle produit) une dentelaire, c'est la *plumbago zeilanica*. Il y en a une autre variété à fleurs jaunes qui a de l'odeur: celle-ci n'est pas connue, le *zigophillum sabago*. Plus de quarante espèces de becs-de-grue, ou *geranium*, dont douze sont nouvelles: celui qui répand une forte odeur d'ambre est le plus recherché: les dames de la colonie en prennent les feuilles, et s'en servent pour parfumer leur linge. Sa fleur, du reste, est triste et sans éclat

J'ai remarqué aussi quelques iris à racines, dont plusieurs n'étoient pas connus de Linnée; le *ketmia* vivace à feuille de Manioc; une pervenche, dont les fleurs sont couleur de rose; c'est celle de Méieo, et sans doute aussi celle de Madagascar: une plante de la famille des *labiées*, dont les feuilles, grandes, rudes et en cœur, naissent en grappes, et sont d'un bleu pâle, semé de petits points bruns, la pomme de merveille, *momordica balsamica*; un réséda particulier, qui diffère peu de celui d'Europe; l'héliotrope; le *palma christi*, ou ricin à tige rouge; l'*alcea*; une assez belle valerianne; plusieurs plantes grimpanes, ou du genre des liserons, notamment l'*ipomœa coccinea*, autrement, *quamoelite*, ou jasmin rouge de l'Inde; le *convolvulus batatas*, le *convolvulus pentaphyllus*, et celui appelé *piti folius*; l'*euphorbia canariensis*, la *clava herculis*, la *lobelia cardinalis*, et celle *siphilitica* à fleurs violettes; la *gorteria pinnata*; une autre *gorteria* à grandes fleurs, qui est celle que Linnée appelle *vigens*.

M. de Torribio indique encore une multitude d'autres plantes qu'il a classées, et dont il donne la liste. Il distingue celles déjà connues des botanistes d'avec celles qui n'appartiennent qu'à l'île Hospitalière, dont le Flora est composé, en grande partie, de toutes les espèces qui naissent aux Indes et dans les parties méridionales de la Chine. Cet ouvrage, qui a été fait sous les auspices de M. Bouard, est accompagné d'observations aussi savantes que judicieuses. Ce seroit le gâter que de le donner par extrait. Il le termine par les réflexions suivantes, qui sont de lui.

Je suis persuadé que, pour connoître à fond et compléter l'histoire naturelle, ou même seulement la botanique de l'île Hospitalière, il faudroit travailler toute sa vie. On n'a pas d'idée de l'immense quantité et de la variété infinie des plantes que peut produire une terre fertile qui n'a jamais été cultivée. Les espèces se croisent dans l'état sauvage; elles confondent leurs étamines, et, en se fécondant réciproquement, elles amènent des variétés surprenantes, qui, elles-mêmes, produisent à la longue d'autres variétés entre-elles.

J'ai parlé des oiseaux de l'île Hospitalière; mais je suis sûr de n'en avoir pas vu la moitié. M. Bouard lui-même n'est, à cet égard, guères plus avancé que moi, malgré qu'il y soit venu dix-huit mois auparavant: cette partie de l'histoire naturelle est difficile à étudier, même dans un pays habité depuis long-temps, à plus forte raison dans un désert couvert de bois, qui, dans quelques endroits, sont impénétrables. Il m'est arrivé, depuis que j'ai fait l'article *Oiseaux*, d'en rencontrer plusieurs autres que je n'avois pas encore vus.

J'ai parlé aussi des arbres. Sur cet article je suis encore très-ignorant. Il n'y a pas de jour qu'on ne fasse à cet égard quelque découverte nouvelle: plus on ira en avant, plus les découvertes se multiplieront, et plus on acquerra de preuves que mon travail, dans cette partie, est très-incomplet.

Ce que je viens de dire, au sujet des oiseaux et des arbres, je le répète au sujet des plantes, et sur-tout des poissons.

Je connois encore moins les reptiles et les insectes.

J'ai vu quelques serpens: on m'a plusieurs fois assuré qu'ils n'étoient pas dangereux; et, en effet, je n'ai jamais entendu dire qu'aucun habitant en ait été mordu. Il n'y a ni scorpions, ni millepèdes, ni insectes nuisibles, à l'exception de quelques mouches de sable, qui, après la pluie, font sentir leur aiguillon; mais leur nombre est fort petit, encore sont-elles attaquées sans cesse par une espèce de gobe-mouches, qui les poursuit avec acharnement, et qui, sans doute, en fait sa nourriture.

Il y a aussi quatre ou cinq autres espèces de mouches et de grosses fourmis noires; mais elles ne se jettent que sur les fruits, et ne font aucun mal aux hommes.

Les bois sont remplis de plusieurs sortes d'abeilles, qui s'établissent dans le creux des arbres, où elles composent d'excellent miel et de la cire, que les habitans préparent pour en faire des bougies.

Le meilleur miel est celui que produit une espèce d'abeilles noires très-grosses qui établissent quelquefois leurs ruches à vingt-cinq ou trente pieds de terre, il est par conséquent difficile de s'en procurer; mais les habitans viennent à bout de le récolter et d'éviter le terrible aiguillon de ces mouches dont la piqûre cause, dit-on, des douleurs fort vives; cependant elles n'attaquent jamais que quand on les tourmente ou quand on veut enlever leur trésor.

Le miel des autres abeilles a moins de consistance, il est jaune et quelquefois très-purgatif; mais la cire en vaut beaucoup mieux, elle est plus pure.

Les habitans n'ont pas encore trouvé le moyen de

la blanchir parfaitement ; ils l'exposent quelques jours à la rosée, et ensuite ils l'employent à peu près telle qu'elle est.

Voilà mon ami tout ce que j'ai cru devoir extraire du volumineux et intéressant ouvrage de M. de Torribio. M. de Fucal a eu la complaisance de me le copier tout entier. Si j'ai, par la suite, le tems de le traduire entièrement, je l'enverrai en Europe, et je tacherai de le compléter en y ajoutant toutes les observations nouvelles que nous aurons faites depuis. Vous verrez, au surplus, en lisant ma relation que j'ai eu soin de retrancher tout ce dont j'avois déjà parlé. Je n'ai fait mention, ni de la frégate, ni de l'oiseau du tropique, ni de quelques autres que tout le monde connoît, quoiqu'ils méritent cependant une description plus exacte que celle qui en a été donnée jusqu'à présent, description très-fautive ainsi que l'observe M. de Torribio.

J'ai sauté par-dessus bien des arbres dont la connoissance eût peut-être été intéressante pour vous et pour vos amis ; mais j'étois pressé par le tems ; vous devez le voir à l'incorrection de mon stile. Je vous aurois cependant donné la description exacte de l'arbre au vernis s'il eût été indigène comme l'arbre à cire et l'arbre au suif ; mais on nous l'a apporté de la Chine, avec beaucoup d'autres, et il est fort jeune.

J'ai supprimé l'article des huitres perlières, et celui des métaux. C'est chose convenue avec M. de Torribio qui a là-dessus notre secret.

Je vous le répète, nous sommes contents, heureux, tranquilles, à l'abri de toutes les sottises européennes : au nom de l'amitié, venez partager un bonheur si digne de vous.

Dans le cas où vous vous détermineriez à être des nôtres, comme je vous y invite encore par ma lettre, tachez de me trouver un correspondant exact et sûr, avec lequel je puisse communiquer. Mon intention étant de continuer mes mémoires, je profiterai de l'occasion où quelqu'un de nos vaisseaux ira au Cap pour en envoyer la suite, soit à vous, soit à celui que vous m'aurez indiqué. Il sera peut-être tems, alors, de dire des choses qui vous étonneront, et dont, par des raisons majeures, j'ai été forcé de faire un mystère.

Ama me et valeas.

C

F I N.

E R R A T A.

Pages. Lignes.

- 113 25 ce qu'il avoit, *lisez* : ce qu'il en avoit.
- 114 13 ils peüssent apprendre, *lisez* : ils pussent
apprendre.
- 26 20 bananier, *lisez* : latanier.
- 27 6 de bananier, *lisez* : de latanier.
- Id. 10 de bananier; *lisez* : de latanier.
- 37 28 octaves, *lisez* : accords.
- 37 36 essayés ce, *lisez* : essayés et.
- 57 28 en côté, *lisez* : en côte.
- 88 19 bananes, *lisez* : ignames.
- 89 5 la pointe et un gros cap, *lisez* : la
pointe Est et un gros cap.
- 94 29 au manche, *lisez* : en manche.
- 106 7 nos gens avoit, *lisez* : nos gens avoient.
- 113 9 présomption, *lisez* : conjecture.
- 117 25 obligé à, *lisez* : obligé de.
- 161 18 très-distinctement, *lisez* : assez distinc-
tement.
- 176 8 Rétablissez les lettres dérangées, et
lisez : ils amarèrent de leur anieux le
canot.
- 193 6 A la fin de la ligne, après le frais met-
tez une virgule.
- 252 10 sapins, *lisez* : de pins.
- Id. 25 guankabalika, *lisez* si vous voulez
guanca-yelica.